LA

BIEN-AIMÉE

Tout notre petit monde littéraire a connu M. René Jaucourt, un esprit raffiné jusqu'à la quintessence, rêveur jusqu'au mysticisme. Sa mort inattendue causa quelque surprise et même quelque chagrin au cœur des plus indifférens; mais déjà le fatal et commun linceul de l'oubli commence à s'appesantir sur sa mémoire.

René Jaucourt a laissé plusieurs volumes de souvenirs personnels qu'il destinait à l'impression. Ses exécuteurs testamentaires cependant n'ont point encore voulu les publier, estimant qu'un pareil livre dénoncerait l'aberration d'un cerveau malade. Tel n'est pas notre avis, et, du manuscrit de cet auteur posthume, nous extrayons le très curieux roman d'amour qu'on va lire : le public entendra la cause et décidera... « Un halluciné ! diront quelques habiles,.. âme insensée et délirante ! » Qu'importe ! Pour nous, la vision de l'occulte ne saurait être un égarement de la raison humaine,.. et puis, si vraiment la sagesse n'est, au dire de Leibniz, que la science du bonheur, — René Jaucourt, ce fou prétendu qui sut mourir heureux, fut véritablement un sage.

I.

. . . .

Ce soir-là, espérant fixer enfin l'inspiration qui me fuyait, ardemment je m'étais mis au travail. Il pleuvait, d'ailleurs, à torrens : une giboulée d'avril, crépitante et clapotante, qui flagellait Paris. « Non, je ne sortirai pas, » et je congédiai mon domestique. Neuf heures venaient de sonner à la chapelle Saint-François de Sales ; sous l'ondée printanière, l'avenue de Villiers s'étendait silencieuse, et déjà le sommeil commençait, de ces quartiers paisibles.

Allumant une cigarette, je m'allongeai dans un fauteuil et m'absorbai bientôt en pleine songerie.

Je préparais alors un « conte théurgique, » étrange fantaisie dont l'apparente extravagance allait effaroucher, sans doute, la badauderie des illettrés, mais de qui le rêve me faisait oublier les banalités trop cruelles de la vie. J'ai toujours dédaigné la faveur du vulgaire, et, cette fois encore, je ne voulais pas être son amuseur. L'idée première de mon roman, empruntée aux mystiques doctrines du néo-platonisme, avait, dès l'abord, captivé mon imagination, l'emportant vers les fascinantes terreurs de « l'au-delà. » Je supposais deux créatures humaines s'étant, au cours de leur pèlerinage terrestre, aimées d'un amour adultère. Après la mort, condamnées par la clémente justice de l'Être divin à subir le rachat de leur faute, l'homme et la femme devaient traverser « l'incarnation seconde. » Mais voici qu'à nouveau ces âmes se rencontraient sur terre; voilà qu'elles s'aimaient à nouveau. Qu'allait-il advenir de cet autre choc passionnel ?.. Ici, mon concept était encore obscur, tout enveloppé de brouillards et de doutes : je ne voyais pas. Depuis deux mois mon livre commencé demeurait interrompu, et, malgré d'obstinés efforts, une maladive torpeur semblait engourdir ma pensée.

Je ne croyais pas, d'ailleurs, à cette religion de « l'occulte » qui, de nos jours, par ce renouveau de la foi, commence à séduire tant d'esprits et à passionner tant de cœurs. Très curieux de l'inconnu, j'avais bien publié divers contes fantastiques, mais sans conviction, par simple goût pour l'étrange ; sceptique et raisonneur, je n'étais point sincère avec moi-même. Quel caprice m'avait donc poussé à choisir un sujet littéraire aussi bizarre, nouvelle commencée depuis six mois, interrompue, reprise encore, et que je ne savais ni ne pouvais terminer?

Une heure s'écoula. Au dehors, avril faisait toujours gémir ses rafales et la pluie cinglait à coups pressés les vitres de mon cabinet. Étendu dans mon fauteuil, les yeux clos et les mains jointes, j'évoquais mes deux fantômes, m'efforçant de leur dessiner des contours, de leur pétrir une chair, de leur insuffler la vie. Mais, comme la veille, ma création se faisait pénible et mon imagination s'agitait inféconde. Rien ! je ne trouvais rien !.. Tout à coup je tressaillis : une plainte sanglotante venait de traverser le silence de ma solitude. On eût dit d'un gémissement ou plutôt d'un cri d'appel jeté par une voix de femme, bref, suraigu, déchirant. La plainte vibra ; puis elle se tut.

Un peu surpris, j'avais redressé la taille, et maintenant, je promenais mon regard autour de moi... Plus de bruit : une illusion sans doute ! Dans la chambre j'étais bien seul : mes livres m'en-

veloppaient, étalant leurs reliures chatoyantes; sur ma cheminée méditait un Bouddha de bronze aspirant aux quiétudes sans fin du Nirvâna, et devant moi, le portrait de mon père me regardait, toujours si tristement. A la fin, pourtant, mes yeux se tournèrent vers l'un des angles de la chambre et j'éprouvai, bientôt, comme une sorte de fascination. Là-bas, un piano était ouvert, et sous la clarté de ma lampe, l'ivoire de ses touches miroitait, scintillait, attirait. « Ah! m'écriai-je en riant, c'est donc toi qui pleures ainsi! Une de tes cordes a dû se rompre : simple effet de l'orage! » Me levant alors, j'allai m'asseoir devant le clavier, et rapidement mes doigts en parcoururent les octaves... Non, rien n'était brisé : chaque note résonna très juste et très claire... Combien de temps demeurai-je ainsi, égrenant les notes, détaillant les arpèges? — Quelques secondes à peine; mais soudain, je me sentis étreindre par une indicible angoisse, et, sans raison, mes yeux se gonflèrent de larmes. D'un mouvement machinal, mes doigts venaient de jouer une naïve mélodie, et ma mémoire évoquait un souvenir que j'en croyais effacé pour jamais.

C'était une vieillotte romance d'opéra-comique, l'une de ces ariettes sentimentales, à la mode aux jours de Louis XVI : *Nina ou la folle par amour*. L'air en est simple, doux, plein de mélancolie, et nul n'ignore tout ce qu'il mit jadis de revêrie aux cœurs des « femmes sensibles, » aimables lectrices d'un Parny ou d'un Bertin. Jamais je n'avais entendu la romance de Dalayrac, ni au théâtre, ni même en un concert; cependant elle me revenait sans trêve; je la chantonnais, je la fredonnais, — éprouvant à la redire le plus inexplicable émoi :

Quand le bien-aimé reviendra
Près de sa languissante amie,
Le printemps alors renaîtra,
L'herbe sera toujours fleurie...

Il m'était même arrivé, au temps de ma jeunesse, une plaisante aventure, sottement ridicule, mais qui m'avait, un instant, alarmé pour ma raison.

Par un soir de neigeux décembre, la veille de Noël, j'étais entré dans l'église de Saint-Sulpice... Pourquoi? je l'ignore; mais j'aime, à la nuit tombante, m'abîmer en les saintes ténèbres qui enveloppent alors l'infini, et m'absorber dans toutes les harmonies du divin silence... La nef s'allongeait solitaire, odorante encore des parfums de l'encens, et son obscurité recueillie était piquée à peine par les rougeâtres lueurs des lampes espacées. Un bruit de voix monta bientôt, très faible, et partant des cryptes de l'église : en bas, dans la chapelle du catéchisme, des fillettes répétaient un

cantique. Je ne distinguais point les paroles; mais le chant qu'elles disaient, je le connaissais si bien! — l'air de *Nina*, la romance du bien-aimé. Doucement, la mélopée calmait, caressait, assouplissait mon être, — pareil à ces lointains concerts, le bercement d'un rêve, qui font sourire le dormeur et qui le font pleurer... Et voilà qu'une voix de femme passa vers moi, éclatante, magnifique, semblant me jeter un appel désespéré :

... Mais je regarde, hélas ! hélas !
Le bien-aimé ne revient pas !

Qui donc, par sanglots, criait ainsi vers le tout-amour, le tout-bonheur, vers l'idéal?.. Je m'arrêtai, éperdu, et m'affaissant sur une chaise, longtemps, longtemps, j'écoutai. Enfin, la voix se tut. A ce moment, un vieux prêtre sortait de la sacristie; je courus à sa rencontre :

— Quelle est, lui demandai-je, la grande artiste qui, tout à l'heure, s'est fait entendre?

Il me regarda, surpris :

— Que voulez-vous dire, monsieur?

— Oui, oui, là-bas, en la crypte de l'église, cette voix sonore et suppliante?

Le prêtre m'examina, sans me répondre, puis il s'éloigna, haussant les épaules. M'avait-il donc pris pour un insensé?.. Et bien des années s'étaient, depuis lors, écoulées, — si rapides, — emportant de mon souvenir la remembrance de cette vigile de Noël, de l'harmonieuse église et de la voix inconnue qui s'épandait en gémissemens! Que de fois, cependant, l'avais-je murmurée, moi-même, cette prière passionnée, l'adressant non pas au Créateur, hélas! mais à la créature et, de tous mes vœux, appelant la bien-aimée! Mais la vie m'avait été inclémente; poursuivant du grand amour sur terre, je n'avais rencontré que l'aventure banale ou la liaison passagère, — simples intrigues nées d'un sourire et mortes sans une larme. A quarante ans passés, aujourd'hui, je me sentais très vieux: de la cendre; de la poussière; et, dans la désespérance de mon cœur, tout entier désormais à mon métier littéraire, je ne voulais plus m'éprendre que des fantômes, enfans de ma propre fantaisie... Pourquoi donc si brusquement mes yeux venaient-ils de retrouver des larmes, et quelle folie tenace me faisait encore pleurer sur moi-même?

Tout énervé, je quittai mon piano. « Allons! au travail! — l'oubli des autres et l'absorption en soi-même! » Cette fois, veuille ou non veuille, j'étais bien résolu à forcer l'inspiration. Pour mieux méditer, je baissai ma lampe, et, allumant une autre cigarette,

je m'étendis sur un divan... Au dehors, l'orage, à présent, faisait trêve; la pluie avait cessé, et, dans un ciel en tourmente, la lune par instans épandait ses blancheurs. Brusquement, un de ses rayons tomba dans mon cabinet, et alla s'étaler contre la muraille, — là-bas, aux extrémités de la pièce mi-obscure. Aussitôt, dans la pénombre, un objet se mit à briller fantastiquement... D'un œil curieux, je suivais le jeu de cette lumière, et même je m'efforçais de la décrire. Bien difficile à rendre par des mots la couleur de cette lugubre clarté!.. blanchâtre? livide? bleutée? phosphorescente? laiteuse?.. Non, méchantes épithètes, et si banales!.. Oh! oh! pourquoi donc cette chose, là-bas, luisait-elle, brasillait-elle, m'appelait-elle ainsi?.. La tête allongée, je regardais et je reconnaissais : une mignonne estampe encadrée sous verre, joyeuse enluminure du XVIIIe siècle. Elle avait pris place depuis quelques jours seulement dans ma collection. Je l'avais, un matin, aperçue, à l'étalage d'un marchand du quai Voltaire, et soudain, entrant dans la boutique, je l'avais achetée... elle était si amusante à voir!

L'artiste, auteur de ce dessin, *Debecourt sculp.* 1787, — avait voulu représenter l'une des scènes par trop plaisantes de notre vie parisienne. Son estampe nous montrait une fête de nuit, dans un jardin, illuminée par l'éclat des lanternes, des lampions et des feux d'artifice. Au loin, sur une estrade, se donnait un concert en plein vent; quelque Dugazon des bas tréteaux d'alors y chantait une ariette, — peut-être l'adorable romance de la *Nina*. Au premier plan de cette gravure, une jeune femme, donnant le bras à son trop vieux mari, se promenait au travers de la fête, et derrière eux un freluquet bien bichonné leur emboîtait le pas. La dame, toute merveilleuse, portait toilette à la *milady :* corsage allongé, jupes bouffant sur les doubles paniers, haute coiffure à la « Léonard, » vaste chapeau à la Paméla. Une Anglaise assurément, cette Eucharis (oh! j'en étais sûr!), âme sensible, compatriote des Clémentine et des Clarisse Harlowe. A la ceinture de la belle était épinglé un bouquet de fleurettes blanches. Et, tout en caquetant avec son époux, la *darling* allongeait la main derrière le dos, et, se penchant vers elle, Lovelace, le *sweet heart*, y déposait un baiser d'amant... Pour seule explication de la scène libertine, au bas de la gravure on lisait cette légende :

Le Ranelagh de Passy.

Moi, j'ai toujours raffolé des vieilles images; elles me sont fort suggestives, et parfois, en les étudiant, je crois revivre le passé. Celle-là surtout me divertissait follement. Pourquoi? Le sujet en

est assez vulgaire; mais l'exécution m'en semblait si charmante! Chaque matin je passais de longs instans à la contempler; et, ce soir-là encore, elle m'attira, — irrésistiblement. Je me levai, et, ravivant ma lampe, je me dirigeai de ce côté...

Soudain, mon attention fut détournée ailleurs; mes yeux venaient d'apercevoir un autre objet, tombé sur le tapis, juste au-dessous de la fascinante gravure : un large carton à gaufrures glacées que je regardai aussitôt. Lui aussi, tel que l'ivoire de mon piano, et le cadre doré de mon estampe, miroitait, scintillait, attirait... Jeu de lumière assurément bizarre, et, peut-être, surexcitation cérébrale par trop maladive!.. Je me courbai et ramassai la chose... Ah! mon Dieu! une invitation, pour ce soir même, à la fête musicale donnée par le docteur Legaux! — Martial Legaux, mon bien cher ami, un ancien camarade!.. Et moi qui avais oublié!.. « Eh bien, non, je ne travaillerai point cette nuit! Au diable vauvert mes fantômes! » Je regardai ma montre : onze heures à peine; j'étais encore à temps.

Je m'habillai donc à la hâte, et je sortis.

II.

Le docteur Legaux habitait, au boulevard Saint-Germain, un somptueux appartement aussi vaste qu'un hôtel. Durant la saison d'hiver, ce cher Martial y donnait plusieurs fêtes qu'il qualifiait modestement « d'intimités, » mais où s'empilait, s'entassait le Tout-Paris mondain. On y chantait, on y jouait la comédie, et même certain poète chevelu y déclamait ses vers.

Mon aîné de quatre ou cinq ans à peine, Legaux m'avait été un camarade au collège, et, plus tard, je l'avais maintes fois rencontré sur mon chemin de la vie. Mais, tandis que chercheur de l'idéal et poursuivant de la chimère, pauvre fou je m'étais attardé sur la route, — lourdement, à pas comptés, ce sage avait marché dans sa voie; maintenant, il atteignait le but de son ambition humaine : Legaux était officier de la Légion d'honneur, membre de l'académie de médecine, candidat désigné pour l'Institut. Au demeurant, aimable compagnon, spécialiste à la mode, ayant acquis renom et fortune, très admiré de ses cliens, beaucoup trop choyé de ses clientes : un heureux de la terre!

Malgré ses postures protectrices, je l'aimais assez, me sachant, du reste, très supérieur. Toutefois, je n'abusais guère de ses invitations; la prétentieuse banalité de son salon me fatiguait, et, de tout cet hiver, je ne lui avais rendu visite. Aussi, tandis que ma voiture m'emportait vers le boulevard Saint-Germain, curieusement je m'interrogeais sans pouvoir me répondre : « Ah! çà, quelle

sotte lubie, ce soir, te pousse à courir après l'ennui? Et que diable vas-tu faire dans cette galère?.. » Rentrer chez moi était assurément plus sage. Parvenu au pont de la Concorde, j'ordonnai au cocher de rebrousser chemin... Mais non!.. et presque aussitôt je lui criai de reprendre sa route. Décidément, cette galère m'attirait.

Il était minuit bien sonné, lorsque, à la fin, j'entrai chez Martial Legaux. Depuis longtemps déjà sa fête musicale s'agitait, bruissante; son « intimité » débordait, et, plus heureux que la maison de Socrate, l'appartement du cher docteur regorgeait d'amis. Dans les antichambres et la salle à manger bourdonnait toute une cohue de messieurs bavardant et brocardant : des écrivains, des musiciens et des peintres, des magistrats et des gens de la politique, plusieurs juifs de la Bourse et très peu de médecins, — venimeuses malveillances ou bien solennelles bêtises. Je les connaissais presque tous, et j'échangeai au passage des saluts ou des poignées de main.

Martial Legaux ne se trouvait point parmi eux; je me dirigeai donc vers le salon. Mais, sur le seuil, je dus m'arrêter : les portes m'en étaient barrées par une haie compacte de larges dos. Le salon transformé en salle de concert était accaparé par les femmes, et refoulés au dehors les hommes faisaient tristement pied de grue. Impossible de pénétrer! M'ennuyant déjà et pestant derechef contre moi-même, je me rejetai en arrière... A ce moment, je m'entendis interpeller :

— Monsieur Jaucourt!.. Cher et illustre maître!

C'était un autre « maître » qui m'appelait ainsi, mais un maître selon la basoche, un petit avocat, un jeune monsieur de la robe. Je le connaissais, et de reste! pour l'avoir, hélas! employé lors d'un fort ennuyeux procès; il m'avait à haut prix coté son éloquence, avait d'ailleurs perdu ma cause, et depuis ce temps m'assassinait de sourires intéressés et de triviales flagorneries : mon porte-rabat se croyait poète et osait rimailler. A chacune de nos rencontres, il me soumettait les derniers produits de sa muse et m'infligeait ainsi le plus cruel des supplices. Moi, je ne lui taxais aucunement mes consultations, et le malheureux abusait!.. Très familier, il me prit par le bras :

— Quelle chaleur! On s'étouffe ici!.. Cher maître, passons dans la galerie; nous y causerons mieux à l'aise.

Et le personnage m'entraîna, me remorquant à travers la cohue.

Cette galerie, un long couloir tapissé de verdures flamandes, était, en ce moment, à peu près déserte. Résigné à ma torture, je me laissai tomber sur un divan, et mon fâcheux prit place à mes côtés.

— Je vous ennuie, me dit-il,.. je vous j'importune peut-être?..

Puis, sans attendre ma réponse :

— Un nouvel essai poétique! mais, cette fois, bien téméraire... des triolets!

Sa large figure de robin encadrée de favoris rousseaux dessina un rictus qui voulait être un sourire :

— Oui, des triolets, cher maître,.. et des triolets amoureux!

Bah! amoureux, cet avocat? Invraisemblable! Je réprimai un soupir, et le bourreau se mit à l'œuvre... Hélas! aucunement amoureux, ses triolets! ni légèreté, ni badinage! de lourds alexandrins qui se déroulaient, se dévidaient, redondaient, radotaient, rabâchaient. Ouf!.. Tout à coup, je me levai, stupéfié.

Là bas, on chantait dans le salon : assourdie par la distance, une voix de femme venait de passer jusqu'à moi. Dans le banal murmure de la fête, je ne percevais que des sons confus, et cette voix, pourtant, vibrait en tout mon être, — éclatante, magnifique, si pareille à celle entendue jadis, la veille de Noël, dans l'église de Saint-Sulpice!.. Pareille? — mieux encore : la même! Illusion, assurément; trouble de mon cerveau!.. Je me rassis, fort ému cependant, et m'efforçai de reprendre mon bavardage :

— Très jolis, monsieur, vos triolets! Vous êtes né poète. Quel dommage que le barreau...

Je m'arrêtai :

— ... Oh! oh!.. mais qui donc chante ainsi?.. là-bas... là-bas!

Mon avocat prêta l'oreille :

— Je n'entends rien, me dit-il,.. absolument rien!

J'eus un moment d'impatience.

— Mais si! monsieur;.. on chante!.. Et quels accens passionnés, déchirans!.. De grâce, faisons tous deux silence.

Il me regarda, surpris, me salua sèchement, et s'en alla. Alors, fermant les yeux et renversant la tête, immobile j'écoutai. La voix, à présent, m'arrivait plus distincte : je reconnaissais. Je reconnaissais la mélodie et les paroles :

Quand le bien-aimé reviendra
Près de sa languissante amie...

Le bien-aimé?.. Qui donc?

Je me levai et, d'un pas emporté, me dirigeai vers le salon... Plus rien! Le concert venait de s'achever; chacun abandonnait sa place; les femmes se formaient en groupes pour babiller, et les messieurs qui barraient la porte s'étaient dispersés. Toutefois, je reconnus l'un d'eux, et, l'interrogeant :

— Sauriez-vous me dire le nom de la diva qui nous a si bien chanté la romance de Dalayrac?

Il se mit à rire .

— Une romance de Dalayrac?.. Vous plaisantez : une rengaine de café-concert, *J'suis dans le bleu* ! dégoisée par Mlle Nini, — vous la connaissez bien, — Nini de l'Alhambra-Comique... Hein ! quel ronflant coup de gueule et quel coup de pied suggestif !

L'erreur était amusante ; moi aussi, je me pris à rire et j'entrai dans le salon. Mon ami Legaux s'y trouvait. Tout enveloppé d'épaules décolletées, il faisait l'aimable, s'agitait de l'une à l'autre, frétillait, ricanait, et débitait des fadeurs. Je m'avançai pour le joindre... Brusquement, et malgré moi, je dus m'arrêter...

Il me sembla que, pareille à l'étreinte de quelque invisible main, une force inconnue me saisissait la tête, et, d'une pression très douce, lentement, lentement la détournait. J'aperçus alors, assise ou plutôt blottie en un coin du salon, une jeune femme qui me regardait. Très simplement vêtue d'une robe de dentelles noires, n'ayant à son corsage qu'un bouquet de violettes blanches, elle portait, sans affectation, un deuil presque sévère. Assez grande, élancée, de taille élégante et mignonne, elle ne m'apparut cependant pas jolie. Le profil était un peu fort et ses lignes déjà trop marquées ; mais l'ensemble de la physionomie avait de la noblesse et indiquait la race. Quel pouvait être l'âge de cette inconnue? Tout d'abord, — et je ne me trompais pas, — je lui supposais trente-cinq ans. Une exsangue pâleur s'étalant sur son visage et deux rides creusant leurs légers sillons aux angles de lèvres décolorées dénonçaient chez cette jeune femme quelque souffrance résignée et silencieuse : du sourire, ces lèvres-là ne devaient savoir que la navrance. D'admirables cheveux noirs enroulaient leurs torsades autour de sa tête ; des sourcils très arqués se détachaient sur les blancheurs de la figure, et de grands yeux bleus cernés de bistre éclairaient la douloureuse étrangeté de ce visage...

Et elle me regardait... Moi, je restais immobile, la contemplant, l'étudiant, la détaillant ; saisi, — je ne savais pourquoi, — d'une incompréhensible émotion... Où donc, à quel détour du chemin de ma vie, l'avais-je déjà rencontrée, celle-là? Oui, je la connaissais, et cependant j'avais oublié jusqu'à son nom !.. M'arrachant enfin à cette façon d'extase, rapidement j'allai rejoindre Martial Legaux. Je le saluai, puis le prenant à l'écart :

— Quelle est donc cette jeune dame? lui demandai-je... Devant nous... Ces grands yeux bleus et cette chevelure noire?

— Mme de Planor.

Ce nom baroque, à désinence bretonne, ne m'apprenait absolument rien ; je l'entendais prononcer pour la première fois.

— Curieuse physionomie ! repris-je... Une Parisienne?

— Non,.. une Irlandaise, mais élevée en France : esprit distingué, bonne musicienne, écrivant élégamment la prose, commettant même quelques vers ; une manière de femme de lettres, mais si timide et si bienveillante !

J'écoutais, surpris et déçu. Ma mémoire ne me rappelait aucun de ces détails ;.. non, je ne la connaissais point, cette Mme de Planor.

— Elle est mariée? demandai-je, trop ému déjà.

— Oui, à un assez bizarre personnage, un illuminé croyant à toutes les sottises du spiritisme et les pratiquant. Il a fondé une secte religieuse, et dépense une assez grosse fortune à racoler des fidèles : un vieux fou. Mais le bonhomme a du goût pour les belles-lettres ; c'est un appréciateur de vos écrits. Mme de Planor lit elle-même assidûment vos livres, et m'a plusieurs fois parlé de vous. Désirez-vous lui être présenté?.. Oui ; eh bien, approchons.

Lentement, nous frayant un chemin à travers les groupes, nous avancions vers la jeune femme ; mais à chaque pas mon ami devait faire halte, obligé d'adresser quelque parole de bienvenue à l'un ou l'autre de ses invités. Et moi, pendant ces courts instans, je sentais s'augmenter mon trouble ; mon cœur battait avec violence ou bien s'arrêtait, angoissé... Oui, certes, je l'avais rencontrée quelque part, cette jeune femme au sourire si triste ; je les avais déjà vus, ces grands yeux si doux ; je les connaissais toutes, les désespérances de leurs longs regards navrés !.. Elle, maintenant la tête allongée vers nous, me regardait venir, — toujours si pâle ! Brusquement, elle se leva et alla rejoindre un homme qui, debout non loin d'elle, nous examinait avec attention.

C'était, celui-là, un personnage d'aspect falot et de fantastique tournure. Il devait avoir environ soixante-cinq ans. Son haut et maigre corps s'inclinait, légèrement voûté ; son crâne entièrement chauve miroitait sous le feu des lustres ; ses yeux très noirs s'enfonçaient, luisans, sous les broussailles de leurs sourcils, et une barbe grisonne largement s'étalait en éventail sur le plastron d'une chemise brodée. N'eût été cette barbe assyrienne, on aurait dit, à le voir, d'une de ces têtes grimaçantes qui ont tout l'air de s'éclater de rire, en l'ossuaire de Saint-Pol-de-Léon. Très correctement vêtu, il portait cependant à la boutonnière de son habit (plaisante extravagance !) un petit lotus d'or ciselé, et sur l'index de sa main gauche brillait un scarabée égyptien, turquoise montée en bague.

— Voici M. de Planor, me dit Martial Legaux... Avançons... Vous allez connaître un fier original.

A ce moment, la jeune femme saisit, d'un geste effaré, le bras

de son mari, lui murmura quelques paroles, et sembla vouloir l'entraîner loin de nous. Mais lui, se dégageant, vint rapidement à notre rencontre.

— Monsieur de Planor, dit mon ami,.. permettez-moi de vous présenter un cher camarade : M. René Jaucourt, dont vous connaissez le nom et sans doute avez lu les écrits.

Le personnage à barbe ninivite me tendit la main, me la serra en silence, et je sentis la bague égyptienne, le scarabée de turquoise, qui me labourait la chair. Quant à la jeune femme, elle s'était de nouveau suspendue au bras de son mari, et semblait vouloir s'écarter de moi.

— Oui, monsieur Jaucourt, répondit enfin le fantastique bonhomme, je connais votre nom, et Mme de Planor ainsi que moi nous apprécions vos livres. Certes, nul mieux que vous, en France, n'a deviné l'occulte et n'a, de plus large manière, décrit ses fascinantes terreurs. Avec un guide tel que vous, on aime à s'enfoncer dans l'insondable abîme... Toutefois, un reproche! Vous négligez trop la philosophie de nos doctrines et semblez en ignorer la redoutable morale... Pourquoi ne parlez-vous jamais du *karma?*

Le *karma?..* Pour la première fois ce mot inusité sonnait à mon oreille. M. de Planor vit mon ahurissement, et souriant, un peu ironique, même dédaigneux :

— Oh! oh! cher monsieur, vous avez encore beaucoup à vous instruire!.. Madeleine, poursuivit-il, se tournant vers la jeune femme,.. invitez donc M. Jaucourt à nous honorer de ses visites : vous saurez mieux que personne lui révéler tout le mystère des *incarnations secondes*.

Il s'était exprimé avec une emphase de fanatique, accentuant chaque mot par un geste, et, sous les noirceurs de leurs sourcils, ses petits yeux brillans épandaient au dehors leur flamme intérieure.

— Oui, reprit-il, nous devons initier à nos doctrines ce curieux chercheur de l'inconnu. Un esprit tel que le sien mérite que nous tentions sa conquête, — sa glorieuse conquête!

Alors, et tenant le regard de ses yeux immobiles fixé sur mon regard, avec lenteur Mme de Planor me tendit la main; en même temps elle souriait, silencieuse. Cette main, je la saisis ardemment, et, selon les nouveaux usages, m'inclinant vers elle, j'y déposai un baiser. Mais, au contact de mes lèvres, Mme de Planor poussa un léger cri; violemment elle se rejeta en arrière et parut défaillir... Je m'élançai vers elle :

— Mon Dieu! madame,.. qu'avez-vous donc?

Elle eut un long rire nerveux; puis, toujours et toujours me regardant, mais sans me répondre :

— Mon ami, dit-elle à M. de Planor,.. par pitié, sortons!

Lui, fort ému aussi, était devenu tout blême. Un moment, il me sembla que vers moi ses yeux jetaient un menaçant défi; cet éclair, toutefois, s'éteignit aussitôt.

— Nous allons partir, dit-il à la jeune femme.

Et m'interpellant encore, à la fois grotesque et solennel :

— Monsieur Jaucourt, connaissez-vous la pieuse légende angevine de votre patron, le bienheureux évêque René? C'était un décurion païen, le sénateur d'une cité qu'il pervertissait par son athéisme comme par les débordemens de sa vie. Le peuple corrompu suivait son exemple. Dieu voulut alors que le pécheur mourût, mais pour le ressusciter aussitôt, afin que, fils de la mort, il portât désormais témoignage de la vie.

L'illuminé fit une pause ; puis tirant de sa poche une brochure de couleur voyante, à l'aspect hiératique :

— Prenez, monsieur, me dit-il,.. osez lire et surtout comprendre!.. « L'Éternel-Maintenant » vous appelle!..

III.

... Alors, rentré chez moi et ne pouvant m'endormir, je pris la brochure que m'avait remise M. de Planor.

C'était une plaquette de quarante pages environ, ayant tout l'air d'un recueil périodique. Sur les blancheurs satinées de la couverture se détachaient en rouge une circonférence enveloppant un triangle, et, au-dessous du signe kabbaliste, le titre du journal :

LA RÉDEMPTION

ORGANE DES FRÈRES-UNIS DE FRANCE

Théosophie — Ésotérisme — Occultisme expérimental.

DIRECTEURS :
William ALLIS et Jean de PLANOR

« O mort, où est ta victoire? »

BUREAUX ET SANCTUAIRE : *Chez M. de Planor, 135, rue Notre-Dame-des-Champs.*

Au verso de la première page étaient inscrits les noms des « principaux collaborateurs » — noms bizarres, pseudonymes extravagans : l'*Épopte* Porphyros, — le *Sâr* Eliphas, — le *Médium* Aleph, — l'*Hiérophante isiaque* Anastasios, — le *Jogghi du Bengale*, — le *Pandecte de Djaggernath*, — Jonas, — l'*Exitus foras* Lazare, — l'*Expiateur* Jean de Planor (I. S.). — William Allis...

Seul de toute la rédaction, ce William Allis ne portait aucun titre télétique. En outre, une note marginale faisait connaître au lecteur le sens caché de ces deux majuscules : I. S. Elles voulaient dire : *Incarnation seconde...* L'*Expiateur* Jean de Planor (I. S.) avait donc déjà traversé la tombe.

Le premier article de cette surprenante revue, signé : Jean de Planor, contenait une confuse dissertation sur le mystérieux vocable *karma*. Écrit dans un style apocalyptique, ce fatras littéraire beaucoup trop long reproduisait, à plaisir, toutes les rêveries néo-platoniciennes d'un Iamblique ou d'un Porphyre, les pseudo-doctrines druidiques défendues naguère par Jean Reynaud ou par Henri Martin, et surtout les charlatanesques sottises à l'usage de feu Allan-Kardec et de ses compères les spirites... Je les connaissais, du reste, ces démentes théories : l'obligation pour toute créature humaine de traverser les épreuves de vies successives, de connaître le bonheur et l'infortune, la richesse et la misère, la domination et l'humilité, les enivremens de l'amour et ses désespérances ; d'être ainsi tour à tour Lucullus le riche et Lazare le mendiant, César trônant sur les sublimités du Palatin et le paria végétant sous la paillotte, Cléopâtre s'endormant dans les bras d'Antoine et la prostituée grelottant sur les fanges de son trottoir, — car ceci devait tuer cela, — jusqu'au jour où, complètement épurée, l'âme humaine était jugée digne de reprendre le cours de son ascension sidérale, et de s'élever par degrés vers l'Être juste et l'implacable Clémence, le Jamais et le Toujours, l'Éternel-Maintenant...

« L'enfer, s'écriait M. de Planor, n'est point, comme le suppose une grossière théologie, les ténèbres extérieures d'où nul ne peut sortir, l'impitoyable géhenne qui meurtrit sans amender et voudrait tuer jusqu'à l'espérance ; non, et nous le connaissons tous : il est sur terre, il nous torture et nous supplicie, mais il peut être pitoyable, — car il est nous-même ! »

Un passage, toutefois, de cette confuse rapsodie m'étonna par son étrange audace de pensée comme de style : « Le *karma !!* Lorsque, échappée de sa prison charnelle, l'âme humaine, à l'heure de la mort, veut s'élancer vers la lumière, — soudain elle est ramenée vers ces basses régions qu'elle s'efforce de fuir ; s'agitant, mais en vain, elle ne peut franchir la zone de l'attraction terrestre. Un poids, d'une formidable lourdeur, sur elle pèse, — irrésistiblement : c'est le *karma*, c'est le fardeau de ses propres fautes, toutes accumulées dans l'espace, qui s'abattent et qui l'écrasent.
« Alors, la misérable se sent violemment jetée dans cet immense cône d'ombre que notre globe prolonge vers l'éther. Et là, emportée

par la rotation de notre planète, elle tournoie, tournoie sans répit, — jusqu'au jour où, lassée, anhélante, elle crie vers Dieu et lui demande à racheter ses crimes par une incarnation seconde.

« Le *karma* est donc le poids des actions par nous accomplies lors de notre pèlerinage parmi les hommes. Léger, il nous emporte lui-même dans l'absorption de l'infini; pesant, il nous rejette sur l'enfer de la terre. »

Mais la plus navrante comme la plus dangereuse de toutes ces folies hardiment s'affichait dans un article signé : William Allis. J'avais déjà remarqué le nom de cet Allis placé en vedette sur la couverture de la revue spirite, sans titres hiératiques et sans grotesque pseudonyme. Anglais ou bien Américain, cet homme devait occuper une rang d'importance dans la petite église des théosophes français, car on avait imprimé sa prose en gros caractères... C'était une sorte de lettre pastorale envoyée par ce personnage qui voyageait alors dans l'Inde. Tel saint Paul « mis à part pour annoncer la bonne nouvelle » s'adressant aux néophytes de Corinthe ou de Rome, — tel William Allis « pèlerin de Dieu » écrivait aux « frères, unis par la tombe » :

« Ne l'oubliez jamais, bien-aimés, disait-il; nous ne sommes pas des vivans, mais des morts. Réincarnés expiateurs, pour nous toute doctrine comme toute morale se trouve résumée en un seul mot : *Rédemption*. Osons donc, fantômes revêtus de la chair, dépouiller cette chair; âmes affamées de Dieu, n'ayons plus rien de l'homme. O mes chers morts-vivans, je vous en conjure, sachons mourir à nous-mêmes. »

En dépit, toutefois, de cette phraséologie sentimentale, le ton de cette homélie s'altérait bien vite; une voix de grand-prêtre s'y faisait entendre, impérieuse, fulminante : Allis dogmatisait, et, pareil à un pape, promulguait sa décrétale :

« Voici donc ce que l'Éternel-Maintenant vous commande par ma bouche, frères-unis de France :

« Plus de misère sociale!.. Que parmi vous le riche distribue, sans regrets, sa fortune entre ses frères. Simple intendant de Dieu, il n'a pas reçu le dépôt de son or pour posséder, mais pour répartir. S'il détient, il vole... Qui donc oserait dire : ceci est à moi — puisque tu n'existes pas toi-même!..

« Plus de despotisme politique!.. Quoi, tu veux régenter les hommes et n'as pas su te gouverner toi-même, — toi que les pesanteurs de ton *karma* ont rejeté sur terre! O rois qui osez dire : Je possède mon royaume, vous êtes plus fous qu'un gardien de nécropole qui s'écrierait : Je commande à mes tombeaux !

« Plus de patrie terrestre!.. Que le soldat rejette au loin son

arme et déchire son drapeau. L'odeur des tueries humaines est abominable à Celui qui nous a créés frères par le premier cri de la naissance, et frères par le dernier râle de la mort!

« Plus de famille selon la chair!.. Que l'amant s'écarte de son amante, et l'époux lui-même de son épouse! A quoi bon procréer des êtres qui ne viennent pas de vous, et qui, un jour, renaîtront sans vous? Quel mensonge, d'ailleurs, que ce mot : famille! Ames réincarnées, vos enfans sont-ils vraiment plus à vous qu'à leurs parens antérieurs?.. »

Ce formulaire de prétendue morale se poursuivait longuement encore, enjoignant un complet et lamentable sacrifice de la personnalité humaine. Le prophète Allis, toutefois, semblait renoncer, pour l'instant, à établir son anarchisme idéal; dans un dernier chapitre de son homélie, il préconisait un état transitoire : « Frères, s'écriait-il, tout est à tous! Osons donc mettre en commun la famille: la femme, notre épouse, et l'enfant, notre enfant! C'est surtout dans l'amour qu'il faut savoir tuer le *moi!..* » Suivaient alors des lettres où quelques détraqués, faisant adhésion à la doctrine, s'imposaient de volontaires épreuves, — sortes de *tapas* védantiques exercées pour hâter la « rédemption. » Ici, un homme abandonnait toute sa fortune à la communauté des Frères-Unis; là, un père lui offrait ses enfans; plus loin, une femme désertait la maison conjugale pour se livrer à la secte tout entière... En outre, une note marginale nous apprenait que William Allis venait de fonder à Ceylan une sorte de séminaire où désormais frères et sœurs pourraient vivre « dans une complète et mutuelle absorption de leurs âmes. » C'était là, paraît-il, que l'on tuait le *moi*.

Enfin, « l'illustration documentaire » ne faisait point défaut à cette stupéfiante revue : une assez méchante lithographie reproduisait une effroyable scène de spiritisme... Gisant inerte sur le sol, un homme aux longs cheveux et à la barbe touffue paraissait panteler, en proie à toutes les transes de l'agonie. Ses poings étaient crispés, sa bouche grimaçait un rictus, ses yeux démesurément ouverts se convulsaient dans leurs orbites. Et voilà que de tout son être se dégageait un lumineux fluide, blancheurs phosphorescentes qui, par un lent amalgame, formaient progressivement un corps, — le corps d'une femme, souriant et tenant une fleur à la main... Pour seul commentaire de cette monstrueuse composition, le texte ne contenait qu'une légende :

« Le médium Aleph matérialisant une âme. »

Ces emphatiques ignominies s'étalaient tout au large, emplissant la revue théurgique de leurs démoralisantes insanités... Mais, tan-

dis que je lisais ce cantique à la mort, déjà la vie pénétrait à pleins rayons dans ma chambre, et le soleil me projetait son rire, son éclat de rire. Je refermai la brochure et la repoussai avec dégoût. De toute la journée, je n'y songeai plus ; je vaquai à mes occupations coutumières; j'allai à mon cercle ; je fis quelques visites ; puis, j'essayai de travailler, mais en vain.

Or, le soir de ce même jour, à la Comédie-Française on donnait « une première, » où se devait réunir le Tout-Paris lettré. Je dînai d'assez bonne heure, et bientôt me dirigeai vers la rue de Richelieu. Le ciel était à l'orage, très lourd, chargé d'éclairs, et cette humide chaleur me causait un douloureux énervement.

J'étais à l'avance. Quand j'arrivai devant le théâtre, la pièce principale n'avait point encore commencé, et, dans une salle à peu près vide, on dépêchait un lever de rideau : je n'entrai pas. Sous les arcades, qui entourent la façade se promenaient, par groupes, ces messieurs de la critique, « lundistes, » « lendemainistes » ou « soireux, » des gras et des maigres, des glabres et des barbus, ricanant, pontifiant, déflorant l'œuvre nouvelle, et déjà s'entraînant l'un l'autre à l'éreintement. Auteur moi-même, je n'ai jamais choyé ce vilain monde : il m'a trop souvent été cruel. Je regardai de travers, et passai outre. J'avais encore beaucoup de temps devant moi, — un long quart d'heure, — avant d'aller m'enfourner sous le gaz. Traversant donc la place du Carrousel, je m'engageai sur le pont des Saints-Pères... Et voilà que, tout en cheminant, je me prenais à penser à mon conte fantastique. J'allais, je pressais le pas, comme si j'eusse voulu poursuivre et traquer l'idée fugitive. En même temps je songeais à M. de Planor, « l'expiateur » Planor, l'homme à l'*incarnation seconde*. Il me répugnait, ce vieux fou : quel charlatan ! Oui, je me sentais d'humeur à le détester... Pourquoi?

Soudain, je m'arrêtai : une horloge venait de sonner neuf heures. Je regardai autour de moi : — la rue Notre-Dame-des-Champs !.. Je me trouvais devant la maison de M. de Planor, — cette maison qu'elle habitait... elle,.. Madeleine.

IV.

C'était un élégant pavillon de style Louis XV, à fronton et pilastres, à coquilles et rinceaux. Construit au siècle dernier pour servir peut-être de brimborion vide-bouteilles et de petite maison galante, il était aujourd'hui le « sanctuaire » qui rassemblait les Frères-Unis et où devait s'agiter leur démence. Rien, d'ailleurs, en cette mignonne bonbonnière n'aurait pu dénoncer une église, — naos ou bien pagode, — sauf une plaque de marbre noir clouée

contre la muraille et gravée en lettres d'argent : « Souffrance est Rédemption ! disait l'épigraphe... Vous qui voulez souffrir, entrez. »

A la clarté d'un réverbère, depuis assez longtemps déjà, je lisais et relisais cette funèbre facétie, quand la porte s'entre-bâilla doucement. J'entendis un petit rire très sec, et me trouvai en face de M. de Planor. Je le reconnus aussitôt à sa pâleur de trépassé, son ossature de squelette, sa barbe touffue d'archimage, et cette petite fleur de lotus dont l'or se détachait sur les noirceurs de son habit. Il n'était point seul ; en sa compagnie, sortait également un personnage qui me parut être le médium Aleph, — ce monsieur qui savait « matérialiser » les âmes. La lithographie spirite avait assez bien rendu son aspect farouche et sa physionomie bestiale.

— Vous ! s'écria M. de Planor, en m'apercevant... Déjà !

Et il se mit à rire, derechef.

Son « déjà ! » me parut d'une telle impertinence, que je ne pris pas la main qu'il me tendait.

— Monsieur, lui dis-je, feignant l'indifférence,.. je passais par hasard, et...

Il m'interrompit :

— Non, cher maître ; vous ne passiez point par hasard : vous veniez.

M. de Planor se rapprocha de moi, posa la main sur mon épaule, et, très solennel, m'indiquant l'inscription du marbre noir :

— « Vous qui voulez souffrir, entrez !.. » Soyez donc le bienvenu, monsieur René Jaucourt !

Il y eut entre nous un léger silence. Je regardais ce grotesque fantoche : se moquait-il, ou bien voulait-il être sérieux? L'insolent sourire ne desserrait plus ses lèvres, mais ses petits yeux noirs luisaient très ardens.

— Quel contretemps ! reprit-il,.. j'aurais souhaité faire un brillant accueil à votre visite ; mais, ce soir, je me vois obligé de sortir : un devoir impérieux !.. Je me rends à la gare de Lyon, où se réunissent nos frères : William Allis revient de Ceylan !

Il se tut, un moment ; puis, avec emphase :

— William Allis ! Ah ! monsieur, voilà celui qu'il vous faudrait connaître ! Un ascète ! un pur yoghi ! un saint déjà tout absorbé dans l'infini de Dieu !.. Oui, oui, monsieur René Jaucourt, il faut le voir et l'entendre !.. Demain, nous allons dîner chez le « Père, » Mme de Planor et moi : avenue Suchet, au Ranelagh. Venez-y, un peu avant sept heures. Nous vous présentons, il vous invite, votre conversion s'accomplit, et la cause de notre Dieu compte un nouveau défenseur, — vous, — un illustre parmi les hommes !

Assez interloqué par ces façons familières, je ne savais que ré-

pondre ; le ridicule de ma situation m'embarrassait, et cependant je me sentais fort ému.

— Donc, c'est convenu ! insista le personnage,.. demain, à sept heures, chez Allis, avenue Suchet, au Ranelagh... Vous connaissez bien le Ranelagh ?

Parbleu, si je connaissais le Ranelagh, et tout le passé de ce petit coin de notre banlieue parisienne, et cette vieille estampe qui chaque jour me faisait tant sourire, — celle-là même dont le cadre, la nuit précédente, avait relui si fantastiquement ! Le Ranelagh ? — mais ce square de Passy est une de mes promenades favorites !.. Je balbutiai, toutefois, quelques mots d'excuse, et fis mine de me retirer.

— Pierrette ! cria M. de Planor, appelant.

Aussitôt une petite servante accourut, rougeaude et camarde, portant la robe à parcmens de velours et le bonnet en mitre des femmes quimperloises.

— Pierrette, reprit son maître, vous annoncerez à madame la visite de M. René Jaucourt.

D'un geste hiératique, il étendit la main sur la rougeaude tignasse de cette goton, puis avec l'accent d'un confesseur :

— Quelle épreuve surérogatoire avez-vous aujourd'hui endurée, mon enfant ?

La chétive roula des yeux effarés et bégaya quelques paroles idiotes... De tout le jour, elle n'avait voulu manger à sa faim, par saint désir de mortifier sa chair... M. de Planor approuvait, béat et dodelinant la tête :

— Bien, très bien, ma chère fille !.. mais ce n'est point suffisant. Il faut savoir se crucifier davantage, expier pour nos vies antérieures autant et plus encore que pour notre vie présente... Maintenant, Pierrette, annoncez monsieur.

Prenant alors le bras du médium Aleph, et sans attendre ma réponse, l'extravagant vieillard s'éloigna. Je les suivis quelque temps du regard ; tous deux marchaient à pas précipités, en gens que l'heure aiguillonne et qu'un impérieux devoir réclame. Enfin, à l'angle de la rue Bréa, ils arrêtèrent un fiacre et disparurent... Ma foi, ce mystérieux logis de M. de Planor m'intriguait vivement : curiosité d'artiste. J'entrai.

Le vestibule où je pénétrai tout d'abord avait perdu son caractère ornemental. Des mains imbéciles en avaient arraché les boiseries pour remettre à nu la muraille. Sur la blancheur d'un ignoble crépissage, çà et là couraient des inscriptions théurgiques, empruntées soit aux védas, soit aux trop fameuses triades cambriennes. Elles étaient traduites en français, et je pus rapidement en lire quelques-unes :

« L'homme qui a choisi l'au-delà arrive à l'absorption suprême d'où l'on ne redescend plus ici-bas... L'homme qui a choisi la terre doit rentrer dans un ventre maternel pour s'incarner à nouveau dans un corps de la terre.

« VÉDA-VYASA. »

« Par trois choses, l'homme retourne à la nécessité d'Abred (enfer de la terre) : l'absence d'efforts vers la connaissance, le mépris du bien, la pratique du mal.

« JOLO MORGANWG. TRIOEDD BARDDAS. »

A droite et à gauche deux larges portes se faisaient face. Sur l'une s'étalait une pancarte commerciale : LE RÉDEMPTEUR. — *Bureaux de la rédaction;* l'autre devait donner accès à quelque chambre mystérieuse. On l'avait peinte en noir, et sur chaque battant se détachaient en rouge des signes symbolistes : l'*Alpha Oméga* des Byzantins ; et, plus bas, un mot d'une langue pour moi inconnu : « Aum. »

Des tentures de velours sombre à crépines d'or encadraient ce portail, lui complétant ainsi un aspect comiquement funéraire.

— Qu'est donc cela? demandai-je à Pierrette qui me précédait.

Elle cligna des yeux, haussa les épaules et me répondit, gouailleuse :

— Le sanctuaire! mon bon monsieur... Comme qui dirait leur paroisse!

— On y célèbre des offices?

— Tout de même, oui-dà! Messes et vêpres de leur façon : des drôleries! Notre maître y joue les recteurs, et l'autre, l'*English*, Allis, fait son évêque.

Sur ce, le souillon réincarné, — quelque fille de roi, peut-être! — partit d'un bruyant éclat de rire.

A l'extrémité du vestibule se trouvait la cage de l'escalier. Toujours guidé par la Bretonne, je commençai de le gravir, quand je m'arrêtai tout saisi. On chantait, au premier étage : une voix de femme qui montait dans le silence. J'écoutai : l'inexprimable émotion qui m'avait oppressé, la veille, venait de m'étreindre à nouveau... Oui, oui, je l'avais déjà entendue, cette voix si vibrante! C'était bien la même qui, par deux fois, m'avait bouleversé le cœur, — jadis en la chapelle de Saint-Sulpice, hier encore, au boulevard Saint-Germain. Elle chantait, s'accompagnant sur le piano, la mélodie de Dalayrac, ma romance : — l'appel au *Bien-aimé!*.. Sanglot passionné, désespérance, cri éperdu vers l'idéal, on eût dit que la femme faisait passer en sa voix son âme tout

entière... Je regardai ma montre : elle marquait dix heures, — l'heure même où, la veille, dans la solitude de mon cabinet j'avais entendu. Bien bizarre !

— Qui chante ainsi? demandai-je à Pierrette.

— Madame.

— Elle est seule?

— Toute seule... Chaque soir, elle s'enferme dans sa chambre pour chanter et pour pleurer... Ah! la pauvre femme n'est point heureuse !

Je tirai ma carte de visite et la tendis à cette indiscrète :

— Demandez à Mme de Planor, si elle veut m'accorder l'honneur de me recevoir.

Prestement la servante grimpa vers le premier étage; quelques instans s'écoulèrent dans l'attente; la voix se tut; puis une ou deux minutes, silencieuses, et Pierrette redescendit vers moi :

— Madame est souffrante, me dit-elle, et ne peut recevoir monsieur.

J'étais éconduit. Dépité contre moi-même, je revins donc sur mes pas, me chapitrant et jurant bien de ne plus jamais franchir le seuil de cette maison malapprise... Qu'étais-je venu y faire et quelle sottise d'avoir pris au sérieux cette banale invitation de la veille? Que m'importaient les Frères-Unis, leur sanctuaire, leurs pontifes, leur karma et ce lugubre carnaval de pitreries grotesques !

Maugréant de la sorte, j'avais déjà repassé toute la longueur du vestibule, lorsque soudain une extravagante inspiration (d'où soufflait-elle?) me traversa la tête. Tirant mon portefeuille, j'en déchirai une page, et, rapidement, j'y crayonnai quelques lignes :

« Vous refusez de me recevoir, et cependant je dois vous parler... Demain, vous allez dîner chez William Allis; moi, dès six heures, j'attendrai au square du Ranelagh, vers l'entrée du bois de Boulogne. »

Et j'osai même souligner la phrase : « Je dois vous parler. »

— Portez ce mot à Mme de Planor, dis-je à la chambrière, qui s'éloigna derechef.

Cette fois, l'attente ne fut pas longue; presque aussitôt la roussotte me revenait, et, très insolente :

— Tenez! voici la réponse, me dit-elle.

En même temps, elle me versait dans les mains les morceaux de mon billet, mis en pièces... A ma lettre inconvenante, Mme de Planor n'avait point daigné autrement répondre : je n'avais donc plus qu'à prendre la porte. Une réaction, d'ailleurs, venait de se produire en moi; j'avais honte de ma conduite, et je ne comprenais pas comment un homme de mon éducation avait pu commettre une pareille ignominie. Quoi! devenais-je fou moi-même, et l'in-

sanité de ce logis était-elle contagieuse?.. Je ne la connaissais absolument pas, cette Mme de Planor, et j'osais lui écrire comme à une bien-aimée, revue après une longue absence! Elle avait dû bien rire!.. Sans demander mon reste, je m'élançai dehors, et, sur moi, la Bretonne ferma bruyamment les verrous.

Le ciel s'était éclairci; maintenant il scintillait, tout diapré d'étoiles. A pas rapides, je descendais la rue, quand, parvenu à une courbe de la chaussée, d'un mouvement machinal, je me retournai. Alors, sous les blancheurs épandues par la lune, au premier étage de cette maison de la démence, j'aperçus des volets entr'ouverts et la forme immobile d'une femme qui, la tête allongée, me regardait.

V.

De toutes les promenades suburbaines, celle qu'en avril préfère ma flânerie, c'est encore le verdoyant et parfumé Ranelagh. Là, dans ce mignon recoin d'une banlieue reposée, parmi les villas et les cottages, pour une heure le Parisien peut oublier Paris. Sous la feuillée de ses vieux arbres, point de cohues assourdissantes et fort peu de badaudaille : le silence des autres et l'accalmie de soi-même. En été, pourtant, le rêvasseur doit aller autre part ombrager ses songeries, car il n'est plus seul, et de banales rumeurs l'assourdissent et l'énervent. Sur les gazons piétinés des boulingrins, les musiques militaires font vibrer leurs cuivres; des babys piaillent, des mamans jabotent, des bourgeoises médisent, des filles à marier jouent de la prunelle : le Ranelagh présente alors toutes les horreurs dimanchières d'une petite ville de province. Mais en avril, tout y est encore silence de l'homme et déjà gazouillis d'oiseaux; les marronniers élèvent pompeusement les thyrses de leurs panaches; les pelouses diaprent leur tapis-vert de jaune et de blanc; de capiteuses fragrances d'acacias vous grisent et vous endorment : — solitude fleuronnante où s'épandent avec langueur ces mélancolies printanières si pleines d'espérances et de quiétudes attendries.

Il était plus de six heures lorsque je m'engageai dans cette ombreuse allée qui contourne le Ranelagh et s'étend vers le chemin de fer d'Auteuil. Elle est assez profonde, toute feuillue, et, dans les clartés enveloppantes du jour, s'allonge ténébreuse. J'étais venu, conduit par l'habitude, oisif et musardant; d'ailleurs peu satisfait de moi-même, et toujours sous l'émoi de ma sotte équipée de la veille... Oh! comme les moindres sensations, ce jour-là traversées, me sont encore présentes à la mémoire! D'énervantes

inquiétudes m'agitaient, ennui de ma vie solitaire, douloureux désir d'aimer et d'être aimé : Avril faisait passer en moi ses plus mystérieux frissons... Et, tout en cheminant avec lenteur, je me récitais des cadences de prose, j'improvisais des vers aux rimes éclatantes, j'écoutais le silence, je souriais à l'espace... Soudain mon cœur tressauta et je marchai plus vite. Aux extrémités de l'avenue, là-bas, vers l'entrée du bois de Boulogne, j'entrevoyais une forme lointaine, silhouette encore indécise : une femme. Elle allait, venait, s'asseyait sur un banc, se levait aussitôt et paraissait attendre, impatiente, agitée. Brusquement elle s'avança vers moi, et brusquement je m'élançai vers elle... Je l'avais reconnue : Madeleine!

Madeleine?.. Pourtant, j'eus un moment de doute, et je crus à une illusion. La femme était vêtue de noir, et sa voilette rabattue me cachait sa figure. Quelques secondes s'écoulèrent avant qu'elle m'eût rejoint, et, durant ces courts instans, je crus vivre tout un long espace de vie humaine. L'angoisse, l'espoir, la joie, le bonheur m'envahirent tour à tour, se succédant... Mais oui, c'était bien elle!.. Frémissante, Mme de Planor s'arrêta, et, relevant alors son voile, me montrant toutes les pâleurs de son visage :

— Me voici! dit-elle... Que voulez-vous de moi?

Sa parole était brève et sèche, ses yeux brillans, ses mouvemens saccadés, les muscles de sa figure tendus et rigides : on eût cru voir une somnambule traversant les extases de l'hypnose. L'émotion m'étranglait, et d'abord je ne pus rien répondre. Enfin, d'un geste emporté, je lui saisis les mains, et vers les doigts que j'étreignais courbant passionnément la tête :

— Je vous aime! je vous aime! balbutiai-je... Oh! pardonnez-moi!

Elle se recula vivement, et comme terrifiée :

— Non, non! il ne faut pas m'aimer!.. Par pitié pour moi; par pitié pour vous!

Certes, je le connaissais, pour l'avoir entendu maintes fois, ce cri mensonger de la femme accourant à son premier rendez-vous; je m'inclinai donc, en souriant. Mais la voix douloureuse de Mme de Planor m'avait causé quelque surprise; d'ailleurs, pas un mot de reproche sur l'indélicatesse de ma conduite, d'excuse non plus sur l'inconséquence de sa venue. Je la voyais pour la première fois, et cependant on eût dit qu'elle était coutumière de nos rencontres...

Et maintenant nous marchions l'un près de l'autre, nous dirigeant vers le Bois.

Au sortir de la porte de Passy on peut voir, s'entr'ouvrant à main droite, un discret et onduleux sentier. C'est un menu zigzag, chemin de ronde qui contourne le rempart en longeant les sinuosités de la contre-escarpe. D'un côté, les profondeurs de la

douve et le fossé devenu pépinière; de l'autre, un épineux fouillis d'arbustes et de broussailles. L'abandon de cette tortille m'attira : en ce recoin perdu, j'en étais sûr, nous ne devions rencontrer personne. Je l'indiquai à Mme de Planor, et suivi d'elle je m'engageai dans le sentier. L'étroitesse du chemin nous avait rapprochés tous les deux, et je sentais l'épaule de ma compagne qui frôlait, par instans, la mienne. Alors je regardais la jeune femme et j'admirais alors l'ovale distingué de son visage, la sveltesse de sa tournure, la pudique élégance de sa toilette, — tout, jusqu'à un modeste bouquet de violettes blanches épinglées à son corsage. Très doucement je passai mon bras sous la courbure de son bras, et, d'une faible étreinte, le pressai contre ma poitrine. Elle tressaillit, sourit d'un air navré, mais sans repousser ma caresse... Et nous marchions ainsi, à pas très lents, presque enlacés l'un à l'autre, silencieux. L'azur du ciel s'étendait léger et limpide; le soleil, déjà déclinant, me semblait tout joyeux; le vent du soir commençait à caresser, et, à cette heure du crépuscule, le Bois nous envoyait le grand murmure de ses chansons.

La première, Mme de Planor rompit ce voluptueux silence :

— Ainsi, vous m'aimez? dit-elle avec tristesse... Moi, une inconnue, vous m'aimez?

— Oui, je vous aime! répliquai-je, ne sachant que répondre et bâtissant des phrases,.. je vous aime d'un amour subit et violent! Pourquoi? Je l'ignore... Peut-être ce « coup de foudre » dont parlent nos poètes... Mais qu'importe la cause de cette passion soudaine, puisque je vous aime!

Elle écoutait pensive, m'approuvant d'un sourire et me caressant du regard :

— Oui, oui, c'est bien cela!.. « Le coup de foudre » chanté par vous autres poètes!.. Mais ce grand mot n'explique rien, monsieur; il faut chercher plus haut le sens de cette énigme, la révélation d'un saint mystère.

Elle se tut un moment; puis, à la fois timide et coquette :

— Vous devez me mépriser beaucoup, monsieur, moi qui suis venue si vite à votre rendez-vous... Pourtant, je vous le jure, je ne suis ni une aventurière, ni une femme perdue!

Je lui saisis la main, et, pour seule réponse, ardemment j'y posai mes lèvres. Mais aussitôt, et comme à notre première rencontre, elle poussa un léger cri, et, d'un geste douloureux, retira cette main :

— Non, non! par pitié, non!.. Votre baiser me brûle; il m'a fait très mal!

Je la regardais, surpris : elle était sérieuse et paraissait vraiment souffrir. Alors, devenue étrangement solennelle :

— Vous n'avez donc pas lu, monsieur?.. ou bien, refusez-vous de comprendre?

— Lu?.. quoi? demandai-je, étonné.

— Ce livre que vous a remis M. de Planor,.. l'exposé de nos doctrines,.. la formidable théorie du *karma?*

J'étais abasourdi. Cette question saugrenue, cette allusion subite à l'imbécillité des Frères-Unis venait de jeter entre nous une note discordante. Et maintenant, je croyais deviner : je devais être, hélas! l'enjeu de quelque ridicule entreprise. Mis au courant de mon absurde escapade, M. de Planor m'avait dépêché sa femme, espérant peut-être exploiter ma sottise et faire ainsi de moi l'un des catéchumènes de sa chapelle. Avec des fanatiques de cette espèce, tout n'est-il point présumable?.. Bon Dieu! la plaisante aventure! Une colère dépitée me gagna, et, dédaigneusement, je haussai les épaules :

— Oui, j'ai lu, répliquai-je,.. et j'ai tenté de comprendre; mais, pour croire à votre *karma,* j'attendrai que je sois interné dans quelque maison de fous.

De nouveau la jeune femme me regarda, effarée :

— Ne raillez pas, s'écria-t-elle... Vous et moi nous le subissons, ce *karma!*

— Vous êtes le plus charmant des missionnaires, continuai-je, m'amusant de son effroi,.. mais, avouez-le, vous n'êtes venue qu'avec l'agrément de votre mari.

Une rougeur d'indignation s'épandit sur les blancheurs de son visage :

— Oh! quelle abjecte pensée!.. Mon mari est un très honnête homme, monsieur, un apôtre, et, s'il le fallait, serait un martyr!

— Mes complimens!.. Et ce martyr, cet apôtre, ce parfait galant homme vous aime?

— Passionnément.

— Et vous-même, chère madame?

Elle baissa les yeux, courba la tête; puis, lentement, à voix très basse :

— Si je l'aimais, serais-je ici?

Le soir cependant tombait. De la terre, humide encore, exsudaient des brouées printanières, flottantes grisailles qui s'épandaient autour de nous. Sous leurs confuses vapeurs, le sentier s'effaça, les allées perdirent leurs contours, et dans les maigres taillis du bois les arbres se dressèrent gigantesques, les profondeurs s'allongèrent immenses... Tous deux nous avions repris notre marche, silencieux de nouveau. A ce pieux moment de la nuit descendante, je me sentais envahi par un trouble religieux. L'aigreur mortifiée qui m'avait rendu mauvais tout à l'heure faisait place maintenant à des sensa-

tions d'une douceur infinie. Je soupçonnais toujours M. de Planor de quelque extravagant calcul, mais je me prenais de tendresse et d'amour pour cette jeune femme si ingénument abandonnée à mon honneur... « Madeleine! chère Madeleine! » ... Et, d'un mouvement passionné, j'osai lui enlacer la taille. Elle inclina la tête sur mon épaule, et, durant l'instant d'un instant, je frissonnai sous la caresse de ce fardeau. Mais elle se redressa bien vite et se dégagea de mon étreinte : une étrange brusquerie venait de succéder à sa langueur. Un tremblement l'agitait par saccades; elle fixait les yeux sur ces mirages du brouillard et regardait comme en extase :

— Si j'étais un romancier tel que vous, me dit-elle, je voudrais raconter les sensations confuses de deux âmes se retrouvant enfin après un siècle d'absence,.. ici par exemple,.. dans une solitude repeuplée par le souvenir,.. en un soir tout pareil de renouveau. L'aspect de ces lieux a bien changé. Naguère, le bois de Boulogne débordait jusque dans Passy, le Ranelagh et son concert à la mode n'étaient qu'un carrefour de la forêt. C'était plaisir alors de voir trembler sous le feuillage la chaîne lumineuse des lanternes vénitiennes, d'entendre frémir au loin le rythme cadencé des gavottes, d'écouter au bras de son amant les mélodies d'un Méhul ou d'un Dalayrac :

Quand le bien-aimé reviendra
Près de sa languissante amie...

Ah! si l'une des belles amoureuses qui donnèrent ici leurs rendez-vous galans revenait à la vie, pourrait-elle vraiment reconnaître?

Je m'arrêtai, stupéfié. Comment devinait-elle ainsi ma pensée intime, le sujet de ce mystique roman auquel, depuis de longs mois, je travaillais en vain? Et comment, comment surtout décrivait-elle si bien cette gravure qui... Mais je n'eus pas le temps de l'interroger : tout aussitôt elle jeta un léger cri d'effroi. Dans les noirceurs du taillis j'entrevoyais une forme humaine qui marchait à distance et nous suivait pas à pas : quelque ribleur du bois, sans doute, l'un de ces vagabonds, dormeurs à la belle étoile.

— Allis!! bégaya Mme de Planor.

Elle semblait épouvantée. L'ombre croissante me cachait son visage, mais je sentais son bras qui tremblait sous le mien. Je m'efforçai de la rassurer : une pareille poursuite était par trop invraisemblable.

— Quel homme est-ce, votre M. Allis? demandai-je.

Elle hésita un moment à répondre, mais enfin, baissant encore la voix :

— Un homme terrible!

Il fallait nous séparer; traversant de nouveau le Ranelagh, j'accompagnai Mme de Planor jusqu'aux premières maisons de l'avenue Suchet. Mais là, elle fut reprise de ses terreurs :

— Non, non! dit-elle,.. je n'irai pas ce soir chez cet homme : il n'aurait qu'à me regarder pour deviner tout!

Et elle ajouta, courbant le front :

— Je ferai un mensonge,.. mon premier mensonge!

Près la gare du chemin de fer stationnaient quelques voitures. Elle en prit une; moi, je m'accoudai à la portière :

— Quand vous reverrai-je,.. Madeleine?

Elle ne me répondit rien : je poursuivis, suppliant :

— Oh! revenez, je vous en prie!.. Bientôt, n'est-ce pas!.. demain!

VI.

Et, le lendemain, je la retrouvai au rendez-vous; elle y revint tous les jours qui suivirent. Ce furent alors de quotidiennes rencontres dans les solitudes de certains faubourgs reculés, — tantôt en ces avenues propices qui enveloppent les bas quartiers d'Auteuil; tantôt sur les mornes boulevards qui s'allongent vers le parc de Montsouris. Mai, « le fourrier d'été, » maintenant était venu, et l'importune longueur de ses jours nous avait contraints de placer bien tard notre heure du berger. Je m'étonnais parfois de cette liberté si complète laissée à une jeune femme, et par instans le soupçon rentrait en moi d'une connivence avec son mari : « Vous avez donc, chaque soir, votre permission de minuit, Madeleine?.. » Elle souriait, toujours énigmatique; mais la candeur de ce sourire m'avait bien vite rassuré.

M. de Planor, d'ailleurs, venait de partir « en tournée pastorale. » De compagnie avec William Allis, « l'homme terrible, » il était allé rendre visite à une petite église de Frères-Unis, récemment fondée sur les bords du Léman, à Montreux, en plein parpaillotisme vaudois... Ils commençaient à pulluler et à se répandre sur le monde, ces amusans sectaires. On les pouvait rencontrer en France, en Suisse, en Allemagne, en Norvège, en Angleterre, dans l'Inde, en Amérique : le règne était proche, de « l'Éternel-Maintenant... » Toutefois, et en attendant la venue du jour des jours, ces messieurs étaient menacés de perdre une de leurs âmes d'élection : Mme de Planor elle-même. A mesure que se multipliaient nos rencontres, la « sœur » mystique, la croyante au *karma*, disparaissait pour faire place à une simple amoureuse : la chair de la réincarnée commençait à frémir, la femme se retrouvait soi-même...

Et tandis que, chaque soir, nous cheminions par les avenues

ténébreuses, serrés l'un contre l'autre et, si heureux, nous causions. Madeleine me racontait sa jeunesse, l'histoire de son mariage, les désillusions et les ennuis de sa vie conjugale. Elle était Irlandaise, élevée à Paris, et son enfance s'était écoulée dans un modeste appartement aux environs du Luxembourg. Son père, un M. Fitz-Patrick, brave homme sans aucune fortune, l'avait mariée sur le tard de la jeunesse à un vieux gentillâtre breton fort riche et haut dignitaire dans l'église des Frères-Unis. Élevée dans les baroques idées de l'occultisme, elle m'avouait ingénument sa foi longtemps ardente, bien attiédie à présent. C'était, au reste, une pauvre cervelle, ce M. de Planor, dépensant une assez grosse fortune à propager sa folie, partout racolant des fidèles, osant même acheter des conversions. Oui, mais une âme loyale de très honnête homme. Et puis, un fin lettré. Il tenait mes livres en singulière estime, les avait lus et fait lire à la jeune femme, son disciple.

— Voilà si longtemps que je vis près de vous! me disait-elle un jour;.. j'aurais dû fuir; j'ai voulu revoir.

— Revoir?.. Madeleine.

Elle me regarda, pensive :

— Ne vous est-il jamais advenu, mon ami, en parcourant quelquefois un pays ignoré de sentir brusquement frissonner tout vous-même? Vous ne connaissez pas, et cependant vous venez de reconnaître. Ces bois, ces champs, ces grèves, ces montagnes, pareils à de vieux compagnons retrouvés, semblent vous donner la bienvenue. Écoutez alors la voix de leur silence : « Te voici donc de retour parmi nous, forme changeante d'une essence toujours la même, pauvre divinité pécheresse, déchue et vagabonde, morte-vivante immortelle! Regarde : ici tu fus heureuse, et là tu as souffert. Salut! Les yeux de ton corps ont pu devant nous passer aveugles, mais ton âme a reconnu, puisqu'elle a frissonné, ton cœur a gardé notre mémoire, puisqu'il est plein de larmes... Oui, le secret de ta mélancolie, âme navrée, c'est la persistance du souvenir. Est-il, hélas! plus âpre douleur que de ne pouvoir oublier? »

Nous traversions, en ce moment, la place Saint-Sulpice. Il était nuit close, et l'énorme bâtisse néo-grecque se détachait plus sombre sous les noirceurs azurées du ciel. Tout en marchant, Madeleine me désigna l'église :

— Un vieil ami, celui-là! me dit-elle. Il fut le témoin des premiers ravissemens de mon cœur : j'ai si doucement aimé le doux Jésus! Pourquoi donc cette foi naïve de la multitude est-elle à jamais sortie de mon âme? Lorsque, petit enfant, j'habitais l'une de ces ruelles blotties sous l'ombre de l'église la cloche de l'*angélus*

m'éveillait chaque matin, et c'était encore le bercement de l'*angélus* qui m'endormait chaque soir. *Ave Maria!*.. O mère des miséricordes, donneuse des clémens sourires, trop heureuse la femme qui peut croire et s'abîmer en toi!.. Et plus tard fillette, à l'époque de ma première communion, c'est encore à Saint-Sulpice que je... Mais qu'avez-vous donc, René, et pourquoi votre bras tremble-t-il sous le mien?

Je tremblais, en effet; l'émotion d'un très lointain souvenir venait de me reprendre et son cher fantôme se dressait à nouveau devant moi :

— Une question, Madeleine!.. Vous suiviez à cette époque les exercices du catéchisme?

— Oui, pourquoi cette demande?

— Vous souvient-il d'un soir de décembre,— voici bientôt vingt-deux années,— la veille de Noël? J'étais entré dans Saint-Sulpice, à ce moment désert. Dans la crypte de l'église des enfans étaient réunis. Je ne pouvais les voir, mais j'entendais leurs voix; un prêtre leur parlait, et ces tout petits répondaient en chantant des cantiques... Étiez-vous parmi eux, Madeleine?

— Certes, sans aucun doute.

— Et ce cantique, vous le rappelez-vous?.. De naïves paroles sur un vieil air de Dalayrac, — la romance du *Bien-aimé*.

D'une étreinte éperdue, elle me serra la main :

— Ah! René, René, vous étiez déjà si près de moi!

Ces mystiques transports, toutefois, devenaient, chez Madeleine, de jour en jour plus rares. Une ardente sensualité s'allumait en elle, lui rosant la figure et faisant luire son regard. Oh! maintenant, moins de paroles entre nous que de baisers et l'harmonieux silence des extases amoureuses. Tout en cette passionnée qui résistait encore était pour moi volupté : l'amaigrissement de son visage, l'éclat fébrile de ses yeux, l'abandonnement alangui de son maintien, sa joie, son rire, ses larmes et jusqu'à ses frayeurs. Elle, si téméraire lors de nos premiers rendez-vous, se montrait aujourd'hui inquiète et craintive. Un passant rencontré lui causait des paniques d'enfant pris en faute : « Quelqu'un!.. s'il allait me reconnaître, celui-là! » Et, semblable à une fillette poltronne, elle cachait sa tête contre ma poitrine. L'homme nous croisait indifférent et aussitôt un rire nerveux succédait à la transe effarée : « Je suis folle, mon ami; vous allez me trouver ridicule,.. mais j'avais cru apercevoir William Allis. » Encore et toujours ce même nom qui revenait dans ses terreurs!.. Souvent aussi les vibrations d'une horloge nous apprenaient qu'il se faisait tard et que notre promenade s'était prolongée trop longtemps. Madeleine alors s'agitait affolée :

— « Onze heures déjà! Que va-t-on penser chez moi?.. Je suis perdue!.. je ne veux plus, je ne dois plus me compromettre ainsi! » — Mais, le lendemain, je n'avais pas à l'attendre : la première, elle accourait au rendez-vous... Ces frayeurs répétées, — sans doute effroi de son mari, — avaient dissipé mes derniers soupçons; à présent, je m'abandonnais sans défiance aux illusions de mon roman d'amour.

Vers le milieu du mois de juillet, M. de Planor revint à Paris. Nos rencontres se firent plus difficiles, et Madeleine bientôt me pria de renoncer aux rendez-vous du soir. Il fallut donc nous risquer en plein jour. Je lui proposai mon appartement pour abriter nos tête-à-tête quotidiens; mais elle refusa, timorée, et je dus louer un pied-à-terre dans un quartier perdu de la banlieue. Elle y vint, non sans répugnance, et là, en cette chambre banale d'un hôtel meublé, pour la première fois elle fut à moi, toute... Chaque après-midi, maintenant, posté derrière un rideau, je guettais son arrivée. Quelle angoisse en mon cœur, tandis qu'impatiemment je comptais minutes et secondes! et quelle joie suffocante lorsqu'enfin sa voiture attendue s'arrêtait sous mes fenêtres! Une femme, sa voilette rabattue sur le visage, en descendait; rapidement elle traversait la chaussée; je courais entre-bâiller ma porte; sur l'escalier, j'entendais le frou-frou d'une robe et des pas furtifs; la porte était vivement poussée et Madeleine tombait dans mes bras.

Éperdument de jour en jour, je l'aimais davantage : non, je l'adorais. Elle était devenue la compagne nécessaire à ma vie, ma pensée, mon inspiration, mon talent. Je m'étais remis au travail et je lui lisais mon labeur de chaque matin, pages de romans ou scénarios de théâtre; j'écoutais son avis, je suivais ses conseils. Avec quelle ardeur je souhaitais, j'appelais à présent la gloire pour en parer ma bien-aimée!.. La musique augmentait encore de son énervement l'extase alanguie de nos deux êtres. Mon aimée s'asseyait devant un piano et alors les maîtres mystiques, Schubert, Mendelssohn, Schumann, Chopin surtout, pleuraient ou chantaient sous ses doigts... Et c'est ainsi que Madeleine, aux limites aujourd'hui de la jeunesse, et moi déjà vieillissant, nous épuisions jusqu'à l'ivresse le bonheur d'amour, — de cet amour que j'avais longtemps poursuivi, mais en vain, que je ne croyais plus une chose de la terre et que je venais enfin de découvrir.

VII.

L'automne, cependant, était venu, et déjà poudrant de givre les rouilles de nos jardins, la bise de novembre flétrissait les derniers

chrysanthèmes et faisait pleuvoir les fanes jaunies... Un jour, longuement j'attendis Madeleine : elle manqua notre rendez-vous. Le lendemain encore, même espérance déçue. Ni lettre, ni dépêche : l'inquiétude s'empara de moi. Que se passait-il? Pourquoi mon aimée ne m'avait-elle point écrit? Devais-je la croire malade, ou bien « l'autre, » — son mari, avait-il enfin quelque soupçon?.. Une semaine entière s'écoula dans les transes, et durant d'interminables heures je demeurai vainement aux aguets derrière mes rideaux. Enfin, torturé par l'angoisse et devinant quelque malheur, je résolus d'aller aux nouvelles, et, s'il le fallait, de forcer la porte de M. de Planor.

Ce soir-là donc, 1er décembre, par une âpre froidure hivernale (oh! j'ai pieusement gardé toute la mémoire de cette lugubre nuitée!) je me dirigeai vers la rue Notre-Dame-des-Champs. Mon dessein était, sous prétexte de visite, d'arriver jusqu'à Madeleine, d'échanger avec elle quelques paroles, tout au moins un regard, et de calmer ainsi mon anxiété. Le ciel était pesant, épais, sans une étoile; de ténébreuses vapeurs enveloppaient Paris et une bruine glacée flottait dans les noirceurs de l'air. Je pris une voiture et me fis conduire jusqu'au carrefour de la rue Vavin. Là, mettant pied à terre, je m'aperçus qu'il neigeait. Malchance désolante! Par un temps pareil, comment expliquer ma venue?.. Le cœur serré, et, à pas très lourds, je remontai la rue Notre-Dame-des-Champs. La bourrasque me cinglait au visage, mais je n'en sentais pas les morsures; par instans, je m'arrêtais pour secouer la poussière neigeuse qui couvrait mes habits, puis je reprenais ma route, plus lentement encore.

Ma montre indiquait neuf heures lorsque j'arrivai devant l'hôtel habité par M. de Planor. Enfin, j'allais savoir!.. La porte était fermée. J'allongeai le bras vers le timbre de sonnerie, mais, soudain, je m'arrêtai hésitant. Une timidité jusqu'alors inconnue venait de retenir ma main... si j'allais, par ma visite, compromettre Madeleine!.. Je m'éloignai rapidement, pour revenir aussitôt, et, durant de longues minutes, je passai et repassai devant la porte... Neuf heures et demie, maintenant : impossible de me présenter; il était trop tard!.. Non, mieux valait demeurer sur place et observer. La rue s'allongeait solitaire, et, par cette neigeuse tourmente, aucun passant n'était à redouter. J'allai m'établir dans l'ombre d'un mur, en face de la maison, et je regardai.

L'hôtel développait dans la nuit sa morne façade piquée çà et là de quelques lumières; mais les fenêtres de Madeleine demeuraient obscures et leurs contrevens étaient ouverts encore... Il se faisait bien tard, pourtant! Où donc pouvait-elle être, à pareille heure?..

Peu à peu les clartés s'éteignirent et un lourd silence pesa sur la maison endormie. Seule, maintenant, la chambre de M. de Planor restait éclairée et une lueur incertaine en descendait, jaunâtre, vacillante, — celle d'une lampe ou peut-être d'une veilleuse. Par instans j'apercevais, allant et venant, une silhouette de femme... Elle! Madeleine!.. Elle était donc là!.. là, dans cette chambre, — la chambre de son mari!.. Et moi, immobile, couvert de neige, grelottant, mais baigné de sueur, je regardais... Onze heures, minuit sonnèrent et je ne songeais point à m'en aller : je voulais savoir... Savoir? — quoi?.. Une poignante souffrance, atroce jalousie, me faisait rire et pleurer de rage ; par momens, j'allongeais le bras avec menace : « Ah! ah! je les connaissais donc enfin, tes mensonges, donneuse des mêmes baisers à ton mari et à ton amant, prostituée conjugale! » Brusquement les fenêtres s'obscurcirent : on avait dû rabattre les rideaux intérieurs. Alors, je poussai un cri furieux ; du poing je souffletai la porte de cette courtisane et je m'enfuis. La neige tombait toujours; mais longtemps, sous la tourmente, j'errai éperdument à travers le grand sommeil de Paris.

Et, lorsqu'après deux heures d'un tel vagabondage je fus enfin rentré chez moi, je m'affaissai dans un fauteuil, anéanti. Une brutale colère, faite de souffrance amoureuse et d'orgueil révolté, hurlait en mon cœur... Oh! la misérable femme! Ainsi donc pour apaiser les soupçons de ton mari, chaque soir tu t'abandonnais à cet homme! Lâche! Toi, mon aimée, toi, Madeleine, au long regard si candide, au sourire si naïf et si doux!.. Eh bien, soit! il fallait rompre! je le voulais, je le devais... Rompre? oui, mais je saurais te faire souffrir aussi, toi qui m'infligeais de pareilles tortures! — souffrir autant que moi-même, et dans ta chair et dans ton âme! J'allais prendre une maîtresse,.. n'importe laquelle!.. je rendrais cette liaison publique, je l'étalerais jusque sous tes yeux! Lâche!.. Quelle douceur de parcourir, enlaçant la taille de cette autre bien-aimée, les mêmes sentiers du bois qu'ensemble nous avions parcourus, Madeleine! Et quelle volupté de l'étreindre passionnément, — l'autre, — en cette même chambre d'où je te chassais, misérable? Dégradation, avilissement de tout mon être : — ton œuvre, créature!.. Ah! ce ne serait pas long. Et, d'abord, il fallait t'écrire : une lettre qui ferait monter le rouge sur les pâleurs de ton visage, t'annonçant ma rupture et tout mon mépris pour tes mensonges d'amour!.. Va! va! tu allais pleurer à ton tour, lâche! ô lâche!

Je saisis une plume et voulus tracer quelques lignes. Mais voilà qu'un sanglot me soulevant la poitrine, un flot de larmes jaillit de mes yeux. La plume tomba de mes doigts : je ne pouvais écrire... « Oh! oh! pauvre moi! et toi-même un lâche, misérable

René!.. » La fatigue m'accablait; ma tête s'inclina sur le dossier de mon fauteuil, mes yeux brûlés par l'insomnie se fermèrent : je m'assoupis.

Soudain, un violent coup de sonnette me fit sursauter. Ma lampe s'était, durant mon sommeil, éteinte, et je me trouvais en pleines ténèbres. A moitié redressé dans mon fauteuil, aux écoutes, j'attendis quelques instans. Un nouveau coup de sonnette plus vibrant encore me mit debout. J'allumai une bougie et regardai la pendule : elle marquait cinq heures du matin... Qui donc, à pareille heure, osait se présenter chez moi?..

Au dehors on heurtait, à coups pressés. Mon domestique tardait à descendre; impatienté, je pris un flambeau et me dirigeai vers la porte :

— Qui est là? demandai-je.

— Ouvrez! me répondit une voix impérieuse,.. M. de Planor se meurt, et je viens vous chercher.

VIII.

C'était un homme d'environ quarante ans, très brun encore, de haute taille, aux larges épaules, à la puissante carrure d'un athlète. Sa pâle figure, basanée comme celle d'un métis ou d'un Hindou, était dure, mais belle, malgré la courbe trop aquiline du nez; ses grands yeux annonçaient l'intelligence, et son front déjà dégarni devait contenir la pensée. De longs cheveux rejetés en arrière, un visage entièrement rasé, une redingote de clergyman et une cravate blanche donnaient à ce personnage toute l'apparence d'un pasteur méthodiste. Il franchit le seuil de ma porte, fit un pas dans le vestibule, puis s'arrêta. Et moi, ayant toujours mon flambeau à la main, je regardais avec étonnement ce visiteur inconnu.

— Je suis William Allis, me dit-il enfin.

William Allis! le missionnaire de la communauté spirite, l'apôtre initiateur des gentils, cet « homme terrible » dont Madeleine parlait avec épouvante, — c'était donc celui-là! Je le voyais pour la première fois : son allure hautaine et sa pose théâtrale me déplurent aussitôt... Il me toisa effrontément :

— M. de Planor se meurt, reprit-il... Je viens donc vous chercher.

Je posai ma bougie sur un meuble, et, très ému, affectant toutefois l'indifférence :

— Mais... je connais à peine M. de Planor, lui répondis-je.

Le personnage me regarda bien en face, et se mit à rire : — un petit rire silencieux, ironique, insolent :

— Vous le connaissez à peine, cher monsieur Jaucourt?.. Bah!.. Depuis sept mois vous êtes l'amant de sa femme.

Il avait prononcé ces derniers mots sur un ton si méprisant que la colère me monta jusqu'aux lèvres : de grand cœur, je l'aurais souffleté, ce butor.

— Vous osez dire, monsieur!.. Sortez!

Il recula jusqu'à la porte, me dévisageant toujours, toujours tenant son regard fixé sur le mien, et, dans la pénombre de l'antichambre, j'apercevais, telle qu'une lueur phosphorescente, l'éclat bizarre de ses yeux immobiles... Que se passa-t-il en moi? je l'ignore, — mais, pris d'un éblouissement soudain, j'abaissai les paupières et je courbai le front.

— Partons! me dit-il, alors.

Et je suivis.

Une voiture nous attendait; William Allis y prit place auprès de moi. La bourrasque de neige s'était calmée, et des splendeurs de lune étalées, à présent, dans le ciel, rendaient plus blanches encore les blancheurs épandues sur Paris : cette nuit finissante était aussi claire qu'un crépuscule... La tête à demi tournée vers mon compagnon, je l'examinais avec une âpre curiosité. Un Hindou, assurément, ce taciturne à la face bronzée, au masque effrayant et sinistre; ce *vultus mala physiognomia*, tant décrit par les démonographes!.. Lui, se taisait, dédaigneux, s'abandonnant avec indifférence aux indiscrétions de mon regard; mais moi j'avais peine à contenir mon inquiétude. Quelle imprudence, à Madeleine, d'avoir été choisir un pareil confident! Et de quel mystérieux péril se trouvait-elle menacée, pour m'envoyer ainsi quérir? — car c'était bien elle, elle seule, qui me dépêchait cet homme : j'en étais certain, puisque j'accourais... Le premier, je voulus rompre un aussi pénible silence :

— M. de Planor est donc au plus mal? demandai-je timidement.

William Allis haussa les épaules :

— Il va mourir!.. Une lésion du cœur;.. c'est le chagrin qui le tue!.. Mais qu'importe le nom de sa maladie!.. Il avait accompli le temps de son épreuve : il se libère.

Le hautain personnage se tut un moment; puis, d'un ton sec et dur :

— Voici douze jours déjà que vous devriez être avisé, monsieur; l'épouse adultère vous a maintes fois écrit : j'ai supprimé les lettres.

— Quoi! vous avez osé! m'écriai-je, menaçant.

Son même rire dédaigneux grimaça de nouveau sur sa bouche :

— Oui, j'ai osé... La malheureuse vous donnait rendez-vous à

quelques pas de la maison où son mari agonise... Une ignominie!.. J'ai voulu vous épargner à tous deux une honte et un remords!..

Et, se parlant à soi-même, il ajouta :

— D'ailleurs, le jour va se lever, pour elle, de la rédemption.

Nous étions arrivés, rue Notre-Dame-des-Champs. La sombre et morne maison était toujours close ; William Allis frappa doucement à la porte, et Pierrette nous vint ouvrir.

— Monsieur ne reconnaît plus personne, murmura-t-elle.

— Il me reconnaîtra, lui dit Allis... Les Frères que j'ai fait convoquer sont-ils venus?

— Ils sont ici.

Sept ou huit hommes étaient groupés dans le vestibule, — têtes bizarres, barbes et cheveux incultes; sans doute les puissances de la petite église théurgique : des mages, des hiérophantes, des sârs, des époptes, des pandectes, des yoghis. Tous vêtus de noir, ils causaient à voix basse. Allis marcha vers eux, et aussitôt se fit un profond silence :

— Mes enfans, leur dit-il d'une voix caressante, une douleur humaine va nous atteindre, mais une céleste joie sèchera en même temps nos pleurs. Notre frère tant aimé, l'expiateur Jean de Planor, achève en ce moment l'épreuve de sa dernière incarnation; il échappe à la terre. Si lourdes qu'aient été pour lui les lourdeurs de son *karma*, il les a supportées, en vaillant. Que dis-je? Il s'est même imposé une douleur volontaire, la plus cruelle de nos *tapas* védantiques, — et il en meurt... Pauvre, pauvre ami, va, la clémente douceur de l'Éternel-Maintenant te recevra dans sa miséricorde; je l'espère, je le sais, je l'affirme : demain, Planor habitera une étoile... Nous, cependant, sa famille, ses disciples, tandis que durera le combat de son agonie, prions! Je prescris pour l'instant l'oraison *epsilon* de notre rituel... Mais dès que cette âme aura rompu sa chaîne, qu'un cantique d'hosannah s'envolant de nos lèvres monte avec l'âme qui monte, dans l'espace, dans l'éther, vers la clarté, vers l'infini de Dieu!.. Allez donc, mes petits enfans; mettez-vous en prière. »

Et, du geste, William Allis désignait « aux petits enfans, » les *sârs* barbus et chevelus, la porte ouverte du « sanctuaire. » Il la referma sur eux, et, se rapprochant de moi :

— Vous, monsieur, me dit-il... Venez!

Un étrange malaise me gagnait cependant, peu à peu : une torpeur engourdissant ma volonté, presque l'hébétement de moi-même. Je me raisonnais, toutefois, et j'essayais de réagir... Pourquoi donc avais-je suivi cet homme, ce charlatan, ce grotesque, ce farceur? Pour préserver Madeleine de quelque péril deviné... Chère, ô chère Madeleine! comme je vous avais calomniée, tout à

l'heure! Ainsi, mon aimée, la silhouette de femme entrevue dans la nuit n'était point celle d'une amante adultère, mais d'une garde-malade penchée sur le lit d'un mourant! Même en cet instant m'appelait votre pensée; vous souffriez de mon silence!.. Et cet indigne Allis qui avait osé retenir vos lettres!.. Ah! toi, mauvais drôle, figure de démoniaque, je saurais bien te châtier quelque jour!

La voix du prophète m'apostropha, plus dure, plus sèche encore:

— Montons!.. Il n'est que temps!

— Avertissez madame, lui répondis-je, que je l'attends ici.

Il hocha dédaigneusement la tête:

— Elle ne viendra pas.

— Comment!.. N'est-ce point elle qui vous a envoyé?

— Non.

— Et qui donc?

— Son mari.

Son mari!.. Je reculai de quelques pas, stupéfié. William Allis me rejoignit, et, allongeant la main sur mon épaule:

— Auriez-vous peur? fit-il insolemment.

Sa voix et son regard exprimaient un tel mépris que j'eus honte de ma faiblesse... Un guet-apens? Je saurais bien m'en tirer... Et puis, Madeleine devait se trouver en cette chambre mortuaire, sous l'insulte et peut-être la menace!.. Je n'hésitai plus.

— Allons, monsieur!.. Je vous suis.

La chambre dont William Allis ouvrit la porte n'était que faiblement éclairée. D'âcres odeurs pharmaceutiques la remplissaient, viciant l'atmosphère, et, dès l'abord, je crus suffoquer. En un coin de la pièce j'aperçus, noyés dans l'ombre, un modeste lit de fer et, sur l'étroite couchette, une forme rigide, immobile dans les couvertures. Une crépitation douloureuse, mais déjà très faible, s'exhalait de ce corps étendu: encore un peu de temps, et le râle même du moribond allait finir.

Près du lit, affaissée dans un fauteuil, une femme semblait sommeiller: Madeleine... Au bruit que fit la porte, elle releva la tête, et brusquement se dressa, tout debout.

— Madeleine, lui dit William Allis,.. c'est M. Jaucourt!.. Il a voulu venir;.. il le devait!

Mme de Planor jeta un cri effaré, chancela, puis retomba sur son fauteuil, comme terrassée... Non, certes, elle ne m'attendait pas.

— Vous, monsieur, poursuivit Allis, approchez et soyez sans crainte: ici tout n'est que mansuétude et que pitié!

Arrêté sur le seuil de la chambre, me préparant à quelque sinistre aventure, je regardai Madeleine. Elle tourna vers moi des

yeux supplians et fit un geste, comme pour m'appeler: j'approchai... Maintenant, la clarté d'une veilleuse me permettait de distinguer les traits du moribond: ses joues creuses et jaunies, sa barbe souillée, ses lèvres d'où perlaient quelques gouttes de sang, ses prunelles fixes et vitreuses, son front chauve baigné de sueur, — et ce je ne sais quoi du corps agonisant sur lequel déjà s'est émoussée la souffrance, mais qui n'est point entré encore dans l'impassible douceur du grand sommeil sans rêves.

A ce moment, de l'étage inférieur, montèrent les modulations d'un harmonium accompagnant un cantique. Dans le « sanctuaire » les frères assemblés s'étaient mis en oraison, et ils chantaient une musique monotone, sur de la prose cadencée, pareille à quelque psalmodie liturgique :

Le jour se lève : viens près de moi ;
Sans toi, je ne puis vivre;
La nuit descend : oh! près de moi;
Sans toi, je n'ose mourir!

Au bercement de cette mélopée, M. de Planor sembla tressaillir, et ses bras allongés sur la couverture s'agitèrent. William Allis se pencha vers lui, et d'une voix affectueuse :

— Jean, lui dit-il, c'est moi William, ton disciple, l'enfant de ta pensée, me reconnais-tu?.. Oui... Et voici Madeleine, ta compagne d'épreuves, ton épouse suivant la chair, — la reconnais-tu?

La tête qui, rigide, reposait sur l'oreiller se souleva faiblement; les yeux éteints brillèrent; une larme coula sur les plis du visage; et tels que les doigts d'un aveugle qui cherchent et qui tâtonnent, les doigts contractés s'entr'ouvrirent, tâtonnant et cherchant. William Allis prit la main de Madeleine et la posa sous la main de son mari :

— Jean, continua-t-il, tu l'as beaucoup aimée, tu l'aimes encore... Veux-tu lui pardonner?

Alors, la bouche du mourant se desserra, et, tout pareil à une plainte sanglotante, le son confus d'un mot, — d'un seul, — passa vers moi :

— L'autre?

— Le voici! dit Allis... Pardonne encore.

Il me saisit la main et la plaça dans celle de Madeleine, — sous l'étreinte de miséricorde... Une faible pression nous annonça que, désormais unis par l'époux lui-même, épouse et amant adultères nous étions pardonnés.

— Et maintenant, murmura William Allis, endors-toi dans la paix de ton Seigneur! Tu viens de remporter ta plus belle victoire,

et ton *karma* n'existe plus!.. Ame de clarté, élance-toi glorieuse vers la lumière!

Un soupir, le dernier peut-être, lui répondit... Et tous deux, — elle et moi, — longtemps, longtemps, nous restâmes unis par la contraction de la suprême étreinte.

La voix de William Allis rompit enfin le funèbre charme.

— Il est mort! me dit-il... A présent, monsieur, vous pouvez vous retirer.

Je regardai Madeleine, mais elle détourna les yeux pour ne pas me voir. Une fois encore je lui pressai la main; puis silencieux, courbant la tête, à pas très lents, je sortis.

Le jour s'était levé, — une livide aurore, l'aube glaciale d'un matin de décembre. . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . Et huit jours s'écoulèrent, pour moi rapides; même, oserai-je le dire, presque joyeux. L'attristante impression de la funèbre nuit s'était vite effacée de ma mémoire, ou plutôt je n'en voulais garder qu'un souvenir : Madeleine était à moi, — à moi pour jamais! Les journaux m'apprirent quelques détails sur les obsèques de M. de Planor, mais très brefs et sur un ton goguenard. Un enterrement civil allègrement escorté de femmes vêtues de blanc et de messieurs ayant fleuri leur boutonnière; sur la tombe, force discours, vers et prose; puis, après la cérémonie, un banquet à l'étrusque : — bref, toute la gaîté d'une bonne petite noce boutiquière, funérailles menées joyeusement, comme il convient au joyeux *exitus* d'une âme filant vers les étoiles.

L'impatience, pourtant, commençait à m'agiter, et bientôt j'appelai de tout mon désir cette heure où décemment je pourrais me présenter devant mon amie, — ma fiancée, ma femme. J'étais devenu fort timide, et j'attendais qu'un billet d'elle autorisât ma visite. Trois autres jours passèrent encore. Enfin, au matin du douzième, je reçus une lettre... de Madeleine!.. Mais elle portait un timbre étranger!.. mise à la poste de Brindisi!.. Tout effaré, je fis sauter l'enveloppe, la lettre ne contenait qu'un seul mot:

« Adieu! »

Ici, le manuscrit de René Jaucourt présente une profonde lacune. Plusieurs feuillets ont été laissés en blanc; d'autres, par trop chargés de ratures, sont devenus illisibles. Le récit, toutefois, reprend quelques pages plus loin, mais sous une forme inattendue, — celle d'un *journal* au style tourmenté, même parfois incorrect : l'œuvre assurément d'un malade.

IX.

20 février 1890. — Je suis sauvé : la mort inclémente n'a pas voulu de moi.

Ce matin, mon cher et vieux camarade Legaux a déclaré que je venais d'entrer en convalescence. Une fièvre cérébrale!.. Quel excellent homme, ce Martial Legaux, et savant et dévoué! Comment avais-je pu méconnaître son mérite et calomnier son caractère? Durant toute une semaine, il s'est prodigué à mon chevet, désespérant et désespéré : j'ai été, m'a-t-on dit, si malade. Une fièvre cérébrale!..

L'accès m'a pris brusquement, un soir, comme j'achevais d'écrire le récit d'une lamentable aventure d'amour, — la mienne, je crois... Oui, la mienne!.. Oh! ma mémoire est très affaiblie, et d'opaques brouillards flottent lourdement sur ma pensée. Mais je ne souffre plus! « Va, mon pauvre ami, s'est écrié Legaux, tout est bien qui finit bien; mais, diable! j'ai craint un moment pour ta raison!.. » La folie! avec la perpétuelle douceur du rêve et la volupté sans fin de l'illusion, — quelle béatitude ce doit être, ô mon âme!

22 février. — Un journal a, paraît-il, annoncé mon « complet rétablissement, » et le courrier de ce matin m'apporte un gros paquet de lettres. J'en ai lu quelques-unes, au hasard : des banalités, de pures formules d'indifférence polie; on me félicite de mon heureuse guérison... Heureuse!.. J'ai regardé les écritures des autres; puis, sans même décacheter leurs enveloppes, j'ai pêle-mêle poussé le tout dans un tiroir... Quelle est donc cette lettre, tant désirée, que j'attends chaque jour, et qui n'arrive pas?..

23 février. — Madeleine!.. Oh! Madeleine!

24 février. — La mémoire me revient peu à peu, et je dois être bien guéri, à présent, puisque je me rappelle et que je me sens pleurer... La lettre tant désirée, la seconde lettre de Madeleine, m'est depuis longtemps parvenue, et c'est à sa lecture que je me suis évanoui. On m'a ramassé gisant à terre sans connaissance, et alors s'est déclarée la fièvre, le délire, la trop courte démence... Je croyais cette lettre perdue, mais je l'ai retrouvée et je la veux transcrire... Avec quelles délices vais-je sentir frissonner sous ma main chacun de ces mots qui frissonnèrent sous la vôtre, ma bien-aimée!

A bord du *Prince Albert, India's Mail,* en quittant l'Europe.

« Quand vous recevrez cette lettre, mon ami, je serai loin de vous. Allis, aujourd'hui le chef de cette religion à laquelle j'appartiens, et ordonnant au nom de l'Éternel, commande que j'expie : je dois, je veux expier, — et pour moi, et pour vous. — Puisse l'infinie clémence du Miséricordieux, acceptant mon sacrifice, fondre le scepticisme de votre cœur, ouvrir vos yeux à la clarté sublime, et accorder alors à nos âmes affranchies les enlacemens de l'immortel amour !

« Je vous ai, dès le premier jour, aimé; vous fuyant, je vous aime; mourant, je vous aimerai encore... Pourquoi donc l'étrange soudaineté de ce délire? pourquoi cette passion subite et foudroyante? Moi, je sais aujourd'hui, et il est temps qu'un rayon tombé d'en haut vous illumine à votre tour. Unis déjà l'un à l'autre (je n'en pourrais douter à présent) dans une existence antérieure, ayant alors accompli la faute, nous avons de nouveau été mis en présence. La bonté de Celui qui châtie mais régénère nous invitait à la rédemption par la douleur, — et nous n'avons pas su comprendre ! Nous avons repris le pèlerinage terrestre au point même où nous l'avions laissé, et la faute, hélas ! a continué la faute. Au lieu de nous abîmer en toutes les voluptés expiatrices de la souffrance d'amour, — de l'amour sans défaillance et sans péché, — nous avons été lâches, vils, charnels : vous mon amant, moi votre maîtresse. Honteuse aventure, où seul mon mari s'est montré grand ! Il savait tout, et il a tout pardonné ! Pour lui, la victoire est complète, et sa mort fut une entrée triomphale dans l'immortalité... Mais nous, mon ami, nous? pouvons-nous accepter le dédain d'un tel pardon, et n'est-il pas temps que l'amant et la maîtresse soient à la hauteur de l'époux outragé ?

« Ne cherchez pas à me revoir ici-bas; mes précautions sont prises : vous ne pourriez découvrir ma retraite. Sachez seulement que je cours vers une épreuve qui doit, me purifiant, laver notre faute, et que j'espère bientôt laisser aux fanges de la terre toutes les souillures de mon corps... Du courage, mon René ! car, l'épreuve accomplie, je reviendrai près de vous. Pauvre ami, vous aussi vous allez souffrir; mais souffrir pour l'être qu'on aime, c'est aimer davantage... Et puis, quelle eût désormais été notre existence terrestre, à tous les deux, sous le fardeau de honteux souvenirs, avec l'écrasante pitié de M. de Planor pesant sur nos consciences? Une effroyable torture de chaque instant. D'ailleurs votre Madeleine, René, se sent déjà bien vieille; et l'amour, chez vous autres, hommes, peut-il longtemps survivre à la jeunesse de la femme

qui les a charmés? Hélas! non, cœurs trop fragiles!.. Mais moi j'aime, moi je veux être aimée; et, quand j'aurai bientôt revêtu l'indescriptible charme de l'immortelle jeunesse, je saurai vous contraindre à la perpétuité de l'immortel amour. Alors, chaque songerie de vos journées et chaque rêve de vos nuits seront pour moi, — rien qu'à moi!.. Alors! oh! alors, la délirante extase de la passion sans trêve et des transports sans fin!

« Écoute donc, et comprends-moi. Aussitôt que mon âme affranchie aura dépouillé son corps, ma première *visitation* sera pour toi. En quelque lieu de la terre où tu pourras être à ce moment, j'accours et te rejoins... Te rappelles-tu cette caresse coutumière qui me faisait frissonner de bonheur, quand ta lèvre, se posant sur mon front, allait ensuite chercher ma lèvre? Eh bien, c'est moi, moi qui, à ce moment béni du retour, t'enlaçant de mes bras, te donnerai le long et long baiser nuptial. Sous l'infinie douceur de cette caresse tu comprendras que ta Madeleine est revenue à tes côtés.

« Au revoir donc, mon amant pour l'éternité, et attends moi. Éperdument, dans un sanglot, vers toi déjà je m'envoie tout entière!

« Ton amie, ton aimée, ta sœur, ta compagne, ton épouse.

« *La repentie*, MADELEINE. »

25 février. — William Allis, bandit!..

26 février. — Madeleine aurait-elle raison, et l'apparente insanité des spirites recélerait-elle une doctrine nous enseignant un grand mystère? Toujours la révélation des choses supra-terrestres fut bafouée par l'imbécillité des sages. « Le fou de la croix! » se plaisait-on à dire,.. et ce fou-là se nommait Jésus de Nazareth!.. L'occulte, de ses ténèbres encore impénétrées nous environne, nous enveloppe, nous enlace. Nous sommes des atomes à l'agitation inconsciente qu'une invisible main conduit à leurs destinées... Pourquoi la vie et pourquoi la mort? — quel est celui de nos philosophes raisonneurs qui saurait nous l'apprendre?.. Absurde peut-être la naïve théorie du *karma;* mais moi, pareil au vieux Tertullien, je commence à croire, — de par l'absurde même.

27 février. — Ce matin, pendant plus d'une heure, je suis demeuré pensif devant l'estampe clouée dans mon cabinet, — cette gravure libertine du XVIIIe siècle... Sujet banal; vieille gauloiserie bourgeoise!.. Pourquoi donc cette image m'a-t-elle toujours causé un tel émoi? Pourquoi ce jardin du Ranelagh choisi pour notre premier rendez-vous? Pourquoi les violettes blanches?.. Et pour-

quoi, pourquoi, mon aimée, détachant ce tableau, y ai-je passionnément posé mes lèvres?

28 février. — Aujourd'hui j'ai risqué ma première sortie de convalescent. Le temps était sec, froid, âpre; mais les blancheurs dorées du soleil rendaient joyeux l'azur du ciel... « Une heure de promenade, m'avait dit Legaux, et surtout en voiture! » — Bah, médecin, *aux chiens votre médecine!* comme s'écrie Macbeth... Je me suis acheminé vers la rue Royale, désireux de revoir enfin mon cher asphalte des boulevards.

Comment donc se fait-il que tout à coup je me sois trouvé dans la rue Notre-Dame-des-Champs?

..... La maison avait un air de sinistre abandon; la porte en était close, les volets fermés. Je sonnai : pas de réponse. Nouvel appel; même silence. Je saisis le marteau de fer ciselé (un joli travail de serrurerie Louis XV) et me mis à heurter, heurter frénétiquement. Rien!.. Enfin, attiré par le tapage, un gardien de la paix se dirigea vers moi, et m'interpellant :

— Voilà un beau vacarme!.. Vous perdez votre peine : la maison est vide.

— Comment, vide?.. N'est-ce point ici que s'assemblent les Frères-Unis?

— Qui ça vos Frères-Unis?.. Tous ces farceurs qui faisaient revenir les morts? Déménagés! Le quartier s'est plaint, et la police a fermé la boutique.

5 mars. — Mon unique espérance de pouvoir retrouver Madeleine s'est évanouie. William Allis a disparu! Je voulais parler à cet homme, l'apitoyer par ma douleur, et, — s'il eût fallu, — le convaincre par la menace... « Madeleine m'appartient; rendez-la-moi : je la veux! »... Le misérable a dû quitter Paris. Où se cache-t-il? Aucun indice! La revue spirite elle-même est morte avec M. de Planor...Je ne puis rien apprendre : je ne saurai rien!.. Dieu! mon Dieu! pitié!

10 mars. — Le médecin n'est pas content de moi. Il me trouve nerveux, agité; il m'enjoint de quitter Paris, au plus vite. « L'air calmant des montagnes vous est nécessaire, me disait-il ce matin;.. partez sur-le-champ pour une des stations hivernales du lac de Genève : Montreux, par exemple. » ... Oui, certes, docteur, et c'est une inspiration du ciel! Demain, je serai en route pour Montreux...

N'est-ce point dans le canton de Vaud que, l'an dernier, William Allis accompagnait M. de Planor? Ils ont dû y fonder une église... Qui sait? Là-bas, j'apprendrai, peut-être!

X.

Montreux (*sans date*). — ... Léman, azur des eaux, miroir de l'azur des cieux, montagne de Jaman que tant de joyeuse verdure colore, Dent du Midi, scintillant névé que diamante le soleil, insensibles splendeurs des choses, — ô nature, — moi, l'un de tes fils pourtant, et je souffre et je pleure,.. pourquoi donc ta cruelle indifférence, marâtre, et pourquoi ton dédaigneux sourire?

Montreux (*sans date*). — Je dois être sur une piste, ou plutôt je tiens mon homme!

Aujourd'hui, à Montreux, je m'étais arrêté devant la boutique d'un libraire. Mon attention avait été mise en éveil par un curieux étalage de publications spirites : brochures et journaux théurgiques diaprant de leurs criardes couleurs la vitrine du magasin, et, là, bien en montre, un numéro de *la Rédemption*. J'entrai. Le marchand était occupé de vendre à une vieille dame anglaise quelque sot roman lancé par la réclame, et tout d'abord il ne prit pas garde à moi.

D'un air indifférent (oh! je crois avoir bien joué mon rôle!) j'allongeai la main vers la brochure, et, m'en saisissant, j'allai m'asseoir dans un coin... C'était un exemplaire, ancien déjà, de la revue spirite ; il portait la date du mois de janvier, et, sur la couverture, annonçait la fin de cette publication. Toujours impassible (le libraire commençait à me suivre de l'œil), je me mis à feuilleter la stupide rapsodie. En tête, un article nécrologique sur ce doux et pauvre M. de Planor, — beaucoup trop bref et manquant de chaleur, cet éloge! — Ensuite, le récit de ses funérailles, puis un long et emphatique discours où William Allis protestait contre les « persécutions » frappant les Frères-Unis de France; — l'annonce enfin d'un prochain exode de cette misérable église de sectaires. Tout à coup, je tressaillis et mon cœur se serra, angoissé : sur la dernière page de ce recueil, j'avais lu, imprimé en gros caractères, l'entre-filet suivant :

« *Appel aux expiateurs volontaires.* — On nous écrit de Calcutta : « Une redoutable épidémie décime en ce moment les populations de l'Inde; la mortalité est effrayante, et plusieurs de nos Frères-Unis ont été atteints par le fléau. Le honteux fanatisme des prêtres sectaires chrétiens refuse à nos bien-aimés tout secours et toute consolation. Ne se trouvera-t-il point, parmi nos sœurs de l'Europe, des âmes expiatrices volontaires, qui, pour hâter la délivrance, ne craindront pas le martyre? Nos mourans implorent et Dieu commande! »

La revue me tomba des mains, j'avais compris. « Expiatrice volontaire, » Madeleine avait répondu à cet appel,.. elle affrontait en ce moment la mort, elle était morte, peut-être!.. Et c'était Allis, ce misérable William Allis qui avait ordonné tout cela !

Le libraire, cependant, s'était approché de moi et me proposait sa marchandise. Je parvins, non sans peine, à réprimer mon émotion, et, toujours affectant l'indifférence :

— Vous êtes, lui dis-je, le dépositaire des publications spirites?

— Oui, de tous nos livres « spiritualistes, » répliqua-t-il employant ce dernier mot plus orthodoxe.

J'hésitai un instant à mentir; enfin m'armant de courage :

— Je suis moi-même un frère-uni de France.

— Ah! fit-il, soyez le bienvenu!

Il me tendit la main, et je poursuivis :

— William Allis est-il à Montreux ?

— Oui, mais pas pour longtemps... Ici encore on nous persécute. Tous les pasteurs évangéliques déclament et s'agitent: « L'abomination de la désolation! » Les autorités cantonales vont peut-être interdire notre culte.

— Où est logé le « prophète? »

— Pas bien loin d'ici,.. au val des Avans: une petite heure de marche, tout au plus.

— Malheureusement, je ne connais guère le pays.

Le libraire étala devant moi une carte des environs de Montreux :

— Voyez-vous ce chemin? Il est facile à reconnaître. Vous le prendrez et remonterez alors ce ruisseau qui va se jeter dans le lac. Il vous conduira dans la gorge du Chaudron, un site agreste et pittoresque bien connu des touristes. Parvenu au creux de Glion, à main droite vous apercevrez un chalet... Frappez sans crainte; le « prophète » vous ouvrira.

Je pris la carte et la payai :

— Merci !.. maintenant je cours chez Allis.

Le marchand se rapprocha de moi, et, d'un geste solennel, étendit la main sur mon épaule; ses yeux brillaient, son visage avait une expression de fanatisme illuminé; baissant alors la voix :

— Non, n'allez point chez Allis aujourd'hui... Demain! Il est en ce moment à Lausanne et ne reviendra que ce soir... Ah! monsieur, de graves événemens se préparent! Allis amène parmi nous son ami Aleph, — vous devez connaître Aleph, ce médium le plus puissant de tous, qui non-seulement « incarne, » mais encore « matérialise! » Le prophète a convoqué pour après-demain tous nos persécuteurs. Une séance de psychomancie en plein Kursaal! MM. les pasteurs comme MM. les athées vont venir, et alors... alors ceux qui ont des yeux pour voir verront!

Ayant parlé, mon fanatique desserra son étreinte, m'adressa un salut fraternel, et moi, je sortis.

A quelques pas de cette librairie, j'aperçus la boutique d'un armurier. A l'étalage, plusieurs revolvers : j'entrai . . . . . .
. . . .
. . . .
. . . .

... C'était une maison d'aspect banal, l'un de ces chalets bourgeois et vulgaires de qui la prétentieuse laideur fait tache sur l'austère et simple beauté du val des Avans. Il s'élevait au sommet d'un monticule, sur les premières ondulations mamelonnées de la montagne, — tout noir dans les bleuâtres blancheurs que déversait la lune... Le ciel était limpide, lumineux, étincelant d'étoiles, et de laiteuses clartés scintillaient sur la verdure des herbes, perleuses encore de la dernière neige hivernale. Sous mes pieds, le lointain et assourdi murmure du *baye* de Montreux bruissant de cascades en cascatelles; mais, là-haut, dans l'immobile noirceur des sinistres sapinières, tous les épouvantemens du grand silence.

Je regardai ma montre : neuf heures; je m'assurai que mon revolver était bien dans ma poche et je commençai de gravir l'escarpement... Tout à coup, je m'arrêtai, secoué par un frisson... Très lents et très doux, les sons d'un orgue semblaient venir vers moi : la plainte d'un harmonium s'exhalant de la maison solitaire... Et je reconnaissais ce même suppliant et funèbre cantique entendu naguère, dans la nuit et à l'heure où mourait M. de Planor :

Le jour se lève; oh ! près de moi !
Sans toi je ne puis vivre !..

Sur qui donc pleurait-on, là-haut?

Pressant le pas, je continuai mon ascension...

Maintenant, je me tenais appuyé contre la maison, aux aguets, aux écoutes. La porte en était close; point de lumière... En dépit de la froidure pourtant, une fenêtre du rez-de-chaussée était ouverte, comme pour mieux laisser pénétrer les irradiantes pâleurs de la lune... Et l'orgue poursuivait les modulations de la mélodie funéraire :

La nuit descend, reste près de moi;
Sans toi je n'ose mourir!

Quelques minutes s'écoulèrent ainsi, très longues.

Enfin, rasant la muraille, à pas furtifs je m'approchai de la fenêtre, et doucement, doucement, j'allongeai la tête pour regarder. Aussitôt la musique cessa, et la porte de la maison fut violemment

ouverte. Un homme se montra sur le seuil et une voix me cria, la voix d'Allis :

— Qui donc ose épier ainsi nos mystères ?

Je marchai droit vers lui :

— C'est moi, Allis, moi... René Jaucourt !

— Vous? dit-il avec douceur... Que voulez-vous, pauvre monsieur?

Un rire de haineuse colère m'empêcha tout d'abord de parler ; cependant :

— Je veux Madeleine !

Le prophète regarda mon visage qu'empourprait la fureur ; puis, de sa voix onctueuse et caressante :

— Vous souffrez donc beaucoup, monsieur?.. Eh bien ! entrez... Ici tout est consolation !

Allis avait sur nous refermé la porte, et, me prenant par la main, il me guidait à travers les ténèbres. Je me trouvai bientôt dans cette chambre à la fenêtre ouverte par laquelle tombaient quelques rayons de lune. La blafarde clarté s'étalait, toute crue, sur le parquet, puis, remontant contre la muraille, faisait miroiter les touches d'un harmonium ; mais à droite et à gauche de cette lumineuse traînée, la pièce restait absolument obscure.

Tout d'abord, mon attention fut attirée par quelque chose d'assurément étrange. Dans un des recoins ténébreux de la chambre je crus entrevoir un homme étendu, gisant tout au long sur le plancher. Par momens, il paraissait immobile, inerte masse ressemblant à un cadavre ; et, par moment encore une convulsion l'agitant, il se soulevait au-dessus du sol, pour retomber aussitôt. En même temps, une respiration douloureuse, anhélante, s'échappait de ce corps, entrecoupée de gémissemens et de plaintes sanglotantes. Une vapeur cyanophane, sorte de lueur phosphorescente, exsudait de cette forme humaine, et flottait au-dessus d'elle... Qu'était donc cela ?

— Cela? me dit William Allis, comme s'il eût entendu ma pensée,.. c'est le médium Aleph... Il vient « d'entrer en transe : » l'âme que j'évoquais tout à l'heure n'est pas bien loin.

L'insolente sérénité de cet homme m'exaspéra... Ah ! ah ! charlatan, nous allions rire, et menaçant, je me campai devant lui :

— Rends-moi Madeleine !

Il croisa tranquillement les bras, puis me souriant avec tristesse :

— Désormais la « repentie » peut être à vous : elle a subi son expiation.

— Trêve de grands mots !.. Où est Madeleine ?

— Ici même !.. Appelez, et elle va venir ; ouvrez les yeux, et vous reconnaîtrez.

Les gémissemens du médium augmentaient; Allis fit quelques pas pour se rapprocher de lui... Quant à moi, une angoissante stupeur me clouait sur place. Ces mots à double sens, ces paroles fatidiques du prophète me bourdonnaient dans les oreilles; je ne comprenais pas, et cependant j'étais épouvanté... Soudain je poussai une clameur de désespoir : j'avais compris!

— Alors,.. elle est morte!!

Allis hocha la tête :

— Rien ne meurt, et tout est la vie.

Je répondis par un hurlement de rage, et saisissant mon revolver :

— Ah! tu l'as tuée, bandit!.. Eh bien, toi aussi tu vas mourir!

Mais aussitôt (comment, oh! comment cela?) une irrésistible force me tordit le poignet, l'arme échappa de mes doigts, et je tombai à genoux... Les obscurs bas côtés de la chambre s'étaient illuminés soudain; la flottante vapeur avait pris une forme : — la forme d'une femme... et, devant moi, — oui, oui, devant moi, — se tenait Madeleine qui souriante me tendait les bras.

— Bien-aimée, ah! bien-aimée... toi!

Éperdument je m'élançai vers elle, — et sur mes yeux baignés de larmes je sentis passer la caresse de ses deux mains; sur mon front et sur ma lèvre je reçus la douceur de son baiser. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Paris (*sans date*). — ... A présent, elle est sans cesse à mes côtés... L'un à l'autre, et pour jamais!.. Le jour, elle se tient près de la table où je travaille, me parlant, — silencieuse, — et me conseillant : je sens passer sur mon visage le subtil frôlement de ses cheveux, l'ineffable fraîcheur de son haleine; la nuit, elle m'apparaît encore, souriant à tous mes rêves... Oh! mon courage dans la bataille, mon refuge dans la douleur, ma compagne, ma sainte, ma bien-aimée!

Sois donc béni, Allis! Les amours humaines sont périssables! — tu m'as fait acquérir l'amour éternel! . . . .

. . . .

Paris (*sans date*). — ... Le médecin est sorti de ma chambre, soucieux et secouant la tête. Il a parlé tout bas à ma garde-malade. J'ai entendu... O bien-aimée, enfin!

La nuit descend, reste près de moi;
Sans toi je n'ose mourir!

GILBERT AUGUSTIN-THIERRY.

LES

GUEUX DE MER

III[1].

LE DERNIER ASILE DE LA LIBERTÉ.

I.

O'er the glad waters of the dark blue sea,
Our thoughts as boundless, and our souls as free,
Far as the breeze can bear, the billows foam,
Survey our empire and behold our home!

Sur les eaux joyeuses de la mer au bleu sombre,
Nos pensées sans bornes et libres comme elles,
Aussi loin que la brise peut emporter le vaisseau, aussi loin que les vagues [peuvent dérouler leur écume,
Contemplent notre empire et saluent notre demeure.

Voilà un chant de corsaires que les gueux de mer auraient pu s'approprier. Quand Albe eut tout conquis sur la terre ferme, il se vit soudain arrêté par ces flots orageux que l'audace des proscrits lui opposait comme une dernière barrière. L'Océan du Nord, toujours indompté, demeurait, au milieu de la soumission générale, le domaine inviolable de la liberté néerlandaise.

(1) Voyez la *Revue* du 15 septembre et du 1er novembre.

Albe n'était pas marin : c'est là son excuse. Il laissa la piraterie peu à peu grandir; quand il voulut la supprimer, il était trop tard. Sa détresse financière explique d'ailleurs jusqu'à un certain point sa négligence. Le gouvernement des Pays-Bas n'avait jamais eu de marine permanente. Ce n'était pas l'usage pour la marine à voiles, et les mers du Nord se prêtaient mal à l'emploi de la marine à rames. En l'année 1557, il est vrai, le roi Philippe II jugea nécessaire de protéger les rivages des Flandres contre l'audace des corsaires français. Il rassembla et entretint aux frais du trésor royal onze vaisseaux de guerre : le *Faucon* de 400 tonneaux et de 250 hommes d'équipage, le *Cheval marin* de même échantillon, la *Marie* de 300 tonneaux et de 200 hommes, le *Dragon* de 200 tonneaux et de 150 hommes, l'*Aigle* de 150 tonneaux et de 110 hommes, le *Tigre* d'égale force, le *Cerf* monté par 120 hommes, le *Sauveur* armé de 120 hommes aussi, le *Lion* n'en possédant que 110, le *Cerf-Volant* pourvu d'un équipage de 100 hommes, le *Petit-Oiseau* naviguant avec un effectif de 60. Cette flotte, dont l'équipement exigeait l'entretien de 1,600 hommes régulièrement soldés, était une nouveauté. La nouveauté parut trop coûteuse et, la paix faite, la flotte royale fut désarmée. Au temps du duc d'Albe, il n'en restait rien.

Jusqu'à l'armement tout à fait exceptionnel prescrit par le fils de Charles-Quint, quand on avait eu besoin de vaisseaux, on s'était adressé pour les obtenir au commerce. Dans chaque province le stathouder, représentant de l'autorité suprême, convoquait les états, c'est-à-dire les députés nommés par les villes et par la noblesse. Les états assemblés, le stathouder leur exposait les motifs qui obligeaient le prince à réclamer leur concours, et il leur demandait de vouloir bien autoriser la mise sous séquestre des bâtimens dont les services deviendraient nécessaires. La mesure était généralement votée sans opposition. Les officiers du stathouder se rendaient alors dans les principales places de commerce. Là ils invitaient à comparaître les armateurs et les patrons. Ces patrons et ces armateurs, dont les dépositions se contrôlaient mutuellement, devaient, sous les peines les plus sévères, faire la déclaration du tonnage de leurs navires, du nombre de pièces d'artillerie et de la quantité de munitions de guerre qui se trouvaient à bord. Parmi les vaisseaux ainsi déclarés, les officiers du stathouder faisaient leur choix. Le contrat était ensuite dressé en présence des magistrats de la ville. Les conditions ordinaires de l'affrètement paraissent avoir été, en 1557, de 30 *stuivers* — 3 fr. 40 environ — par tonneau et par mois. Le prince s'engageait, en outre, à dédommager le propriétaire des avaries que subirait son vaisseau pendant la campagne.

Au navire nolisé il fallait maintenant fournir un équipage. L'enrôlement volontaire constituait, à cette époque, le moyen de recrutement le plus usité. Certaines places de commerce, telles qu'Arnemuiden par exemple, étaient des entrepôts d'hommes où on pouvait en toute saison venir largement puiser. Au prix de 3 florins — 6 fr. 75 — par mois, on était à peu près certain de réunir en quelques jours un nombre suffisant de matelots. En y comprenant les soldats, le chiffre habituel des équipages ne dépassait guère un homme par deux tonneaux de jauge.

Le prix de la ration au XVI[e] siècle était peu élevé ; autrement dit, il était en rapport avec la valeur de l'argent. Bien qu'il eût à peu près doublé depuis dix ans, il atteignait à peine en 1557 le chiffre de 4 *stuivers* — 44 ou 45 centimes par jour. Les vivres se composaient de viande fraîche et de viande salée, de lard, de poisson sec, de fromage, de pois verts, de fayols, de moutarde, de pain frais et, vers l'année 1523, de biscuit. Le biscuit de mer, inconnu au XV[e] siècle, semble avoir été, en 1523, d'invention tout à fait récente.

La bière était la boisson ordinaire. En 1477, elle coûtait 23 *stuivers* — 52 centimes — le baril. A la même époque on pouvait avoir une livre de lard pour 2 centimes et demi ; une vache grasse pour 15 ou 16 francs. En 1523, la viande de bœuf se payait en moyenne 6 centimes la livre.

Le prince, jusqu'aux dernières années du XV[e] siècle, s'était chargé de l'achat et de la distribution des vivres. Sous le règne de Charles-Quint, on reconnut qu'il y aurait économie notable à confier aux commandans des vaisseaux le soin de nourrir leurs équipages. Une indemnité fixée une fois pour toutes par tête d'homme embarqué leur fut en conséquence allouée. La simplicité du système en assura la durée. Sous le règne du souverain imposé aux Hollandais par la politique de l'empereur Napoléon, l'adoption des institutions françaises entraîna le retour à l'achat des vivres par l'État. Ce régime, auquel Charles-Quint avait cru devoir renoncer, est aujourd'hui le régime en vigueur dans toutes les marines. Il date chez nous de l'administration de Colbert.

Toute notre civilisation est faite de traditions. Il n'y a que la révolution française qui ait eu la prétention de gouverner les hommes d'après la pure logique. Les ordonnances promulguées par Charles-Quint pour assurer le maintien de la discipline à bord des vaisseaux différaient peu des dispositions mises à l'ordre du jour par le roi Richard Cœur-de-Lion, quand il s'embarqua pour se rendre

en terre sainte. Le roi Richard lui-même ne fit probablement que rappeler des lois déjà en usage du temps des pirates normands.

Qui tuait un camarade était attaché au mort et jeté avec sa victime à la mer. — N'avait-on infligé qu'une blessure, on en était quitte pour avoir la main coupée. — Tirer simplement le couteau, sans qu'une goutte de sang eût coulé, se payait encore assez cher. La main du coupable, traversée d'un de ces grands couteaux dont on se servait pour couper le pain, était clouée au grand mât, l'autre bras restant lié au corps. Le supplice semble dur : il dépendait du condamné d'y mettre un terme à l'instant même. Il fallait seulement qu'il eût le courage d'arracher sa main par un brusque effort à la lame tranchante qui la retenait.

La cale figurait encore dans notre code pénal en 1848. Elle fut, dès le moyen âge, de tous les châtimens, le plus fréquemment employé. « Que celui qui porte un coup avec le poing à un de ses compagnons, sans qu'il y ait de sang répandu, soit plongé trois fois dans la mer! » prescrivait, en l'année 1189, le roi Richard. Le châtiment devenait terrible quand on faisait passer le condamné sous la quille du navire.

On peut constater deux périodes bien distinctes dans les progrès successifs qui ont constitué la marine à voiles de guerre. En l'année 1396, on voit l'artillerie apparaître à bord des vaisseaux des Pays-Bas. Vers l'année 1520, cette artillerie arme le travers des vaisseaux : un constructeur de Brest, le sieur Descharges, vient d'inventer les sabords. Dès ce moment, la marine qui ne s'effacera que devant le vaisseau à vapeur, la marine des Ruyter, des Tourville, des Suffren, des Nelson, des Bouvet, des Duperré, des amiraux Roussin, Baudin, Hugon, Lalande, de Parseval, de La Susse, Hamelin et Bruat, la marine à laquelle j'ai moi-même consacré ma jeunesse, se trouve irrévocablement fondée. Elle aura duré trois cent trente-cinq ans, du règne de Charles-Quint au règne de Napoléon III.

Pendant plus de cent ans, on s'était contenté de placer quelques pièces d'artillerie aux extrémités du vaisseau. Dès le début du XVIe siècle, on voit les flancs du *Grand-Henry* se garnir de 122 bouches à feu, ceux du *Saint-Mathieu* en porter 130, de la *Charente* 200. Réduisons cependant ces chiffres à leur juste valeur. Sur les 122 pièces du *Grand-Henry*, on en compte à peine 34 qui mériteraient aujourd'hui le nom de canons. Le reste se compose de *fauconneaux*, de *serpentins*, de *rabinets*, bouches à feu dont la plus forte lance un boulet d'une livre et demie à peine. La grosse artillerie elle-même comprend les calibres les plus variés. On y rencontre, outre les coulevrines, des demi-coulevrines et des

quarts de coulevrines, en d'autres termes, des pièces tirant des boulets de quinze, de douze, de dix, de huit et de cinq livres. Le poids de la charge de poudre est, à peu de chose près, la moitié du poids du boulet.

Aux deux extrémités du navire on continuera d'installer à poste fixe les énormes pièces empruntées au vieil armement des galères, — des pièces du calibre de 36 et de 48 livres de balles. Les projectiles ont longtemps été des globes de plomb et des globes de pierre. On trouve encore en 1533, dans les comptes de la ville d'Enkhuysen, mention faite « de 552 pieds de pierre bleue de Namur, destinés à confectionner des boulets de 5, de 6, de 7, de 8, de 9 pouces de circonférence. » A partir de 1533, l'emploi des boulets de fonte de fer devient général.

Les premières bouches à feu furent faites de fer battu. Plus tard, on essaya la fonte, — en premier lieu la *fonte verte* ou *métal de cloche*, en second lieu la fonte de fer. La culasse fut, dans le principe, mobile. Nous finissons, après de longues résistances que les Anglais ont été les derniers à vaincre, par où on a commencé. On introduisait le boulet dans l'âme, la poudre dans une boîte détachée ; cette boîte portait le nom de chambre. Des bandes et des liens de métal reliaient ensuite les deux parties l'une à l'autre. Pour accélérer le tir, on en vint bientôt à multiplier les chambres. Chaque pièce fut munie de deux, de trois, quelquefois même de douze culasses mobiles chargées à l'avance. On n'avait plus que la peine de changer la chambre après chaque coup tiré. Le savant archiviste du royaume des Pays-Bas, Jean-Carolus de Jonge, mort à La Haye le 2 juillet 1853, à l'âge de soixante ans, a retrouvé dans les comptes de la ville de Leyde, comptes remontant à l'année 1477, ce curieux paragraphe : « Un petit canon, avec 12 chambres, pour mettre dans la hune. »

Vers le milieu du XVe siècle, une modification importante se produit. L'artillerie est alors la plupart du temps fondue d'une seule pièce. Cependant les pièces à chambre, — les *Kamerstukken*, — continuent de trouver encore place à bord des vaisseaux des Pays-Bas. Les Espagnols les désignent sous le nom de *Pieças de camera;* les Portugais les appellent *Pieças de braga* (1).

Si les pièces à chambre n'eussent trop souvent péché par l'ajustage (2), on ne les aurait pas sans regret remplacées par les nou-

(1) Geschiedenis van het Nederlandsche Zeewezen door M. J. C de Jonge, archivarius van het Rijk. — La Haye et Amsterdam, chez les frères Van Cleef, 1833.

(2) C'est l'ajustage, le crachement des pièces, qui a suspendu si longtemps dans notre marine l'adoption d'une réforme à laquelle en l'année 1870, lorsque j'avais l'honneur de commander l'escadre de la Méditerranée, d'excellens esprits ne se résignaient pas encore.

velles bouches à feu. Les pièces à chambre, particulièrement dans l'emploi des forts calibres, offraient sur les canons fondus d'un seul jet un grand avantage. La grosse artillerie avait alors une longueur de volée tout à fait exagérée. Un canon de 15 ou 16 pieds de long est infiniment plus commode à charger par la culasse que par la bouche, surtout à bord d'un vaisseau, où il est déjà si difficile de le maîtriser.

L'affût roulant ne fut pas adopté dès le premier jour. A l'exemple de ce qui se passait sur les galères, on posa au début, dans la marine à voiles, les canons sur des madriers glissant dans des coulisses. Ce n'est pas avant la première moitié du XVIe siècle, qu'on verra l'affût à roues apporter au maniement de l'artillerie navale des facilités ignorées jusqu'alors. On peut enfin jeter la pièce à droite et à gauche, pointer en un mot avec le canon, au lieu d'être obligé de pointer, comme autrefois, avec le navire. Ce chariot que le tir fait reculer et qu'on ramène, après avoir rechargé la pièce, au sabord, aura l'existence aussi longue que la marine qui, pendant trois cents ans, le promènera sur maint champ de bataille. Il ne disparaîtra qu'avec le vaisseau à voiles.

L'arc et l'arbalète ont peu à peu battu en retraite ; le canon n'est cependant pas la seule arme de jet dont il soit fait usage à bord des vaisseaux des Pays-Bas. Vous y remarquerez, dès les premières années du XVIe siècle, les mousquets et les doubles mousquets fixés dans des créneaux ou tournant sur des pivots de fer. Ce sont là les armes que les historiens néerlandais nous présentent sous les noms de *bossen*, *handbussen*, *haaksen* et *haakbossen*. On en garnit principalement les hunes. Les flèches à feu, connues sous le nom de *raquettes*, de *rockets*, de *fusées*, les pots à feu, les boulets creux remplis de poix, de résine, de soufre, de salpêtre, de poudre, ont pour objet de porter l'incendie à bord de l'ennemi, soit en s'accrochant aux voiles, soit en répandant leur contenu sur le pont.

L'eau et l'huile bouillante, les chausse-trapes, les piques de 14 et souvent même de 17 pieds de longueur, servaient à repousser l'abordage. Casque en tête, le cou, les cuisses, les bras protégés par des pièces d'armure, les soldats et les mariniers composant l'équipage combattaient avec le sabre, avec la hache, avec la masse d'armes, avec le bâton noueux garni de pointes de fer.

Montons à bord d'un de ces vaisseaux du XVe ou du XVIe siècle, au moment où nous le saurons prêt à quitter le port ; étudions avec soin son organisation intérieure ; nous verrons combien cette organisation diffère peu de celle que conservent encore aujourd'hui nos escadres. « Vous fault partir votre navyre en quatre, » écrivait dans un ouvrage dédié à l'empereur Charles-Quint, quand

ce puissant monarque n'était encore que roi de Castille, Philippe de Clèves, seigneur de Ravenstein. — « Vous fault partir votre navyre en quatre et en chacun quartier faire ung chief des plus gens de bien que vous ayez. » Cette division de l'équipage en quatre fractions égales destinées à se succéder dans le service de jour et de nuit s'est perpétuée jusqu'à nos jours, tant elle a paru rationnelle.

Un capitaine, nommé par l'amiral, exerçait à bord du vaisseau l'autorité suprême. Il recevait par mois, en l'année 1555, 30 florins de solde (67 francs), à peu près. Pour le seconder, ce capitaine avait un lieutenant, — un *stathouder*, — aux appointemens mensuels de 24 florins (54 francs.) Il avait également sous ses ordres deux patrons, des timoniers, des pilotes, des Esquimaux.

Les manœuvres se commandaient généralement au sifflet. En l'année 1523, on voit l'amiral Adolphe de Bourgogne faire délivrer à son vice-amiral Dirk van der Meer une certaine somme d'argent « qui sera consacrée, écrit l'amiral, à l'achat d'un sifflet d'or. »

Restée longtemps fidèle aux types que lui avaient transmis les Normands et les Vénitiens, l'architecture navale s'empressa, dès que l'adoption de la boussole lui eut ouvert l'accès des mers lointaines, de remplacer les *cocche* par les *hourques*, les *drakars* par les *caravelles*. Ce sont des caravelles qui découvriront le Nouveau-Monde. D'où est venu ce nom de caravelles? D'un procédé nouveau dans la manière d'assembler les bordages, si nous en croyons les savans hollandais. *Karvelwerken* signifie encore dans la langue des Pays-Bas : « Border un navire de telle façon que les bordages chevauchent l'un sur l'autre. » Il nous en est resté les constructions *à clins*.

Sur les eaux intérieures, on continua, même après le développement prépondérant pris par la marine à voiles, d'employer, sinon de véritables galères, au moins des bâtimens à rames. Pour la navigation pratiquée en haute mer, la grandeur des carènes s'accrut, en quelques années, dans une proportion notable. Aux vaisseaux de 160, de 180, de 200 tonneaux, ont succédé des navires de 300, de 400, de 500, de 600 tonneaux même. Les navires à voiles n'avaient primitivement que deux mâts ; on leur en donne trois, sans compter le mât de beaupré.

II.

Je vous ai montré l'instrument des luttes futures ; il ne sera pas, si j'en juge d'après mes goûts, inutile de vous décrire sommairement le théâtre sur lequel ces luttes vont avoir lieu.

Les Pays-Bas comprenaient sous Charles-Quint la Hollande, la Belgique et six des plus beaux départemens du nord de la France. La Hollande et la Belgique à elles seules occupent aujourd'hui un territoire de 63,000 kilomètres carrés de superficie. La population de ces deux États réunis fournirait un ensemble de 9 ou 10 millions d'habitans. Au temps des ducs de Bourgogne et des princes de la maison d'Autriche, le chiffre naturellement était beaucoup moindre : il ne dépassait pas 3 millions, — densité encore exceptionnelle, tout à fait exceptionnelle pour l'époque. La ville d'Anvers, en effet, renfermait environ 100,000 habitans : elle le cédait à peine sous ce rapport à la ville la plus peuplée de l'Europe, — à Paris. Les Pays-Bas passaient donc à bon droit pour une possession des plus enviables. Ils fournissaient annuellement à l'Espagne 2 millions de florins (4,500,000 francs), c'est-à-dire les deux cinquièmes du revenu de tous les États espagnols.

L'unité de ce magnifique domaine ne s'était pas faite sans combat. Elle ne fut complètement réalisée que sous Charles-Quint. En 695, Willebrod fut à Utrecht le premier évêque ; au XII[e] siècle, on trouve, à côté des ducs de Brabant, des comtes de Namur et de Hainaut, successeurs des grands feudataires de Charlemagne, un évêque de Liège, un comte de Flandre, un duc de Gueldre. Le morcellement politique était la loi du jour. La domination des comtes de Hollande dura, sans altération sensible, de l'année 922 à l'année 1299. En l'année 1323, le comte de Hollande est devenu à la fois comte de Hollande et comte de Zélande. Les Frisons, — *les libres Frisons*, comme on les appela longtemps encore après qu'ils eurent cessé d'être libres, — maintiennent obstinément leur autonomie. La ville de Groningue constitue à elle seule une république. Elle étend son autorité sur une partie de la Frise et de la contrée désignée sous le nom d'Ommeland. De 1433 à 1467, Philippe le Bon règne sur la Bourgogne, sur la Flandre, sur Malines, sur la Franche-Comté, sur l'Artois, sur Namur, sur le Brabant, sur la Hollande et sur la Zélande. Il ne lui manque, pour pouvoir se vanter d'avoir joint à ses États héréditaires la totalité des Pays-Bas, que la Gueldre, Utrecht, l'Overyssel, Drenthe, Groningue et la Frise.

L'annexion de ces dernières provinces fut l'œuvre de la maison d'Autriche. Ces conquêtes suprêmes accomplies, l'ensemble des Pays-Bas se trouva circonscrit par la Mer du Nord, par le cours de l'Ems, le cours du Rhin et celui de la Moselle, par la Meuse enfin au Midi et par la frontière française. Nouvelle Chaldée, sillonnée dans tous les sens de cours d'eau, la Néerlande, par sa position entre la Baltique et la Méditerranée, mettait en communi-

cation l'Allemagne et l'Italie avec les royaumes du Nord. Elle recevait les laines de l'Angleterre et les distribuait aux fabriques des Flandres dont l'industrie ne tarda pas à inonder de ses produits toute l'Europe. Le Rhin et la Meuse étaient pour les Pays-Bas « le chemin qui marche, » comme le Tigre et l'Euphrate le furent pour la Chaldée.

On donnait jadis le nom de Flandres à tout le pays compris entre le Bas-Escaut, la Mer du Nord, l'Artois, le Hainaut et le Brabant. Quant à la Hollande et à la Zélande, elles avaient été jadis unies à la Frise. Le tout composait un vaste marais entrecoupé de lacs, de petites îles et de forêts vierges. En l'année 1170, les tempêtes ouvrirent une première brèche dans le cordon littoral. Dunes et digues cédèrent peu à peu sous la pression de l'océan germanique. De l'année 1170 à l'année 1287, les brèches ne cessèrent de se multiplier et de s'élargir. Des inondations formidables joignirent le lac Flevo à la Mer d'Allemagne et engloutirent des centaines de villages frisons. Là où se dressaient autrefois les clochers, où paissaient les troupeaux, où fumaient les toits des villages, s'étendit la large nappe d'eau de la Mer du Sud, le Zuyderzée. La Hollande septentrionale fut ainsi séparée de la Frise, de la Drenthe, de l'Overyssel, de la Gueldre. Le Zuyderzée couvrit un espace de 220 kilomètres du nord-est au sud-ouest, de 75 kilomètres de l'est à l'ouest. Plus au nord, une catastrophe semblable créait, à l'embouchure de l'Ems, le golfe du Dollard, refoulant vers le sud les frontières de la province de Groningue et marquant, s'il est permis de s'exprimer ainsi, d'un trait mieux accusé la limite où finissaient les Pays-Bas, où commençait l'Allemagne.

L'histoire romaine nous a rendu familiers les noms de Belges et de Bataves. Les Belges prolongeaient l'influence de la race celtique jusqu'à la Meuse et jusqu'à l'Escaut; l'île de Batavie, — *Bet-Auw*, la bonne prairie, — serrée entre les deux bras du Rhin, avait vu, au contraire, les Celtes reculer devant les migrations successives des Germains. Il n'a fallu que quelques mots à César pour consacrer ce partage historique. « On appelle Germains, écrit-il, les peuples qui habitent au-delà du Rhin. » Les fleuves, les déserts, les chaînes de montagnes ont de tout temps établi entre les nations voisines des lignes de démarcation qui n'ont pas sans raison reçu l'appellation de *frontières naturelles*. Ces limites logiques, le système féodal prit à tâche de les méconnaître : il bouleversa tout. Les mariages des princes intervinrent dans l'agglomération des États et vinrent plus d'une fois confondre sous le même sceptre les races les plus diverses par leur origine, les plus séparées par la constitution des lieux. C'est ainsi que le Rhin, que la Meuse, que l'Escaut, traversèrent des provinces et ne les bornèrent plus.

S'il est un pays où il soit facile au lecteur de s'égarer, c'est assurément ce pays hérissé de places fortes dans lequel la guerre se transporte incessamment du midi au nord, de l'Orient à l'Occident, des frontières de la France aux bords du Zuyderzée, des frontières de l'Allemagne à la mer. Nous avons déjà suivi les armées d'Albe et les armées d'Orange du duché de Luxembourg au Hainaut, du Hainaut au Brabant, du Brabant dans les Flandres. Par les Flandres on touche à cet océan qu'étreignent les Pays-Bas et l'Angleterre, à cet océan sur lequel, de l'année 1653 à l'année 1692, l'Angleterre, les Pays-Bas et la France se disputeront la suprématie maritime. Longez, en remontant toujours vers le nord, les bords de cette arène si bien préparée pour les naumachies sanglantes, franchissez la bouche occidentale de l'Escaut, poursuivez, de détroit en détroit, votre route vers le nord-est, vous pénétrerez bientôt au sein du labyrinthe formé par les îles dont se compose la Zélande. Walcheren, l'île Beveland du Sud et l'île Beveland du Nord défilent rapidement devant vous; une branche de l'Escaut, la branche orientale, un instant vous arrête. Passez outre : au-delà, vous rencontrerez sur votre chemin les îles de Schouwen, de Tholen, d'Overflakkee, de Voorne. Vous atteignez enfin l'embouchure de la Meuse : la rive septentrionale de la Meuse est le commencement de la Hollande. Entre Rotterdam et Amsterdam, cette province, dont le nom s'est imposé au reste du pays, fait corps avec le territoire d'Utrecht; d'Amsterdam à la pointe du Helder, elle n'est plus qu'une étroite langue de terre bornée d'un côté par la Mer du Nord, de l'autre par le Zuyderzée.

Nous avons déjà dit que le Zuyderzée, par une longue série d'empiétemens, sépara jadis la Hollande de la Gueldre, de l'Overyssel, de la Drenthe, de la Frise et de Groningue. Ces cinq provinces pourraient s'appeler les provinces continentales par opposition à la Flandre, à la Zélande et à la Hollande, qui sont les provinces maritimes.

Voilà donc l'arène où, depuis trois ans, les armées de Philippe et les armées d'Orange ne cessent de se mesurer. Le théâtre de la guerre maritime n'a pas moins besoin d'être décrit. Rarement, les flottes ont rencontré terrain plus ardu et plus difficile.

La longue vallée sous-marine que contiennent entre leurs contrescarpes de granit la Norvège et l'Écosse se présente, quand on vient du nord, sous la forme d'un bassin de cent lieues environ de largeur. La profondeur moyenne y est rarement inférieure à 300 mètres. Le fond s'élève graduellement au fur et à mesure que le bassin se resserre. De la hauteur du Texel à la hauteur de Calais, dans toute l'étendue de cette poche, qui conserve encore une largeur de quarante lieues marines à son ouverture et qui n'en aura plus

que six au point où elle va crever, la sonde rapporte généralement de 30 à 40 mètres d'eau, puis tout à coup, brusquement, elle n'en accuse plus que 9, que 6, que 3 : elle a rencontré le dos d'un sillon. Les courans de marée qui maintiennent entre la côte de Flandre et la côte d'Angleterre un canal navigable, opèrent, sur le sol sablonneux qu'ils fouillent et qu'ils retournent, un travail analogue à celui de la charrue. Leur passage alternatif laisse en maint endroit des stries plus ou moins profondes ; leurs remous y donnent naissance à des dépôts perfides, à des bancs généralement étroits qui se prolongent presque toujours dans une direction parallèle au tracé du rivage, parallèle au cours régulier des marées. « Tous ces bancs, nous enseignent nos instructions nautiques, sont accores du côté de la terre et s'abaissent en pente douce du côté du large. » Pour les éviter, il suffit de ne jamais approcher des côtes par des fonds au-dessous de 36 mètres à marée basse. On se trouve alors dans le canal connu sous le nom de *Canal des grands fonds*. Ce canal commence à l'entrée du Pas-de-Calais et se termine un peu au nord du 53e degré de latitude.

Si l'on se rapproche, au contraire, de la terre sans tenir compte de la limite que nous venons d'indiquer, on ne cessera plus un instant de marcher d'embûche en embûche. De Calais à l'embouchure de l'Ems on verra se succéder : sur la rive flamande, le Riden de Calais, les bancs de Dunkerque partagés en deux groupes et, plus à l'est encore, la longue et fameuse série des bancs de Flandre, si souvent cités dans l'histoire des grands combats du XVIIe siècle ; sur la rive anglaise, les bancs de Goodwin et de l'embouchure de la Tamise. Des côtes basses, uniformes, à peine visibles à 10 milles de distance, un ciel souvent couvert, des brouillards intenses, tout se réunit pour rendre la navigation de ces parages la plus délicate peut-être qui soit au monde. La sonde est le seul guide sur lequel on puisse compter ; aussi faut-il l'avoir constamment à la main. Les sondeurs flamands n'ont pas leurs pareils ; ils palpent en quelque sorte le fond sous leurs doigts intelligens et agiles.

Les ports sur la côte de Flandre sont nombreux ; seulement, ils ne sont, pour la plupart, accessibles qu'aux faibles tirans d'eau ; ils ne le seraient même pas aux simples barques sans le secours des marées. Calais, Gravelines, Dunkerque, Nieuport, Ostende, ne sont pas des abris sur lesquels on ait droit de compter à toute heure de nuit et de jour. Il nous faudra pousser jusqu'à l'embouchure de l'Escaut pour rencontrer enfin un port que des vaisseaux de ligne puissent aborder franchement et sans crainte. Flessingue est la clé de l'Escaut ; Anvers, située à 50 milles dans l'intérieur des terres,

en est la citadelle. A Anvers, l'Escaut a près de 500 mètres de large et, dans quelques endroits, une profondeur qui dépasse 12 mètres. La Mer du Nord, de quelque côté qu'on la tâte, ne présentera plus de refuge comparable à celui-là. On pourra sans doute arriver à Rotterdam après avoir franchi les hauts-fonds de la Meuse, atteindre Amsterdam par la passe du Texel et par le Zuyderzée. Bien des flottes de guerre et bien des flottes marchandes ne tarderont pas à prendre ce double chemin ; elles l'auront, soyez-en certains, rarement parcouru, surtout dans les rudes saisons d'automne et d'hiver, sans quelque aventure. « Les îles Texel, Vlieland et Ter-Schelling, — ainsi s'exprimeraient, si vous les interrogiez, les pilotes hollandais, — forment une pointe saillante sur laquelle les naufrages sont nombreux. On ne doit pas les approcher, quand on les contourne, par moins de 23 mètres de fond. » L'île Texel a 12 milles de long; Vlieland, 9; Ter-Schelling, 13; Ameland, 13 également; Schiermonnikoog, 3. La plus large de ces îles, — l'île Texel, — n'a pas 5 milles en largeur.

Le Zuyderzée est rempli de hauts-fonds. Pouvait-on mieux attendre d'une mer qui a submergé les villages par centaines? Le grand canal du Nord-Holland, creusé de l'année 1819 à l'année 1825, un canal plus récent qui coupe l'isthme en droite ligne, ont à peu près supprimé cette navigation dangereuse. Les navires qui veulent gagner le port d'Amsterdam ne sont plus obligés aujourd'hui de pénétrer dans le Zuyderzée par la passe du Texel ou par le Vlie-Stroom, de descendre ensuite au sud, en laissant : sur la gauche les villes frisonnes, de Harlingen, de Makkum et de Workum ; sur la droite les villes hollandaises de Medemblik, d'Enkhuysen, de Hoorn, de Monnikendam, pour arriver à la barre, si souvent mentionnée dans les chroniques navales, du Pampus. Le Pampus est un banc qui ferme en quelque sorte, à marée basse, l'entrée de l'Y (1), bras de mer de 26 kilomètres de longueur, par lequel on arrive au port d'Amsterdam.

Ces détails géographiques étaient, je ne crains pas de le répéter, nécessaires. Pour l'intelligence des événemens, ils ne suffiraient pas encore. Déployez la première carte marine venue, voyez comme tous les abords de ces côtes sont maculés d'écueils qui s'enchevêtrent, de hauts-fonds au milieu desquels il semble vraiment impossible de tracer sa route, rappelez-vous la violence capricieuse des courans, les surprises foudroyantes de la brise, le ciel voilé, les terres basses presque constamment enveloppées de brume. Naviguez en pensée pendant les longues

(1) Prononcez *l'Aï*.

nuits noires à travers ces obstacles qui n'ont pas même, comme les roches de Bretagne, le rauque mugissement des brisans pour vous avertir de leur présence : alors peut-être, mais alors seulement, vous pourrez vous flatter d'avoir compris ce qu'on peut demander à l'audace humaine, et vous ne décernerez plus si négligemment ce titre qui embrasse tant de choses, le titre de « grand homme de mer. »

III.

La marine néerlandaise, au moment où le mouvement de 1568 éclata, possédait déjà une histoire. Elle s'était plus d'une fois réunie sous un même étendard; elle avait eu des amiraux célèbres, une tactique; elle avait livré des batailles. En 1438, la jalousie commerciale arma contre elle les villes de Lubeck, de Hambourg, de Rostock, le roi de Danemark, les ducs de Holstein, de Poméranie et de Prusse, les Espagnols et les Vénitiens. La Néerlande fit tête à l'orage. En un instant, tous les vaisseaux jugés propres à la guerre furent équipés. Le duc régnant, Philippe de Bourgogne, n'approuva pas seulement l'armement; pour le compléter, il prêta ses soldats. Les gens de l'Est, — les *Osterlingues*, — c'est ainsi que les Hollandais appelaient leurs ennemis, — furent poursuivis, battus en mainte rencontre, chassés des mers qu'ils infestaient, et, pour la première fois, le balai, le fameux balai historique, signe d'une domination dont l'Angleterre ne songeait pas encore à prendre ombrage, apparut à la pomme du grand mât à bord du vaisseau-amiral : « Le lion dort, » avait dit à ses compatriotes un des envoyés des villes hanséatiques, « le lion dort : prenez garde de l'éveiller! »

Les Osterlingues domptés, il fallut mettre un frein aux déprédations des Anglais. Henri van Borselen, comte de Grampré, seigneur de Ter-Vere, de Flessingue, de Westcappel et autres lieux, reçut du duc Philippe et conserva sous le règne de Charles le Téméraire le titre de « capitaine-général et amiral de la mer. » On lui confiait une mission difficile. Il s'agissait d'aller refouler dans ses ports le vaillant Richard duc de Warwick, qui ne cessait de molester et de harceler la navigation néerlandaise.

Henri van Borselen appartenait à une des premières familles des Pays-Bas. Possesseur de vastes domaines, déjà célèbre par sa connaissance approfondie du métier de la mer, il équipa rapidement sa flotte, puis, monté sur son beau vaisseau peint aux couleurs de ses armes, ces mêmes armoiries s'étalant dans tout leur éclat au centre de ses voiles gonflées par la brise, ses flammes, ses guidons, ses gaillardets déployés et flottant au vent, il partit résolu-

ment du port de Middelbourg pour aller offrir le combat à son redoutable adversaire. Il ne se porta pas cependant en fou et en tête brûlée à cette aventure. Toutes ses précautions, — les précautions les plus minutieuses, — furent prises pour tenir son armée rassemblée sous sa main, pour la mettre en garde contre les surprises et contre les abordages (1), pour la faire passer sans encombre de l'ordre de marche à l'ordre de bataille.

« L'ordre et le bon gouvernement, disait ce dignissime capitaine de l'illustrissime et puissant prince Monsieur le Duc de Bourgogne, — est le commencement et la fin de tout bien en ce monde. » — *Good order and discipline*, dira Nelson à son tour, trois cent soixante ans plus tard. La question est bien posée par l'amiral Henri van Borselen ; maintenant il faut la résoudre. Comment assurer « l'ordre et le bon gouvernement » dans une armée navale? Le premier point, le point essentiel au jugement du comte de Grampré, — comme au mien, — consiste à fournir aux vaisseaux qui doivent naviguer en escadre le moyen de se reconnaître pendant la nuit. On aura donc soin de leur donner « le mot du guet, » et ce mot, pour le soustraire à la connaissance de l'ennemi, on le changera toutes les semaines et dans chaque semaine tous les jours. La première semaine qui suivra la sortie du port, les vaisseaux, lorsqu'ils se rencontreront la nuit à l'improviste, se crieront mutuellement : le dimanche, *Jésus-Christ;* le lundi, *sainte Marie;* le mardi, *saint Marc;* le mercredi, *saint Jean-Baptiste;* le jeudi, *saint Jacques;* le vendredi, *sainte Croix;* le samedi, *saint Nicolas.*

Chaque soir, tous les navires viendront successivement passer à poupe de l'amiral, pour recevoir ses ordres, « sans malefaire à nulluy des aultres navyrs qui seront dessus ou dessous le vent. » C'est, en effet, la recommandation qui doit primer toutes les autres. Manœuvrez à votre guise en vous conformant aux règles qui président, depuis que des flottes ont commencé à sillonner les mers, aux rencontres inopinées, manœuvrez, dis-je, à votre guise, sans vous poser d'inutiles problèmes de géométrie; seulement, n'oubliez jamais que vous devez « faire tout pour la salvation des aultres navires et vessaulx. » Dans un abordage, il y a généralement deux coupables : un maladroit et un tacticien intraitable, un tacticien à cheval sur son droit et qui n'en veut rien céder.

Le « capitaine de la flotte, » — celui que nous appellerons plus

(1) J'ai défini, il y a déjà plus de vingt ans, et je définirai encore la tactique navale sous ce titre peu ambitieux : « L'art de naviguer en escadre sans se séparer et sans s'aborder. » Les idées simples ont toujours quelque peine à prévaloir. Quand l'heure critique arrive, c'est infailliblement à elles qu'on a recours. Le pédantisme technique ne résiste pas à quelques jours de campagne.

tard l'amiral, — désire-t-il de nuit « augmenter de voiles, » en d'autres termes, *mettre bonnette à la voile*, il montrera une lanterne allumée à mi-hauteur du château de poupe et ne la fera rentrer à bord que lorsque tous les navires auront répété le signal. Veut-il, au contraire, « diminuer de voiles, » c'est-à-dire *oustre la bonnette*, il allumera une lanterne à la même place, l'élèvera et la baissera continuellement jusqu'à ce qu'il lui soit répondu des autres navires.

Le vent continue de fraîchir ; il devient nécessaire « d'amener complètement les voiles,» — *de les striker* ou *mainer à basse :* deux lanternes seront allumées l'une à côté de l'autre, « au milieu de la nef. » Veut-on « rétablir la voilure » : on allumera, également au centre du vaisseau, trois lanternes. Se propose-t-on de « virer de bord » : deux lanternes apparaîtront sur le château de poupe ; on élèvera l'une, on abaissera l'autre alternativement, ne cessant de les mouvoir que lorsque le signal aura été compris.

« Une voile suspecte a été aperçue » : celui qui l'aura le premier découverte allumera une lanterne dans la grand'hune, *en la coupelle* ou *la cage sur la grande arbre.*

Ce n'est pas seulement un navire, ce sont plusieurs vaisseaux ; c'est une flotte entière dont on entend signaler l'approche : « on haussera et on baissera la lanterne de la coupelle autant de fois qu'il y aura de navires en vue. » Si la proximité des voiles étrangères exige un avis encore plus affirmatif et plus prompt, « on tirera autant de bombardes qu'on aura compté de vaisseaux. » Immédiatement, sans perdre une minute, sans attendre un nouveau signal, l'armée « serrera les distances et se tiendra prête à *se mettre en ordonnance.* » Le vaisseau le plus à l'ouest deviendra « le régulateur ; » il servira de guide et de pivot au ralliement. Pour se faire reconnaître, il aura soin de hisser une bannière au bout de la vergue, à tribord. Cette bannière, il la remplacera par une bannière arborée à bâbord aussitôt que le rassemblement sera effectué.

La vue de la terre se signalera de la même façon.

Le doute n'est plus permis : les voiles suspectes sont bien des voiles qu'il faut se préparer à combattre. Le capitaine de la flotte en transmet l'avis « à tous les patrons. » Il arbore : de jour, une longue flamme, — *un pennon*, — sur le devant du château de poupe ; de nuit, quatre lanternes placées deux par deux les unes au-dessus des autres. Au premier son des trompettes, on se hâte de prendre les armes, *on se met en harnaise ;* à la seconde sonnerie, chacun se range, sur l'ordre du patron et des « sous-capitaines, » à son poste de combat ; à la troisième fanfare, on arbore *le pennon de la bataille* sur le château d'avant. Alors, « au nom du Saint-Esprit, de

cœur et de bon courage,» on s'apprête à combattre, « à frapper sur l'ennemi, pour l'honneur du très redouté prince, Monsieur le Duc, de telle façon qu'on puisse vigoureusement obtenir la victoire. »

Voilà une stratégie peu compliquée. Trouvez mieux ! La tactique navale n'est pas née d'hier. On dirait, à la prendre à ses débuts, qu'elle pressentait déjà l'avènement de la marine à vapeur. Je serais tenté de la soupçonner, pour ma part, d'avoir voulu travailler bien moins pour l'heure présente que pour l'avenir. Qui eût pu croire, en 1438, que l'art de la guerre ne ferait tant de progrès, dans le long espace de trois siècles, que pour aboutir aux évolutions stériles dont nous subissons encore le joug? Henri van Borselen ne s'y reconnaîtrait plus. « Que nul patron, dit-il, ne songe à quitter le combat et à enfreindre les ordres! Il y va pour lui de la vie. » Le même sort attend « les contremaîtres, les conseillers, le peron, les jurati, les timoniers et les cubiers » qui manqueraient à leur devoir.

De Thémistocle au comte de Grampré, en passant par les Byzantins, la tactique, on le voit, ne s'est guère modifiée ; elle s'est seulement adaptée aux nécessités de la navigation à voiles. On assemblera commissions sur commissions, on publiera des volumes, on ne changera pas grand'chose aux principes de la guerre d'escadres. Si complet qu'on s'applique à faire le code des signaux, on n'arrivera jamais à rendre le signal assez instantané pour qu'il puisse intervenir pendant le combat : jamais il ne vaudra « le bon exemple. »

Après avoir tenu pendant quelques jours la mer, le comte de Borselen finit par rencontrer l'ennemi. Sa victoire fut complète. Les vaisseaux du comte de Warwick, — ceux du moins qui ne furent ni pris ni coulés, — rentrèrent dans leurs ports et n'en sortirent plus. Il n'avait fallu qu'un jour bien employé pour rendre au commerce néerlandais la sécurité et la confiance.

Ce commerce, — on le sait, — était considérable : il ne représentait cependant qu'à demi les profits que les Pays-Bas tiraient de la mer. La pêche était une source de richesse aussi considérable, au moins, que le transport des marchandises. Du jour où Guillaume Beukelsz, né à Biervliet en 1347, eut, vers la fin du XIV[e] siècle, découvert l'opération du *caquage*, c'est-à-dire assuré la conservation du hareng en lui enlevant les ouïes, près de 1,500 buses, plus de 20,000 hommes furent, chaque année, employés à la pêche et à la préparation du poisson. Le poisson était devenu, pour des populations astreintes aux austérités du carême, un objet de première nécessité. Avant d'être « les rouliers de la mer, » les Hollandais en ont donc été les laboureurs. Ils ont traîné leurs filets

sur le fond avec une constance aussi opiniâtre qu'en peut mettre le paysan à enfoncer son soc de fer dans le sol. Quant au commerce, son grand développement remonte à la découverte du Nouveau-Monde. En 1503, les Portugais apportèrent à Anvers les premières marchandises de l'Inde; en 1506, les Zélandais y débarquèrent le premier sucre des îles Canaries. En 1559, plus de 2,500 vaisseaux se pressaient dans ce port où, en 1444, on rencontrait à peine quelques petits navires destinés aux transports sur les eaux intérieures. Amsterdam, Dordrecht, Rotterdam, Middelbourg, les villes situées sur le Zuyderzée, Hoorn, Enkhuysen, Medemblik, voyaient également, en quelques années, leurs ports devenir trop étroits. Les grains de la Baltique y affluaient amenés par des flottes entières. Les Pays-Bas étaient, dès ce moment, le grenier de l'Europe.

IV.

Avant la constitution des grandes marines permanentes, la course était à peu près le seul moyen employé pour étendre jusqu'en mer la zone des hostilités. Que la course dégénérât souvent en piraterie, qu'elle s'adressât aux navires neutres aussi bien qu'aux navires ennemis, personne, pour peu qu'on songe aux mœurs du XVe et du XVIe siècle, à coup sûr, ne s'en étonnera. Une ordonnance de Charles-Quint, promulguée en 1549, montre assez à quelles précautions le commerce maritime se trouvait astreint par suite du peu de sûreté qu'offrait alors la navigation. L'empereur prescrivait que « nul vaisseau, si petit qu'il pût être, » n'entreprît de faire le commerce avec la France, avec l'Angleterre, avec les royaumes du Nord, sans avoir embarqué un équipage de huit hommes au moins en état de porter les armes et six pièces de canon. Si le vaisseau devait pousser ses opérations jusqu'en Espagne, huit hommes n'étaient plus considérés comme un équipage suffisant; il en fallait seize et dix bouches à feu au lieu de six. Ces chiffres croissaient rapidement avec la grandeur du navire, et l'on voit tel vaisseau marchand quitter à cette époque le port avec un équipage de 44 hommes et un armement de 22 pièces.

On comprend quelles facilités ces prescriptions, inspirées par une légitime sollicitude, pouvaient à l'occasion offrir pour improviser à peu de frais des flottes de guerre (1). L'approvisionnement

(1) Nous revenons dans une certaine mesure à ce système par l'armement prévu d'un certain nombre de paquebots. Cet armement serait une des grandes ressources de l'Angleterre, qui aurait, en temps de guerre, tant de flottes marchandes à convoyer.

obligatoire en munitions comprenait de vingt à vingt-cinq coups par pièce. Tout navire marchand, en principe, devait être en mesure de se défendre. Par une conséquence naturelle, tout navire marchand se convertissait facilement en pirate. Ce qui distinguait la course de la piraterie, c'était « la lettre de marque. » Les ordonnances de Charles-Quint, complètement d'accord sur ce point avec le droit maritime généralement adopté en Europe, ne pouvaient laisser aucun doute à ce sujet. « Nous ordonnons, disait l'auguste empereur, que tout capitaine, patron ou autre, quel qu'il soit, qui sera trouvé naviguant en armes sur la mer, sans commission, ou avec une commission fausse, ou avec deux commissions émanant de deux différens pays, dont l'un sera notre ennemi, l'autre notre ami, s'il a causé quelque dommage à nos sujets, soit considéré comme pirate. »

La double commission a toujours été le grand moyen de fraude mis en œuvre par la navigation illicite. Elle rend très délicat l'exercice du droit de visite international. Nous l'avons vu, de 1816 à 1830, sur la côte d'Afrique, où, en vertu d'un acte du congrès de Vienne, les croiseurs européens poursuivaient à outrance les négriers. La France s'était réservé le droit de faire elle-même la police de ses vaisseaux; elle n'admettait pas que les Anglais pussent les arrêter. Qu'arrivait-il? Les négriers français se procuraient à l'île de Saint-Thomas, outre les expéditions françaises prises au port de départ, des expéditions danoises. A la vue d'un croiseur soupçonné d'être anglais, c'était le pavillon français que le négrier arborait, les expéditions françaises qu'au moment de la visite il présentait. Les Anglais n'en saisissaient pas moins le bâtiment. Par ruse ou par violence, ils finissaient toujours, au bout de quelque temps, par faire sortir la commission propre à légitimer la capture de la cachette où le capitaine la tenait soigneusement enfermée. Bien des conflits ont failli naître de cette ardeur apportée par les Anglais à courir par toute voie, légale ou illégale, à la part de prise. N'a-t-on pas vu, en 1829, le capitaine Villaret-Joyeuse faire enlever par ses embarcations, en plein jour, sous les forts de Sierra-Leone, un négrier français ainsi séquestré? La fraude prévue par Charles-Quint n'avait donc pas été pressentie par le congrès de Vienne? Elle ne le fut pas peut-être à dessein. La restauration ne pouvait se consoler de la perte de notre beau domaine colonial; l'abolition de la traite et de l'esclavage ne possédait qu'à demi ses sympathies.

La guerre de 1552, entre l'Espagne et la France, mit sur pied tous les corsaires de Dieppe et de La Rochelle. On sait ce que le célèbre armateur Jean Ango avait fait du port de Dieppe. Il en

avait fait un arsenal de course, un arsenal d'où sortaient des flottes à faire trembler les rois. Dès l'ouverture des hostilités, les corsaires dieppois apparurent dans la Manche et dans la Mer du Nord. Ils n'y trouvèrent pas des vaisseaux sans défense. Les Néerlandais, aussi prudens que braves, ne naviguaient plus qu'en convois. En 1554, vingt-deux navires marchands des Pays-Bas revenaient d'Espagne : ils furent attaqués, à la hauteur de Calais, par un nombre à peu près égal de vaisseaux français sortis de Dieppe. Le combat fut violent. Il dura, presque sans interruption, de neuf heures du matin à trois heures de l'après-midi. Les Néerlandais voulaient à tout prix éviter l'abordage ; les Français ne mettaient, au contraire, qu'une médiocre confiance dans leur artillerie. Quinze de leurs vaisseaux finirent par jeter les grappins sur autant de vaisseaux ennemis. Là il fallut combattre à l'arme blanche. Le courage, l'opiniâtreté, ne manquaient pas aux Flamands; mais leurs équipages étaient inférieurs en nombre aux équipages français. Ils furent accablés. Six vaisseaux, montés par quatre cents hommes, se virent obligés de baisser pavillon. Les autres résistaient encore. Tout à coup l'incendie éclate. Six couples de vaisseaux, accrochés l'un à l'autre, sont à l'instant la proie des flammes. Les combattans se jettent pêle-mêle à la mer. L'incendie a mis fin au combat. Les débris de la flotte vaincue s'éloignent ; le vainqueur recueille, confondus, amis et ennemis qui surnagent. La victoire lui a coûté cher : il a perdu six de ses vaisseaux, il ne ramène que six vaisseaux capturés à Dieppe.

Pitoyable artillerie, tir plus défectueux encore, navires peu manœuvrans et faiblement armés, tout cela n'empêchait pas les combats d'être alors plus sanglans et plus décisifs qu'aujourd'hui. On se rappelle cet amiral français que les matelots du premier empire avaient surnommé *va-de-bon-cœur*. J'ai cité son nom en plus d'un endroit. Il s'appelait Cosmao Dumanoir. Cet amiral était comme Nelson, comme Cochrane, de l'école des corsaires dieppois, de celle aussi de leurs adversaires, de l'école de ces marins flamands d'où venaient, en 1568, de sortir les gueux de mer. Au XVIe siècle, les marins y allaient de franc jeu ; ils ne songeaient pas surtout à ménager leur matériel. Le matériel, à cette époque, c'était si peu de chose ! Quand on verra plus tard entrer en scène le *Royal-Sovereign*, la *Couronne*, les *Sept-Provinces*, on continuera pendant quelque temps encore, par un reste d'habitude, de combattre à outrance. Puis, peu à peu, on y mettra plus de science, plus de tactique, plus de façon ; on finira par aboutir aux combats du règne de Louis XVI, combats glorieux sans doute, mais jamais décisifs.

Ce qui marquera d'un cachet à part les longs engagemens au milieu desquels notre marine naissante viendra s'interposer, c'est, je l'ai déjà dit, le théâtre tout semé d'écueils de la lutte. La science nautique saura prendre avantage de ces difficultés. Ce ne sont pas seulement les triomphes de la force brutale qui se préparent; la connaissance intime du métier, la sûreté du coup d'œil que donne l'habitude de naviguer dans des mers difficiles, assureront, en mainte occasion, la victoire à la flotte en apparence la plus faible. Que les soldats aillent cueillir des palmes à Lépante! Les mers du Nord réservent leurs lauriers aux Tromp et aux Ruyter.

V.

Les gueux de mer, nous sommes bien contraint de le rappeler, furent à l'origine des pirates. On trouvait parmi eux presque autant d'Écossais et de Danois que de Néerlandais. En guerre avec la société, ils affichaient pourtant une certaine sympathie pour la cause de la Réforme. Le comte Edzard, possesseur héréditaire de la Frise orientale, ce comte allemand dont les domaines confinaient à la rive droite de l'Ems, leur sut gré d'arborer un drapeau hostile au souverain qui laissait rarement échapper l'occasion de contester ses droits. Il consentit à fermer les yeux sur les fréquentes visites que rendaient au port d'Emden ces croiseurs irréguliers. A Emden, les pirates trouvaient aisément à se ravitailler; souvent même ils allaient y abattre leurs vaisseaux en carène pour les radouber. La turbulence naturelle à des bandes rassemblées de tous les coins de la Mer du Nord compromit malheureusement plus d'une fois la bonne entente entre le comte Edzard et les corsaires auxquels il donnait asile.

Le vent de la révolte cependant soufflait de jour en jour avec plus de violence dans les Pays-Bas. Les Frisons furent les premiers à vouloir s'opposer ouvertement par les armes aux persécutions du duc d'Albe. Avant même que le comte Justin de Nassau, précurseur du comte Louis (1), tentât une imprudente irruption dans la province de Groningue, un grand nombre de mécontens était venu grossir les rangs de ces marins sans aveu que les habitans de la Frise, à quelque parti qu'ils appartinssent, redoutaient à l'égal des soldats espagnols. Albe n'avait encore frappé aucun coup; il n'avait même pas encore posé le pied sur le sol

(1) Voyez la *Revue* du 1er novembre, p. 100.

néerlandais que déjà la terreur de son nom multipliait les bannis volontaires. On se répétait avec effroi que, vingt-huit ans plus tôt, le 24 février 1540, Albe recommandait à l'empereur Charles-Quint, comme le plus sûr moyen de prévenir toute révolte nouvelle, « de raser la ville de Gand. »

L'excitation des esprits ne se traduisait pas seulement par la fuite; elle se traduisait aussi par des défections. Pour les pouvoirs publics, de tous les symptômes celui-là est incontestablement le plus grave. Albe eût dû réfléchir le jour où un vaillant marin de Dokkum, Jan Abels, appelé par le conseil de la Frise au commandement de quelques vaisseaux destinés à tenir en bride les pirates, accepta le commandement, mais alla livrer les vaisseaux à ceux-là mêmes qu'on l'envoyait combattre.

Les nations sont comme les individus. Quand elles n'ont pas de grands chagrins, elles s'en créent de petits. La nation néerlandaise, au XVIe siècle, a connu les grands chagrins. Comparez son sort au nôtre dans les heures qui nous ont arraché le plus de gémissemens et jugez si jamais peuple, depuis que l'histoire existe, paya de tant de sacrifices sa liberté. Nous n'avons connu qu'une « année terrible; » le peuple des Pays-Bas en a traversé quatre-vingts.

Prælia magnatum cernes et sanguinis undas
Et terras populis vacuas, contusaque regna;
Fana domusque cadent et erunt sine civibus urbes,
Inque locis multis tellus inarata jacebit:
Strages nobilium fiet procerumque ruina;
Fraus erit inter eos, confusio magna sequetur.

Tu verras les combats des grands et les flots de sang,
Les campagnes dépeuplées et le choc des empires,
Temples et maisons tomberont; les villes seront sans habitans,
En maint endroit la terre restera en friche;
Les nobles seront massacrés et les premiers du pays ruinés,
La fraude règnera parmi eux et une grande confusion s'ensuivra.

Telle est la prophétie lugubre qu'un gueux frison ne craignit pas d'aller, au péril de sa tête, clouer sur les ruines fumantes du château qui avait longtemps servi de repaire aux rebelles. Nous ne nous attendions pas à trouver chez les gueux de si bons écoliers: ce gueux faisait partie des recrues nouvelles. Hartman Gauma, — tel était son nom, — restait poète en dépit des horreurs de la guerre. Il continuait de lire et de méditer son Horace à la lueur des bûchers. Gauma n'était ni un brigand sans foi, ni un pirate sans merci. « Le service de Dieu et la délivrance de la patrie » lui avaient mis les armes à la main; il eût été digne de figurer

dans ces grands débats parlementaires où nous avons entendu les hommes d'État anglais se jeter mutuellement les vers de Virgile à la tête. N'était-ce pas un trait à noter, et ne pressent-on pas déjà que la marine des gueux, sans perdre complètement ses habitudes sauvages et sanguinaires, va insensiblement s'épurer? Parce que le peuple néerlandais est fort, il ne faut pas croire qu'il soit insensible aux charmes de la poésie. C'est, au contraire, le peuple le plus porté au culte de l'idéal, le plus prompt à s'enivrer d'ambroisie, que cette ambroisie ait une saveur latine ou flamande. Voilà des alliés que j'aimerais pour mon pays; on saurait au moins avec eux sur quoi compter.

A la nouvelle de la défection de Jan Abels, et des ravages qui désolaient la Frise, Albe crut pouvoir se borner à donner l'ordre à la garnison de Medemblik de se tenir sur ses gardes. Quelques pièces de petit calibre furent aussi expédiées à la Brille, et un certain nombre de navires marchands, armés précipitamment en guerre, se hâta d'embarquer ses équipages pour protéger, s'il était possible, en même temps que les côtes de Frise, la pêche du hareng contre les pirates.

Ces précautions furent prises au mois d'août 1567. Au mois de mai 1568, Louis de Nassau envahissait les Ommelands, c'est-à-dire les pays qui avoisinent et entourent la ville de Groningue. L'amiral flamand au service de l'Espagne, François van Boshuizen, accourut, s'établit devant Delfzijl, dans l'Ems occidental, à l'entrée du Dollard, et s'occupa de couper les vivres à Louis de Nassau. La détresse ne tarda pas à se faire sentir dans l'armée rebelle. Louis de Nassau n'hésita plus; il fit appel aux pirates et, le 1er juillet 1568, délivra, au nom de son frère le prince d'Orange, des lettres de marque à Henri Thomas et à Didier Sonoy, acceptés comme chefs par les gueux. Le prince leur abandonnait d'avance tout le butin qu'ils pourraient faire, sans vouloir s'en réserver aucune part; il ne leur demandait que l'artillerie. Les flibustiers se trouvaient du coup élevés au rôle de belligérans.

C'est une phase nouvelle qui vient de s'ouvrir. L'histoire de la marine néerlandaise commence. Quelle marine pourrait se glorifier de plus magnifiques annales? Celle-ci n'a pas seulement honoré la patrie : elle l'a fondée.

JURIEN DE LA GRAVIÈRE.

AUTOUR

D'UNE

COLONIE AUTONOME

I.

LES AFRIKANDERS. — LES ORIGINES DE L'AUTONOMIE DU CAP.

La *Revue des Deux Mondes* a publié en 1878 deux études de M. Blerzy sur les colonies de l'Afrique australe, et, en 1879, deux autres, de M. Montégut, sur le même sujet; puis une de M. Valbert sur les boers, en 1881. Tant de choses ont varié depuis lors dans l'Afrique du Sud et nos informations là-dessus ont toujours été si maigres, qu'en offrant au lecteur français une promenade politique autour du Cap on serait tenté de croire indispensables quelques préparatifs spéciaux, en vue de cette excursion, comme s'il s'agissait d'un voyage de découverte. Il y aurait assurément de l'impertinence à commencer par la géographie de ces contrées, quand l'admirable ouvrage de M. Élisée Reclus se trouve dans toutes les bibliothèques. Mais nous ne supposons pas inutile de rappeler à qui voudra bien nous suivre dans quel cercle d'états nous allons l'introduire.

Quand on dit « le Cap, » tout court, et quand il est bien entendu qu'on ne parle ni du Cap-Haïtien, ni d'un cap quelconque hors d'Afrique, cela peut signifier trois choses : le cap de Bonne-Espérance, la ville du cap de Bonne-Espérance et la colonie du cap de Bonne-Espérance.

Le cap de Bonne-Espérance est l'abrupte pointe d'une falaise haute de deux cents mètres. Là, dans les anfractuosités de blocs granitiques entassés pêle-même, sur des tapis de bruyères australes et de plantes grasses, les « figues hottentotes, » pullulent des bandes rarement troublées de damans, petits pachydermes assez semblables à des marmottes et que les Anglais nomment *rock rabbits* (lapins de roche). Garnissant les balcons et les corniches du promontoire que la mer ceint d'écume, des légions de pétrels, de mouettes, de cormorans, d'albatros et de manchots se reposent des fatigues de la pêche ou veillent à leurs couvées. Chaque hiver, les baleines du pôle antarctique viennent jouer autour des récifs, sous l'œil blanc d'un phare moins visité que ne l'est, en plein estuaire de la Gironde, la tour de Cordouan. C'est qu'il y a loin encore de cette pointe à la ville du Cap, Cape-Town, l'ancienne Kaapstad des Hollandais. Le phare est tout au bout d'une longue presqu'île courbée en corne de rhinocéros dont la naissance, cinquante kilomètres en arrière, est une montagne de cime plate, la Table, et, au pied de la Table, dans la baie du même nom, s'élève la cité. Une ligne de rails qui va, depuis l'an dernier, jusqu'au port militaire de Simon's-Town abrège beaucoup la distance; mais à partir de là, on ne rencontre plus que des sentiers difficiles ou des routes inachevées. Maint habitant de Cape-Town passe sa vie sans avoir jamais mis les pieds sur le sol même du fameux cap. Cela explique l'intacte sauvagerie de ce coin de nature primitive, dans le voisinage d'une population urbaine et suburbaine d'environ soixante mille âmes. Afin d'éviter les confusions, nous désignerons toujours la ville du Cap par « Cape-Town » et la colonie dont elle est le chef-lieu par « le Cap. » Ce pays a un territoire plus vaste que la France, avec seulement quinze cent mille individus, pas plus que notre département du Nord. Il est fort curieux comme type de dépendance autonome de la couronne anglaise. Si l'on veut savoir ce qu'est une colonie peu différente d'une république, il faut y aller. On en verra une où le gouverneur ne règne pas et ne gouverne pas, où il y a un parlement qui règne avec un premier ministre qui gouverne, où des souverains éloignés ont leur fauteuil toujours vide dans une salle du Trône, mais n'usent jamais de leur droit de *veto*, pas plus d'ailleurs qu'ils ne l'ont fait chez eux depuis les temps de la reine Anne.

A côté se présente une autre possession britannique, le Natal,

que Vasco de Gama découvrit un jour de Noël et qu'il baptisa pour ce motif *Terra do Natal*, Terre de la Nativité. Nous l'appellerons aussi la Natalie, et, en tout cas, nous lui donnerons toujours de l'article masculin ou de l'article féminin, parce qu'en écrivant Natal, sans article, à la mode anglaise, on a l'air de parler d'une ville. Or la capitale de cette contrée porte le nom de Pietermaritzburg, et son port de commerce, Durban, ne prend plus celui de Port-Natal. Dans la langue française, il y a un Canada, une Australie, un Cap, et personne chez nous ne dira jamais : « Je vais à Inde, je reviens d'Inde. » Il n'y aurait donc nulle raison de dire : « Je vais à Natal, je reviens de Natal. » Cette petite colonie possède un conseil législatif et aspire au régime parlementaire; mais, sans ministres responsables, elle est administrée par son gouverneur d'après les instructions qu'il reçoit du Colonial-Office de Londres. Sa chambre n'a que voix consultative. C'est une colonie en tutelle, suivant l'expression consacrée.

Au nord-est du Cap, entre le fleuve Orange et la rivière Vaal, s'étend l'État libre, le *Free State* des Anglais, le *Vrij Staat* des Hollandais. Il a pour titre officiel et complet : « État libre de l'Orange. » On dit souvent : république d'Orange, ce qui nous paraît moins exact. République, oui, autant qu'une autre, sa voisine et sa sœur, voire même entièrement souveraine, tandis que la seconde reconnaît encore une certaine suzeraineté britannique. D'Orange non. La capitale est Bloemfontein, et le nom vient du fleuve, baptisé en l'honneur de l'ancienne maison stathoudérale, puis royale, des Pays-Bas, celle d'Orange-Nassau. Le drapeau est blanc et orange; dans les cérémonies publiques, le président porte une écharpe orange en sautoir. Ce qu'il ne faudrait pas y chercher, c'est la plus légère trace d'orangisme, si l'on entendait par là, comme en Belgique, un attachement à la dynastie de Hollande. Les tendances républicaines, fédératives et progressistes y trouvent leur foyer le plus actif, bien que la constitution encore très imparfaite, et plus proche du système de la cité antique que de celui des sociétés modernes, soit loin d'avoir tout ce qu'il faudrait pour devenir un modèle. L'Angleterre avait conquis ce territoire en 1848; elle en avait fait la « Souveraineté du fleuve Orange. » Dès 1854 elle lui restitua spontanément son indépendance, au moment où elle émancipait le Cap rebelle et se sentait incapable de régenter davantage tous ces pays de boers, avec la guerre de Crimée à soutenir. Par esprit de ménagement, l'État libre ressuscité alors écarta le mot de république; la chose lui suffisait.

Il n'existe dans la région qu'une république en titre, et c'est la moins républicaine au sens de notre siècle. En cherchant l'analogue on remonterait jusqu'à Venise ou aux anciennes communautés cosa-

ques du Dniéper et du Don. Cet état, le Transvaal, ainsi qualifié vu sa situation au nord du Vaal, s'appelait autrefois « république hollandaise africaine. » Il prit en 1853 le nom de « république sud-africaine, » comme s'il n'y avait pas d'autre république près de lui. De même que le fédéralisme est en honneur à Bloemfontein, un unionisme visant à englober l'État libre eut toujours son quartier-général dans la petite ville de Pretoria, siège du gouvernement transvaalien ; ses prétentions faillirent amener, en 1857, une guerre fratricide et se trahirent beaucoup plus récemment à propos de certaines négociations sur le mode d'alliance des deux pays. Rien ne les justifie, car le Transorange, comme il semblerait naturel de surnommer l'État libre, peut mettre en ligne autant de citoyens armés que le Transvaal ; cette contrée a son histoire, ses traditions, ses particularités ; elle tient à son existence distincte, tout en souhaitant une confédération sud-africaine, mais large, embrassant le Cap et le Natal. Nous ne saurions admettre, par conséquent, le monopole républicain que s'attribue le Transvaal. Nous continuerons à le désigner par l'expression géographique usuelle. Si maintenant on demandait la définition d'une république de cette sorte, la voici : un état oligarchique et patriarcal fondé sur plusieurs privilèges, celui de la couleur, au profit des blancs ; celui de la classe des propriétaires fonciers ; celui de la religion protestante ; un état dont les lois laissent peu de droits civils aux noirs et aux sang-mêlé, en leur refusant à plus forte raison les droits politiques ; où il faut pour entrer au Volksraad (parlement) posséder soit une terre, soit une propriété bâtie ; où les catholiques, les juifs et les mahométans sont soumis à diverses restrictions, les unes politiques, les autres de droit commun ; un organisme gouvernemental rudimentaire tel que put le concevoir un peuple de soldats pasteurs, où l'institution présidentielle est celle d'un chef de caravane et a pour base le plébiscite ; où le chef de l'exécutif, responsable envers la législature, est néanmoins, comme celle-ci, directement élu par le peuple et pourrait s'en prévaloir pour rester en fonctions malgré la chambre ; où l'influence personnelle d'un homme fut sur le point de rétablir le stathoudérat héréditaire des Pays-Bas et perpétue les magistratures ; un état au passé fertile en dissensions, en luttes intestines et sanglantes.

On savait déjà ce que peut être une colonie sans l'étiquette de république : on connaît maintenant une république se jugeant la seule et la meilleure du Sud africain.

Les mots, dans ce coin du monde, n'ont pas de chance. Ils arrivent vite à signifier le contraire de ce qu'ils veulent dire. Celui de « protectorat, » par exemple, a été complètement détourné par l'Allemagne de son acception grammaticale quand cette puissance

a pris position sur la côte du Namaqualand et du Damaraland, à la même hauteur en latitude que le Transvaal, mais sur les rives de l'Atlantique, et, en longitude, à un intervalle de dix degrés. On pensait jusqu'ici qu'un protectorat doit respecter le droit de souveraineté territoriale et protéger le souverain, blanc ou noir. La politique allemande a changé tout cela. Elle a dit aux nègres : le souverain, c'est moi, et les nègres ne l'aiment guère. Toutefois le Transvaal a cru qu'il pourrait tirer parti de ce voisinage pour obtenir beaucoup en inspirant la crainte d'un rapprochement à prévoir entre les boers et les protecteurs du Damaraland.

L'espace intermédiaire, des frontières transvaaliennes aux limites de la zone allemande, a été comblé depuis par la création d'une province anglaise, le Betchouanaland britannique, d'un protectorat et d'un transprotectorat ou sphère d'influence, en style de chancellerie.

Mentionnons encore un protectorat nominal de l'Angleterre sur le littoral des Pondos. Il sert simplement à prévenir l'installation de toute autre puissance. Le Pondoland est un territoire cafre qui sépare le Cap du Natal. M. Nagel, de Carlsruhe, avait signé des conventions avec le chef le plus important du pays, et, à cette époque, on appréhendait de voir se réitérer là le dénoûment toujours regretté des tractations du négociant brêmois Lüderitz avec les principicules de la côte sud-ouest, celles qui amenèrent le débarquement de l'Allemagne en 1884.

Quant au Zoulouland, c'est maintenant une annexe du Natal. Le gouverneur de cette colonie l'administre en vertu d'une commission expresse et à l'aide de magistrats résidens. Une tentative de révolte, en 1888, a complètement échoué; Dinizoulou, fils de l'ancien et redoutable adversaire des Anglais, Cétivayo ou Ketchvayo, l'expie à Sainte-Hélène, mais pas à Longwood. Les Zoulous ont passé au second plan; la prochaine guerre cafre déroulera ses péripéties fort loin de leur contrée, dans le bassin du Zambèze, et ce sera encore une tribu de leur belliqueuse famille que les blancs combattront et soumettront, les Matébélés.

Le Portugal, sur les rivages de l'Océan-Indien, défend ses titres historiques et garde la côte opposée à Madagascar. Une compagnie à charte, renouvelée des grandes sociétés de colonisation du XVIIe siècle, agitant le drapeau britannique, tout en promenant, comme on le verra, celui de l'autonomie sud-africaine, s'est querellée avec lui; elle ne donnera la mesure de ses forces qu'après avoir réduit les Matébélés.

Telle est la maison à six étages, avec des dessous et des appentis, dont nous visiterons le rez-de-chaussée. Comme locataires, nous y trouverions des boers jusqu'au sixième, et c'est encore au

rez-de-chaussée, dans la colonie du Cap, qu'il y en a le plus. Pour nombre de personnes, le Cap, possession anglaise, est peuplé d'Anglais. Une autre nation, dont le nom devrait alors s'écrire avec une majuscule comme celui des Français ou des Russes, les boers, leur semble cantonnée dans l'État libre et dans le Transvaal. Les Anglais veulent manger les boers : voilà, dès lors, tout le secret de la politique sud-africaine. C'est une impression naturelle à distance, mais peu exacte, et que l'examen des faits modifiera. On nous permettra d'abord une très petite remarque, utile en son genre, sur l'orthographe et la prononciation de ce prétendu nom de peuple. Nous avons pris l'habitude en France, personne ne pourrait dire pourquoi, d'orthographier *boër* avec un tréma sur l'*e*, ce qui nous fait prononcer *bo-air*. Or l'*oe* hollandais sonne toujours comme notre *ou :* exemple, *moederland* (patrie), qui diffère à peine de l'allemand *mutterland*. Il faut donc prononcer *bour*. La majuscule n'a point de raison d'être, car il s'agit d'une classe, celle des propriétaires ruraux, en hollandais *boers* et en anglais *farmers*. A Cape-Town on vous parlera de boers anglais et de farmers hollandais, cela dépendra de la langue employée. Seulement on distinguera, en hollandais, des *vee-boeren*, éleveurs, des *korn-boeren*, producteurs de céréales, des *wijn-boeren*, viticulteurs.

Le 7 avril 1652, un médecin naval au service de la Compagnie néerlandaise des Grandes-Indes, Jan van Riebeek, débarqua sur l'emplacement actuel de la ville du Cap avec un parti de marins, de soldats et d'artisans, plus un jardinier et sa femme, qui s'appelait Annetje. Il s'agissait de fonder une escale où les équipages des vaisseaux en route pour Batavia et ceux qui rentreraient en Europe trouveraient des légumes frais, du lait, des œufs, de la viande non salée ; bref, tout ce qui préserve du scorbut. Annetje reçut en charge les vaches de l'honorable Compagnie et fut surnommée *de boerin*, la paysanne. Il n'y eut donc là, d'abord, que des fonctionnaires, des militaires, des marins, des ouvriers enrôlés et cette unique *boerin*. Quelques années plus tard, neuf engagés obtinrent la résiliation de leurs contrats ; on leur distribua des lots de terrain pour planter du froment, du maïs, des choux, du tabac, des carottes, des oignons et des tulipes. Voilà quels furent les premiers boers, ou paysans ; mais bien qu'ils s'appelassent ainsi entre eux, officiellement ils furent gratifiés du qualificatif plus noble de *vrije burghers*, francs-bourgeois. C'est encore du *burgher* qu'il faut donner à toute assemblée de colons où les boers seraient en majorité ou en minorité, peu importe, si on les interpelle en hollandais. Beaucoup de ces paysans sont des messieurs, et de gros messieurs, dont les filles tapotent sur le piano et lisent les romans de M. Ohnet. Il paraît de temps à autre, dans les journaux du ter-

roir, une lettre fort bien tournée commençant par ces mots : « Je ne suis qu'un boer,.. » signée d'un *van* quelconque. Or « je ne suis qu'un boer, » cela signifie : « Attention, et vous allez voir de quel bois se chauffe un paysan du Danube. » Peu à peu, une distinction s'établit entre les colons des villes et ceux des campagnes. Les citadins ne voulurent être que des *burghers ;* les ruraux demeurèrent des *boers*. Lors de la grande émigration des Hollandais, presque tous les habitans d'origine néerlandaise étaient des ruraux, et ce furent presque les seuls à s'expatrier. Alors s'introduisit, en effet, une majuscule dans le mot boer ; c'était un nouveau peuple qui fondait des États hors du territoire colonial. Mais ces communautés de fermiers ont grandi par la suite ; leur unité sociale a fait place à une diversité, à des catégories. Un charpentier de l'État libre ou du Transvaal, un maçon, un peintre vitrier, un zingueur, n'est pas un boer, quand même il ne comprendrait que la langue hollandaise. On ne saurait classer comme boers les juges, les avocats, les médecins, les architectes, les journalistes et les pasteurs de l'Église réformée. C'est pourquoi nous écrirons boers avec un petit *b*. Ajoutons ceci, qui est essentiel : le Cap renferme plus de boers que les deux républiques prises ensemble, car le moins grand nombre émigra. C'est le premier des États sud-africains à base hollandaise. Comme dans l'opération du marcottage un coup de sécateur put séparer les provins du plant mère, ou bien il fallut deux coups, plusieurs coups : souche et rejetons portent le même feuillage, et, puisant leur nourriture dans le même sol, se développent de la même manière ; mais le vieux tronc est resté le plus gros.

Il y a aussi des Anglais, beaucoup, dans la colonie, dans l'État libre et dans le Transvaal, surtout depuis quelque temps. Ce qu'il n'y a plus, c'est une Grande-Bretagne encore disposée à suivre son ancienne politique conquérante, autoritaire, assimilatrice, ni, le voulût-elle, capable de l'imposer. Cet esprit a battu en retraite ; il s'appelle, au Sud-Afrique, d'un nom pris en mauvaise part : *impérialisme*, et l'on en pourchasse les derniers traînards avec une ardeur infatigable.

Le *jingoïsme* aussi va diminuant parmi ceux des colons de race britannique qui en étaient atteints. D'un refrain de café-concert lancé par quelque Paulus de Londres resta le sobriquet de *jingo*, avec ce type de bravache plus positif, enfourchant sa flotte pour cheval noir et finissant, après avoir compté ses vaisseaux et ses hommes, par taper sur son gousset. Au Cap et autour il n'est peut-être pas mort, mais il se meurt.

I. — AFRIKANDERS ET AFRIKANDÉRISME.

Pour notre curiosité mise en éveil par des événemens de fraîche date, l'Afrique du Sud a tout l'attrait d'un échiquier neuf où s'exercent des diplomaties européennes; mais il nous faudrait un peu plus de lumière sur la partie qui se joue dans ces lointaines régions. Les grosses pièces en présence, l'Angleterre et l'Allemagne, nous les connaissons bien. Cela ne suffit pas encore, car ce ne sont point les rois qui combattent aux échecs, ni qui bougent le plus, excepté quand il ne reste guère qu'eux de vivans, ce sont les reines, les tours, les cavaliers, les fous et les pions. Or ici les deux reines s'appelleraient colonie du Cap, république du Transvaal. Nous ne comprenons pas plus la marche de ces pièces africaines que si c'étaient des figures du jeu hindou, des éléphans. Il nous manque surtout un traité des habitudes particulières à l'une des deux, celle qui montre aujourd'hui le plus de hardiesse et d'entrain, la colonie du Cap. Sa tactique sort, en effet, des règles admises. Elle n'est pas inspirée, dirigée, contenue par l'unique souci d'assurer la victoire au roi dont cette reine porte la couleur, l'empire britannique. Le Cap fait de la politique pour son compte, comme le Transvaal; faute d'être assez édifié là-dessus, on juge mal les coups.

Cette politique a un nom : *afrikandérisme*. Nous francisons le mot sans lui ôter son *k*, pour n'en pas trop altérer la physionomie exotique. D'où vient-il et que signifie-t-il? C'est ce que nous devons expliquer.

A l'époque où le Cap dépendait de la Compagnie néerlandaise des Grandes-Indes, les Hollandais d'Europe avaient une manière fort simple de désigner ceux de l'Afrique du Sud : ils les appelaient des Africains, *Afrikaners*. Mais dans la colonie même apparut de bonne heure la forme irrégulière *Afrikaander,* avec deux *a*, dont le second indique qu'il faut séparer le premier de l'*n* suivant. Ce vocable paraît avoir été inventé par les anciens colons comme terme de condescendance et presque de mépris, servant à marquer l'intervalle qu'il y avait entre eux et les gens de couleur qui avaient adopté leur langage. Cela rappelle une sorte de diminutif injurieux, *nigger*, tiré par les Anglais de *negro*, nègre. Après la conquête britannique, nos *Afrikaners* devinrent, pour les nouveaux maîtres du pays, des *Afrikanders*, avec un seul *a*, ou, dans la prononciation anglo-saxonne, des *Afrikenneders*, ce qui ne les flattait nullement à cause de la nuance; et, lorsqu'en 1875 partit le premier signal d'un réveil nationaliste au Cap, dans les cercles hollandais on eut soin d'éviter le barbarisme, qui passait alors pour

injurieux. M. du Toit, pasteur à Paarl, dans les environs de Cape-Town, créa la « Société des vrais Africains » (*Genootskap van regte Afrikaners*). Puis, en 1879, il organisa la « Ligue des Africains » (*Afrikaner Bond*). Ce nom, évidemment, n'avait aucune chance de vivre : il manquait d'originalité. Africains, les Hollandais du Sud-Afrique ne le sont pas davantage que les Franco-Algériens, sans parler de toutes les populations quelconques du continent noir. Trop large d'une manière, il semblait trop étroit de l'autre, surtout avec l'adjectif qu'on y avait accolé d'abord. Si les « vrais » *Afrikaners* étaient ceux de race hollandaise, il s'ensuivait que leurs concitoyens de souche anglaise, écossaise, irlandaise ou allemande, souvent aussi africanisés que les arrière-neveux des colons venus de Hollande, formaient une classe d'étrangers. Ceci amena dans les idées un changement de direction, et, du jour où le programme du parti national vint à s'élargir, tout en se précisant, il se fit un retour assez curieux vers le mot jadis dédaigné, qui offrait le double avantage d'une élasticité plus grande et d'un cachet à part. L'initiateur de ce mouvement fut M. Hofmeyr, publiciste de Cape-Town, fondateur d'une société d'agriculture à tendances politiques, « l'Association des fermiers » (*Boeren vereeniging*). Dans le cours de l'année 1883, ce groupe absorba l'autre et devint l'*Afrikaander Bond*, « Ligue des Afrikanders. » C'est ainsi qu'un sobriquet, dépouillé de son acception primordiale, aspire dorénavant à l'honneur de qualifier une nation en train de se faire.

Nous appelons *afrikandérisme* la doctrine politique de l'Afrikander Bond, auquel volontiers nous ferons grâce de son deuxième *a*. C'est d'ailleurs celle du Cap, car cette ligue a su en peu de temps s'emparer de l'influence dans les chambres locales et dans le gouvernement du pays. En voici les principes essentiels d'après la profession de foi du parti en majorité dans les congrès annuels de la ligue.

L'objet qu'on se propose est l'unité sud-africaine. Mais qu'est-ce que le Sud-Afrique et où finit-il? Cela reste dans le vague. On paraît entendre par cette expression tout le vaste triangle dessiné à l'ouest par l'Océan-Atlantique, à l'est par l'Océan-Indien, au nord par le Zambèze. Or, il y a là deux possessions britanniques, le Cap et la Natalie, deux républiques, l'État libre de l'Orange et le Transvaal, divers protectorats, enfin, ce qui complique le problème, une côte portugaise et une côte allemande.

Comment, se dit-on, des États qui tiennent sans doute à leur indépendance pourraient-ils s'unir avec des colonies anglaises dont l'une, la Natalie, ne jouit même pas comme le Cap d'une parfaite autonomie administrative, bien qu'elle possède aussi un parlement?

C'est impossible, rien de plus clair. De deux choses l'une : Les républiques sacrifieraient quelques attributs de la souveraineté pour entrer dans un système fédératif analogue au *Dominion* canadien, — voilà le premier terme de l'alternative. Ou bien les colonies se transformeraient en États indépendans, il n'y a pas de milieu.

Amener les républiques à un pacte d'intime alliance avec les colonies, les y contraindre au besoin, arborer sur cette confédération le drapeau de l'Angleterre, ce fut, il y a plus de quinze ans, l'idée de lord Beaconsfield. On n'a pas oublié les fruits de la malheureuse tentative à laquelle sir Bartle Frere eut alors l'infortune d'attacher son nom : l'annexion du Transvaal en 1877, le soulèvement de cette contrée, les succès militaires de l'insurrection, la paix conclue par M. Gladstone, peu flatteuse pour l'amour-propre britannique, quoique nullement déshonorante pour une puissance de taille à ne pas s'humilier en renonçant au plaisir d'une revanche facile. Ce qu'on sait moins, c'est que les boers du Cap et de l'État libre témoignaient une vive sympathie à leurs cousins du nord. Attenter aux droits des républiques, l'afrikandérisme n'y songe pas. Leurs libertés lui paraissent le meilleur gage des franchises coloniales.

Quant à répudier la protection des flottes anglaises sur un littoral très vulnérable, ce serait bien imprudent. La Natalie n'est qu'une grande réserve d'indigènes administrée par des blancs, et ceux-ci ne désirent pas se détacher de l'empire. Le Cap ne tient plus à la Grande-Bretagne que par un dernier fil ; mais avant de le couper, il y regarderait à deux fois. Son allégeance ne le gêne plus ; elle le couvre, et il faudrait de grosses fautes pour l'en dégoûter sans retour. Son rivage pourrait tenter quelqu'un qui ferait regretter l'Angleterre. L'heure des ruptures n'a pas sonné à l'horloge de Cape-Town, l'ancienne Kaapstad ; elle sonnerait auparavant à celle de Londres.

En somme, la question est plus difficile qu'au Canada, où il y avait deux races à faire vivre d'accord, mais pas d'états indépendans.

C'est donc un but final, et non prochain, que l'afrikandérisme indique. Il le reconnaît d'ailleurs par l'article 3 de son programme.

Une fois ajourné le choix du futur pavillon, que restait-il à faire? Tout, et deux choses principales.

La première, on l'a déjà pressentie : éteindre l'antagonisme des deux races européennes qui se partagent la domination. Pour travailler à ce rapprochement, il fallait répandre l'idée d'une étroite communauté d'intérêts en politique, dans le commerce, l'industrie et l'agriculture, développer un sentiment de tolérance et d'estime

réciproque fondé sur le respect des droits de chacun en matière de culte religieux, d'éducation et de langage. C'est, en effet, la seule manière de créer cette nationalité, ce patriotisme, qui doivent précéder l'union formelle et dont parle l'article 5.

Puis il y avait à sauvegarder les indépendances de la veille, à préparer celles du lendemain, par une défense jalouse, une culture patiente du principe fondamental : l'Afrique du Sud aux Sud-Africains. Ceci menait à poser des règles qu'on maintiendrait ensemble contre toute influence du dehors. La plus essentielle serait le droit des républiques et des colonies au libre maniement de leurs questions intérieures ou de voisinage vis-à-vis des natifs. En d'autres termes, celui de statuer sans entraves sur le régime des indigènes et d'agir à sa guise avec les tribus qui n'ont pas encore été entamées par la « conquête blanche, » comme on dirait en Amérique. C'est un grand point. L'Angleterre a toujours pris fait et cause pour les naturels. Son immixtion dans les affaires de l'Afrique australe, presque nulle aujourd'hui à tant d'égards, persiste malgré tout dans cet ordre d'idées. Et comment réclamer de pareilles coudées franches sans montrer l'urgence de fortes organisations militaires avec la nécessité d'un suffrage restreint?

Voilà ce qu'est, en gros, l'afrikandérisme.

Son œuvre d'apaisement et de concorde a réussi dans la colonie du Cap au-delà de ce qu'on osait espérer. Des hommes d'origine anglaise ont pu se rallier au parti, en devenir les plus zélés champions et même les coryphées.

L'État libre de l'Orange est sa deuxième citadelle, avec une garnison mixte aussi, mais plus hollandaise.

Au Transvaal, malgré les efforts de M. du Toit, qui devint ministre de l'instruction publique dans ce pays après la guerre d'indépendance, le mouvement a échoué. M. du Toit lui-même ne commandait qu'une aile de la ligue, la fraction moins transigeante, moins opportuniste, moins réconciliée, le parti de Paarl, comme on l'appelait à cause de la ville où il avait pris naissance.

Pourquoi cet insuccès? D'abord, Londres avait gâté l'idée afrikandériste en essayant de la faire sienne. Dès 1875, lord Carnarvon, alors chef du Colonial-Office, voulait réunir en conférence des représentans du Cap, de la Natalie, de l'Orange, du Transvaal et d'une province encore non rattachée, le Griqualand occidental pour voir jeter les bases d'une politique commune envers les natifs, comme aussi d'un Dominion sous pavillon anglais. Il envoya au Cap l'éminent historien Froude, chargé de faire connaître et prévaloir les vues du gouvernement impérial. Ce mandataire, aussitôt, se heurta aux objections du ministère de Cape-Town. On savait la

tentative vaine; on la jugeait, avec raison, dangereuse. Le parlement colonial refusa net d'adhérer à ce projet condamné d'avance. Bientôt après, une élection présidentielle eut lieu dans le Transvaal, et le choix populaire tomba sur un personnage tout disposé à seconder les plans venus de Londres; c'était M. Burgers, pasteur de l'église hollandaise du Cap, libéral, imbu de culture européenne, admirateur convaincu de l'Angleterre, de son génie national, de ses institutions, de sa littérature, mort, du reste, avec une pension du trésor anglais. Il ressemblait aux afrikandéristes d'aujourd'hui et cependant il différait d'eux. Lui aussi rêvait millenium; mais il commit la faute de le dire dans un banquet, à côté d'un gouverneur britannique. C'est en comptant sur cet allié que le cabinet Beaconsfield reprit en sous-œuvre son essai de fédération sud-africaine, abandonné deux ou trois ans plus tôt. Cela finit comme cela devait finir, par la mise en demeure : « Fédère-toi, ou je t'annexe. » Le Cap avait découragé M. Froude; mais il avait donné au Transvaal M. Burgers. Dans l'indignation de leur révolte, dans l'ivresse de leur triomphe, les Hollandais du Nord oublièrent la résistance de leurs parens du Midi au plan de Dominion; ils se rappelèrent qu'un Hollandais du Sud les avait livrés à la Grande-Bretagne, en protestant pour la forme et en acceptant de l'argent. Ce fut le germe d'une incurable défiance. Plus tard, l'Angleterre s'empara cavalièrement du territoire où l'on avait trouvé des mines de diamans et qui revenait de plein droit à l'État libre de l'Orange; la colonie du Cap bénéficia de ce coup de force, mauvaise note aux yeux des républiques. Tout ceci nous explique comme quoi l'afrikandérisme, celui de Paarl et celui de Cape-Town, fut froidement accueilli au-delà du Vaal. La découverte de mines d'or dans cette même région transvaalienne a surexcité, depuis, les ambitions politiques du gouvernement qui réside à Pretoria, chef-lieu de la contrée. Il s'est cru assez riche pour n'avoir plus autant besoin des sympathies d'alentour. Profonde erreur : cette richesse, même mieux assurée, serait le commencement du péril. Vinrent aussi les sirènes allemandes, redoutées par le Cap, écoutées et sollicitées par le Transvaal. Il ne manquait plus que cela pour faire dire qu'il n'y a pas d'évangile de la fraternité sud-africaine et que, s'il y en avait un, ce serait comme dans saint Matthieu, en divisant « le fils et le père, la fille et la mère, la belle-mère et la bru. » Non-seulement la république du Nord a repoussé toutes les propositions d'union douanière qui lui ont été faites par les colonies et l'État libre conjointement; elle s'est jetée dans les bras de la finance berlinoise; elle a flatté avec affectation les jalousies commerciales de la Natalie, qui

cherche toujours son avantage aux dépens du Cap. Un esprit de sourde hostilité règne à cette heure entre Cape-Town et Pretoria.

Ce qui s'acomplit sous nos yeux dans l'Afrique australe dérive surtout de ce grave désaccord et du rude coup porté par l'Allemagne au rêve afrikandériste par son apparition au sud du Zambèze. Un moment on a pu croire qu'il y avait là une lutte très vive entre les cabinets de Londres et de Berlin. Toutes les apparences étaient pour. Or, des faits nombreux, décisifs, détruisent cette supposition. Les deux puissances, là comme ailleurs, ne demandent qu'à s'entendre. La vraie lutte est celle d'une colonie autonome qui, craignant l'Allemagne, s'appuie sur l'Angleterre au risque de la compromettre, et d'une république quasi-indépendante qui, craignant l'Angleterre, croit s'appuyer sur l'Allemagne et la rend suspecte. C'est un combat de reines, comme nous l'annoncions en parlant d'échiquier; les rois se regardent amicalement d'un camp à l'autre, ils échangent des politesses, se visitent au plus fort de l'action et ont tout l'air de penser qu'ils resteront à eux deux maîtres de la partie, sans mat d'aucun côté. Mais lorsqu'une pièce capitale, en parcourant les cases, semble poussée par une autre main que celle qui dirige son roi, le jeu devient étrange, incohérent, inexplicable. Telle la colonie du Cap. Pour comprendre sa marche il faudrait savoir d'abord jusqu'où va son autonomie. Comment le saurions-nous? Son passé nous est à peine connu. Depuis les jours du naturaliste français Levaillant, qui publia sur la fin du siècle dernier les relations de ses voyages à travers l'Afrique australe, ce coin du globe n'a guère fixé notre attention. Longtemps il n'excita quelque intérêt, chez nous, que dans le monde protestant, grâce à l'œuvre de la société des missions évangéliques de Paris dans le Lessouto ou Bassoutoland. Le seul ouvrage considérable qu'on ait entrepris sur l'histoire du Cap et des pays circonvoisins a paru en langue anglaise; il s'arrête précisément là où nous aurions le plus grand besoin d'un fil conducteur. L'écrivain, M. George Mac Call Theal, ancien conservateur des archives de Cape-Town, est abondamment informé, minutieux même, et, ce qu'il faut chercher avant tout en cette facile matière à parti-pris politique, sans préventions. Seulement il ne nous mène pas au-delà de l'année 1795, sauf dans deux volumes spécialement consacrés aux républiques hollandaises.

Sur l'histoire de la colonie, après l'arrivée des Anglais, sur son évolution si intéressante vers l'indépendance, il n'existe presque rien. Nous avons cherché à combler cette lacune comme on peut le faire en quelques pages, et, pour cela, nous avons commencé

par nous asseoir au pied de la montagne de la Table. On va donc voir quelles furent les origines de l'autonomie au Cap, et quelles en furent les conséquences.

II. — ORIGINES DE L'AUTONOMIE AU CAP.

On semble être quelquefois parti de l'idée qu'au lieu de plusieurs politiques coloniales, l'Angleterre en a une, et que cette politique l'emporte sur les autres en ne marchandant pas l'autonomie.

Or nous connaissons bien une méthode anglaise de se dérober aux charges de la possession et de chercher à en retenir les avantages, qu'il s'agisse de véritables colonies ou de simples conquêtes d'outre-mer. Elle aura sa place dans l'histoire de l'empire britannique; mais on ne voit point en quoi elle intéresse les principes.

C'est évidemment la meilleure quand il n'y en a plus d'autre possible. C'est la pire tant qu'on peut conserver l'espoir, l'ombre d'un espoir de vivre avec une contraire, — à la seule condition de savoir tirer parti de ce qu'on possède et de ne pas en garder que les charges.

Ne confondons pas, d'ailleurs, l'autonomie et les autonomies. On découvre aisément des autonomies coloniales nécessaires ; l'autonomie, pour ceux qui la donnent comme pour ceux qui la reçoivent, peut produire de bien fâcheux effets si les premiers sont amis de leur repos et les seconds faibles.

Il y a 7 degrés géographiques entre Marseille et Alger, 84 entre Plymouth et Cape-Town. Sept degrés ! Cela suffit pour qu'un dossier algérien ne gagne pas toujours à être annoté en France. Cela suffit malgré les câbles sous-marins, les paquebots rapides, le continuel va-et-vient d'hommes politiques et de fonctionnaires. Quatre-vingt-quatre, il n'en fallut pas davantage pour faire prodiguer par une métropole, en fautes administratives, de quoi perdre vingt colonies.

Mais abandonner sous prétexte d'émancipation et ne pas aller jusqu'au bout de cet abandon ; retirer d'un seul coup sa protection militaire et son appui financier ; ne laisser qu'un pavillon hissé à mi-mât; compromettre son prestige par son économie, l'indépendance d'autrui par la liberté de périr ; donner à un tiers l'idée fort naturelle de ramasser dans les décombres de ce prestige et dans les matériaux de cette indépendance ce que les uns ne veulent pas défendre, ce que les autres ne peuvent pas mettre en œuvre : si c'est une politique coloniale anglaise, et nous le croyons, voilà celle dont ne s'accommoderait aucun Algérien.

Certes, l'Algérie est en droit de souhaiter certaines coudées franches. Qu'elle cherche au Canada, au Cap, en Australie surtout ses

argumens en faveur d'une décentralisation bien comprise. Seulement, prenons-y garde : elle y verra sans difficulté où mène la décentralisation mal entendue, et comme nous ne connaissons ni l'Australie ni le Canada, c'est le Cap qui va nous servir d'exemple. Il ne s'agira nullement de rabaisser le bien que l'autonomie lui a fait. Elle lui en a fait beaucoup, autant que de mal, infiniment plus qu'à la métropole, et les métropoles, au bout du compte, ont aussi à se préoccuper de leurs intérêts. Nous ne venons pas décrier ce pays, car nous l'aimons. Puisse-t-il grandir et prospérer, puisse-t-il se souvenir toujours, comme il s'en souvient, d'une France qui fut l'aveugle patrie des huguenots émigrés, mais fut leur mère, d'une France plus juste aujourd'hui et plus douce à tous ses fils, assez philosophe pour ne pas s'indigner du complet anéantissement de sa langue au contact de celle de Bilderdijk, ce Delille Hollandais !

Quant à l'Angleterre, on la voyait, il y a peu de temps, gênée par l'autonomie de Terre-Neuve, dans ses négociations avec la France. On l'a vue gênée, presque compromise par l'autonomie du Cap, en face de l'Allemagne, à propos de la baie Valfich. Ou bien tout cela, par hasard, n'aurait-il été qu'un jeu? Aurait-on trouvé une manière commode d'éluder quelques obligations, d'éconduire quelques réclamateurs, de cueillir en passant quelques petits avantages en se retranchant derrière des colonies ? Ne nous hâtons pas trop de le supposer. Quand on sait le peu qui reste d'une autorité britannique dans ces dépendances assujettissantes et ces possessions possédantes, on plaint presque la diplomatie relevant d'elles. Car elle peut, à l'occasion, exagérer son embarras, mais en réalité, elle n'est pas toujours maîtresse de sa clientèle. Si elle proteste que ce n'est pas son désir de méconnaître les traités, d'envenimer les disputes, de pleurer les gages de bon vouloir, eh ! n'en doutons point. C'est une mère dont les garçons, et pis encore, les filles s'émancipent souvent plus qu'elle ne s'en soucierait. En retraçant les circonstances qui aboutirent à l'autonomie du Cap, nous ne serons pas très férus d'admiration. Mais, si les erreurs se paient, les consolations, en ce monde, sont moins rares qu'on ne penserait. Celle de nos voisins sera principalement d'avoir donné un exemple utile à ne pas suivre. Celle du Cap, d'avoir beaucoup profité d'une chose dont il avait passablement souffert. La nôtre, de constater que nous ne sommes pas les seuls à commettre des fautes en politique coloniale.

Nous retiendrons en tout cas qu'il ne faut traiter ni l'adolescence comme l'enfance, ni la jeunesse comme l'âge mûr.

Enlevé par l'Angleterre, en 1795, à la compagnie néerlandaise

des grandes Indes, rétrocédé en 1803 à la république batave, repris en 1807 et gardé, le Cap, de ce jour jusqu'en l'année 1854, fut administré à Londres par le département de la guerre. On le rattacha ensuite à l'office colonial, créé justement alors.

Pour mémoire, on peut mentionner l'institution d'un conseil législatif au Cap, en 1835. Ce ne fut même pas la moitié d'un conseil-général français. Ce fut une simple commission de six fonctionnaires, membres de droit, et de six particuliers, choisis par le gouverneur. Durant cette longue période de près de cinquante ans, rien n'a sérieusement tempéré l'absolutisme du régime, si ce n'est, de temps à autre, quelque protestation des colons. Il faut reconnaître, d'ailleurs, que les gouverneurs envoyés d'Angleterre furent ordinairement des hommes capables et pleins de bonne volonté. L'administration de la compagnie hollandaise avait été un mélange d'exploitation mercantile, de tyrannie et de faiblesse. La république batave, après la paix d'Amiens, avait entrepris des réformes vite interrompues. Les Anglais purent donc, sans trop de peine, se faire agréer par la population. Levaillant, voyageur français, avait déjà cru remarquer qu'on les aimait fort au Cap : il l'a écrit dans sa première relation, avant la conquête. Il ajoutait, avec plus ou moins d'exagération, qu'on y haïssait vigoureusement la France et les Français, ce qu'il expliquait par la rancune des fils ou petits-fils de réfugiés huguenots. En somme, les nouveaux maîtres du pays avaient la partie belle : ils remplaçaient un pouvoir peu regretté; la race européenne dont ils prenaient la direction était proche parente de l'anglo-saxonne, parlait un dialecte qu'Alfred le Grand et le moine Cedmon, Harold et sa maîtresse au col de cygne auraient mieux compris que la langue de Tennyson et de Carlyle, de M. Gladstone et de lord Salisbury; elle pratiquait une religion sœur de celle des presbytériens d'Écosse et d'une forte minorité en Angleterre même; la Hollande avait donné un prince au royaume-uni; le souvenir de ses luttes avec la marine britannique ne hantait guère les cerveaux des fermiers sud-africains, gens de terre ferme et trop préoccupés de leurs propres affaires pour songer beaucoup à celles de leur ancienne patrie. Ces colons d'origine néerlandaise, coupés d'un sixième de sang français, se mirent bientôt à détester John Bull, mais ce ne fut pas l'effet d'une disposition préexistante. L'impopularité du régime britannique, d'abord accepté de bonne grâce, eut des causes spéciales, étrangères à toute sentimentalité; elle vint de ce qu'on ne pouvait pas, des bords de la Tamise, gouverner une société entièrement différente des autres sans commettre de nombreuses erreurs, malgré les meilleures intentions du monde.

Les Hollandais du Cap, certainement, ne virent pas sans jalousie

des émigrans appelés à grands frais d'Angleterre s'installer dans le pays qu'eux, les premiers venus, tenaient pour leur apanage naturel.

Cela se comprend à merveille : le gouvernement colonial avait entrepris des expéditions militaires ; il y avait employé les milices; des levées de fermiers avaient combattu à côté des troupes royales; puis on peuplait d'étrangers les territoires conquis. Grâce à un crédit spécial accordé par la chambre des communes, plus de quatre mille de ces intrus arrivèrent du royaume-uni, en 1820.

Ce grief, pourtant, ne fut rien auprès d'un autre. Au bout du compte, on ne dépouillait pas les anciens colons pour caser les nouveaux; on donnait à ceux-ci la garde d'une frontière toujours menacée, et ce renfort de blancs pouvait venir à propos, pour contenir les noirs déjà soumis ou pour marcher en avant. Mais une consigne part de Londres : assez d'agrandissement, plus de guerres, plus rien surtout qui motive des représailles, qui enflamme les passions de l'indigène en face de l'Européen. C'était facile à décréter dans les bureaux de *Downing Street* et impossible à obtenir sur les lieux. Sous peine de tolérer un pillage quotidien, chaque fermier, chez lui, devait faire la police. Elle se faisait sommairement et rudement. Et alors ces hommes énergiques, habitués à ne compter que sur eux-mêmes, se voyaient inquiétés par une justice formaliste, mais impuissante à les protéger, dénoncés comme étant, eux, les vrais sauvages par certains agens de la Société des missions de Londres, qui se montraient toujours indulgens pour les Hottentots et les Cafres, mais, en revanche, très sévères pour les boers. De là une croissante irritation. Cette querelle éveillait des animosités de race à race, et cependant les fermiers d'origine anglaise ne se privaient pas de faire comme les autres. Eux aussi blâmaient le zèle parfois outré des missionnaires. Il y a presque toujours, on le sait, désaccord entre les colonies de peuplement où se pose l'alternative de refouler l'indigène ou de battre en retraite devant lui, et les métropoles plus accessibles aux considérations philanthropiques, mais surtout ennemies des complications inquiétantes pour leur bourse. En réalité, dans cette redoutable question du traitement des naturels, la politique anglaise flotta du refoulement à l'abstention, d'après les vues changeantes des gouverneurs chargés de la conduire. Tel, comme sir Benjamin Durban, aiguillait sur la voie chère à ses administrés, et, lancé à toute vitesse, stoppait net bien malgré lui au signal de son chef, lord Glenelg. Le lendemain, c'étaient les théories des missionnaires, leurs rêves d'états indigènes, qui régnaient à l'hôtel du gouvernement. Ce manque de suite déconcertait tout le monde.

Que dire de la procédure adoptée lors de l'abolition de l'escla-

vage, en 1834? Il faut le reconnaître, on s'y prit fort mal. La colonie renfermait alors plus de 35,000 esclaves, valant au prix du marché 75 millions de francs ou environ 2,125 francs par tête. On commença par décider que l'indemnité due aux propriétaires serait de 840 francs pour chaque esclave; puis on rendit cette valeur payable à Londres. Sur place, les titres se trouvèrent réduits par l'escompte dans une proportion de 25 à 30 pour 100. Autant voter tout de suite la ruine générale des fermiers. L'humanité pouvait être vengée; mais, disaient-ils, nous en faisons partie, et vous nous mettez sur la paille. Alors commença leur fameux exode; ils partirent par groupes de cinq, dix, vingt familles, prirent rendez-vous au-delà des frontières. Six mille personnes de tout sexe et de tout âge quittèrent le territoire du Cap. Dans leur manifeste de 1837 les chefs de ce mouvement déclarèrent très haut qu'en principe ils n'approuvaient pas l'esclavage et qu'ils n'entendaient pas le maintenir chez eux. Ils se plaignaient seulement des conditions trop dures imposées aux maîtres de la veille. Ils ajoutaient que le négrophilisme excessif d'un parti en apparence tout-puissant, la mollesse ou l'hostilité des autorités anglaises, l'insuffisance des mesures contre le vagabondage, l'injustifiable suspicion où on les tenait sur la foi d'accusateurs intéressés et déloyaux, se couvrant du manteau de la piété, ne leur laissaient plus aucun espoir de vivre heureux et tranquilles dans les limites de la colonie fondée par leurs ancêtres. Telles furent les causes de l'émigration des boers. Si l'on demandait pourquoi, seuls, des fermiers de langue hollandaise s'éloignèrent ainsi, la réponse serait facile; seuls, ces colons de vieille roche possédaient de nombreux esclaves, et seuls, par conséquent, ils eurent à souffrir d'une réforme conduite sans beaucoup de prudence ni d'équité; les autres, ceux qu'on avait attirés d'Angleterre en 1820, étaient, pour la plupart, de pauvres diables. Supposons maintenant que l'abolitionniste Wilberforce fût natif d'Amsterdam et qu'on eût, de la même manière, proclamé cette suppression du travail servile non plus au parlement de Londres, mais aux États de La Haye : probablement les boers auraient protesté de la même façon. Peu importait, à ce point de vue, qu'ils dussent l'allégeance à la couronne anglaise ou au royaume des Pays-Bas. Ce qui les poussa dans le désert ne fut point l'irrémédiable antipathie de deux races foncièrement incapables de vivre confondues. S'il en partit un grand nombre, il en resta davantage. Ceux qui demeurèrent dans le pays forment aujourd'hui une classe toujours fidèle à l'idiome de ses pères, toujours attachée à ses traditions sociales et confessionnelles, mais, somme toute, réconciliée.

On le voit, cet événement fut le fruit d'erreurs graves, et ces

erreurs provenaient du mode d'administration qui laissait la colonie sans voix consultative. Aussitôt après, un cri s'éleva de toutes parts : le *War Office* manque de renseignemens ; assez de bévues comme cela ; qu'on veuille donc bien enfin nous écouter un peu ! même quand on est militaire ! Chose autrement significative, des Anglais prirent la tête de cette agitation. L'Anglais, ou plutôt l'Écossais Thomas Pringle, le poète lyrique du Cap, et avec lui le journaliste Greig, l'avocat Fairbairn, avaient déjà réclamé, obtenu la liberté de la presse. Une pétition pour l'établissement d'un conseil électif avait été soumise au gouvernement métropolitain dès 1827, puis renouvelée à divers intervalles. Maintenant les instances, plus pressantes, partaient de *meetings* où les orateurs les moins entraînans n'étaient pas ceux d'extraction britannique. Mais bien des années allaient passer encore, sept ou huit gouverneurs devaient se succéder, les maladresses s'accumuler, avant la chute des dernières résistances. On ne se résignait pas à comprendre l'évidente nécessité de satisfaire en quelque mesure au vœu légitime des colons. On redoutait leur esprit de conquête ; il risquait, pensait-on, de mener l'Angleterre trop loin et de lui coûter trop cher. Avec cela, sous cette anxieuse tutelle, la guerre, comme le chiendent, repoussait toujours. Les campagnes de Cafrerie, quoique menées à l'aide de faibles effectifs, épuisaient la caisse qu'un parlement affamé d'économie alimentait en rechignant.

Il y avait alors à Londres les hommes d'État de l'ancienne école, les derniers chevaliers du vieux torysme : ceux-là fronçaient le sourcil, expliquaient le soulèvement des colonies américaines par la semi-indépendance qu'on leur avait laissée, l'insurrection récente du Bas-Canada par trop de complaisance pour des gens de fidélité suspecte ; ils ne se souciaient pas de recommencer au Cap. Il y avait les whigs, plus disposés à ouvrir l'oreille ; mais pour eux également, c'était chose grave de céder aux colons une part des prérogatives métropolitaines, sans trop savoir ce qui en résulterait. Entre les deux grandissait un parti de conservateurs libéraux, avec Robert Peel et M. Gladstone, et justement parce qu'il venait du torysme, il devait dépasser les whigs. Tous, du reste, avaient fini par se sentir profondément las des affaires du Cap.

Voilà quelles étaient les dispositions de la colonie, de la métropole et de l'opinion anglaise lorsqu'un méchant caillou heurté sur sa route fit verser, en 1849, ce char qui ne roulait plus qu'avec des grincemens de mauvais augure.

Lord John Russell présidait le cabinet de cette époque. Il n'avait pas encore pour collaborateur attitré M. Gladstone, qui venait de jouer un si grand rôle dans le second ministère de sir Robert

Peel et dans l'évolution des conservateurs vers le libéralisme; mais la concurrence même qu'on faisait aux anciens whigs comme lui, en créant un nouveau parti libéral, piquait d'émulation cette nature prompte aux coups de hardiesse.

Plus timide, le comte Grey administrait les colonies avec des principes un peu surannés déjà. Une entre toutes le tracassait, c'était le Cap. La guerre dite « de la hache, » commencée en 1846, avait duré deux ans, et se soldait par une dépense de plus de 25 millions de francs. Les chambres murmuraient. Le ministre eut alors une idée malheureuse. Puisque l'Afrique australe coûtait si cher à garder et ne rapportait absolument rien que des ennuis, pourquoi ne pas lui fournir l'occasion de rendre un service à la métropole? Ce serait peut-être le meilleur moyen d'apaiser les critiques au sein du parlement. On cherchait partout, à ce moment-là, des colonies de bonne volonté pour la fondation d'établissemens pénitentiaires. On démontrait que l'entretien d'un condamné se chiffrait par 600 francs par an dans la mère patrie, par 100 aux antipodes. Pourquoi ne pas mettre un bagne à Cape-Town? Le Cap manquait de bras : eh bien! on lui en donnerait. Lord Grey aurait pu se dire qu'une colonie australienne, la Nouvelle-Galles, avait renvoyé à l'Angleterre une cargaison de *convicts*, comme Boston une de thé lors de la déclaration d'indépendance des États-Unis. Il y avait toujours la ressource de déporter en Tasmanie, aux Bermudes ou ailleurs, mais traiter le Cap comme une possession bonne tout au plus pour recevoir l'écume du royaume-uni, quand Sydney n'en voulait plus, c'était une insulte. Cependant un ordre en conseil autorisa la création du pénitencier. Le secrétaire d'État, en informant de cette décision le gouverneur du Cap, la justifiait par les sacrifices de la dernière guerre contre les Cafres. On se figure l'émoi des habitans au su de ce qui se préparait : tous, sans distinction d'origine ni de classe, protestèrent avec véhémence par des pétitions et des manifestations en plein air. Le cabinet métropolitain ne tarda pas à en être informé, mais il résolut d'agir quand même, et, vers le milieu du mois de septembre 1849, le transport *Neptune*, ayant à bord 300 forçats, mouillait devant l'arsenal de Simon's-Town. Ce bâtiment ne reprit la mer que cinq mois après, sans avoir pu réussir à débarquer son monde. Les colons avaient formé une ligue dite *Anticonvict association*. Elle se proposait de couper les vivres à la marine, à l'armée, aux services civils et surtout au *Neptune*, tant que le gouvernement persisterait dans son dessein. Quelques fournisseurs voulurent enfreindre la règle, des matelots firent mine de rompre les cordons de vigilance, on échangea maints horions, et le sang aurait coulé à flots sans l'extrême patience des autorités locales.

A Londres, cette affaire si peu honorable pour le gouvernement souleva de véritables tempêtes. Une clameur bien naturelle s'éleva contre le comte Grey; on lui reprochait d'avoir défié à la légère ou de n'avoir pas su prévoir la résistance passive, mais déterminée des colons du Cap, d'avoir ensuite, par une reculade piteuse, humilié le pouvoir royal. C'est alors que lord John Russell préféra sacrifier son malencontreux lieutenant. Mais cela n'aurait plus suffi : après pareil esclandre, il fallait accepter d'avance d'autres affronts du même genre ou avoir la crânerie d'adopter franchement les vues les plus avancées du jeune libéralisme sur la politique coloniale. L'ami et le rival des Peel et des Gladstone n'hésita point; lui-même venait de consommer l'affranchissement économique des colonies par l'abolition définitive de l'acte de navigation; il n'avait qu'un pas à faire pour entrer dans la voie de leur émancipation administrative.

Son discours du 8 février 1850, prononcé sous l'impression des nouvelles de Cape-Town, masquait habilement d'un air de supériorité philosophique l'aveu d'impuissance qui revenait à dire ceci : nous ne sommes ni assez forts ni assez riches pour dicter la loi partout dans notre immense empire. C'était la profession de foi enthousiaste d'un apôtre annonçant aux peuples coloniaux l'évangile de leur liberté, la montée au Capitole d'un généreux gouvernement, fier d'immoler quelques prérogatives sur l'autel du progrès humain, et l'onctueuse paraphrase de cette réflexion du renard de la fable : ils sont trop verts.

La page est belle, d'ailleurs, et mérite qu'on la relise. En voici quelques morceaux :

« Vous agirez sur ce principe, disait lord John Russell, d'introduire et de maintenir, autant que possible, la liberté politique dans toutes vos colonies... Si vous continuez à être leurs représentans en ce qui concerne la politique extérieure, vous n'aurez plus à intervenir dans leurs affaires domestiques au-delà de ce qui est clairement et décidément indispensable pour prévenir un conflit dans la colonie elle-même... » Et, rappelant la rébellion des États-Unis, il ajoutait : — « J'ai la confiance que nous n'aurons plus à déplorer de tels conflits. Sans doute, je prévois, avec tous les bons esprits, que quelques-unes de nos colonies grandiront tellement en population et en richesse qu'elles viendront nous dire un jour : — Nous avons assez de force pour être indépendantes de l'Angleterre. Le lien qui nous attache à elle nous est devenu onéreux, et le moment est arrivé où, en toute amitié et bonne alliance avec la mère patrie, nous voulons maintenir cette indépendance. — Je ne crois pas que ce temps soit très rapproché, mais faisons tout ce qui est en nous pour les rendre aptes à se gouverner elles-mêmes.

Qu'elles croissent en nombre et en bien-être, et, quelque chose qui arrive, nous, citoyens de ce grand empire, nous aurons la consolation de savoir que nous avons contribué au bonheur du monde. »

Ce magnifique langage ne péchait que par un endroit. N'était-ce pas s'aviser bien subitement d'une si haute égalité d'âme quand, la veille encore, on jouait avec les susceptibilités d'une colonie sans nul souci de la consulter dans une affaire qui l'intéressait pourtant comme domestique au premier chef sans même prendre garde à ses réclamations? Ne se donnait-on pas avec trop de complaisance des allures de grand seigneur lorsqu'il avait fallu céder assez humblement, et pouvait-on oublier que les bonnes gens de Cape-Town venaient de s'offrir en miniature, après Paris, Vienne et Berlin, une révolution de 1848?

Après la méprise initiale dont lord John Russell avait si gaillardement accepté les conséquences, il restait à se jeter d'un écueil sur l'autre.

Depuis dix ans au moins l'heure avait sonné de reconnaître qu'un conseil-général électif faisait faute, urgemment, à la colonie du Cap. Le 23 mai 1850, des lettres-patentes, signées Victoria, posèrent en principe qu'on lui donnerait un parlement composé de deux chambres.

Ce luxe nous étonne encore aujourd'hui. Il est même permis d'affirmer que l'expérience le condamne et que la seconde chambre a tout l'air d'une cinquième roue. Sans doute le cabinet Russell ne se crut pas libre de doter Cape-Town d'une main plus avare. On avait introduit au Canada un système de représentation à double échappement, l'Australie a obtenu, par la suite, des parlemens imités de la métropole; pourquoi moins d'honneur pour le Cap? Il y avait là une question d'amour-propre à ménager. Mais la dualité s'expliquait à Québec par des raisons particulières. Là il s'agissait de neutraliser l'assemblée issue de la députation en lui donnant le contrepoids d'un conseil supérieur dont les membres tiendraient leur mandat de la couronne. Cette combinaison, inspirée par la crainte de l'élément français, avait été la source de mille embarras. Elle n'aurait donc pas dû paraître expédiente ailleurs, et, dès lors, la création de deux chambres devenait une simple prodigalité.

D'autres considérations permettront mieux peut-être de la comprendre, sinon de l'approuver. Toute l'affaire, en somme, dérivait d'un calcul financier et aboutissait à un calcul financier. Le gouvernement avait failli se mettre dans l'obligation de bombarder la péninsule et la ville du Cap, pourquoi? Par besoin d'une économie

partielle; à présent il voulait l'économie complète. Des nuages montaient sur l'Europe. L'Angleterre, avec son déficit, n'avait ni un homme, ni un écu à perdre pour guerroyer contre les noirs de l'Afrique du Sud ou subventionner des gens qui se moquaient d'elle. Ah! ils le prenaient de si haut! Soit. A eux de payer les violons, désormais. On méditait donc à Londres de se retirer du pays en ne gardant que la station navale; et, naturellement, cette colonie, appelée à se suffire, devait passer par une école de *home rule* aussi sérieuse que possible. Il fallait l'habituer au régime d'un véritable État. Comme le meilleur et le mieux organisé des États, pour un Anglais, se trouve entre la Manche, la mer du Nord et l'Atlantique, lord John Russell n'aurait pas été bon Anglais en ne partant point du principe de deux chambres.

Hélas! les maîtres les plus experts en l'art de rédiger des constitutions n'auraient pas réussi à produire pour l'Afrique australe une copie supportable du parlement de Westminster. On avait chargé de ce travail le gouverneur du Cap, sur avant-projet; mais les choses traînèrent en longueur. A la veille seulement de la guerre de Crimée une envie croissante de rappeler toutes les garnisons dont le maintien ne paraîtrait pas absolument nécessaire hâta la solution promise. Ce ne fut pas l'œuvre du cabinet Russell, mais du ministère Aberdeen, où M. Gladstone prit un instant le portefeuille des colonies. Le projet renvoyé de Cape-Town et dûment remodifié obtint force de loi le 11 mars 1853. Les membres de la nouvelle législature tinrent leur première séance le 1er juillet 1854.

L'*Assemblée* (*House of Assembly*) ou chambre basse comptait quarante-six membres. Le *conseil législatif*, la chambre haute, quinze. Ces chiffres ont grossi depuis lors.

Les deux corps procédaient du même électorat dans des conditions différentes d'éligibilité. En dépit de quelques restrictions censitaires, le droit de suffrage équivalait presque, pour les blancs, au suffrage universel. Mais tout candidat au conseil législatif devait justifier d'une certaine fortune. Tentative bien maladroite pour donner une couleur d'aristocratie à ce sénat élu, car la limite fut fixée de telle manière que la plupart des simples députés auraient pu siéger dans l'autre enceinte et qu'on vit des sénateurs devenir pauvres à la suite de revers qui n'auraient pas même gêné un lord du royaume-uni. Une idée ingénieuse avait présidé, pourtant, à l'institution de cette chambre haute. Comme la diplomatie anglaise n'abandonnait nullement l'espoir de ramener un jour ou l'autre au giron de l'empire les républiques fondées par les émigrés boers, elle avait imaginé un embryon de congrès fédéral. N'avait-on pas, dans la colonie même, deux pays à fédérer, une province de l'Ouest, où dominait la race hollandaise, et une province de l'Est, plus péné-

trée d'élémens britanniques? N'était-ce pas le moment ou jamais de poser les bases d'une fédération beaucoup plus large, de former un noyau solide autour duquel s'opérerait ensuite sans secousses la cristallisation politique de l'Afrique australe? On décida donc que l'assemblée se recruterait par petites circonscriptions et qu'il y aurait seulement deux grands collèges pour le conseil législatif, destiné à représenter des intérêts régionaux. Quelque chose, en un mot, de semblable à ce que serait, en Algérie, une chambre spéciale de mandataires des trois départemens.

Ce plan à longue portée ne manquait ni de mérite ni de grandeur un peu chimérique peut-être. On y sentait la marque de M. Gladstone encore plus que de lord John Russell. Mais, en fait de grandiose, tout cela passait un peu les bornes du sens commun. Le Cap, alors, ne comptait guère plus d'habitans que Manchester ou Birmingham. A ce corps chétif on prit mesure pour l'habiller dans le goût parlementaire, comme qui eût forgé à l'intention du général Tom-Pouce le casque et la cuirasse de François Ier.

Pour comble, en gratifiant la colonie du plus riche outillage constitutionnel, du plus compliqué, du plus difficile à conduire, le gouvernement métropolitain n'avait garde de lui en remettre aussi la haute direction; il se réservait de tourner la manivelle. Ce reste de défiance allait développer un antagonisme inévitable sans autre remède que la dissolution des chambres et le conflit, ou une nouvelle abdication. Par-dessus les deux chambres on plaça un conseil exécutif de cinq fonctionnaires nommés par la couronne : le secrétaire colonial, cheville ouvrière du système, avec des compétences très variées, administration civile, police, assistance publique, enregistrement, postes et télégraphes, travaux publics, domaine, agriculture, santé, affaires indigènes, éducation et défense; le trésorier-général; l'auditeur-général des comptes; le procureur-général, directeur de la justice; le collecteur des douanes; ce n'était pas un ministère à portefeuilles équilibrés, mais une réunion de chefs de services, dont un *factotum*. Ce n'était pas davantage un cabinet politique. Les membres du conseil exécutif avaient le droit de siéger au parlement et d'y défendre leurs actes, à l'exception pourtant du collecteur des douanes; ils ne pouvaient pas y voter. Bref, les ministres de Napoléon III avant l'évolution libérale du second empire. Cela présageait un couronnement de l'édifice, avec pas mal de désagrémens d'abord.

Pour récolter l'économie, on semait le séparatisme. Nous allons voir fonctionner cette lourde machine jusqu'au jour où les colons, las d'une ombre de régime parlementaire, en saisirent la proie.

Le trait curieux de cette histoire, c'est qu'eux-mêmes n'avaient

pas désiré une trop brusque détente de leur lien avec l'Angleterre et qu'ils ne se souciaient en aucune façon de le voir coupé. Ils voulaient être consultés, mais soutenus. Ils ne demandaient pas à être affranchis et quittés. Dans les débats qui menèrent à leur émancipation de 1872, l'initiative, en somme, partit de la métropole. Ce fut elle qui proposa l'adoption du « gouvernement responsable » ou « gouvernement de parti, » comme disent nos voisins pour « gouvernement parlementaire. » On a pu soutenir qu'elle l'avait en quelque sorte imposé. L'insistance vint de Londres. La colonie hésita, se défendit, et, finalement, accepta cette coupe de miel mêlé de vinaigre par un vote de raccroc. Comme la république à Versailles, le parlementarisme triompha au Cap *à une voix de majorité*.

Cela dit par anticipation, reprenons la suite des événemens.

Dès l'entrée en vigueur de la constitution de 1853, il devint évident que le ministère impérial y voyait surtout un prétexte pour fermer sa bourse. Jamais, aux heures les plus critiques, la mère patrie n'avait prêté au Cap plus qu'une faible brigade de son armée; mais l'entretien d'un corps spécial recruté dans le pays (*Cape-Infantry*), les fréquentes convocations de milices, d'auxiliaires indigènes, enfin les frais d'administration formaient, additionnés depuis la conquête, une grosse somme, quatre fois la valeur, disait-on, de toute la colonie largement estimée. Un terrible homme, M. Gladstone, passé chancelier de l'Échiquier après son bref séjour au *Colonial Office*, manifestait le ferme propos de ne plus donner un sou. Ainsi ne l'entendait point un parlement peu flatté d'avoir à vivre de satisfactions purement décoratives : ni, ce qui se conçoit, le gouverneur chargé d'inaugurer ce régime. C'était sir George Grey, homonyme, mais non parent du comte Grey dont il a été question. Cet habile administrateur, octogénaire aujourd'hui et retiré en Nouvelle-Zélande, se refusait à faire bonne chère sans argent. En attendant la réunion des chambres, on avait provisoirement fixé le chiffre annuel des dépenses au modeste taux de 2,650,000 francs; la métropole allait reprendre sa liberté financière, rayer de son budget l'entretien des troupes du Cap; il appartenait au parlement colonial de voter tels crédits que de raison en sus de la somme déjà dite, qui représentait le coût de l'administration civile. Or ce parlement disait : pardon, il y a erreur. Si nous sommes toujours les sujets de sa majesté, si nous contribuons encore à la gloire de son empire, nous trouvons juste qu'elle nous défende un peu. Sir George Grey finit par négocier un arrangement. L'Angleterre continuerait à fournir pendant quelques années, huit ou dix, une subvention de 1 million de francs pour les dépenses civiles. Avec cela on ferait des routes, on pensionnerait certains chefs cafres, on encouragerait les œuvres de bienfaisance et d'éducation parmi

les naturels. Le nerf économique et stratégique du pays serait développé, la paix maintenue par un système de largesses bien placées; les noirs trouveraient de l'occupation dans les travaux publics et on les civiliserait. De son côté, le Cap constituerait à l'état permanent ses moyens de défense. Après, il marcherait tout seul.

Ce programme excellent se heurtait à la mauvaise humeur des colons, qui se croyaient joués. Il fallait, pour défrayer un corps dit: « Police montée de la frontière, » 1,250,000 francs. En 1856, le budget passa sans trop d'encombre à la chambre basse, mais non au conseil législatif. Ce sénat de quinze membres n'était presque jamais en nombre suffisant pour voter, et des abstentions voulues l'avaient réduit à cinq présens, dont trois combattaient le crédit. On s'avisa fort heureusement d'aller quérir en ville un sénateur relevant de maladie et bien disposé: il vint sur des béquilles, le haut aréopage se trouva divisé en deux parties égales, — six personnes en tout, — et une septième, le *chief justice*, président de droit, usa de ses prérogatives constitutionnelles pour départager les voix en faveur du gouvernement. La chose était presque amusante.

Tandis que sir George Grey se débrouillait ainsi, lord Derby avait formé à Londres un ministère conservateur. Les théories coloniales des libéraux subissaient une éclipse et la situation du gouverneur du Cap devenait difficile. On le rappela en 1859. Ses administrés pétitionnèrent pour obtenir son retour. Il trouva, en arrivant, le cabinet tory renversé, Palmerston, Russell et Gladstone revenus au pouvoir, fut réintégré dans son poste, et y passa une année de plus.

Son successeur, sir Philip Wodehouse, devait l'honneur d'une nomination si enviée au clan libéral et probablement à des influences de famille; mais c'était un homme autoritaire, perspicace, d'ailleurs, inquiet des séparatismes qu'il voyait poindre derrière les autonomies. Il allait tenter inutilement un retour aux anciennes méthodes, poussé à la réaction quand les conservateurs occupaient le pouvoir, mal vu le lendemain et en fin de compte désavoué. Si, au service d'un cabinet dont il ne partageait pas toutes les tendances, l'occasion s'offrait de montrer de la poigne, sir Philip Wodehouse se retrouvait dans son élément: il frappait dur. Ses débuts le mirent en lumière tel qu'il était, centraliste même en faisant de la décentralisation. Une ancienne dépendance de la colonie du Cap, la Cafrerie britannique, en avait été détachée pour des raisons militaires et placée sous la tutelle immédiate du Colonial Office. Comme elle coûtait gros, M. Gladstone et ses amis aspiraient à se délivrer de cette charge; le moyen le plus simple parut de la repasser aux colons. Mais ceux-ci ne voulaient pas du

cadeau. Le gouverneur n'y alla pas de main morte : il fit intervenir le parlement britannique, obtint un acte d'incorporation que la législature du Cap hésita longtemps à sanctionner. En 1868, les recettes de la colonie avaient fortement baissé. On traversait une crise économique et le déficit s'élevait à 2,275,000 francs. Pour rétablir l'équilibre des finances, les chambres prétendaient rogner sur les traitemens de tous les fonctionnaires publics, y compris celui du gouverneur, qui émargeait alors comme aujourd'hui au budget local. Sir Philip Wodehouse conseillait un impôt modéré sur la propriété foncière et le revenu, avec la création d'un papier-monnaie garanti. Lord Derby et M. Disraeli l'appuyaient cordialement lorsqu'un nouveau tour de roue ramena aux affaires le parti libéral. Le moment était bien mal choisi pour demander de l'argent aux colons; néanmoins M. Gladstone, fidèle à ses principes et devenu premier ministre, insista sur la nécessité de porter à leur compte la dépense d'une garnison britannique. De manière qu'on se saignerait à blanc, qu'on sortirait la planche aux assignats pour payer les soldats de la reine ! Ces propositions furent rejetées, la dissolution suivit, et les élections se firent sur un projet de loi du gouverneur tendant à remplacer les deux chambres par une seule, de trente-six députés. Sa propre influence serait renforcée.

Quand le parlement colonial se réunit de nouveau, en 1870, sir Philip Wodehouse eut à lui communiquer une dépêche du secrétaire d'État, lord Granville, peu agréable pour celui qui en donnait lecture. On y déclarait poliment que jamais le ministère n'avait compté sur le succès du bill rédigé par le gouverneur, et ce bill, précisément, n'avait pas encore subi l'épreuve de la discussion ! Mais il n'avait pu résister à celle d'un appel aux électeurs : on le savait perdu d'avance. Tellement perdu que lord Granville parlait déjà du successeur (non encore choisi) de son malchanceux subordonné. Par contenance, sir Philip crut devoir néanmoins introduire son projet ; il échoua, bien entendu, et quitta son poste peu de semaines après.

Avant de partir, du moins, il se vengea. Son chef lui avait infligé publiquement l'humiliation la plus cruelle. Lord Granville l'avait contraint de lire et de scander à haute et intelligible voix, aux applaudissemens ironiques d'adversaires victorieux, des phrases dans le goût suivant, condamnation de sa politique, à lui l'inférieur contenu par le respect :

« Si le gouvernement ne parvient pas à s'assurer le concours de la législature, il faudra que la législature soit mise à même de s'assurer la coopération du gouvernement. Si les colons ne veulent pas être gouvernés, — et je suis loin de blâmer leur désir de veiller à leurs propres affaires, loin aussi de mettre en question

leur capacité pour cela, car c'est une chose que rarement on juge bien avant de l'avoir éprouvée, — il s'ensuit qu'ils devront accepter la responsabilité de gouverner. »

C'était peut-être d'une logique irréprochable; mais quand on savait le fond des choses, l'origine de la constitution du Cap, les causes de cette superbe indifférence affichée par le secrétaire d'État, les fautes passées et les périls à venir, on pouvait enfoncer un dard même à travers la cuirasse de l'optimisme le plus dédaigneux. Sir Philip Wodehouse se donna le facile plaisir de déshabiller la politique des autres comme on avait dévêtu la sienne, et, devant le même parlement, devenu silencieux, il flagella l'équanimité de lord Granville avec une vigueur de bon sens qui ne le cédait en rien à celle du ministre :

« Je me souviens du temps, disait-il, où l'extension du gouvernement responsable aux colonies commença d'attirer l'attention. Des personnes, en Angleterre, sachant peu de chose des colonies, et sans qu'on les eût exactement renseignées sur leur situation, furent fascinées par l'idée de propager les institutions britanniques à travers tout le domaine de la Grande-Bretagne. Elles ne voyaient pas que le principe même de la responsabilité est contraire à l'existence d'une colonie, ou, pour parler plus justement, d'une dépendance. Elles ne se rendaient pas compte qu'un ministère colonial, existant de par sa responsabilité envers ses propres constituans, ne saurait obéir en même temps à un gouvernement impérial; — que le jour de la collision doit venir; — que par évasion prudente ou soumission ce dénoûment peut être retardé, mais qu'il est, tôt ou tard, inévitable; — qu'une telle forme de gouvernement convient seulement aux communautés qui désirent ou prévoient leur séparation de la mère patrie, à une date peu distante, soit par transfert à une autre puissance, soit par la fondation d'un État indépendant; — que là où cette séparation n'est pas convoitée ou envisagée, le gouvernement de parti cesse de paraître expédient. »

En écoutant ces paroles, quelles réflexions devaient se faire les représentans du Cap? Ne se disaient-ils pas tout au fond de leur conscience que sir Philip Wodehouse avait mille fois raison? Malgré de longs désaccords, il emporta leur estime. Les adieux qu'il leur fit dans son discours de prorogation mêlaient une note plus émouvante de mélancolie voilée à l'inoubliable dignité de son attitude :

« Je n'ai jamais été un *colonial* dans l'acception ordinaire du terme, mais j'ai été, ma vie durant, un serviteur de la couronne britannique dans les colonies. Toutes mes sympathies sont pour l'étroite connexion des colonies avec l'Angleterre, et le mouve-

ment actuel vers la dissolution de ces liens m'est, pour ma part, très mal venu.. Dans l'exercice du jugement qui vous appartenait de plein droit, vous avez décidé le rejet de mes propositions, vous avez préféré garder une forme de gouvernement peu satisfaisante, et le relâchement des liens que j'aurais voulu maintenir est déjà commencé. Les ordres pour le retrait des troupes ont été donnés; il n'y a pas d'apparence qu'on les contremande. Nul doute, dès lors, que votre futur gouvernement, quel qu'il soit, ne doive s'inspirer du principe d'une entière dépendance de soi-même, et je lui souhaite bien sincèrement un succès sans mélange... L'organisation du nouvel ordre de choses sera facilitée par le passage de l'administration, de mes mains à celles de quelque autre qui peut-être se fera une idée plus encourageante des résultats probables... *La fiction d'un intérêt impérial dans ces contrées (car c'est là, depuis longtemps, une fiction) a pris fin. Tout ce qui s'y fera désormais devra être de nom, comme déjà en réalité, chose d'importance coloniale seulement.* »

Après ce départ, de nouveaux personnages entrent en scène et le rideau se lève sur un troisième acte. L'ère du régime absolu s'est close par la quasi-insurrection de Cape-Town. Celle du parlement sans le parlementarisme a fini avec le mandat de sir Philip Wodehouse. Celle du *self-government* va commencer.

Au Colonial-Office, lord Kimberley a remplacé lord Granville. Il y apporte les mêmes vues avec moins de raideur. Au Cap, sir Henry Barkly débarque appelé d'Australie, où il vient de s'habituer au maniement d'une colonie autonome. L'Australie est restée, depuis lors, l'école préparatoire des gouverneurs et hauts commissaires envoyés dans l'Afrique du Sud.

Dans ses instructions datées du 17 octobre 1870, lord Kimberley disait :

« Le gouvernement de Sa Majesté n'oublie pas que l'existence, dans les limites de la colonie, d'une nombreuse population indigène, numériquement supérieure aux habitans d'origine européenne, et en connexion avec des tribus similaires en dehors du territoire britannique, y rend le jeu du gouvernement responsable plus difficile que dans les colonies où la population blanche prédomine. Néanmoins il est d'opinion qu'en somme les colons agiraient sagement en adoptant les principes de *self-government* appliqués en Australie et dans la partie britannique de l'Amérique du Nord. »

C'était indiquer, en effet, le nœud du problème. Grâce à une série d'annexions, les blancs se voyaient alors dans la proportion

de 1 contre 2 sur environ 700,000 âmes. La constitution de 1853 avait créé un large électorat politique, ouvert en principe aux gens de couleur. Ne risquons-nous pas, pensaient les colons d'origine hollandaise, de disparaître écrasés sous les masses compactes, illettrées, qu'on se propose sans doute de mettre en ligne contre nous? Irons-nous abuser du concours des noirs, se disaient à leur tour les Anglais, et sommes-nous bien sûrs de saisir, de garder la suprématie à un autre prix?.. Personne ne contestait, en théorie, la nécessité d'une réforme; mais les uns voulaient, avant tout, reviser la constitution, restreindre le droit de suffrage, ou prendre au moins des sûretés sous forme de règlemens électoraux; les autres ne voyaient de salut que dans la division du pays en deux ou trois provinces fédérées, et c'étaient les Anglais, désireux de regagner par leur supériorité dans l'Est une prépondérance qu'ils s'exposaient à perdre au sein de la colonie restant une. Le cabinet impérial encourageait les fédéralistes. Il recommandait à sir Henry Barkly une étude attentive de l'organisation du *Dominion* canadien. On sait que cette idée perçait déjà dans l'institution de la chambre haute. Voilà où en étaient les esprits lorsque, d'accord avec le gouverneur, un député de race britannique, M. Molteno, *leader* du parti libéral, proposa, en 1871, l'adoption du régime parlementaire, c'est-à-dire du principe de la responsabilité ministérielle. Sa motion, amendée après un vif débat et sur les instances de ses amis dans le sens du fédéralisme, fut combattue par les Hollandais et approuvée à la chambre des représentans, mais repoussée au conseil législatif. La majorité favorable, dans la chambre basse, avait été de 5 voix sur 57 votans, maigre succès.

On ne se laissa pas décourager, on travailla l'opinion, le bill fut réintroduit l'année suivante, et le projet de fédération, qui avait tout compromis, renvoyé à une commission d'enterrement.

Cependant l'opposition croissait. Quelqu'un, écrivant pour un gouvernement étranger, résumait ainsi la lutte des partis en présence :

« Nous sommes fatigués, disent les orateurs du parti libéral (anglais), d'être gouvernés exclusivement par des étrangers envoyés d'Angleterre, ne connaissant ni les lois, ni les habitudes de la colonie, n'ayant aucun intérêt qui les y attache, et que nous sommes forcés de subir, même lorsqu'ils ont perdu la confiance du pays et de la chambre. C'est surtout à l'établissement du régime responsable que le Canada, l'Australie, doivent leur prospérité : imitons-les. — Nous admettons, répond le parti conservateur (hollandais), le principe du gouvernement responsable, mais nous soutenons

qu'il n'est pas encore temps de l'introduire ici. Les trois quarts de la population se composent d'indigènes étrangers à toute civilisation. Sur 496,000 habitans, au dernier recensement partiel, 65,607 savaient lire et écrire, 28,826 lire seulement. Même parmi la population blanche, il n'existe pas d'élémens comparables aux hautes classes non-seulement de l'Angleterre, mais de l'Australie et du Canada; où trouver au Cap des hommes jouissant d'une fortune assez indépendante pour pouvoir consacrer leur temps aux affaires publiques sans l'espoir d'en tirer quelque profit? D'ailleurs, la colonie n'est pas représentée dans la chambre d'une manière équitable. Certains districts ont un député pour 1,100 électeurs, d'autres un pour 200. Il est aussi à remarquer que ce sont les districts où il y a le plus de richesse et d'éducation (l'Ouest) qui sont les plus opposés à l'établissement du gouvernement responsable. »

Ce qui inquiétait plus ou moins tout le monde, c'était la perspective de ne plus pouvoir en rien compter sur l'appui matériel de la métropole dans les circonstances difficiles où l'on allait entrer. Enfin, le bill du gouverneur fut voté à l'assemblée par une majorité de 10. Restait l'autre chambre, citadelle de la résistance. Allait-elle fermer ses portes pour la seconde fois?

Le pointage était facile à établir. On avait augmenté le nombre des sénateurs depuis quelques années, mais sans dépasser vingt et un.

Ce calcul ne permettait pas d'espérer l'adoption du projet de loi qui abandonnait à la colonie le gouvernement de ses affaires.

Ainsi l'obstacle venait maintenant du côté où il n'y avait plus qu'à recueillir le bienfait! Cette population hollandaise qu'on aurait dû croire impatiente de secouer ses dernières entraves préférait des lisières. Car il ne fallait plus s'y méprendre : on lui faisait la mariée trop belle. Ce qu'elle avait déjà, un régime lui donnant les moyens « d'obstructionner » à son aise, sans responsabilité, lui suffisait parfaitement. Mais, à Londres, quel scandale si tout finissait en eau de boudin! Quelle revanche pour sir Philip Wodehouse! Le public renoncerait à comprendre. Les chambres s'étonneraient. Le parti conservateur raillerait agréablement, et lord Kimberley pouvait prendre son chapeau et sa canne pour tourner le dos à Downing-Street. En cet instant psychologique, sir Henry Barkly ne garantissait rien.

Ce fut alors que deux sénateurs, dont un hostile, mais quelque peu ébranlé, tinrent à Cape-Town une consultation d'électeurs. L'un était feu le docteur Hiddingh, médecin et millionnaire. L'autre, toujours vivant et en bonne santé, M. de Roubaix, descen-

dant de réfugiés huguenots, et, à ce qu'il paraît, des anciens seigneurs de Roubaix et Tourcoing. Il porte *d'argent à dix-huit merlettes de sable, posées cinq et quatre, au chef de gueules, l'écu timbré d'une couronne de marquis avec la devise : D'ores en avant.*

L'un et l'autre représentaient les districts de l'Ouest ; M. de Roubaix, en particulier, était populaire à Fransche-Hœk, le « coin français, » vallée où abondent les Duplessis, les Dutoit, les Roux, les Malan, les Malherbe, les Faure, les de Villiers, toute la pléiade des arrière-neveux de nos religionnaires. On a vivement reproché à ces deux membres du conseil législatif le choix qu'ils firent de la ville du Cap pour leur meeting, dont l'effet devait être décisif à leurs propres yeux. Cape-Town n'est plus, de nos jours, une cité hollandaise, mais anglo-malaise. De quel droit son avis pouvait-il prévaloir sur celui des campagnes? pourquoi deux hommes, mandataires de toute une région, accordaient-ils cette importance à un seul collège? est-ce que les clameurs d'une poignée d'Asiatiques changeaient rien à l'état d'une question parfaitement connue, fixée, débattue et ressassée depuis deux ans? Mais ces Asiatiques, les Malais, issus d'anciens esclaves, témoignaient alors à M. de Roubaix une confiance qui le liait en retour. Beaucoup étaient électeurs. Ajoutons que M. de Roubaix, orientaliste, a rempli les fonctions de consul-général de Turquie (1).

Au sortir de cette réunion, nos deux sénateurs se déclarèrent édifiés; ils voteraient pour le régime parlementaire. Toutefois le bill, déjà ratifié par une chambre, franchit bien juste les barrières de l'autre, puisque ce fut à la différence d'une voix, celle de M. de Roubaix. On peut appeler ce Franco-Hollandais austral le Wallon de l'Afrique du Sud.

Le changement de système s'opéra fort simplement, au moyen d'un acte très court. De quoi s'agissait-il? De rendre les ministres, ou, comme ils se nommaient encore, les membres du conseil exécutif, éligibles au parlement. Le reste serait sous-entendu. Du jour où le gouverneur pourrait choisir ses conseillers dans les chambres, il se garderait bien de les prendre ailleurs ; personne n'accepterait plus un portefeuille sans passer par l'élection. Les ministres, faisant partie des assemblées, dépendraient toujours de la majorité. Un préambule disait que le but de cette innovation était d'introduire « le mode d'administration exécutive communément appelé gouvernement responsable. » Rien de plus. Seulement l'au-

(1) Nous sommes redevable à M. de Roubaix de divers documens qui nous ont été d'un précieux secours pour cette étude.

diteur général des comptes était exclu du cabinet, comme le collecteur des douanes, et on les remplaçait par les chefs de deux départemens créés, le commissaire des travaux publics et du domaine, le secrétaire aux affaires indigènes. Ceci laissait à cinq le nombre des ministres.

Sous ce régime, le gouverneur est le seul fonctionnaire relevant du pouvoir métropolitain, et encore, bizarre inconséquence, est-il payé par la colonie. Les ministres nomment à tous les emplois, administrent sous leur responsabilité personnelle. Enfin il y a là un parlement aussi maître chez lui que son grand aîné des bords de la Tamise, légiférant dans son ressort avec la même indépendance. La sanction royale a été réservée; toutefois la couronne anglaise ne s'est jamais mise en conflit avec le parlement colonial. Reste, il est vrai, l'omnipotence que le parlement britannique lui-même réclame en doctrine partout où le soleil éclaire un morceau de l'empire; et voilà précisément le germe des difficultés futures.

Quand les lampions s'éteignirent sur la rampe déserte, quand le sénat eut apostillé l'acte de 1872 avec la devise de M. de Roubaix: *D'ores en avant*, — un groupe bruyant envahit tout à coup la *parade* de Cape-Town, vaste place servant aux revues militaires. On fit un grand monceau de bois mort et de paille; dessus, on plaça deux mannequins et on y mit le feu. L'un des bonshommes ainsi brûlés en effigie brandissait cet écriteau: « de Roubaix; » l'autre: « docteur Hiddingh. » Ce fut la vengeance du parti hollandais. M. de Roubaix, surtout, fut frappé d'ostracisme. Privé de son siège, atteint dans sa fortune, son vote agréable au gouvernement anglais ne lui a pas porté bonheur.

Mais les temps sont bien changés. Le parti hollandais avait dit comme le grand-prêtre troyen: Je crains les Grecs jusque dans leurs présens. Aujourd'hui, après dix-huit ans d'expérience, il ne regrette plus son échec d'alors. Il s'est fait au régime parlementaire, il l'exploite, il y gagne, et c'est du côté anglais qu'on attaque ce mode de gouvernement avec des phrases empruntées au défunt boulangisme.

Si quelqu'un touchait à l'arche sainte de 1872, qui brûlerait-on? Ce serait peut-être un roi ou une reine. Supposons que, malgré son grand âge, M. Gladstone reprenne le harnais des affaires, et que sa fierté d'Anglais, un jour ou l'autre, ne lui permette pas d'aller jusqu'au bout de son libéralisme colonial, — ce serait peut-être M. Gladstone.

En tout cas, le premier à frotter l'allumette serait certainement un Hollandais du Cap.

III. — PREMIERS RÉSULTATS DE L'AUTONOMIE.

Peu après son émancipation, le Cap se mit sur les bras une guerre cafre. Des mesures sans doute imprudentes provoquèrent le soulèvement des Gaïkas ou Xalékas, mince peuplade. Il était bien entendu que le faible détachement de l'armée anglaise laissé en garnison à Cape-Town, par faveur, ne devait en rien prêter son concours dans une affaire comme celle-ci. Autonomie oblige. Celle-ci était un peu forcée, mais n'importe. J'ai de votre aptitude au gouvernement de soi-même, disait l'Angleterre aux colons, une si haute idée que je vous crois aussi très capables d'imposer à coups de victoires votre gouvernement aux sauvages, et que je vous refuse absolument mon aide. Or l'unique force coloniale alors disponible, la seule sérieuse, du moins, était un corps de police monté, à l'effectif d'un bataillon, éparpillé sur une frontière comme de Belfort à Metz. Les Xalékas ne manœuvraient pas précisément comme des Prussiens; cependant, ils en surent assez pour rendre désagréables les escarmouches d'Ibéka et d'Oumzintzani. La police montée, appuyée de quelques francs-tireurs, ne se montra pas en mesure d'étouffer la rébellion; une panique s'ensuivit. Des volontaires au nombre d'un millier répondirent à l'appel du gouvernement; mais le gouverneur, sir Bartle Frere, jugea indispensable de les faire soutenir par des soldats réguliers, deux bataillons, une section navale et de l'artillerie. Il fut approuvé à Londres parce que le pouvoir y avait changé de mains et la politique d'orientation. Lord Beaconsfield ne perdit pas cette occasion d'établir que le système d'un prédécesseur tenait mal ses promesses. Tout rentra dans l'ordre, et, subsidiairement, le premier cabinet responsable paya de sa démission le premier fiasco militaire du régime autonome.

On pourrait dire, puisqu'on a vu la genèse de l'autonomie: « Ainsi fut le soir, ainsi fut le matin : ce fut le premier jour. »

Dans le cours de la session de 1878, le parlement vota un ensemble de mesures proposées pour la défense du pays. On refondit et augmenta la police montée, sous le nom de *Cape mounted riflemen*. On légiféra sur la milice, qui continua de s'appeler *Burgher Wehr*, comme à l'époque hollandaise; *Land Wehr* aurait paru trop germanique. Tous les blancs, d'après cela, devaient le service de dix-huit ans à cinquante ans, avec les exceptions de rigueur. C'était admirable; seulement, on se contentait de créer un corps de *yeomanry*, milice spéciale, sur la frontière de l'Est, et de réglementer l'institution d'une armée de volontaires sur le modèle an-

glais. La *Burgher Wehr*, force essentiellement hollandaise, resta théorique; elle n'existe encore, à l'heure qu'il est, que sur le papier et au fond d'un carton scellé à la cire. En même temps, le ministère fut autorisé par un acte des chambres à interdire dans certains territoires, qu'il désignerait, le port sans permis des armes à feu. C'était en perspective le désarmement des noirs. L'exploitation des mines de diamans récemment découvertes attirait alors de nombreux indigènes dans le « Griqualand occidental, » province encore indépendante de la colonie et directement administrée par l'autorité impériale. Il n'y avait pas dans ce pays de loi restrictive du commerce des armes et munitions, comme partout ailleurs, en sorte que les chefs de tribus y envoyaient leurs hommes pour se procurer des fusils avec l'argent qu'ils gagneraient. Une insurrection anodine en Natalie montrait déjà les inconvéniens de cet état de choses, et le ministère, n'ayant pas à intervenir dans le Griqualand, se réservait d'enlever aux nègres, chez lui, les dangereux instrumens qu'on leur vendait, à côté, sous les auspices de l'Angleterre. Ces sauvages, incapables de saisir notre subtile logique, allaient naturellement brûler leur poudre. En 1879, Morosi, chef subalterne de la tribu des Bassoutos, refusa l'impôt et se retrancha sur une montagne. La position était forte avec, de trois côtés, des parois à pic, avec une pente raide que barraient des murs en étagement percés de meurtrières. Néanmoins, de vraies et bonnes troupes auraient pu s'emparer assez vite de cette redoute naturelle, même peu nombreuses. Le cabinet colonial voulut essayer sa *yeomanry* de fraîche date. L'artillerie comptait cinq pièces, dont un mortier frappé de la légende: « George Rex, 1802, » suspect d'avoir décoré le perron du musée de Cape-Town. Deux attaques échouèrent; le siège dura onze mois; il fallut rappeler la *yeomanry;* enfin trois cent cinquante *Cape mounted riflemen* réussirent dans un assaut nocturne avec l'aide de cinq cents noirs et de vingt-cinq francs-tireurs.

Ce n'était qu'un commencement.

On avait à peine entamé cette tribu des Bassoutos, laborieuse et guerrière, une des plus remarquables de l'Afrique du Sud. Elle se souvenait d'avoir jadis ramené à coups de fusil, sur le plateau de Bérée, l'armée anglaise du général Cathcart. La pénible capture du fort de Morosi n'était pas pour lui inspirer une grande crainte des troupes coloniales. Si elle n'avait plus à sa tête l'intelligent Mochech, fondateur de son unité, des chefs énergiques comme Masoupa pouvaient encore conduire ses légions à la victoire, et précisément, un affreux désastre semblait établir l'égalité du noir et du blanc sur les champs de bataille. C'était la journée d'Isand-

chlovana, où les bandes de Ketchvayo venaient de détruire tout un bataillon d'infanterie britannique au Zoulouland.

Les symptômes d'une fermentation générale des tribus engagèrent M. Sprigg, premier ministre, à ne pas différer plus longtemps la mise en vigueur du *Peace preservation Act* chez la grande peuplade du Nord. Celle-ci, en effet, relevait du Cap depuis quelques années. Il s'était passé là ce qui arrivait toujours. Une série de secrétaires d'État, dans les cabinets libéraux antérieurs à 1866, avait prudemment écarté les demandes de protectorat de l'habile Mochech, en dernier lieu lord Cardwell. Sous les conservateurs, d'autres dispositions avaient prévalu, on avait annexé le pays à l'empire sans l'attribuer à telle ou telle colonie. Finalement les libéraux s'en étaient débarrassés en le donnant au Cap, un an avant l'institution du gouvernement responsable. Une proclamation du 6 avril 1880 ordonna donc le désarmement des Bassoutos. Le pendule compensateur de la politique métropolitaine marquait à ce moment l'heure Beaconsfield. Vingt-deux jours après, il marquait l'heure Gladstone. Les Bassoutos, qui croyaient à l'esprit de suite du gouvernement impérial, mais avec des variations et des intermittences, respirèrent. La colonie ne serait pas soutenue. Quelques-uns déposèrent leurs fusils dans les magistratures. Ils furent razziés par les autres. Un détachement expédié à la rescousse s'arrêta bloqué tout aussitôt. Vers la fin de septembre, le pays se trouvait en pleine révolte. Avec 2,000 miliciens, des volontaires, des contingens noirs, une armée ou plutôt un rassemblement se constitua, et alors vinrent des escarmouches sans résultat sérieux, qui ne servirent qu'à démontrer le manque de cohésion et d'instruction de ces troupes. Mafeteng, à quelques kilomètres seulement de la frontière, devint le point de concentration; jamais on ne put aborder l'intérieur montagneux ni même dépasser une ligne stratégique très judicieusement choisie par l'adversaire.

D'après des informations par nous recueillies sur le théâtre même de cette guerre, il y aurait eu en ligne jusqu'à 7,000 blancs et 10,000 auxiliaires indigènes. Cela semble exagéré, mais la dépense, en tout cas, fut excessive. On payait les volontaires sur le pied de 4 à 5 francs par jour. Il y avait alors, de par la colonie, une trentaine de nos compatriotes ne demandant pas mieux que de se faire casser la tête à ce prix. Citoyens un peu mélangés peut-être, mais, au demeurant, les meilleurs fils du monde. Enrôlés, ils partirent de Cape-Town en chantant la *Marseillaise*, et un gérant du consulat de France fut trop heureux, plus tard, d'en rapatrier quelques-uns sur la Nouvelle-Calédonie.

Un trente et unième, mais celui-ci vaillant soldat, servit dans le

corps régulier des *Cape mounted riflemen*. Ce fut un des rares blessés de cette singulière campagne. Il s'appelait le capitaine Vincent.

De malicieux Bassoutos racontent qu'à l'affaire de Kalabane un officier d'artillerie volontaire, *ancien élève de l'école de Woolwich*, adossa une superbe pièce de 4, complètement neuve, bourrée de mitraille jusqu'à la gueule, contre une paroi de rochers. Au premier coup, l'affût vola en morceaux. L'ancien cadet de Woolwich avait oublié, depuis le temps, que les canons reculent !

Avec ses talens d'administrateur et son énergique volonté, M. Sprigg n'était pas coupable de ce gâchis; mais responsable, son ministère l'était, et il se retira. Ce fut le deuxième cabinet victime de l'autonomie. Ainsi fut le soir, ainsi fut le matin : ce fut le deuxième jour.

Quel déplaisir pour les hommes d'État du parti libéral anglais, menacés maintenant d'expier fort cher leur passion d'économie quand même ! « S'il devenait nécessaire, écrivait lord Kimberley, que les troupes impériales entrassent en campagne et se portassent au secours des forces coloniales pour remédier aux conséquences de mesures que le gouvernement de Sa Majesté n'a pas approuvées, le système du *self-government*, combiné avec la *self-defence*, qui avait fini par être appliqué en ces derniers temps, aurait échoué, et une revision des conditions dans lesquelles sont administrés les territoires indigènes actuellement régis par la colonie pourrait devenir inévitable. » Mais il s'agissait justement d'empêcher la chose; le secrétaire d'État complétait ses instructions par ces lignes significatives : « Vous n'aurez pas de peine à comprendre qu'en ce qui concerne généralement la colonie du Cap, le retrait ou même la suspension temporaire ou la modification du gouvernement responsable ne seraient point du nombre des mesures que le gouvernement de Sa Majesté pourrait avoir en vue. »

Ainsi, pas d'intervention matérielle, mais la paix. Que restait-il comme moyen? La diplomatie; et comme ressource? L'humiliation. Le nouveau gouverneur, sir Hercules Robinson, était souple et avisé, *home ruler* d'instinct par ses origines et ses alliances irlandaises, rompu au métier par divers stages. Il se dédoubla : « Je suis, disait-il aux Bassoutos, président d'une espèce de république (celle qui diffère d'une colonie); je dépends de mes ministres; ne vous montrez pas trop exigeans, soyez gentils, et nous nous entendrons. » Puis il se tournait vers le Cap : « Je relève du gouvernement de Sa Majesté. J'ai mes ordres. Ne vous montrez pas trop pointilleux; soyez raisonnables, et tout ira bien. » Quand il ne voulait pas comprendre, il disait aux uns et aux autres : « Un

instant! Est-ce à l'ambassadeur de la reine ou au fonctionnaire ornemental que votre discours s'adresse? Souffrez, selon le cas, que je change d'habit. » C'était une comédie, mais une commodité. Sir Hercules Robinson cumulait, en effet, le titre de gouverneur avec celui de haut-commissaire, et ne l'oubliait pas.

Après plus d'un an d'hésitations, de stériles pourparlers et de fausses manœuvres, le parlement du Cap, saisi de dégoût, vota la désannexion du Bassoutoland. L'Angleterre, populaire chez les noirs parce qu'elle ne se piquerait pas de trop les administrer, accepta le pays, mais aux conditions suivantes :

La colonie verserait tous les ans un subside d'entretien équivalent à la somme des droits de douane perçus dans les ports sur les marchandises à destination du territoire bassouto, — 500,000 francs en moyenne.

Et si les Bassoutos, un beau jour, n'appréciaient plus l'avantage de posséder dans leur sein des résidens anglais, qui les laisseraient d'ailleurs bien tranquilles, la Grande-Bretagne ne serait pas tenue de leur continuer sa protection.

Il adviendrait ce qui pourrait.

A ce marchandage long et pénible, tout le monde avait souffert dans sa dignité, hormis les sauvages. Les finances coloniales étaient ruinées pour longtemps. L'Angleterre, tout en tirant ses grègues du mieux possible, reprenait moralement le fardeau qu'elle avait secoué. Et le nouveau régime du Bassoutoland, qui dure encore par des miracles de patience, est à la merci du hasard.

Le cabinet qui avait remplacé celui de M. Sprigg, un cabinet présidé par sir Thomas Scanlen, en fut si malheureux qu'il rêva de rendre aussi à la Grande-Bretagne d'autres objets ayant cessé de plaire. C'étaient le Transkei, le Bomvanaland, le Tembouland, le Noman's land et quelques semblables *lands*, habités par des Cafres dans l'est du pays. Mais les grands magasins de Londres ne reprennent pas toujours la marchandise portée. Au Cap, le parti hollandais commençait à se sentir des ailes; il ne voulait pas, en prenant son essor, choir du nez sur le sol. La colonie ne pouvait confesser ainsi un manque de force assimilatrice. On jeta les hauts cris; le phylloxera, qui venait de faire son apparition, servit de prétexte, et le ministère Scanlen tomba, troisième victime de l'autonomie.

Ainsi fut le soir, ainsi fut le matin : ce fut le troisième jour.

Mais le quatrième allait venir.

***

DEUX PETITS TAMBOURS

RÉCIT DE LA VIE MILITAIRE DANS L'INDE.

Et un petit enfant les conduira.

Sur le tableau de l'infanterie légère, ce régiment porte un autre nom, mais dans toutes les casernes, dans toutes les cantines, on ne le connaît que par son sobriquet significatif de *Fore and Aft* (De l'avant à l'arrière). Peut-être avec le temps accomplira-t-il quelque haut fait qui rendra honorable cette nouvelle désignation ; quant à présent, il en est profondément honteux et tout individu qui l'interpelle ainsi met sa tête en péril. Un chuchotement sur les soldats du *Fore and Aft* les fera sortir en masse dans la rue, l'arme au poing, prêts à tout. Leur excuse, c'est qu'après avoir rechigné sur la besogne, ils ont fait de leur mieux pour l'achever en bon style ; n'importe. Leur monde sait qu'ils furent publiquement traités de lâches, roués de coups et poussés l'épée dans les reins. Les hommes le savent, leurs officiers le savent et aussi les Horse-Guards. Vienne la prochaine guerre, l'ennemi l'apprendra à son tour et à ses dépens. Deux ou trois régimens de ligne ont sur leur nom une tache noire qu'il s'agit d'effacer, coûte que coûte, et les troupes contre lesquelles ils feront cette lessive passeront un mauvais quart d'heure.

Officiellement, le courage du soldat anglais est supposé être à toute épreuve, et c'est, en effet, la règle générale. Les exceptions sont décemment ensevelies à l'écart ; il faut le laisser-aller des propos de table que comporte un *mess* après minuit pour qu'on se permette d'y faire allusion. Alors vous surprenez des récits

étranges et terribles de soldats refusant de suivre leurs chefs, d'ordres donnés par qui n'en avait pas le droit, de hontes enfin qui, sans la chance persistante de l'armée britannique, eussent pu aboutir à un éclatant désastre. Ce sont des histoires désagréables à entendre, et leurs narrateurs les racontent tout bas, au coin du feu, tandis que le jeune officier courbe la tête et pense en lui-même que, Dieu merci, ses hommes à lui ne se comporteront jamais de la sorte.

Le soldat anglais n'est pourtant pas sans quelques excuses quand par hasard il faiblit; mais de cela nous ne conviendrions jamais à portée de ses oreilles. Un général d'intelligence ordinaire perd bien six mois à saisir les finesses du genre de guerre qu'il peut avoir à diriger; il arrive qu'un colonel se trompe du tout au tout sur les capacités de son régiment pendant les trois mois qui suivent l'entrée en campagne; même le commandant d'une compagnie ne débrouille souvent qu'à la longue l'humeur et le tempérament de la poignée d'hommes dont il a charge. Pourquoi blâmerait-on si fort le soldat et plus particulièrement le soldat d'aujourd'hui de n'être pas d'emblée à la hauteur de son devoir? Qu'on le fusille ou qu'on le pende pour y avoir manqué, d'accord! C'est un stimulant nécessaire. Mais on ne doit pas l'injurier dans les journaux, — ceci est une dépense plus qu'inutile de papier et de style.

Pauvre diable! Il aura été au service de l'impératrice des Indes quatre années peut-être, et il le quittera dans deux ans. Il n'est pas héréditairement pénétré des délicatesses du point d'honneur, et quatre ans ne suffisent pas pour l'affermir, pour lui apprendre quelle chose sacrée c'est que son régiment. Il aime à boire, il aime à s'amuser; dans l'Inde, il aspire à faire des économies, et d'abord il n'a aucun goût pour les glorieuses blessures. L'éducation qu'il a reçue lui permet tout juste de comprendre à demi la portée des ordres qu'on lui donne; par exemple, si on lui commande de se déployer sous le feu de l'ennemi, comme prélude à une attaque, il comprend très bien qu'il court le plus grand risque d'être tué en se déployant et qu'on le sacrifie pour gagner dix minutes. Il peut alors ou bien obéir avec un entrain désespéré, ou bien hésiter, ou bien fuir, selon la discipline sous laquelle il aura vécu pendant quatre ans.

Armé de connaissances imparfaites, doué pour son malheur d'un rudiment d'imagination, possédé de cet égoïsme intense qui caractérise l'homme du peuple, sans appui moral au régiment, ce garçon est jeté à l'improviste en présence d'un ennemi qui, dans les contrées orientales, est toujours laid, généralement de haute stature et velu comme un ours, avec cela très bruyant. Si,

regardant à droite et à gauche, il voit de vieux soldats, qui, après douze années de service, possèdent leur affaire, s'il les voit exécuter sans le moindre embarras une charge vigoureuse, il est réconforté tout de suite et il épaule son fusil d'un geste résolu. Sa confiance redouble quand il entend un vétéran qui lui a appris l'exercice avec accompagnement de bourrades, chuchoter à son oreille :

— Attention ! ils vont brailler comme ça pendant cinq minutes, et puis ils se jetteront sur nous et nous les tiendrons par les crins, je ne te dis que ça !

Mais, d'autre part, s'il voit des camarades du même temps que lui pâlir et maugréer, tandis que les capitaines s'égosillent à crier : — Baïonnettes fixes au premier rang ! Ferme donc, ferme ! Couchés tous ! A genoux, le premier rang ! etc., — il commence à perdre la tête. Il la perd davantage lorsqu'un camarade tombe auprès de lui avec un bruit de ferraille et le mugissement d'un bœuf qu'on abat. Pourvu encore qu'il bouge un peu, qu'il parvienne à voir l'effet de son propre feu sur l'ennemi, il prend du cœur, en ce cas, et se laisse gagner par la passion aveugle du combat qui, contrairement à une croyance générale, est accompagnée de frisson et vous secoue un homme comme ferait la fièvre ; mais qu'il reste en place, avec cette diable de sensation de froid au creux de l'estomac, et que, dans ces conjonctures, il entende des ordres qui jusque-là n'avaient jamais été donnés, alors vous le verrez rompre les rangs et de la belle manière ! Or, de toutes les choses qui arrivent sous le soleil, il n'y a rien de plus abominable que la débandade d'un régiment anglais. Lorsque les choses vont au pire, que la panique passe vraiment à l'état d'épidémie, les officiers feraient aussi bien, dans l'intérêt de leur sûreté, d'aller chercher refuge chez l'ennemi. En revanche, si les fuyards se laissent rallier, il y a toutes les chances du monde pour qu'ils donnent du fil à retordre à qui les rencontrera ; ils ne se débandent pas deux fois, on peut en être sûr.

Dans trente ans d'ici, quand nous aurons réussi à éduquer à demi tout ce qui porte un pantalon, l'armée sera une machine sur laquelle on ne pourra guère compter. Elle saura trop et agira peu. Plus tard encore, quand tous les soldats auront atteint le niveau d'instruction de l'officier d'aujourd'hui, elle balaiera le monde, par exemple ! Pour parler net, une armée ne doit être composée que de brutes énergiques et de *gentlemen*, ou plutôt de brutes commandées par des *gentlemen*, afin que la besogne de boucher qui lui incombe soit dépêchée lestement et proprement. On me dira que le soldat idéal doit penser pour son propre compte, soit ! Malheureusement, il débute par penser à lui-même, et c'est un fort

mauvais emploi qu'il donne à son génie. En somme, la recette pour être bon soldat, c'est : 1° se garder d'avoir des idées trop quintessenciées sur la valeur de la vie humaine ; 2° prendre la chance comme elle vient. En outre, il n'est pas mauvais que l'entraînement au métier ait commencé de bonne heure.

Cette digression me ramène au couple de petits bandits les plus fieffés qui aient jamais battu le tambour ou fait crier le fifre dans la musique d'un régiment. Ils terminèrent leur coupable carrière par un acte d'indiscipline flagrante, et furent tués là-dessus. Leurs noms étaient Jakin et Lew, Piggy Lew, l'un et l'autre de rudes effrontés contre lesquels le tambour-major usait des verges plus souvent qu'à leur tour.

Jakin était un enfant mal venu de quatorze printemps et Lew était à peu près du même âge. Quand on ne les surveillait pas, ils fumaient, ils buvaient, ils faisaient le diable. Leurs jurons étaient ceux de la caserne, des jurons crachés de sang-froid entre les dents serrées. Ils se battaient religieusement une fois par semaine. Jakin sortait de quelque ruisseau de Londres, Lew ne pouvait se rappeler rien que le régiment et le plaisir qu'il avait ressenti dès ses premières années à écouter la musique. Il logeait quelque part dans sa petite âme noire un goût naturel pour cet art céleste et avait, d'ailleurs, la tête d'un chérubin, de sorte que les belles dames qui regardaient beaucoup le régiment à l'église l'appelaient *amour* et *petit chéri*, prouvant par là qu'elles n'entendaient pas ses remarques accommodées au vitriol sur leurs manières et leur conduite, tandis qu'il retournait à la caserne se prendre aux cheveux avec Jakin.

Les autres enfans de troupe détestaient ces deux gamins à cause de l'absence complète de logique qui marquait leurs procédés. Jakin pouvait bien assommer Lew à coups de poing ou Lew frotter la tête de Jakin dans la crotte, mais toute tentative d'agression venant du dehors contre l'un des deux se brisait contre leurs forces combinées. Lew et Jakin étaient les gladiateurs du régiment, des gladiateurs assez riches, car ils se battaient à jours déterminés pour le plaisir des soldats, et ces représentations leur valaient de l'argent.

Ce jour-là en particulier, il y avait dissension au camp. Ils venaient d'être une fois de plus punis pour avoir fumé, ce qui est nuisible aux petits garçons qui se servent de tabac de chique, et le grief de Lew était que, Jakin ayant caché la pipe dans sa poche, infectait le tabac, ce qui le rendait évidemment seul responsable des coups de verges dont l'un et l'autre sentaient encore la brûlure.

— Je te dis que j'avais caché la pipe derrière des barriques, affirma tranquillement Jakin.

— Tu es un s... menteur, répondit non moins tranquillement Lew.

— Et toi tu es un s... petit bâtard, reprit Jakin, fort de la supériorité que lui donnaient une absence absolue d'ancêtres.

Or il y a un mot dans le vocabulaire très étendu des casernes qui ne passe pas impunément. Vous pouvez appeler un homme voleur sans rien risquer ; vous pouvez même l'appeler capon sans qu'il fasse autre chose que vous lancer sa botte à la tête, mais vous ne devez le traiter de bâtard que si vous êtes en état de l'en convaincre en lui cassant les dents.

— Tu aurais pu garder ça jusqu'à ce que le dos me cuise moins, dit Lew d'un air chagrin, en se mettant en garde.

— Tiens, ça te cuira davantage, riposta Jakin. — Et il imprima un coup de poing sur le front d'albâtre de Lew.

Tout aurait bien marché et cette histoire, comme disent les livres, n'aurait pas été écrite, si son mauvais sort n'eût amené sur le lieu du combat un grand efflanqué, sans emploi, âgé d'environ vingt-cinq ans, le fils du sergent préposé au Bazar. Il avait grand besoin d'argent et savait que les poches des deux petits étaient bien garnies.

— Encore à vous battre ! s'écria-t-il. Je le dirai à mon père et il fera son rapport.

— Est-ce que ça vous regarde ? répliqua Jakin, dont les narines se dilatèrent aussitôt d'une façon expressive.

— Moi, non pas. Mais vous le paierez cher, ce qui vous arrive assez souvent.

— Comment diable savez-vous ce qui nous arrive ou ne nous arrive pas ? demanda Lew, le blond séraphin. Vous n'êtes pas de l'armée, méchant civil.

Et il opéra une sortie vigoureuse contre le flanc gauche de l'ennemi.

— Comment ! parce que vous trouvez deux *gentlemen* en train de régler leurs affaires, vous venez y fourrer votre vilain nez sans qu'on vous en prie ? Courez vite rejoindre votre métisse de drôlesse de mère, ou nous vous donnerons ce qui vous revient, poursuivit Jakin.

Le grand flandrin usa de représailles en cognant l'une contre l'autre les têtes des deux petits, mais il eut occasion de s'en repentir, Jakin lui ayant porté savamment un coup de coude dans le ventre, tandis que le pied mignon de Lew allait lui meurtrir le tibia.

Ils se battirent, sanglans, essoufflés pendant une demi-heure et, grièvement atteints eux-mêmes, finirent par renverser leur adversaire comme des terriers renversent un chacal.

— Maintenant, dit Jakin tout haletant, tu auras ce qui te revient.

Et il se mit à labourer le visage du vaincu, tandis que Lew dan-

sait à pieds joints sur le reste de sa personne. L'instinct chevaleresque n'est pas très fort chez la plupart des enfans de troupe.

Lamentable à voir était la ruine qui se releva, et grande fut naturellement la fureur du sergent préposé au Bazar.

Les deux tambours, appelés à l'ordre sous l'accusation d'avoir à moitié tué un civil, furent chargés outre mesure par un père altéré de vengeance et par un fils qui mentait. Ils laissèrent, sans hasarder un mot, les nuages de l'évidence s'accumuler au-dessus d'eux.

— Mauvais petits gueux, vous nous donnez plus de mal que tout le reste du régiment ensemble, dit le colonel en colère. Les admonestations sont perdues pour vous et je ne peux guère vous mettre au cachot ou retenir votre solde. Vous serez fouettés de nouveau.

— Pardon, monsieur (1)... Pouvons-nous dire quelque chose pour notre défense, monsieur? demanda la voix aiguë de Jakin.

— Hein? quoi? allez-vous me tenir tête par hasard! s'écria le colonel.

— Non, monsieur. Mais si un individu venait vous chercher, monsieur, et vous menaçait d'un rapport, monsieur, parce que vous avez un bout d'explication avec un ami, monsieur, et essayait de vous extorquer de l'argent, monsieur...

Les assistans éclatèrent de rire.

— Eh bien? dit le colonel.

— Eh bien! c'est ce qu'a fait cet animal-là, monsieur, et il aurait tenu parole si nous ne l'en avions pas empêché. Nous ne lui avons pas fait grand'chose, allez! Et il n'avait pas le droit de venir entre nous, monsieur. Je ne me plains pas d'être fouetté par le tambour-major, ni porté au rapport par n'importe quel caporal, mais je suis,.. mais je ne trouve pas juste, monsieur, qu'un civil ose parler sur le compte d'un homme qui appartient à l'armée.

Un nouveau rugissement de rire secoua l'auditoire. Le colonel cependant resta grave en demandant au sergent-major :

— Quelle espèce de réputation ces garçons-là ont-ils?

— A en croire le chef de musique, répondit cet important personnage, le seul être du régiment dont les deux enfans eussent peur, ils sont capables de tout, sauf de mentir.

— Croyez-vous donc qu'il soit possible d'avoir affaire à un oiseau pareil sans y être forcé? dit à son tour Lew en montrant du doigt le plaignant contusionné.

— L'admonestation pour cette fois, l'admonestation, dit le colonel avec humeur.

(1) L'appellation de *sir* est employée dans l'armée anglaise comme plus respectueuse que le grade même, d'inférieur à supérieur.

Et quand les deux drôles furent sortis, il fit au civil malencontreux une verte leçon sur le péril de se mêler de ce qui ne nous regarde pas, tout en recommandant que le chef de musique veillât un peu mieux à la discipline de ses tambours.

— Si l'un de vous deux vient jamais à la leçon avec une égratignure seulement sur son museau de singe, tonna le chef de la musique, je le dénonce au tambour-major qui ne lui laissera pas de viande sur les os. Entendez-vous ça, diables que vous êtes?

Puis il se repentit de ses menaces, car Lew, pareil à un petit ange en uniforme, avait pris la place d'un des trompettes retenu à l'hôpital et sonnait la charge d'une façon supérieure. Ce petit était tout de bon un musicien et avait plus d'une fois, en ses heures d'exaltation, supplié son maître de lui faire apprendre à jouer de tous les instrumens.

— Rien ne s'oppose à ce que tu deviennes toi-même chef de musique, Lew, dit le brave homme qui composait des valses de sa façon et travaillait nuit et jour dans l'intérêt de la musique du régiment.

— Qu'est-ce qu'il a dit? demanda Jakin après la leçon.

— Il a dit que je deviendrais un fameux chef de musique et qu'on m'offrirait du sherry le soir, au mess des officiers.

— Eh bien! autant dire que tu seras un capon, qui ne se battra jamais. Moi, quand j'aurai fini mon service d'enfant de troupe, je deviens soldat, et le diable m'emporte si je ne suis pas caporal porte-lance un an après, connaissant les choses à fond et dans les coins comme je les connais! Sergent au bout de trois ans... Et je ne me marierai pas, moi! Je tiendrai bon, je regarderai faire les officiers et puis je permuterai dans un régiment qui ne sera pas au courant de toute mon histoire et où rien ne m'empêchera de passer officier, moi aussi! C'est alors que je t'offrirai de mon haut un verre de sherry et tu resteras à faire le pied de grue au milieu de l'antichambre, oui, en attendant que le sergent du mess le remette dans tes sales pattes.

— Comme ça, tu as cru que je voulais devenir chef de musique, imbécile? Que non! Je serai officier aussi bien que toi. Il n'y a rien de tel que d'avoir un but et de le poursuivre, comme dit notre maître d'école. Le régiment ne retourne pas au pays avant sept ans. J'aurai fait du chemin d'ici là, attends un peu!

De cette façon, les deux gamins, préparant leur avenir, se distinguèrent par une conduite irréprochable pendant toute une semaine. En guise de dédommagement, Lew entama une amourette avec la fille du sergent-fourrier, âgée de treize ans, non pas, comme il

voulut bien l'expliquer à Jakin, en vue du mariage, mais pour s'entretenir la main.

Et la brune Christine, mieux connue sous le diminutif de Cris, goûta cette flirtation plus que toutes celles qui l'avaient précédée, et les autres petits tambours enragèrent tous ensemble du succès de leur camarade, et Jakin prêcha sur le péril de s'accrocher à des cotillons.

Mais ni l'amour ni la vertu n'auraient réussi à retenir Lew dans les sentiers du devoir si le bruit n'avait couru tout à coup que le régiment allait être envoyé en service actif pour prendre part à une guerre que nous appellerons sommairement, afin de ne pas nous égarer dans trop d'explications, « la guerre des tribus perdues. »

Des neuf cents hommes que renfermait la caserne, il n'y en avait peut-être pas dix qui eussent vu le feu. Le colonel, dix années auparavant, avait pris part à une expédition de frontière, l'un des majors s'était distingué au Cap, un déserteur de la compagnie E avait aidé à déblayer les rues en Irlande; mais c'était tout. Depuis bien des années, le régiment avait été laissé de côté. Tous les officiers non brevetés avaient moins de trente ans et la masse des soldats comptait de trois à quatre années de service, aucun ne connaissant l'histoire du drapeau, de ce beau drapeau tout neuf qui avait été béni solennellement en Angleterre par un archevêque avant le départ pour l'Inde.

Ils voulaient aller aux avant-postes, ils le demandaient avec enthousiasme, mais ils ne savaient pas ce que c'est que la guerre et personne n'était là pour le leur enseigner.

C'était un régiment d'élite au point de vue de l'éducation, muni de certificats d'étude et où la majorité des hommes savaient mieux que lire et écrire. La plupart sortaient de districts manufacturiers dont la population débordante avait grossi l'armée. Que pouvait-on attendre de ces fils d'artisans laborieux qui, pendant des générations, avaient sué dans des séchoirs, s'étaient voûtés sur des métiers à tisser ou empoisonnés en travaillant le plomb, chétifs ouvriers de fabriques qui avaient trouvé au régiment une bonne nourriture et une sorte de repos, des raisonneurs au demeurant fort dédaigneux de la gent « nègre » et persuadés que ces êtres-là se sauvent dès qu'on leur montre un bâton.

Les officiers supérieurs disaient : — Le régiment n'a pas vu le feu depuis une trentaine d'années; il faut le mettre à son affaire en le chargeant de garder les lignes de communication.

Ce qui eût été fait, si les régimens anglais n'eussent été absolument indispensables, comme troupes de front, les régimens indi-

gènes ne pouvant remplir avec sûreté que des devoirs secondaires.

Au quartier-général, on dit alors :

— Embrigadez-les entre deux régimens éprouvés ; comme cela, ils ne lâcheront pas pied. Rien ne vaut une alarme nocturne et un petit massacre de retardataires pour préparer un régiment à l'entrée en campagne. Attendez qu'ils aient vu couper la gorge à une demi-douzaine de sentinelles.

Le colonel écrivit allégrement que l'esprit de ses hommes lui semblait excellent, que le régiment était tout ce qu'on pouvait désirer ; les majors souriaient avec confiance et les sous-lieutenans valsaient par couples dans la salle du mess après dîner. Mais une consternation profonde logeait au fond des cœurs de Lew et de Jakin. Qu'allait-on faire des tambours? La musique marcherait-elle en avant? Combien de tambours accompagneraient le régiment? Ils tinrent conseil au plus haut d'un arbre tout en fumant.

— Parions qu'ils nous laisseront derrière eux au dépôt avec les femmes. Tu n'en seras pas fâché, toi! dit Jakin d'un ton sarcastique.

— A cause de Cris, n'est-ce pas? Farceur! Qu'est-ce que c'est qu'une femme ou toutes les femmes auprès de la chance d'une bataille? Tu sais que j'ai autant envie de partir que toi, répliqua Lew.

— Oh! que j'aimerais à être clairon! gémit Jakin. Ils vont emmener avec eux Tom Kidd, que je vous colle contre un mur en un tour de main, et ils ne voudront pas de nous!

— Je ne vois qu'une chose à faire. Mettre Tom Kidd hors de service. Tu lui tiendras les mains et je l'assommerai, dit Lew en se tordant sur sa branche.

— Ça nous achèverait. Tu sais bien que nous ne pouvons déjà pas compter sur notre réputation ; elle ne vaut rien. Si la musique reste au dépôt, nous ne partons point, il n'y a pas d'erreur ; s'ils emmènent la musique, nous pouvons encore être réformés pour cause de santé. Es-tu seulement bon pour le service, toi, Piggy? demanda Jakin en labourant les côtes de son camarade avec force.

Piggy Lew répondit par un juron affirmatif en ajoutant :

— Le docteur dit que tu as le cœur faible pour avoir fumé l'estomac vide. Jette ta poitrine en avant, je vas t'éprouver.

Jakin bomba sa petite poitrine sur laquelle Lew frappa de toutes ses forces. Jakin devint très pâle, ouvrit une énorme bouche, toussa, cligna des yeux, puis prononça d'une voix étouffée : — Ça va bien!

— Oui, tu feras l'affaire, déclara Lew. On m'a parlé de gens qui mouraient quand on les frappait ferme sur l'os de l'estomac.

— Tout ça ne nous fera pas partir, soupira Jakin. Sais-tu où va le régiment ?

— Dieu seul le sait. Quelque part en avant pour venir à bout de grands gaillards tout poilus qui vous retournent la peau comme un gant quand ils vous attrapent. On dit que leurs femmes ne sont pas mal tout de même.

— Et le butin? demanda Jakin avidement.

— Oh! pas un liard à ramasser, paraît-il, à moins que vous ne creusiez la terre pour voir ce que les nègres y ont caché. C'est du pauvre monde !

Jakin, debout sur sa branche, contemplait la plaine.

— Lew, dit-il, voilà le colonel qui vient. Un bon garçon, le colonel ! Allons lui parler un brin.

Lew faillit tomber du haut de l'arbre devant l'audace d'une pareille proposition. Comme Jakin, il ne craignait ni Dieu ni les hommes, mais il y a des limites à l'audace même d'un petit tambour. Parler au colonel !..

Déjà le hardi Jakin avait dégringolé jusqu'au bas de l'arbre et faisait diligence dans la direction de son chef. Celui-ci marchait, perdu dans ses pensées ; des visions d'avancement flottaient devant ses yeux. Ne commandait-il pas l'un des meilleurs régimens de ligne? Tout à coup il aperçut deux petits garçons qui chargeaient droit sur lui. Une fois déjà on l'avait averti solennellement que les tambours étaient en révolte ouverte, Jakin et Lew dirigeant le désordre. Ceci lui fit l'effet d'une conspiration organisée.

A vingt mètres de distance, les enfans firent halte, puis s'avancèrent jusqu'aux quatre pas réglementaires et saluèrent ensemble, chacun d'eux droit comme une baguette de fusil et pas beaucoup plus grand.

Le colonel était de bonne humeur. Il sourit : ces deux petits paraissaient si seuls, si abandonnés dans la grande plaine aride, et, l'un d'eux était gentil à croquer.

— Eh bien! dit le colonel, en les reconnaissant. Venez-vous m'attaquer dans ma promenade? Vous n'avez pourtant pas à vous plaindre de moi. Je ferme assez les yeux, même quand vous avez fumé, ajouta-t-il en reniflant l'air d'une mine soupçonneuse.

Il fallait frapper le fer tandis qu'il était chaud. Les deux petits cœurs battaient tumultueusement.

— Pardon, excuse, commença Jakin. Le régiment est appelé à prendre du service actif, monsieur?

— Je crois que oui, répondit courtoisement le colonel.

— Est-ce que la musique part, monsieur? demandèrent-ils alors tous les deux à la fois. Puis, tout d'une haleine :

— Nous partons aussi, n'est-ce pas, monsieur?

— Vous! s'écria le colonel reculant d'un pas, pour mieux envisager ces deux nains. Vous! mais vous crèveriez à la première marche.

— Non pas, monsieur. Nous pouvons marcher avec le régiment n'importe où, à la parade et ailleurs, dit fièrement Jakin.

— Au lieu que si Tom Kidd y va, vous le verrez claquer, comme un couteau qui se ferme, dit Lew. Tom a des varices aux deux jambes, monsieur.

— Des quoi?

— Des grosses veines, monsieur, qui enflent toujours après la parade, quand elle est longue. S'il part, nous pouvons bien partir, ma foi!

Le colonel les regarda d'un air scrutateur.

— Oui, la musique part, dit-il aussi gravement que s'il se fût adressé à quelqu'un de ses pairs. Avez-vous des parens?

— Non, monsieur, s'écrièrent joyeusement à la fois Lew et Jakin. Nous sommes orphelins tous les deux, monsieur. Il n'y a le consentement de personne à demander!

— Pauvres mioches, vous en aller aux avant-postes avec le régiment! Vous en avez envie tout de bon? Pourquoi?

— Il y a deux ans que je porte l'uniforme de la reine, dit Jakin. C'est dur pour un homme, monsieur, de n'être pas récompensé quand il a fait son devoir.

— Et... et, si je ne pars pas, monsieur, interrompit Lew, le chef de la musique dit comme ça qu'il m'attrapera pour faire de moi un sa... propre à rien de musicien... Avant que j'aie seulement fait campagne, monsieur!..

Le colonel resta longtemps sans répondre, puis il dit lentement :

— Si le docteur ne s'y oppose pas, vous pourrez partir. Mais je ne fumerais pas, si j'étais vous.

Les deux garçons saluèrent et disparurent. Alors le colonel rentra chez lui et conta l'histoire à sa femme, qui se mit à pleurer. Quant au colonel, il était encore plus content qu'attendri. Si les enfans se comportaient ainsi, que feraient donc les hommes?

Jakin et Lew entrèrent dans la chambrée d'un air majestueux, et dédaignèrent, pendant dix minutes au moins, de lier conversation avec leurs camarades. Puis, tout gonflé de son importance, Jakin s'épancha :

— Je viens d'avoir une entrevue avec le colonel. Un bon garçon, le colonel! — Colonel, que je lui dis, laissez-moi donc partir avec le régiment! — Va, mon ami, qu'il me répond, et je voudrais seulement qu'il y eût plus de gaillards de ta trempe parmi ces petits vauriens de tambours. Kidd, si tu me jettes ton fourniment à la tête, prends garde, tes jambes vont enfler.

Il n'y en eut pas moins beaucoup de tapage dans la chambrée des enfans de troupe, tous les autres gamins étant dévorés de haine et d'envie.

— Je m'en vais dire adieu à ma petite, annonça Lew pour achever de les exaspérer.

Il sortit en se dandinant, et alla siffler derrière un bosquet, près du quartier des hommes mariés, jusqu'à ce que Cris accourût au signal. Les tendresses préliminaires une fois échangées, Lew exposa la situation.

— Je pars en avant avec le régiment, dit-il d'un air belliqueux.

— Piggy, tu n'es qu'un petit menteur, répondit prestement Mlle Cris. — Mais le cœur lui manqua, car elle savait que Lew n'avait pas l'habitude de faire des contes.

— Menteuse toi-même! riposta Lew en passant un bras autour de sa taille. Je prends du service actif. Quand le régiment se mettra en marche, tu me verras défiler avec lui, gai et content. Encore un petit baiser pour la peine, Cris.

— Si tu restais seulement au dépôt, tu aurais autant de baisers que tu en veux, sanglota Cris, en lui tendant sa bouche.

— C'est dur certainement, ma fille; je t'accorde que c'est dur, mais, si je restais, tu n'aurais pas grande idée de moi.

— Peut-être bien... Tant pis, je t'aurais toujours là, Piggy, et toutes les idées du monde ne valent pas le plaisir de s'embrasser!

— Et toutes les embrassades du monde ne valent pas une médaille à la boutonnière.

— Tu n'attraperas pas de médaille, va!

— C'est ce que nous verrons. Moi et Jakin, nous sommes les seuls tambours qu'on emmène. Tous les autres sont des hommes faits. Nous décrocherons nos médailles avec eux.

— Ils auraient dû emmener n'importe qui, plutôt que toi, Piggy. Tu te feras tuer; tu es si imprudent. Reste avec moi au dépôt, mon chat, et je t'aimerai fidèlement toute ma vie.

— Est-ce que tu ne vas pas m'aimer fidèlement tout de même, Cris?.. Tu me l'avais promis!

— Sans doute, mais autrement c'était bien plus commode. Attends seulement que tu aies un peu grandi, pauvre Piggy. Tu es tout juste de ma taille.

— J'ai passé deux ans au service et je ne veux pas perdre une si belle chance de faire campagne. Ne cherche pas à m'en empêcher, Cris. Je reviendrai, et quand je passerai porte-lance, tu seras ma femme.

— Tu m'épouseras? Promets-le, Piggy!

Lew réfléchit à l'avenir que lui avait proposé Jakin quelque temps auparavant, mais les lèvres de Cris étaient très près des siennes.

— Je promets avec l'aide de Dieu.

C'est la formule consacrée.

Cris lui enlaça le cou de ses bras.

— Je ne te retiens plus, Piggy. Va-t'en gagner ta médaille et je te ferai une ménagère neuve, aussi jolie que je pourrai, lui souffla-t-elle à l'oreille.

— Mets-y de tes cheveux, Cris, et je la garderai dans ma poche, tant que je vivrai.

Là-dessus, Cris fondit en larmes de nouveau, et leur entrevue se termina. La jalousie des autres jeunes tambours s'exaspérant jusqu'à la fièvre, l'existence des deux privilégiés devint dès lors peu enviable. On criait à l'injustice. Non-seulement, ils avaient été admis à s'enrôler deux années avant l'âge réglementaire, — quatorze ans, — mais encore en vertu, semblait-il, de leur extrême jeunesse, on leur permettait de se rendre aux avant-postes, chose qui n'était arrivée à aucun de leurs collègues, de mémoire de tambour! La musique qui devait accompagner le régiment avait été réduite à vingt hommes; le surplus retournait dans les rangs.

Jakin et Lew furent attachés à cette musique comme surnuméraires; ils eussent préféré de beaucoup sonner le clairon devant une compagnie, mais on ne leur avait pas donné le choix.

— Bah! dit Jakin après avoir passé à la visite. Trop heureux de partir n'importe comment! Le docteur a dit qu'après ce que nous avions déjà reçu, nous pourrions résister à tout!

— Ce que nous ferons, répliqua Lew en contemplant amoureusement la petite ménagère informe et mal cousue que Cris lui avait donnée avec une boucle de ses cheveux tordue en façon d'L majuscule sur la couverture.

— Je me suis appliquée de mon mieux, soupira-t-elle. Je n'ai laissé personne m'aider, ni maman, ni le tailleur. Garde-la toujours, Piggy, et rappelle-toi que je t'aime fidèlement.

Ils marchèrent jusqu'à la station du chemin de fer, au nombre de neuf cent soixante, et toutes les troupes cantonnées sortirent pour les voir défiler. Les autres tambours grinçaient des dents en regardant Lew et Jakin marcher avec la musique; sur la plate-forme, les femmes mariées pleuraient et le régiment s'acclamait lui-même avec frénésie.

— Ils ont bonne mine, dit le colonel à un commandant en second, tout en observant le départ des quatre premières compagnies.

— Prêts à tout, répliqua avec enthousiasme le commandant. Je les trouve seulement un peu jeunes et délicats pour la besogne qui les attend. Il fait un froid de loup, là-bas.

— Oh! dit le colonel, il faut bien prendre son parti des maladies accidentelles...

Ils filèrent donc vers le nord, encore vers le nord, rencontrant des troupes innombrables de chameaux, des légions de mules chargées, et cette multitude mêlée qui suit les camps, tout cela augmentant de jour en jour jusqu'à ce que le train s'arrêtât à un point de jonction irrémédiablement obstrué où six voies provisoires offraient à six trains de quarante wagons le moyen de circuler tant bien que mal, où les sifflets éclataient stridens, tandis que les représentans de l'intendance proféraient du soir au matin, et même très avant dans la nuit, les plus affreux blasphèmes, au milieu d'un désordre inénarrable. Le vent chassait alentour la paille des ballots de fourrage, des milliers de bœufs beuglaient, et on n'entendait que ces mots :

— Dépêchez-vous, on a grand besoin de vous aux avant-postes...

Les blessés dans les voitures décorées de la croix rouge tenaient ces mêmes propos.

— Ce n'est pas tant de se battre, racontait un hussard au front bandé, ce n'est pas tant de se battre, quoiqu'on se batte assez comme ça, Dieu merci. Mais c'est cette s... nourriture et ce s... climat. Toutes les nuits il gèle, à moins qu'il ne grêle, et dans la journée un soleil à vous rôtir ; de l'eau qui infecte avec ça. Ils m'ont cassé la tête comme on casse un œuf ; de plus, j'ai la pneumonie dans mon sac et les boyaux à la débandade ! Pour un pique-nique, c'est un pique-nique réussi qu'on fait là-bas, je vous en réponds !

— A quoi ressemblent les nègres ? demanda un soldat.

— Oh ! il y a quelques prisonniers dans le train. Allez les regarder, c'est l'aristocratie de l'endroit. Les gens du commun sont encore plus laids. Et, si vous voulez savoir avec quoi ils se battent, prenez sous la banquette un couteau qui est là.

Les novices tirèrent avec émotion et contemplèrent pour la première fois le sinistre coutelas afghan triangulaire, à manche d'os. Ce couteau était presque aussi long que Lew.

— C'est là ce qui vous attend, dit le blessé d'une voix faible. Ça vous emporte le bras d'un homme au joint de l'épaule comme ça couperait du beurre. J'ai abattu le gredin qui s'en servait, malheureusement il en reste un tas d'autres qui comme lui s'entendent à découper, les mâtins !

On se promenait le long des voies pour inspecter les prisonniers afghans. Ils ne ressemblaient à aucun des « nègres » que le régiment eût connus jusqu'ici, ces fils redoutables des Beni-Israël, énormes, sombres et renfrognés avec le poil noir. Tandis qu'on les dévisageait, ils ne cessaient de cracher en échangeant des murmures entrecoupés, les paupières baissées vers le sol.

— Mes yeux ! Les vilains pourceaux, s'écria Jakin qui suivait la

procession. Hé! le vieux, raconte comment on t'a pris! C'est un miracle que tu n'aies pas été pendu en punition de ta trimousse.

Le plus grand de la bande afghane se tourna avec un bruit de chaînes et, toisant ce gamin :

— Voyez, cria-t-il à ses compagnons. Ils envoient des enfans contre nous! C'est de la folie!

— Hya! dit Jakin en hochant gaîment la tête. Tu descends dans le pays où l'on mange, où l'on boit de la bonne eau. Tu y vivras comme un rajah. Ça vaut mieux que de monter du côté de chez vous. Au revoir, mon bonhomme, aie soin de ta beauté et prends-moi un petit air réjoui.

Les hommes se mirent à rire et commencèrent leur première marche qui leur fit voir que la vie de soldat n'est pas tout agrément. La taille et la férocité bestiale des « nègres » qu'ils avaient appris maintenant à nommer « Paythans » les impressionnaient fort et plus encore le manque absolu de toutes les commodités dont ils avaient l'habitude. Une vingtaine de vieux soldats, s'il s'en était trouvé parmi eux, leur aurait appris à organiser leur coucher d'une façon supportable; mais, réduits à eux-mêmes, ils ne pouvaient se faire aux misères de la tente et de la cuisine du camp; ils découvrirent ce que c'est que d'avoir à se contenter par exemple d'une mule blessée au garrot; ils étudièrent les animalcules dans l'eau et, tout en se livrant à cette étude, éprouvèrent quelques atteintes de dysenterie. Au bout de leur troisième marche, ils furent désagréablement surpris par l'arrivée inopinée au milieu du camp de certain lingot qui fit sauter la cervelle d'un soldat assis auprès du feu de bivouac. Ceci les troubla toute une nuit et fut le début d'une série de taquineries semblables. Le jour, ils ne voyaient rien qu'un nuage de fumée de temps à autre s'envolant d'un escarpement quelconque, au-dessus de la ligne de marche; la nuit, il y avait de lointains jaillissemens de flammes suivis d'accidens qui mettaient le camp sens dessus dessous. Les soldats répétaient en jurant que tout cela était bel et bon, mais que ce n'était pas la guerre, et ce n'était pas la guerre, en effet, car le régiment ne pouvait faire halte pour user de représailles; son devoir était de se porter en avant, de rejoindre les Écossais et les Gurkhas avec lesquels il allait se former en brigade. Les Afghans le savaient; ils savaient surtout, après les premiers coups d'essai, qu'ils avaient affaire à un régiment neuf; dès lors ils se consacrèrent à harceler le *Fore and Aft*. Sous aucun prétexte ils ne se seraient permis de libertés semblables avec un corps mieux préparé, avec ces rusés petits Gurkhas, qui prenaient plaisir à les guetter en pays découvert par les nuits noires et les surprenaient à l'affût, avec ces terribles gaillards en habits de

femmes (les Highlanders) que l'on entendait prier tout haut leur Dieu durant les gardes de nuit et dont la tranquillité ne peut être entamée par aucune surprise, ni contre ces perfides Sikhs (1) attentifs à marcher d'un air d'inadvertance affectée pour mieux tomber sur ceux qui sont dupes de leur stratagème. Ce nouveau régiment blanc était tout différent des autres. Il dormait comme un sanglier et comme un sanglier chargeait dans toutes les directions où il sentait l'attaque. Ses sentinelles marchaient d'un pas que l'on pouvait entendre à un quart de mille et tiraient sur tout ce qui bougeait, fût-ce sur un âne chassé vers eux à cet effet, imprudence qui les mettait à la merci des espions. Et puis il y avait les traînards à la suite de l'armée que l'on pouvait arrêter sans crainte; leurs cris arrivaient désespérés aux oreilles des soldats et les effaraient.

Ainsi, d'étape en d'étape, l'ennemi caché devenait plus hardi et le régiment se tordait, pour ainsi dire, sous des attaques dont il ne pouvait tirer vengeance. Le couronnement fut une soudaine attaque nocturne où les cordes de beaucoup de tentes furent coupées afin de permettre une facile boucherie des dormeurs embarrassés dans la toile détendue sous laquelle ils se démenaient en vain. Cette agression, habilement menée, agit d'une manière fâcheuse sur les nerfs déjà fort ébranlés des soldats du *Fore and Aft*. Tout le courage qu'ils avaient eu à déployer jusque-là était le « courage de deux heures après minuit, » et il ne leur avait servi qu'à s'entre-blesser. Mécontens, malades, transis de froid, en uniformes ternis et mal tenus, ils rallièrent leur brigade.

— Il paraît que vous avez eu du mal à nous rejoindre, dit le général de brigade.

Mais, quand il vit les feuilles d'hôpital, sa physionomie s'assombrit.

— Mauvaise affaire, se dit-il à lui-même. Pourris comme des moutons!

Puis, tout haut, au colonel:

— Je regrette de ne pouvoir me passer de vous en ce moment. Nous avons besoin de toutes nos ressources. Autrement je vous aurais donné dix jours pour vous refaire.

Le colonel ne sourcilla pas.

— Sur l'honneur, répondit-il, je ne vois aucune nécessité de nous épargner. Mes hommes ont été tracassés le long du chemin, sans pouvoir répondre à leur guise; tout ce qu'ils veulent, c'est d'être conduits quelque part où ils sauront enfin ce qu'ils ont devant eux.

(1) On sait que les Sikhs et les Gurkhas sont des indigènes incorporés à l'Inde anglaise.

— Je ne peux dire que je pense grand'chose de ce régiment-là, déclara le général en confidence à son chef d'état-major. Jamais je n'ai vu d'hommes plus évidemment éreintés!

— Oh! ils se remettront en travaillant. Le vernis de parade a été un peu gratté, j'en conviens, mais la campagne leur en fournira un autre, répondit le chef d'état-major. Ils ne comprennent encore rien à ce qui leur est arrivé, voilà tout.

Non, ils ne comprenaient pas. Tous les coups partaient d'un seul côté, ils ne semblaient être là que pour en recevoir; il y avait aussi la maladie qui en un clin d'œil traînait les plus forts droit au tombeau. Et le pire, c'est que les officiers ne connaissaient pas le pays mieux que les soldats eux-mêmes. Ceux-ci se trouvaient dans une condition lamentable, mais restaient persuadés néanmoins que tout s'arrangerait quand ils seraient une fois bel et bien aux prises avec l'ennemi.

L'usage de la baïonnette ne les tentait pas précisément, car un Afghan aux longs bras, avec son couteau, atteint à huit pieds de distance et peut mettre d'un coup trois Anglais hors de combat; mais sept cents fusils partant à la fois, voilà ce qu'il faudrait! — Ce souhait montre assez quel était l'état d'esprit de la troupe.

Les Gurkhas vinrent dans leur camp, et, en mauvais anglais de caserne, essayèrent de fraterniser avec eux, leur offrant des pipes de tabac et les traitant à la cantine. Mais le *Fore and Aft*, connaissant peu la nature des Gurkhas, n'eut guère pour eux que les égards qu'il aurait eus pour d'autres « nègres », et les petits Indiens en vert retournèrent vers leurs vieux amis les Highlanders leur confier en ricanant que ce vilain régiment blanc ne servirait à rien. Grognon... ugh!., sale ugh! Hya! Johnny (1) n'en pensait rien de bon.

Sur quoi les Highlanders donnèrent aux Gurkhas de grands coups sur la tête en leur défendant d'insulter un régiment anglais, ce que les Gurkhas reçurent en ricanant de plus belle, car les Highlanders étaient leurs frères aînés, pourvus des privilèges d'une étroite parenté. Tout autre soldat, s'il touchait un Gurkha, pourrait s'attendre à avoir le crâne incontinent fendu en deux.

Trois jours après, le général de brigade prépara une bataille selon les règles de la guerre et les particularités du tempérament afghan. L'ennemi se massait en forces menaçantes parmi les collines, et le mouvement de nombreux étendards verts révélait que les tribus s'étaient soulevées pour venir en aide aux troupes régulières. Or, un escadron et demi de lanciers du Bengale représentait la cavalerie disponible, et deux pièces de montagne empruntées à

(1) Johnny, sobriquet des Indiens.

une colonne distante de trente milles, toute l'artillerie sur laquelle pouvait compter le général (1).

— S'ils tiennent ferme, comme ils le feront, je n'en doute pas, nous verrons une bataille d'infanterie qui vaudra d'être applaudie comme un fameux spectacle, dit le général. Nous y mettrons du style. Chaque régiment sera porté à l'action par sa musique et nous tiendrons la cavalerie en réserve.

— Ce sera toute la réserve? interrogea quelqu'un.

— Toute la réserve, parce que nous allons n'en faire qu'une bouchée, décida le général, qui ne croyait pas à la nécessité d'une réserve quelconque quand on s'en prenait aux Asiatiques. (Et de fait, lorsqu'on y réfléchit, si l'armée anglaise avait prudemment attendu des réserves pour la conduite de toutes ses petites opérations, les limites de notre empire se seraient arrêtées à la plage de Brighton.)

Les trois régimens, débouchant par trois gorges séparées, devaient, après avoir dûment couronné les hauteurs, converger du centre, de droite et de gauche sur ce que nous appellerons l'armée afghane qui stationnait vers l'extrémité inférieure d'une vallée plate au fond. On voit ainsi que trois côtés de cette vallée appartenaient pratiquement aux Anglais, tandis que le quatrième était la propriété des Afghans. En cas de défaite, ceux-ci avaient pour s'y réfugier les collines rocheuses où le feu des tribus alliées couvrirait leur retraite. En cas de victoire, ces mêmes tribus s'élanceraient pour aider à la déroute des Anglais.

Les canons avaient mission de prévenir les chocs en rangs serrés, et la cavalerie, tenue en réserve dans la vallée de droite, était chargée de stimuler le désordre qui suivrait l'attaque combinée. Le général, assis sur un rocher qui dominait la vallée, regardait la bataille se dérouler à ses pieds, le *Fore and Aft* débouchant de la gorge centrale, les Gurkhas de celle de gauche et les Highlanders du côté droit, par la raison que c'était le flanc gauche de l'ennemi qui paraissait réclamer les plus grands coups. Il n'arrivait pas tous les jours qu'une force afghane consentît à se produire en pays découvert, et le général était résolu à profiter de l'occasion le mieux possible.

— Si nous avions seulement quelques hommes de plus, gémissait-il, si nous pouvions cerner ces mâtins-là et les écraser à fond!

Le *Fore and Aft* s'était bien reposé cinq jours de suite et commençait, malgré la dysenterie, à se remettre d'aplomb.

Pendant ces cinq jours des vétérans auraient pu lui apprendre

(1) *Screw-guns,* canons qui se démontent en deux parties principales, dont chacune peut être hissée sur un mulet.

la marche du jeu; mais, faute de bons conseils pour l'avenir, les soldats se bornaient à discuter ensemble leurs mésaventures passées, comment tel ou tel, encore vivant à l'aube, était mort avant la nuit, et avec quels cris, quels efforts désespérés tel autre avait rendu l'âme sous un couteau afghan. La mort violente était une chose nouvelle et terrible pour ces fils de petits marchands habitués à décéder dans leur lit, et le soin qu'on avait eu d'eux à la caserne ne contribuait pas à diminuer l'horreur qu'elle leur inspirait.

De bonne heure les clairons se mirent à sonner, et le *Fore and Aft*, emporté par un maladroit enthousiasme, sortit sans attendre seulement le café; les pauvres diables furent récompensés de leur zèle par l'obligation de rester au froid sous les armes pendant que les autres régimens se préparaient à loisir.

Appuyés sur leurs fusils et attentifs aux protestations d'un estomac creux, ils attendirent jusqu'à ce que le colonel, apprenant l'aventure, eût entrepris d'y remédier. Il fit si bien en effet que le café se trouva prêt juste au moment où les hommes partaient musique en tête. Même alors il y avait eu erreur et mauvais calcul de temps, car le *Fore and Aft* entra dans la vallée dix minutes avant l'heure convenue. Leur musique, tournant à droite, après avoir atteint la plaine, se retrancha derrière un petit monticule rocailleux; elle jouait toujours pendant que défilait le régiment.

Ce ne fut pas un spectacle rassurant qui frappa les yeux de ces novices : le bas de la vallée semblait occupé par une armée en position, par de vrais régimens armés de Martini qui, de cela il n'y avait aucun doute, balayaient le sol sur un espace où le *Fore and Aft* devait passer. Ce passage s'effectua de façon peu brillante par une révérence générale, tous faisant le plongeon avec ensemble. Les fusils furent épaulés, une volée partit sans que l'ennemi eût l'air seulement de s'en apercevoir; en revanche, le bruit des détonations couvrit les ordres qui pouvaient être donnés.

— Bon Dieu! cria le général assis sur son rocher dominateur, ce régiment a gâté tout le tableau! Que les autres interviennent bien vite et que le canon s'en mêle!

Mais les canons, en tournant les hauteurs, avaient buté sur une espèce de fort, pareil à un nid de guêpes, qu'ils s'étaient mis en devoir de bombarder, au grand ennui de ses occupans qui n'avaient pas l'habitude des armes de précision.

Le *Fore and Aft* continua d'avancer en raccourcissant le pas toutefois. Où étaient les autres régimens? Pourquoi ces nègres se servaient-ils de Martini? Instinctivement ils commencèrent à tirer au hasard, se couchant, s'élançant de nouveau, se recouchant encore. Chacun des hommes, pendant ces manœuvres, éprouvait la sensation d'un isolement désespéré. Le bruit du fusil de son

voisin lui procurait quelque soulagement, et il faisait feu lui-même, le plus vite possible, par imitation. Le résultat de ce feu ne se fit pas attendre. Cinq salves de mousqueterie plongèrent les rangs dans une épaisse fumée ; les balles se perdaient inutiles, tandis que les bras des tireurs, disloqués par le recul des Martini, perdaient de leur force. Quand le nuage se dissipa quelque peu, après un temps d'arrêt, et que les *Fore and Aft* considérèrent l'ennemi, bien persuadés que, fauché par centaines, il mordait la poussière, leur surprise fut grande de le voir immobile dans la même position qu'auparavant. En revanche, le quart d'une tonne de plomb au moins était enterré devant eux, la terre déchirée l'attestait.

Maintenant les Afghans, ayant laissé passer la première et folle effervescence, tiraient avec calme au sein de la fumée. Des cris d'agonie éclatèrent, un soldat blessé se tordait avec des ruades de frénétique ; un autre, frappé dans les entrailles par un boulet dentelé, suppliait tout haut ses camarades de l'achever. — La fumée s'éclaircit, transformée en vapeur légère, alors l'ennemi se mit à pousser des hurlemens, et une masse noire, se détachant du corps principal, parut rouler avec une vitesse fantastique sur le terrain qui séparait les armées. Cette masse se composait de trois cents hommes peut-être, qui devaient crier et faire feu et taillader si l'élan de cinquante de leurs camarades, déterminés à mourir, atteignait son but. Les cinquante dévoués étaient des Ghazis, affolés par les drogues qu'ils avaient bues et transportés en outre de fanatisme religieux. Quand ils s'élancèrent, le feu des Anglais cessa, et dans le silence qui suivit, ordre fut donné de serrer les rangs et de les rencontrer à la baïonnette.

Quiconque est au courant de ces sortes d'attaques sait que, contre elles, le tir à longue portée est le seul moyen possible, parce qu'un homme qui veut mourir, qui croit par là gagner le ciel, ne peut manquer, neuf fois sur dix, de tuer l'homme qui tient à la vie s'il réussit à le joindre. Mais le *Fore and Aft* fit tout le temps, par ignorance, le contraire de ce que commandait la situation ; ce régiment inexpérimenté avait devant lui trois cents démons de six pieds de haut, roulant des yeux blancs, et dont la bouche écumante lançait un rugissement de tigres, tandis que leurs mains brandissaient des couteaux de trois pieds. Les clairons des Gurkhas annonçaient que ceux-ci viendraient à la rescousse, et les pipeaux des Highlanders hennissaient aussi à gauche une note rassurante. Ils s'efforcèrent donc de tenir bon, de supporter le choc sans broncher, la baïonnette en avant ; mais la prodigieuse force physique de leurs adversaires les écrasa soudain, un long hurlement de douleur déchira l'air, tandis que les couteaux accomplissaient leur sanglante et inénarrable besogne. On en était à la

lutte corps à corps, les hommes frappant en aveugles leurs camarades aussi souvent que leurs adversaires. Les premiers rangs cédèrent, laissant passer la troupe de cinquante Ghazis, que suivaient de près les trois cents autres, ivres de succès, et aussi enragés que les Ghazis eux-mêmes.

Alors les derniers rangs furent sommés d'avancer, et deux jeunes officiers s'élancèrent dans la mêlée... seuls, — car ayant entendu les cris de ceux qui étaient devant, ayant vu couler des flots de sang, les derniers rangs avaient peur,.. peur des grands couteaux. Leurs chefs pouvaient aller au diable, si bon leur semblait, ils ne les suivraient pas.

— En avant! criaient les officiers.

Mais les hommes les maudissaient et reculaient, et tournaient les talons. Charteris et Deecey, sous-lieutenans de la dernière compagnie, firent face à la mort seuls, persuadés que leurs hommes ne pouvaient les abandonner.

— Vous m'avez tué, lâches que vous êtes, râla Deecey, et il tomba, le buste presque coupé en deux, pendant qu'un nouveau détachement de fuyards le foulait aux pieds en regagnant éperdus la gorge d'où ils étaient sortis.

« Halla! — Halla! — Halla! — Hallelujah!.. »

Les Gurkhas ruisselaient à travers la gorge de gauche, et pardessus les hauteurs, doublant le pas, sur l'invitation des clairons. On eût dit que des araignées d'un vert sombre couvraient les rochers noirs.

Le matin! Le matin, au clair du soleil,
Quand dans sa trompette souffle Gabriel!

Les compagnies d'arrière-garde des Gurkhas marchaient, en trébuchant, sur les pierres roulantes. Les files de front firent halte, un moment, pour prendre une vue d'ensemble de la vallée et pour rajuster quelques lacets de chaussures. Puis un joyeux petit soupir d'allègement courut dans les rangs, et ce fut comme si la terre avait souri, car là, au-dessous, était l'ennemi, et c'était pour rencontrer cet ennemi que les Gurkhas avaient si lestement doublé le pas. Ces petits indigènes empoignaient solidement leurs couteaux et regardaient leurs officiers bouche bée, d'un air d'attente, comme des terriers montrent les dents avant qu'on ne leur jette la pierre qu'ils doivent rapporter.

Le terrain occupé par les Gurkhas descendait en pente vers la vallée; ils voyaient donc très nettement tout ce qui se passait. Assis sur les roches, ils s'intéressèrent provisoirement au spectacle, car on n'allait pas leur faire perdre haleine pour repousser

une attaque de Ghazis à plus d'un demi-mille de distance. Les troupes blanches n'avaient qu'à surveiller leur avant-garde.

— Hi! yi! dit le *Subadar-major*, qui suait à grosses gouttes. Imbéciles, là-bas serrés en bon ordre, pas le moment! Tirer bonne volée, voilà ce qu'il faut. Ugh!

Indignés, furieux, s'amusant néanmoins, les Gurkhas assistèrent à la retraite, — servons-nous d'expressions modérées, — à la retraite du *Fore and Aft*, qu'ils accompagnaient de jurons et de commentaires.

— Ils courent! Les troupes blanches courent! Colonel *Sahib*, pouvons-nous aussi courir un peu? murmura le *jemadar* Runbir-Thappa.

Mais le colonel n'en voulut pas entendre parler.

— Que les gredins soient hachés un bon moment! C'est bien fait pour eux. Ils seront forcés de se retourner tout à l'heure.

Prenant sa lunette, il vit briller la lame du sabre d'un officier:

— Il les bat à coups de plat de sabre. Conscrits de malheur, comme les Ghazis les enfoncent! s'écria-t-il.

Le *Fore and Aft*, en reculant, emportait avec lui ses officiers. L'étroitesse du passage où elle rentrait forçait cette multitude à se rassembler, et l'arrière-garde envoya une salve hésitante de mousqueterie. Les Ghazis se retirèrent, ne sachant quelles réserves le défilé pouvait contenir. D'ailleurs il n'était jamais sage de poursuivre trop loin les blancs. Ces bêtes féroces retournèrent au gîte repues, en s'arrêtant seulement pour frapper les blessés.

Le *Fore and Aft*, à un quart de mille de distance, encombrait la gorge; sanglant, secoué, démoralisé, il était châtié à coups de garde et de plat de sabre.

— Retournez-y! retournez-y, lâches que vous êtes! Misérables femmes, poules mouillées, chiens! formez-vous en colonnes... par compagnies, vociférait le colonel.

Et les officiers blasphémaient tout haut.

Mais le régiment voulait aller n'importe où, sauf à la rencontre de ces coutelas sans pitié. Il balançait, irrésolu, avec des plaintes et des clameurs, tandis que, de la droite, les Gurkhas tiraient dans la cohue des Ghazis retournant vers leurs troupes.

La musique du *Fore and Aft*, bien qu'elle fût protégée contre la fusillade directe par le tertre rocheux derrière lequel on l'avait installée, prit la fuite dès la première panique. Jakin et Lew auraient bien suivi, mais leurs jambes courtes les laissèrent loin en arrière; et, avant que la musique n'eût rejoint le régiment, ils eurent la pénible impression d'être abandonnés, réduits à leurs propres forces.

— Retournons au rocher, dit Jakin. Là, on ne nous apercevra pas.

Comme ils revenaient vers les instrumens épars dont s'étaient débarrassés les musiciens, leurs cœurs éclataient sous leurs côtes.

— Voilà un joli spectacle! dit Jakin, se jetant tout de son long par terre. Une belle conduite de la part de l'infanterie anglaise! Oh! les.......! Ils sont partis, ils nous ont laissés tout seuls ici! Qu'est-ce que nous deviendrons?

Lew s'empara d'une bouteille qui traînait là, remplie de rhum de cantine, et but jusqu'à ce qu'une quinte de toux le saisit.

— Bois! dit-il brièvement. Ils reviendront dans deux ou trois minutes. Tu verras!

Jakin suivit le conseil, mais il ne se produisit aucun signe du retour annoncé. Ils entendaient seulement une clameur sourde partir de l'entrée de la vallée de retraite et voyaient les Ghazis reculer, pressant le pas à mesure que les Gurkhas leur tiraient dessus.

— Nous sommes tout ce qui reste de la musique et nous serons pris, pour sûr, dit Jakin.

— Je mourrai auparavant, répliqua Lew d'une voix enrouée en tirant son petit sabre de tambour.

Le rhum qu'il avait bu commençait à lui travailler le cerveau, de même qu'il exaltait celui de Jakin.

— Ferme! il y a autre chose à faire que mourir! dit Jakin, frappé par la splendeur d'une idée que lui envoyait soudainement l'ivresse. Envoyons à ces s... lâches de là-bas l'ordre de revenir. Les Pathyans sont loin. Viens donc, Lew! on ne nous fera pas de mal. Prends ton fifre et donne-moi le tambour. La vieille marche, c'est tout ce que méritent ces saligauds-là! Tiens, voilà quelques-uns de nos hommes qui reviennent. Debout, clampin! Par file à droite, marche!

Il passa la lanière du tambour à son épaule, fourra le fifre dans la main de Lew, et les deux enfans sortirent du couvert des rochers en écorchant les premières mesures de la marche : *les Grenadiers anglais.*

Comme l'avait dit Lew, quelques-uns des *Fore and Aft* revenaient sombres et la tête basse sous le stimulant des coups et des injures; leurs habits rouges se montraient à l'entrée de la vallée; derrière eux vacillaient de nombreuses baïonnettes. Mais entre cette ligne brisée et l'ennemi, — qui, avec sa méfiance afghane, craignait qu'une retraite si rapide ne cachât quelque embûche et, par conséquent, ne bougeait pas, — s'étendait un demi-mille de terrain uni, tacheté seulement çà et là de cadavres et de blessés.

L'air guerrier continuait, les deux petits garçons se tenant serrés, épaule contre épaule, et Jakin battant du tambour comme

un possédé. Le fifre unique ne faisait entendre qu'un pauvre petit son aigrelet; n'importe, cette musique portait loin, arrivant jusqu'aux Gurkhas eux-mêmes.

— Venez donc, chiens que vous êtes ! marmottait Jakin entre ses dents. Faudra-t-il que nous jouions jusqu'à la fin du monde?

Lew regardait droit devant lui, plus raide qu'il ne l'avait jamais été à la parade. Et, comme une amère raillerie aux rebelles de là-bas, le vieux chant de la vieille ligne grinçait et bourdonnait, crié par le fifre, roulé par le tambour :

Y'en a qui parlent d'Alexandre,
Ou bien encor d'Hercule aussi,
D'autres d'Hector et de Lysandre
Et de grands noms comme ceux-ci !

Dans le lointain, les Gurkhas battaient des mains, et un sympathique rugissement échappa aux Highlanders; mais personne ne tira : ni Anglais, ni Afghan. Les deux petits points rouges avançaient toujours dans la plaine vide, parallèlement au front de l'ennemi, et l'air continuait :

Mais de tous les héros du monde
Aucun ne peut se comparer,
Ra ta plan plan, ra pa ta plan,
Au grenadier anglais !

Les hommes du *Fore and Aft* s'amassaient en rangs pressés à l'entrée de la plaine. Le général, sur les hauteurs au-dessus, était muet de rage. Aucun mouvement de l'ennemi. Le jour semblait s'être arrêté pour observer ces deux enfans.

Enfin, Jakin fit halte et exécuta un long roulement, tandis que le fifre glapissait à l'envi.

— Demi-tour à droite! face! Tiens-toi donc, Lew, tu es soûl! disait Jakin.

Ils tournèrent sur eux-mêmes, et, marchant en arrière :

Ces héros de l'antiquité
Ignoraient les boulets de canon,
Et la puissance de la pou — ou — oudre !

— Les voilà qui viennent! dit Jakin. Continue, mon vieux :

Pour effrayer leurs ennemis!

Le *Fore and Aft* se répandait à flots dans la vallée. Ce que les officiers avaient pu dire aux soldats, en cette heure d'opprobre et

d'humiliation sans seconde, personne ne le saura jamais; car ni soldats ni officiers n'en parlent plus maintenant.

— Ils reviennent! s'écria un prêtre parmi les Afghans. Ne tuez pas ces petits, prenez-les vivans et nous les élèverons dans notre foi.

Mais la première décharge était partie, et Lew tomba la face contre terre.

Jakin se tint debout un instant, puis tourna sur lui-même et s'affaissa, tandis qu'avançait le *Fore and Aft*, les malédictions de ses officiers dans les oreilles et la honte au cœur.

La moitié des hommes avaient vu mourir les tambours, et ils ne firent aucun signe; ils ne poussèrent même pas une acclamation. Ils doublèrent le pas à travers la plaine, en bon ordre, sans tirer.

— Ça, dit le colonel des Gurkhas, c'est la vraie attaque comme il aurait fallu la livrer d'abord. A vous, mes enfans!

— Ulu-lu-lu-lu! firent les Gurkhas en descendant grand train avec un joyeux cliquetis de *kukris*, l'infernal couteau gurkha.

A droite, il n'y eut pas d'attaque. Les Highlanders, recommandant leur âme à Dieu avec calme, intervinrent et tirèrent à leur façon, c'est-à-dire sans précipitation et sans intervalle, tandis que les canons, ayant disposé de l'impertinent petit fort susmentionné, lançaient obus contre obus dans la foule groupée autour des étendards verts.

— Charger est une nécessité malheureuse, murmura un sous-officier dans la compagnie de droite des Highlanders. Les hommes en prennent prétexte pour jurer tellement! Mais je crois tout de même qu'il faudra en venir à une charge, si ces diables noirs restent plantés là plus longtemps. Stewart, mon garçon, tu tires dans l'œil du soleil; c'est gaspiller en pure perte les munitions du gouvernement. Un pied plus bas et beaucoup moins vite! Qu'est-ce que font donc les Anglais?.. Ils sont bien tranquilles, au centre. Vont-ils se sauver encore?

Mais les Anglais ne se sauvaient pas; ils écharpaient, ils massacraient l'ennemi; car, quoiqu'un blanc soit rarement, au physique, de force à mater un Afghan sous ses peaux de moutons ou ses vêtemens rembourrés, cependant, grâce à la pression de beaucoup d'autres blancs par derrière et à une certaine soif de vengeance qui bouillonne dans son cœur, il devient capable de faire bien des choses en s'aidant des deux bouts de son fusil. Les *Fore and Aft* retinrent leur feu jusqu'à ce que chaque balle pût passer à travers cinq ou six hommes et que le front de la troupe afghane fût à portée de baïonnette; après quoi ils choisirent leurs adversaires et les tuèrent en respirant fort, avec de brefs accès de

toux que l'on connaît en pareil cas, et des grincemens de ceintures de cuir contre les corps étreints avec fureur. Pour la première fois ils découvraient qu'un Afghan attaqué est beaucoup moins formidable qu'un Afghan qui attaque, vérité que les vieux soldats auraient pu leur apprendre; mais les vieux soldats manquaient, je le répète.

La stalle des Gurkhas était la plus bruyante dans le marché; car les hommes, avec un bruit désagréable, un bruit de bœuf coupé sur le billot, se servaient de leur fameux *kukri*, qu'ils préfèrent à la baïonnette, sachant combien l'Afghan déteste cette lame en demi-lune.

Comme les Afghans cédaient, les drapeaux verts, sur la montagne, descendirent pour les aider dans un suprême effort. Ce fut une faute de leur part. Les lanciers s'impatientaient dans la gorge de droite; par trois fois ils avaient envoyé un des leurs, au galop, vérifier les progrès de l'affaire. La troisième fois, le messager revint le genou effleuré par une balle, jurant des jurons étranges en hindoustani et déclarant que tout était prêt. De sorte que l'escadron et demi contourna sur la droite les Highlanders, en faisant siffler au vent les pennons de ses lances, et tomba sur ce qui restait des Afghans juste au moment où, selon les règles de la guerre, il aurait dû attendre que l'ennemi donnât plus de marques de fatigue.

Ce fut tout de même une jolie charge, adroitement conduite, et qui se termina ainsi : la cavalerie se trouvant boucher le défilé par lequel les Afghans comptaient battre en retraite, deux compagnies de Highlanders descendirent le chemin qu'avaient tracé les lances, en exécutant un mouvement auquel n'avait jamais pensé le général, un mouvement heureux, puisque l'ennemi fut détaché de sa base comme une éponge peut l'être d'un rocher et resta enfermé dans un cercle de feu au milieu de cette plaine impitoyable. La poursuite dura jusqu'à ce que les Afghans se fussent rompus en petits détachemens, plus difficiles à exterminer que de grosses masses.

— Voyez, déclara le général, tout s'est passé comme je l'avais résolu. Nous les avons coupés par la base, et maintenant nous les mettrons en pièces.

De fait, le général n'avait osé rien espérer de pareil, vu le peu de forces dont il pouvait disposer; mais il faut pardonner aux hommes qui réussissent ou qui succombent par les fautes de leurs adversaires de travestir parfois le hasard en combinaisons. La lessive continua gaîment. Les Afghans fuyaient comme des loups qui, lassés, se retournent encore pour montrer les dents et pour mordre.

Les lances rougies plongeaient dans plusieurs corps à la fois, et, avec un cri, redressaient leur pointe comme se dresse un mât sur la mer orageuse, tandis que le cavalier galopait en avant; elles se tenaient entre leur proie et les collines abruptes, car tous les survivans essayaient d'échapper à cette vallée de la mort. Quant aux Highlanders, ils laissaient courir les fuyards, puis les rattrapaient hors d'haleine avant qu'ils eussent pu atteindre la protection des rochers au-dessus. Les Gurkhas ne faisaient que suivre; mais les *Fore and Aft* tuaient pour leur propre compte; ils parquèrent une masse compacte entre leurs baïonnettes et une muraille de pierre; les balles de percer à souhait le rembourrage des habits!

— Nous ne pouvons pas en finir comme ça, capitaine *Sahib!* dit tout haletant un *ressaidar* de lanciers. La lance perd trop de temps. Essayons de la carabine.

Ils essayèrent de la carabine, et pourtant l'ennemi paraissait s'évanouir dans l'air, gagnant par centaines la montagne, quand il n'y avait que vingt balles pour l'arrêter. Sur les hauteurs les canons avaient interrompu leur bombardement, car il n'y avait plus de quoi les charger, et le général gémissait, n'étant pas en mesure d'écraser la retraite à son gré. Longtemps avant la fin de la fusillade, les brancards étaient allés à la recherche des blessés. La bataille se terminait, faute de troupes fraîches qui eussent effacé une fois pour toutes les Afghans de la surface du monde. Nulle part le carnage n'avait été plus grand que sous les pas du *Fore and Aft*. Mais le régiment ne poussa pas de vivats avec les Highlanders, il ne dansa pas des danses frénétiques avec les Gurkhas parmi les morts. Les hommes, appuyés sur leurs fusils, regardaient en dessous leur colonel.

— Allez-vous-en au camp, vous autres. Ne vous êtes-vous pas assez déshonorés pour un jour! Allez soigner les blessés. Vous n'êtes bons qu'à cela, dit le colonel.

Pourtant, à la dernière heure, les *Fore and Aft* avaient fait ce que pouvait souhaiter le chef le plus exigeant. Leurs pertes étaient considérables parce qu'ils ne savaient pas expédier adroitement la besogne, mais quant au courage, ils n'en avaient pas manqué certes. Et c'était là leur récompense!

Un jeune sergent, qui commençait à se croire un héros, offrit sa gourde à un Highlander dont la langue était noire de soif.

— Je ne bois pas avec les poltrons, répondit le Highlander d'une voix enrouée.

Puis, se tournant vers un Gurkha :

— Hya, Johnny? Eau à boire... en as-tu?

Le Gurkha lui passa sa gourde en ricanant. Les *Fore and Aft* ne soufflèrent mot.

Au camp, le général, qui se voyait promu avant trois mois à la dignité de chevalier, fut le seul à leur faire des complimens. Le colonel était au désespoir; les officiers boudaient.

— Eh bien! dit le général, ce sont de jeunes troupes, bien entendu, et il n'est pas extraordinaire qu'elles se soient un instant repliées en désordre... Mais elles sont revenues, comme nous le savons tous... et elles se sont bien conduites, admirablement conduites. Je les observais. Il n'y a pas lieu de prendre la chose à cœur, croyez-moi, reprit-il en s'adressant au colonel qui se tenait devant lui, pâle comme la mort.

En lui-même, il pensait:

— Maintenant qu'ils sont formés, je peux leur confier de la besogne. Autant qu'ils aient passé par là! Quelques flirtations encore avec le feu et ils seront à leur affaire. Mais ce pauvre colonel!..

Toute l'après-midi, l'héliographe voltigea sur les hauteurs, s'évertuant à instruire de la bonne nouvelle une montagne distante de quarante milles environ. Et le soir, arriva, — poudreux, suant, épuisé, — un correspondant égaré qui avait perdu son temps à regarder brûler un village sans importance et n'avait déchiffré les signaux que tardivement, ce qui lui faisait maudire sa mauvaise chance.

— Des détails! qu'on m'en donne à tout prix! autant que l'on voudra!.. Je suis tout oreilles. C'est la première fois que je reste en arrière! disait le correspondant au général.

Et celui-ci, sans hésiter, raconta comment une armée de communication avait été mise en pièces, détruite, annihilée, ou il s'en fallait de peu, grâce à la sagesse, à la prévoyance, à l'habileté, à la stratégie supérieure d'un certain général de brigade. Mais quelques-uns affirment, et parmi eux il y a les Gurkhas qui ont tout vu du flanc de la montagne, que cette bataille fut gagnée par Jakin et par Lew, dont les deux petits corps ont été relevés juste à temps pour remplir deux vides au chevet de la grande fosse creusée pour les morts sous les hauteurs de Jagai.

RUDYARD KIPLING.

(Traduction de TH. BENTZON.)

LE LANGAGE

ET

LES NATIONALITÉS

Nos philosophes français du XVIIIe siècle voyaient dans le langage une invention de l'intelligence humaine, destinée d'abord aux besoins les plus simples de la vie, et peu à peu employée à des usages plus relevés : ils auraient été bien étonnés s'ils avaient pu pressentir les systèmes que le siècle suivant verrait éclore. Qu'eût pensé, par exemple, Voltaire, en entendant assurer que le langage est un organisme vivant, indépendant de la volonté de l'homme? Eux qui croyaient que leur devoir était de polir, de perfectionner la langue française, de lui donner de nouvelles qualités de clarté, de logique et de précision, qu'auraient-ils dit si on leur avait appris que la littérature et les gens de lettres étaient un obstacle, une gène et un trouble? On parlait alors des caprices de l'usage, caprices qu'il fallait respecter, lors même qu'on ne parvenait pas à les comprendre : quelle eût été la surprise de ces écrivains en entendant affirmer que le langage obéit à des lois fatales et nécessaires?

Ce n'est pas tout. En présence de la variété des idiomes parlés en Europe et hors d'Europe, nos aïeux songeaient surtout à la difficulté de faire pénétrer au loin les lumières de la raison : ils se seraient volontiers écriés, comme le faisait plus tard l'indianiste anglais Hodgson, en énumérant les mille ou douze cents dialectes parlés sur la surface du globe : *What a wonderful superfluity of*

speech! On était loin d'admirer dans cette diversité quelque dessein providentiel, ni d'en tirer des conséquences pour séparer à jamais les nations. Quand Rivarol, en 1783, adressait à l'académie de Berlin son discours sur l'universalité de la langue française, nul ne prévoyait, ni à Berlin, ni à Paris, l'importance politique qui serait un jour attribuée à la différence des idiomes. « La philosophie, disait l'écrivain français avec sa tranquille confiance dans l'avenir, la philosophie, lasse de voir les hommes toujours divisés par les intérêts divers de la politique, se réjouit maintenant de les voir, d'un bout de la terre à l'autre, se former en république sous la domination d'une même langue. »

Tel est le changement survenu dans les esprits : il en est peu de plus considérables, car il suppose toute une autre façon d'envisager l'homme et l'univers. Nous voulons essayer de voir ce qu'il peut y avoir de vrai et ce qu'il y a d'exagéré dans cette manière de présenter les choses. Il ne saurait être question, bien entendu, de contester la portée d'un mouvement d'études qui forme l'un des titres d'honneur de ce siècle. Peut-être était-il nécessaire de concevoir la science de cette façon pour donner aux recherches le sérieux et la rigueur qu'elles doivent avoir. L'âge précédent avait eu le tort de trop simplifier les problèmes et de généraliser trop vite des observations superficielles. Mais aujourd'hui que les conquêtes de la linguistique sont assurées, il est permis de se demander si des axiomes énoncés et acceptés trop aisément n'ont pas faussé l'idée qu'on doit se faire de la nature du langage, ainsi que du rôle qu'il est appelé à jouer dans les affaires de ce monde.

I

Quoi qu'en aient dit d'illustres savans, on peut douter que la linguistique doive être comptée parmi les sciences naturelles. Il lui manque pour cela une condition capitale : c'est que l'objet dont elle traite n'existe pas dans la nature. Le langage est un acte de l'homme : il n'a pas de réalité en dehors de l'intelligence humaine. Je peux, par un ensemble de signes vocaux, diriger la pensée d'autrui sur les mêmes objets où s'est arrêtée la mienne ; je peux, grâce à l'écriture, donner à ces signes une forme durable. Mais il n'y a pas là autre chose qu'une opération de l'esprit provoquée par des moyens extérieurs ; les moyens que j'emploie n'ont de valeur que par l'idée que nous sommes convenus d'y attacher. Tout, dans le langage, vient de l'homme et s'adresse à l'homme. Si nous enveloppons l'homme dans la nature, la science du langage fera partie des sciences naturelles, au même titre que la science des religions, la science du droit, l'histoire de l'art. Mais si, prenant les termes

dans leur sens ordinaire, nous opposons, comme on a l'habitude de le faire, aux sciences naturelles les sciences historiques, c'est-à-dire celles qui nous instruisent des actes et des œuvres de l'homme, il n'est pas douteux qu'il faille mettre la science du langage parmi les sciences historiques.

La chose a pourtant été niée. « Les langues, dit Schleicher, sont des organismes naturels qui, en dehors de la volonté humaine et suivant des lois déterminées, naissent, croissent, se développent, vieillissent et meurent; elles manifestent donc, elles aussi, cette série de phénomènes qu'on comprend habituellement sous le nom de vie. La glottique, ou science du langage, est par suite une science naturelle. » On sait que la même thèse a été plaidée avec éclat par M. Max Müller dans les premières de ses *Lectures*. Les mêmes idées ont été aussi exprimées en France. « Pour moi, dit un savant français dans un ouvrage spécialement consacré à la question, le langage est un organisme qui, comme tel, a avant tout son principe de développement en lui-même. » M. Arsène Darmesteter avait déjà dit de son côté, mais avec une restriction qu'il faut remarquer : « S'il est une vérité banale aujourd'hui, c'est que les langues sont des organismes vivans dont la vie, pour être d'ordre purement intellectuel, n'en est pas moins réelle et peut se comparer à celle des organismes du règne végétal ou du règne animal. »

Le caractère commun de ces différentes définitions, c'est d'attribuer au langage une existence propre, indépendante de la volonté humaine. On en fait comme une sorte de quatrième règne. La plupart des linguistes se placent aujourd'hui à ce point de vue, les uns par conviction philosophique, les autres simplement, je suppose, pour la commodité de l'exposition. Ce qui explique jusqu'à un certain degré une telle manière de voir, c'est d'abord la durée des langues, qui se mesure par siècles, et qui dépasse d'une façon si manifeste la misérable durée de la vie humaine. Le latin, qui avait commencé avant Rome, a continué d'exister longtemps après la chute de l'empire romain, et l'on peut dire en un sens qu'il existe encore aujourd'hui, grâce aux langues romanes qui en sont la transformation. Mais la difficulté même où l'on est de marquer le commencement et la fin des langues aurait déjà dû montrer combien toute comparaison tirée d'un être vivant est trompeuse. D'un autre côté, la régularité avec laquelle se modifient les langues a dû contribuer à les faire comparer aux produits de la nature. On a remarqué que les langues ne procèdent point par sauts, mais qu'elles observent des gradations insensibles, qu'une marche uniforme préside aux métamorphoses des divers idiomes d'une même famille, lesquels ont l'air de se mouvoir sous l'influence d'un seul et même principe. Mais ce

ne sont pas là, on le conçoit aisément, des lois inhérentes au langage : ce sont les lois de notre esprit, qui se manifestent dans les transformations de la parole, comme on les observe également dans la lente évolution du droit, des usages, des croyances. On est presque confus d'avoir à énoncer des vérités si évidentes. Tout ce qui s'est dit sur le langage pourrait aussi bien être répété pour les autres inventions humaines, pour l'écriture, par exemple, laquelle a suivi de même une marche insensible, puisque nos caractères cursifs d'aujourd'hui sont sortis, par une longue série de déformations, des lettres capitales romaines, lesquelles remontent, par l'intermédiaire de l'alphabet grec, aux caractères phéniciens, issus eux-mêmes des hiéroglyphes de l'Égypte : personne ne s'est trouvé cependant pour affirmer que l'écriture a une existence qui lui soit propre et personnelle.

On ne s'expliquerait pas ces excès de l'abstraction, et on ne comprendrait pas l'adhésion que des vues si extraordinaires ont rencontrée, si l'on ne se rappelait que les esprits y étaient préparés d'avance par un autre ensemble de vues, par une autre philosophie du langage, venant du côté opposé de l'horizon scientifique, mais aboutissant à des conclusions analogues. Une école toute différente présentait dans le même temps la parole comme une manière de révélation : jamais, si l'on en croit les chefs de cette école, l'homme n'aurait été capable d'inventer le langage ; c'est un dépôt qui lui a été confié, une inspiration qui lui est venue d'en haut. Nous connaissons ce système pour l'avoir vu exposer en France, mais il a tout particulièrement trouvé des partisans en Allemagne, où il a recruté de nombreux disciples parmi les représentans de l'école historique. Le dictionnaire de la langue allemande des frères Grimm porte à la première page pour épigraphe : « Au commencement était le verbe. » Il ne faut pas demander aux sectateurs de cette doctrine beaucoup de clarté ni de suite dans les déductions. Quelques-uns supposaient une langue unique enseignée par la Divinité elle-même, et dont tous les idiomes d'aujourd'hui sont les descendans dégénérés ; d'autres assuraient qu'une intuition spéciale avait été attribuée à certains peuples privilégiés, comme les Hébreux, les Grecs, les Hindous : ainsi s'expliquait la mystérieuse beauté de leur langage. On aimait en toute chose à reporter la perfection à l'époque des origines ; on imaginait un passé lointain qu'on décorait de toutes sortes de qualités dont les temps nouveaux étaient devenus incapables ; on créait, pour y rapporter tout ce qu'il y avait de plus élevé et de meilleur, la catégorie de l'instinctif et du spontané. Savigny développait dans l'histoire du droit, Creuzer dans l'histoire des religions, Stahl dans le droit politique, les mêmes vues que Grimm et Humboldt

se complaisaient à exposer dans l'histoire du langage. Ce qui se trouvait au fond de toutes ces spéculations, c'était le dédain et le mépris de la raison. Un certain orgueil de caste s'y mêlait aussi : l'idée de races privilégiées, parmi lesquelles on n'oubliait pas de se placer, ne pouvait déplaire. Ce côté personnel se montre dans l'expression indo-*germanique*, créée pour désigner l'une des grandes familles d'idiomes.

La théorie mystique et la théorie naturaliste (il y a de ces confluens dans l'histoire des idées) se sont peu à peu amalgamées. Il en est résulté la manière de voir dont on a vu plus haut quelques spécimens. La linguistique actuelle est encore toute pleine de ces conceptions. Certaines préoccupations persistantes ne peuvent s'expliquer que par là. D'où viendrait autrement le besoin de reconstruire des idiomes primitifs, auxquels on attribue tantôt une pureté de son, tantôt une transparence étymologique, tantôt une régularité grammaticale qu'on ne rencontre dans aucun idiome directement observable? Les linguistes qui nous décrivent avec tant de soin l'*urindogermanisch* n'obéissent pas seulement au désir de mettre dans leurs recherches de l'unité et de la cohésion : ils ont encore devant les yeux l'idée d'une langue parfaite, d'un archétype venu on ne sait d'où, dont nous possédons seulement des exemplaires altérés. Il est difficile de comprendre pourquoi cette langue mère surpasserait en perfection ses filles, car elle-même, composée des débris d'idiomes antérieurs, participe aux conditions ordinaires, et ne saurait présenter ni la correction, ni la symétrie d'une œuvre exécutée d'un seul jet. Ainsi le vague de la conception première s'est fait sentir jusque dans le détail de la science.

Il serait temps de renoncer à des idées qui ne résistent pas à un examen sérieux. Le langage a sa résidence et son siège dans notre intelligence; l'on ne saurait le concevoir ailleurs. S'il nous a précédés, s'il nous survit, c'est qu'il existe dans l'intelligence de nos concitoyens comme dans la nôtre, c'est qu'il a existé avant nous chez nos parens, et à notre tour nous le transmettons à nos enfans. Il est fait du consentement de beaucoup d'intelligences, de l'accord de beaucoup de volontés, les unes présentes et agissantes, les autres depuis longtemps évanouies et disparues. Ce n'est pas diminuer l'importance du langage que de lui reconnaître seulement cette existence idéale : c'est, au contraire, le mettre au nombre des choses qui occupent le premier rang et exercent le plus d'influence dans le monde, car ces existences idéales, — religions, lois, traditions, mœurs, — sont ce qui donne une forme à la vie humaine. Nous en subissons ordinairement l'action, quoique nous ayons toujours au fond de nous-mêmes le pouvoir de nous en

affranchir. Elles appartiennent au monde de la pensée et de la volonté.

On peut, à ce propos, remarquer que la métaphore a joué un grand rôle dans nos études. Jacob Grimm n'était pas éloigné de prendre pour un signe de vie le changement de voyelle qu'on observe dans les verbes allemands comme *ich singe*, *ich sang*, *gesungen*. Il les appelait les verbes forts et il les opposait avec une sorte de pitié aux verbes faibles, lesquels forment leur passé au moyen d'un auxiliaire annexe, comme *ich liebe*, *ich liebte*. Quelques linguistes ont considéré les désinences comme une floraison de la racine. Toutes ces expressions sont excellentes à condition d'être prises pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire des images. Il est permis en ce sens de dire que le langage est un organisme. Mais on ne devrait pas avoir besoin de dire que c'est là une manière de parler figurée, et il semble que des hommes habitués par métier aux métonymies et aux tropes auraient dû être les derniers à s'y laisser prendre.

II.

Est-il vrai, comme cela est dit et répété, que le langage soit régi par des lois nécessaires et aveugles?

Comme il est aisé de le deviner, pour soutenir une affirmation de cette sorte, on ne se réfère pas à la partie la plus intellectuelle du langage, telle que le choix des mots ou la construction de la phrase : la contre-vérité apparaîtrait trop clairement. Aucune nécessité n'exigeait, par exemple, que le mot *jacobin* vînt à marquer une nuance d'opinion politique, ou que le mot *bureau*, qui désignait d'abord une sorte de bure ou étoffe de laine, signifiât successivement le tapis qui couvre une table à écrire, puis la table elle-même, puis la pièce où cette table est placée, et finalement les personnes qui se tiennent dans cette pièce ou à cette table (1). Si chacun de ces changemens a sa raison d'être, aucun certes n'était obligé.

On ne pouvait pas non plus placer la nécessité dans le mécanisme grammatical : la réputation de la grammaire, en matière d'exceptions, est trop bien établie. La syntaxe s'y prêtait encore moins : si la prose française, pendant deux siècles, n'a cessé de

(1) *N'étant vêtu que de simple bureau* (Boileau, *Satires*, 1). — Nous empruntons cet exemple au *Dictionnaire général de la langue française* de MM. Hatzfeld, A. Darmesteter et Ant. Thomas, dont les premières livraisons ont commencé de paraître (Delagrave). Ce grand travail qui, par plusieurs côtés, marque un progrès sur Littré, se fait remarquer entre autres choses par le soin particulier apporté à la distinction et au classement des sens.

gagner en vigueur et en souplesse, nous savons trop bien grâce au génie de quels hommes ce progrès a été obtenu. La partie du langage sur laquelle on se fonde, c'est la phonétique, ou, en d'autres termes, la prononciation. Les changemens survenus dans le corps des mots, — suppression de lettres et de syllabes, transformation des voyelles, affaiblissement ou assimilation des consonnes, addition de lettres euphoniques, — sont à la fois si étranges et si réguliers que la volonté humaine paraît n'y être pour rien. D'où vient que dans le même temps les mêmes modifications se produisent chez toute une population ? Comment se fait-il, par exemple, que le latin ait, grâce à une série de phénomènes distincts, simultanément donné naissance à l'italien, à l'espagnol, au français, au roumain ? Comment se fait-il encore qu'en parcourant la France, du sud au nord, on rencontre une juxtaposition de dialectes qui, du provençal au wallon, vont en s'éloignant de plus en plus du type primitif? N'y a-t-il pas là une classe de phénomènes où il n'est pas permis de parler de conscience ni de liberté?

C'est par l'influence de la nature extérieure sur nos organes qu'on explique les changemens de la phonétique : en quoi il y a certainement une part de vérité. La nature extérieure fait sentir son action sur la parole, comme elle la fait sentir sur toute notre personne. Le président De Brosses remarquait déjà « que chaque peuple a son alphabet qui n'est pas celui d'un autre, et dans lequel plusieurs lettres sont impossibles à prononcer pour tout autre ; que le climat, l'air, les lieux, les eaux, le genre de vie et de nourriture sont la cause de cette variété. » Mais il s'agit là d'influences lointaines qui peuvent bien rendre compte de l'aspect général, mais qui ne suffisent pas à expliquer les faits de détail. La phonétique se compose d'une quantité de petits phénomènes pour l'explication desquels il serait aussi peu admissible de recourir à une cause unique et éloignée, qu'il serait déraisonnable d'expliquer par le climat chaque détail de l'ajustement de nos paysans. « De toutes les façons vulgaires de se dispenser de l'étude des influences sociales et morales sur l'âme humaine, dit quelque part Stuart Mill, la plus vulgaire est d'attribuer les différences de caractère et de conduite à des différences naturelles indestructibles. »

Nous ne voudrions pas qu'on pût se méprendre sur notre pensée. Les règles de la phonétique ne sauraient être entourées de trop de respect. Elles sont la garantie de tout progrès, la seule défense contre le caprice et la fantaisie, qui ont autrefois tant nui à nos études : nous devons tous travailler à les rendre de jour en jour plus détaillées et plus certaines. Mais c'est sur la nature de ces lois que nous avons à faire des réserves. On a cru bien faire, pour en grandir l'autorité, d'en transporter le siège dans nos or-

ganes, et à chaque fait de phonétique d'assigner pour cause un fait physiologique. C'est prendre, selon nous, dans la plupart des cas, l'effet pour la cause. Il se peut que des différences de structure aient amené des modifications linguistiques : cela arrive surtout quand une population adopte l'idiome d'un autre peuple. Tout le monde sait ce que les sons du français deviennent à l'ordinaire dans la bouche d'un Allemand ou d'un Anglais. Quelques savans ont cru pouvoir expliquer par l'influence persistante du gaulois certaines particularités de la prononciation française. Cette célèbre loi de substitution des consonnes qui donne une physionomie spéciale à la famille germanique pourrait bien avoir son origine dans un idiome plus ancien, dont les articulations cadraient mal avec celles des langues aryennes. Mais en dehors de ces faits exceptionnels, les organes de la voix sont les serviteurs et non les maîtres du langage. Il faut chercher les causes des changemens de phonétique dans cette région encore si peu explorée de la conscience où s'élaborent les actes de la vie journalière. Pour rendre compte de la régularité de ces faits, il n'est pas besoin d'invoquer une nécessité physiologique : l'habitude, — la seconde nature, — y suffit.

Il est utile de donner ces explications, car nous touchons ici (pour parler avec Bacon) à une des « idoles » de la linguistique moderne. Encore le caractère fatal des lois physiologiques ne suffit-il pas à quelques intransigeans : c'est la nécessité absolue des sciences mathématiques, c'est la certitude de l'astronomie qu'ils revendiquent. Il faut approuver l'intention, tout en ramenant à de justes limites un tel excès de zèle. Un ou deux exemples, dont le lecteur voudra bien pardonner la minutie, achèveront de faire comprendre notre pensée.

S'il est une loi de prononciation bien établie pour le français, c'est celle que nous constatons dans les mots comme *autre*, *sauter*, *paume*, *sauf*, *chaud*, *autel*, qui viennent du latin *alter*, *saltare*, *palma*, *salvus*, *caldus*, *altare* : *al* suivi d'une consonne devient *au*. Est-ce à dire qu'il y eût là, pour les organes français, une nécessité inéluctable? Non, car à aucune époque le français ne s'est abstenu d'accepter des formations comme *calvaire*, *palme*, *malfaiteur*, *altérer*, *malvoisie*, *Albigeois*, *Valteline*. Que faut-il donc voir dans ce changement d'*al* en *au?* Non une nécessité physique, mais l'effet d'un certain laisser-aller dont on peut se faire une idée en écoutant les Anglais prononcer des mots comme *calm*, *salt*, ou en comparant l'allemand *halten* (tenir) au flamand *houden*. Ce laisser-aller se comprend dans des mots cent fois prononcés et familiers à toutes les oreilles. Quand on dit que le mot finit par s'user, on emploie une image d'une parfaite justesse à condition de la

bien entendre : ce n'est pas le mot qui s'est usé, mais nos organes s'y sont tellement habitués qu'ils n'y font plus aucun effort. Cela ne nous empêche pas d'avoir à notre disposition, le cas échéant, la pleine possession de nos forces.

On a observé que les locutions d'une teneur invariable : formules de politesse, commandemens militaires, bénédictions, jurons, aboutissent à des vocables qui défient toute règle de phonétique. C'est ainsi que l'*usted* des Espagnols représente *vuestra merced*, qu'en provençal *domne Bertram* a fait *n Bertram*, et que « oui, madame » se dit en anglais *yes 'm*. Les mots les plus fréquemment employés sont ordinairement les plus altérés. C'est la cause des métamorphoses du verbe *aller*, lequel fait le tourment des étymologistes avec ses variantes comme *andar*, *annar*. C'est la raison pour laquelle la diphtongue *oi*, qui se prononçait *oè* au XVIIe siècle, est venue aboutir au son *è* dans les mots comme *Français*, *Anglais*, qui étaient les plus usités, tandis qu'elle a donné *oi* dans les noms prononcés plus rarement, comme *Danois, Suédois*. Je me souviens qu'au temps où M. Ferdinand de Lesseps faisait la propagande pour sa dernière grande entreprise, les mots de *canal interocéanique de Panama*, pourtant assez volumineux, ne se laissaient pas plus distinguer dans la bouche du célèbre conférencier qu'un train lancé à toute vitesse. Au contraire, certains termes entourés de respect, consacrés par la religion, traversent les siècles en se défendant contre les altérations : tels sont les noms de *Jésus* en français, de *Heiland* en allemand. Où y a-t-il, dans ces faits, trace d'une loi fatale? Je ne vois que des faits d'accoutumance. Sans doute il faut que nos organes y interviennent, puisque nous ne pouvons produire aucun acte sans leur secours ; mais les organes sont au service de notre pensée et ne font que traduire ce qui s'y passe.

La phonétique, par la nature de ses recherches, est obligée de réduire les mots à leurs derniers élémens : elle fait donc l'histoire de chaque lettre en particulier. Il peut arriver que, grâce à une série de changemens insensibles, une lettre vienne à se modifier complètement. S'il en est ainsi pour plusieurs lettres (et presque toujours ces sortes de changemens sont connexes), le langage commence à devenir méconnaissable. Les organes prennent de nouvelles habitudes et finissent par être incapables de reproduire les anciens sons de la langue. Mais ce qui prouve bien que l'idée de nécessité doit être écartée, c'est que certaines modifications de phonétique, après avoir été acceptées pendant un temps, sont ensuite rejetées, la prononciation ancienne reprenant le dessus sur la prononciation nouvelle. L'histoire de notre langue en présente un exemple typique : il s'agit du fait que les phonéticiens ont appelé la maladie de l'*s*.

Sous le règne de François Ier, les Parisiens, au lieu de dire *un oiseau*, se mirent à prononcer *un oireau*, et au lieu de *je suis bien aise*, ils firent entendre *je suis bien aire*. Par un changement inverse, les *r* furent transformées en *s* ou en *z*. *Paris*, *mari*, se prononcèrent *Pazis*, *mazi*. La maladie venait de loin : elle avait commencé deux siècles auparavant dans le Roussillon, elle monta lentement du sud au nord par le Languedoc, la Basse-Auvergne, l'Orléanais, gagna l'Ile-de-France et finit par s'étendre jusqu'aux îles normandes. Le poète Clément Marot, ou quelque écrivain du même temps, en tira la matière d'une satire qui nous a été conservée. C'est l'*Épistre du biau fys de Pazy* :

Madame, je vous raime tant!
Mais ne le dites pas pourtant,
Les musailles ont des rozeilles.
. . . .
Je chante comme un pazoquet.
. . . .
Ha! cœur plus dur qu'un potizon!

Il ne faut pas croire que ce fut là une pure affectation. Notre langue a conservé de cette contagion quelques traces durables. Si les cartes de France inscrivent aujourd'hui des endroits appelés *Baroche* (anciennement *Basoche*, *Basilica*); si, d'autre part, il y a une île de *Guernesey* (au XIIe siècle *Guernerey*) (1), si nous disons *une chaise* au lieu d'*une chaire* (du latin *cathedra*), des *besicles* et non des *bericles* (de la pierre précieuse nommée *beryllus* par les Romains), ce sont les restes et comme les marques de la maladie. Elle n'a pas duré pourtant : c'est ce que les mêmes phonéticiens expriment en disant que l'*s* a été guérie. Mais la guérison même prouve que les lois dont il s'agit n'ont rien d'immuable. Les mouvemens de la mode, les fluctuations du goût fourniraient une idée plus exacte de ces reviremens de la phonétique.

Ce n'est pas ici le lieu de traiter une question fort controversée entre linguistes, si, oui ou non, les lois de la phonétique sont susceptibles d'exceptions. A vrai dire, nous ne voyons pas très bien où peut conduire ce débat, puisque les exceptions sont reconnues des deux parts : seulement les uns leur font une place, et les autres s'en débarrassent en les récusant sous un prétexte ou sous un autre. Ce sont des mots qui ne doivent pas compter parce qu'ils sont d'origine demi-savante, ou parce qu'ils viennent de quelque

(1) Cette *r* voisine de *z* existe encore aujourd'hui dans le patois normand de la Hague. Voir l'étude de M. Jean Fleury, *la Presqu'île de la Manche et l'archipel anglo-normand*, p. 25.

dialecte voisin, ou parce qu'une raison encore inconnue contrarie la loi générale. Avec de telles ressources, le principe reste toujours sauf. Excellent dans l'enseignement, où il maintient une stricte discipline; utile pour la recherche scientifique, puisqu'il pousse à la découverte des causes de dérogation, nous l'admettons volontiers sous le bénéfice des explications et des tempéramens qu'on vient de voir. Les lois de la phonétique participent à ce caractère de généralité et de constance qu'on observe dans les phénomènes où la vie des masses est intéressée.

III.

Si la langue se modifie simultanément dans la bouche de tout un groupe d'hommes, cela ne tient pas à ce que les organes de la parole subissent au même moment, dans toute la population, un changement identique. Il y a à cette marche simultanée une raison plus humble et plus commune, qui est, d'une part, l'instinct de l'imitation, et, d'autre part, le besoin de comprendre et d'être compris. La parole est avant tout un moyen de communication : elle manquerait à la plus essentielle de ses fonctions en cessant de servir à l'échange des idées. Force est donc bien qu'un changement, s'il est de nature à obscurcir la clarté du langage, soit, ou bien étouffé, ou bien adopté par tous les hommes destinés à vivre de la même vie. Pour ce motif, les langues appartenant à de grandes populations se modifient moins vite que les dialectes et les patois : il est dans la nature de ces derniers de se subdiviser de plus en plus, parce que la proportion de la force de l'individu, comparée à la force de l'ensemble, est plus grande. Les pays de montagnes peuvent, à cet égard, servir d'exemple : dans le seul canton de Berne, où les rapports de village à village ont été longtemps difficiles et rares, on a distingué jusqu'à treize patois différens. Le dialecte celtique parlé dans notre province de Bretagne se divise en quatre sous-dialectes assez éloignés l'un de l'autre pour que les habitans aient peine à s'entendre. Au temps où les Arènes de Nîmes, encore remplies d'habitations, servaient de refuge à une population quelque peu brouillée avec la police, on reconnaissait à sa prononciation l'habitant du quartier des Arènes. Plus on étudie nos divers patois, plus on y découvre de variétés : déjà, dans l'état actuel de nos études, l'unité linguistique n'est plus la province, ni le canton, mais le village. Un philologue d'un grand talent d'observation, M. J. Gilliéron, a écrit un volume intéressant sur le patois d'une commune du Bas-Valais qui ne compte pas plus de soixante habitans. Chez les indigènes de l'Amérique et de l'Australie, la

langue change à peu près de tribu à tribu, et elle se modifie d'une génération à l'autre.

On a prétendu, non sans vraisemblance, que les enfans sont les premiers auteurs des changemens de phonétique, car il s'établit, à titre de compromis, dans chaque maison, entre grands et petits, une sorte de sabir. Ces embryons de langues n'ont chez nous aucune chance de durée, parce que l'action individuelle est annulée par le grand nombre, comprimée par l'école, neutralisée par la vie publique. Mais dans les petites agglomérations, ces variations, favorisées par les circonstances, peuvent donner naissance à des dialectes. De là vient sans doute la prédilection du linguiste pour les patois. On y voit ce qui a été improprement appelé la vie du langage comme en raccourci et à découvert. Les faits se succèdent d'une allure autrement libre et rapide que dans les langues littéraires. Par celles-ci, nous entrons en communication, non-seulement avec nos contemporains, mais avec nos ancêtres : le maintien de la prononciation, la correction grammaticale, la propriété des termes font partie du respect que nous devons à nos aïeux et de la dette que nous contractons envers nos enfans. Celui qui, sans motif valable, sans évidente amélioration, trouble cette continuité de la langue, porte la main sur une tradition, et aliène, pour autant qu'il dépend de lui, une parcelle du patrimoine national. Au contraire, les dialectes sont le vrai laboratoire du linguiste : il s'y meut à l'aise, il s'y instruit à chaque pas ; il peut remonter à la source des locutions, il trace la carte de chaque accident de prononciation. C'est ainsi que les petites républiques de la Grèce présentaient au philosophe un spectacle plus intéressant, plus instructif, plus varié, que la vue des grands empires.

Est-ce pour cette raison que certains linguistes ont dénié aux langues littéraires des vertus et des qualités qu'ils accordent aux langues sans culture ? En premier lieu, la pureté. Une langue littéraire, le fait est incontestable, s'enrichit d'emprunts. Ce n'est pas une supériorité intrinsèque qui l'élève au-dessus de ses pairs, ce sont les circonstances politiques. Elle a commencé par être un dialecte comme les autres : mais aussitôt qu'elle a la puissance matérielle, les chroniqueurs, les savans, les poètes lui arrivent ; on lui applique des principes grammaticaux fournis par l'observation, ou empruntés à d'autres langues ; on lui constitue une orthographe ; le vocabulaire, d'abord très pauvre, s'enrichit jusqu'à ce qu'il suffise aux besoins nouveaux. Peu à peu le dialecte, ainsi augmenté et régularisé, se répand parmi les régions voisines. C'est ainsi que le haut-allemand, pour avoir été employé par la chancellerie impériale, se fait de proche en proche adopter, à partir de la seconde

moitié du XVe siècle, par les différentes cours allemandes, en attendant que, grâce à la Bible de Luther, il pénètre dans le peuple. Chacun de ces faits appartient à l'histoire et pourrait être accompagné de sa date. Mais il n'en est pas autrement, au fond, pour les patois. La prétendue pureté des patois est une illusion qui tient à notre ignorance et qui s'évanouit devant un examen un peu attentif : comment, sauf le cas d'un isolement difficile à imaginer, se déroberaient-ils à l'influence des dialectes voisins, à l'infiltration de la langue officielle, qui les pénètre par tant de canaux? Chaque dialecte va demander au dehors ce qui lui manque, comme chaque homme modifie sa phonétique, complète son vocabulaire et redresse sa syntaxe au fur et à mesure des mille contacts de la vie. Le plus humble patois est soumis, toutes proportions gardées, aux mêmes lois intellectuelles que le français de Pascal et de Descartes.

Faut-il croire, comme le disait certaine définition citée plus haut, que le langage ait son principe de développement en lui-même? La formule, il faut en convenir, n'est pas très claire : nous allons donc nous y arrêter un moment.

Il est dans l'essence des œuvres collectives d'exiger une marche graduelle et une certaine unité de plan. Le travail de la veille sert de base et de point de départ au travail du lendemain. La création *ex nihilo*, en supposant qu'elle soit possible pour les individus, n'existe pas pour les masses. Il n'est donc pas étonnant que le langage présente le spectacle d'un développement continu selon un plan fidèlement suivi en son ensemble. Nos langues indo-européennes, ayant une fois commencé à marquer les modifications de l'idée au moyen de syllabes ajoutées *à la fin* des mots, se sont toujours conformées à cette habitude, qui est devenue pour elles une loi constante. Des mots *pays*, *règle*, on a fait *paysage*, *régler*, qui ont donné ensuite *paysagiste*, *règlement*. Les novateurs les plus hardis en fait de langage n'ont pas eu l'idée de recourir à des infixes comme dans les langues américaines, ni de mettre les désinences grammaticales au commencement des mots. Ils se conforment, sans y penser, au procédé en usage dans notre famille de langues depuis quatre mille ans. Voilà sans doute à quoi font allusion ceux qui disent que le langage a son principe de développement en lui-même. La vérité est qu'il a son principe de développement dans des esprits depuis longtemps dressés et habitués en un certain sens.

Dans nos intelligences réside aussi cette *analogie* dont il est tant parlé aujourd'hui, sans qu'on en ait toujours nettement indiqué le caractère. Il faut entendre par là cette loi du langage qui fait que les formes déjà créées servent de modèle à des formes nouvelles :

ainsi *septentrional*, qui vient de *septentrion*, a servi de modèle à *méridional*, lequel n'a pas de primitif dont il ait pu être immédiatement dérivé. De l'analogie également on a dit qu'elle agissait d'une façon aveugle, et on l'a décrite comme si nous en subissions la contrainte. Il serait plus juste de dire que nous sommes tous, et à tous les momens du jour, les auteurs du langage. C'est beaucoup trop limiter la part que chacun de nous prend à la production de la parole, que de la borner aux expressions nouvelles qu'il peut nous arriver de créer, de même que ce serait trop limiter le rôle de l'analogie que d'en reconnaître seulement l'action là où elle forme quelque chose d'insolite et d'irrégulier. L'analogie est perpétuellement à l'œuvre, ou pour mieux dire nous sommes perpétuellement actifs dans la production de la parole. Comme il nous est impossible d'apprendre une à une toutes les formes de la langue, c'est nous qui les créons d'après les modèles qu'elle nous a fournis. L'enfant de huit ans qui conjugue un verbe collabore à la reproduction de la langue française : l'homme illettré qui n'a jamais conjugué un verbe, et qui ne sait pas ce qu'on entend par verbe, n'en a pas moins un modèle de verbe dans la tête, sur lequel il calque des formes semblables. Quand Martine dit :

Qui parle d'offenser grand'mère ni grand-père ?

elle forme une phrase mettant en mouvement les rouages grammaticaux les plus délicats. Nous ne nous apercevons du procédé intellectuel que quand, par accident, il nous trompe, la plupart des fautes de langage ayant pour cause une fausse application de l'analogie. L'enfant qui tire du verbe *prendre* un participe *prendu* avait déjà formé plusieurs autres participes où son instinct lui avait fait trouver juste. La facilité avec laquelle nous limitons et suspendons à volonté l'action de l'analogie montre bien qu'ici encore tout soupçon de contrainte serait chimérique.

La continuité du langage à travers la série des générations en fait l'éducateur de l'humanité. Ce n'est pas assez dire que d'affirmer que nous jetons nos idées, aussitôt que nous les concevons, dans le moule fourni par la parole. Bien avant l'âge où il nous sera possible d'analyser nos pensées, nous recevons les mots et les tours qui en représentent les élémens. Un enfant a entendu et répété les mots : *Veux-tu jouer ? — Je veux jouer*, longtemps avant de pouvoir démêler aucune des notions complexes que renferme cette phrase. Son intelligence est en retard sur les formules dont il se sert.

De cette façon le langage commence à nous apparaître sous son

vrai jour. Ce n'est point — il s'en faut — un miroir où se reflète la réalité : c'est une transposition de la réalité au moyen de signes particuliers dont la plupart ne correspondent à rien de réel. Nous sommes tellement faits à cette transposition que les idées et les sentimens qui traversent la conscience empruntent aussitôt cette forme. Qu'on examine un à un les élémens de la phrase la plus simple, non pas d'un livre de métaphysique ou de droit, mais d'une conversation familière, on sera surpris de voir que presque tout appartient à cette algèbre particulière qui nous sert à communiquer nos pensées. Je ne parle pas ici seulement de ces mots destinés à maintenir la contexture de la phrase, tels qu'articles ou conjonctions, mais des verbes et des substantifs, dont la plupart, — on pourrait dire tous, sauf les noms propres, — représentent un long travail de généralisation. Si nous croyons, en écoutant, apercevoir les choses elles-mêmes, c'est que notre tête a été familiarisée depuis l'enfance avec les mêmes signes. Nous constatons ici deux faits qui échappent d'ordinaire à notre attention : d'une part, la grandeur du capital intellectuel amassé par l'humanité ; d'autre part, la puissance de l'éducation.

Il n'y a rien ici qui puisse être assimilé aux caractères physiques par lesquels se reconnaît une race. Ces derniers caractères restent indéfiniment les mêmes, au lieu que le trésor de la parole s'accroît et se perfectionne d'âge en âge. Les caractères physiques suivent l'homme par tous pays, au lieu que nous apprenons sans peine, et nous parlons couramment le langage de la contrée où se passe notre jeunesse. S'il est vrai qu'il existe une faculté générale du langage, l'hérédité de tel ou tel idiome en particulier est une fiction. Il ne se peut rien de plus français que la prose d'Hamilton. Térence, ce modèle de diction latine, était un enfant berbère que des pirates avait amené à Rome.

On peut se demander s'il existe des différences de degré dans la puissance éducative des langues répandues sur la surface du globe. Il en existe sans doute ; s'approprier une langue formée à l'abstraction depuis des siècles, apprendre à manier avec sûreté une riche et délicate synonymie, s'accoutumer à enchaîner et à subordonner ses pensées selon les règles d'une syntaxe rigoureuse : cela est d'un autre effet sur l'esprit que d'aligner les mots vagues et mal définis d'un idiome resté à l'état d'enfance. L'Européen, par cela seul qu'il est mis en possession d'une langue cultivée de temps immémorial, a une énorme avance sur le Pahouin. Mais si, au lieu d'opposer les extrêmes, nous voulions établir des différences entre les langues de l'Europe, nous arriverions à des comparaisons où les qualités et les défauts se compensent, et où le sentiment individuel

a seul prononcé jusqu'à présent : ce genre de critique littéraire reste à créer. Il se peut que la langue française, par l'exacte valeur des termes, ajoute à la précision de l'esprit ; que l'allemand, par l'agencement savant de ses constructions, habitue l'intelligence à garder simultanément présentes un plus grand nombre de notions ; que l'anglais, grâce à la souplesse de son vocabulaire, mette plus promptement l'idée et la chose sous les yeux : mais ce sont là de légères nuances qui peuvent difficilement être notées et appréciées. Il y a d'ailleurs, entre les langues de l'Europe, grâce à notre civilisation, un si continuel échange, même alors qu'il ne se traduit pas par des emprunts visibles, que le progrès obtenu sur un point devient presque aussitôt un bien commun à tous.

Ceci nous conduit à parler du langage dans ses rapports avec la vie des nations.

IV.

Par une conséquence logique des idées qui précèdent, la langue en est venue à être présentée comme une sorte de marque de fabrique imposée par la nature aux différens groupes ethniques. Cette manière de voir a, comme on sait, trouvé accueil dans la politique, où, en s'aidant plus ou moins du secours de l'ethnographie et de l'histoire, elle a servi de fondement à la théorie des nationalités.

Nous rencontrons ici ce principe des nationalités dont il a été tant parlé et qui, en dépit de tout ce qui a été dit, reste si obscur. Nous n'avons pas l'intention de traiter dans son ensemble un sujet qui a occupé tant d'éminens esprits. Ce que nous voulons envisager ici, c'est le rôle inattendu et nouveau dont la linguistique s'est trouvée investie sans l'avoir ambitionné : rôle assurément flatteur, mais dangereux, et dont elle fera sagement de surveiller les pièges. Est-il vrai que la langue doive avoir cette importance prépondérante ? A-t-elle la même autorité en toute circonstance ? A-t-elle une égale valeur à être invoquée pour ou contre les populations ?

En écrivant ces lignes, je me propose de rester dans la région des idées et de laisser de côté les espèces diverses sous lesquelles se pose aujourd'hui le problème. Il faudrait être bien confiant en soi-même pour espérer voir clair dans cette mêlée, ou plutôt dans cette multiplicité de duels, où les conditions varient à l'infini et où tant d'intérêts, tant de passions sont en présence. Qui voudrait s'ériger en arbitre entre les Tchèques et les Slovaques, entre les Magyars et les Croates ? La question ne se pose pas de la même

manière en Belgique et en Italie, en Russie et en Allemagne. Tous les conflits, depuis vingt ou trente ans, ont pris plus ou moins l'aspect d'une querelle de nationalité, de même qu'à certaines époques toutes les maladies se compliquent de la forme de l'épidémie régnante. Le mal s'est étendu jusqu'à l'Asie, où l'on a vu naître une question arménienne.

L'idée de la nationalité est une idée moderne. Après quelques tentatives obscures, elle fait son entrée dans le monde en 1848. On ne peut douter qu'elle ne soit en un rapport étroit avec l'avènement de la démocratie. L'Église, qui cependant, à l'occasion, sait se servir des langues vulgaires, ne pouvait favoriser un tel principe : déjà le nom de la religion catholique le contredit et l'exclut. Quand on vit pour la première fois ces idées se manifester dans la capitale de l'Autriche, une lettre pastorale du synode de Vienne du 17 juin 1849 les dénonça comme un reste de paganisme, et expliqua la différence des langues comme une conséquence du péché. D'autre part, dans l'ancienne société, on appartenait à sa caste autant qu'à son pays. Souvent les classes supérieures parlaient une autre langue que le peuple : princes, courtisans, officiers, savans, changeaient de pays sans avoir besoin pour cela de changer de langue. Le peuple, pendant ce temps, gardait les vieilles traditions sans beaucoup s'inquiéter de ce qui se passait à côté ou au-dessus de lui. Les choses ont changé aujourd'hui. Avec la presse, avec les parlemens, avec la conscience plus complète de l'unité politique, l'idée d'un idiome national ne pouvait manquer de se produire. L'idée une fois adoptée pour soi-même, il n'y avait pas loin à vouloir en faire l'application aux autres. On voit donc qu'il y a un lien incontestable entre le principe de nationalité et le mouvement démocratique des sociétés modernes. Mais ce n'est pas une raison pour que le principe soit accepté sans discussion et pour qu'on en approuve également toutes les conséquences.

Il y a des peuples qui, durant une longue sujétion, n'ont sauvé de leur personnalité que leur seul idiome, lequel est devenu pour eux un symbole du passé, un gage d'espérance pour l'avenir : en ce cas, la langue représente un trésor sacré. Mais ailleurs des revendications en apparence semblables peuvent n'être qu'un moyen au service d'arrière-pensées personnelles. Le seul intérêt que je veuille défendre ici est un intérêt abstrait, celui de la science, qui ne devrait pas être compromise dans ces querelles. Après que l'ethnographie a été employée au service de causes que l'humanité désavoue, la linguistique s'est vue, à son tour, amenée en ligne. Il semble que cette dernière application de la science soit encore

plus abusive et plus déplaisante, parce qu'il s'agit cette fois, non de la couleur de la peau ou de la nature des cheveux, mais d'une production de l'esprit. Il s'est trouvé cependant des savans pour remplir un office analogue à celui dont les hommes de loi s'acquittaient jadis auprès des souverains désireux de s'agrandir. Il y a toujours, en cherchant bien, quelque parenté à signaler : à défaut de la langue parlée aujourd'hui, l'on va chercher celle des siècles passés; on analyse les noms propres, on déterre les anciens noms de lieux. Intervention fâcheuse qui ne change rien aux événemens, — lesquels ne se règlent pas sur ces fragiles constructions, — mais qui diminue le savant et jette un reflet équivoque sur ses recherches.

Il faut cependant voir les choses de plus près et examiner la valeur des raisons qui sont données.

Une première raison est tirée de l'influence que le langage exerce sur l'esprit : « Les hommes, dit Fichte, sont beaucoup plus formés par la langue que la langue n'est formée par les hommes. » — « Entre l'âme d'un peuple et sa langue, dit à son tour Guillaume de Humboldt, il y a identité complète; on ne saurait imaginer l'une sans l'autre. » — Réduite à ces limites et comprise en quelque sorte dans le sens défensif, cette manière de voir ne manque pas de justesse. Nous reconnaissons dans les paroles de Humboldt et de Fichte l'impression encore fraîche d'hommes au cœur fier, qui venaient d'être témoins de l'humiliation de leur patrie et qui avaient pu croire un moment la tradition nationale menacée. Les représentations dramatiques d'Erfurt les avaient peut-être blessés autant que les bulletins de victoire et les contributions de guerre. Que des hommes ayant le même passé, les mêmes coutumes, les mêmes aspirations, prennent l'identité de la langue à témoin de leur identité morale et, au nom de cette communauté s'étendant à tous les momens de leur vie, réclament le droit d'être réunis sous les mêmes lois : en cela, ils ne détournent pas le langage de son vrai rôle, puisqu'il ne figure point pour son propre compte, mais comme preuve à l'appui d'un ensemble de faits, comme expression visible de l'unité des sentimens et des volontés. Quand, il y a soixante-dix ans, le petit peuple des Grecs dit à ses oppresseurs : Il n'y a rien de commun entre nous et vous, ce n'est pas seulement au nom de la langue qu'il se souleva, mais au nom de principes et d'idées qui touchaient aux racines mêmes de l'existence.

Mais on devine déjà qu'il en serait autrement si la langue, indépendamment de toute autre considération, était tenue pour le signe nécessaire et suffisant des nationalités. Une telle manière de voir,

qui, en apparence, rehausserait l'importance du langage, aurait au contraire pour effet d'en amoindrir la dignité. Comme on l'a dit, ce serait l'introduction dans la politique des procédés de la zoologie (1). Ce qui constitue les nations, c'est quelque chose de plus profond et de plus intime que la ressemblance du vocabulaire. Il importe peu que la langue soit la même si l'esprit est différent : la facilité de communication ne fait alors que mieux accuser la divergence des cœurs.

Tout Français qui plaide cette cause étant suspect, j'aime mieux laisser parler ici un témoin du dehors : « Le fait a prouvé, disait récemment un ancien ministre du royaume d'Italie, qu'il ne faut pas chercher dans l'histoire ou la langue d'un peuple à quelle nationalité il appartient ; c'est à sa conscience qu'il faut le demander. C'est la conscience seule qui dit de quelle nation il est. » La mutuelle sympathie, qui souvent se nourrit des différences autant que des ressemblances, le commun souvenir des bons et des mauvais jours, la ferme et persévérante résolution de vivre ensemble et de partager, quoi qu'il coûte, le même sort, — on ne doit pas chercher ailleurs ce qui constitue l'âme d'une nation (2).

L'abus est si près de l'usage qu'un signe qui tirait toute sa valeur du consentement de la partie intéressée a été tourné en arme contre elle. Il est devenu dangereux pour une population de parler la langue de quelque puissant voisin, ou de parler seulement une langue qui ait avec celle du voisin une lointaine affinité. On ne saurait dire qu'il y ait là un progrès, s'il est vrai que le progrès consiste à affranchir peu à peu les hommes des servitudes que résument en eux les mots de race et de naissance. Décider, contre leur gré, du sort des générations nouvelles d'après un critérium de cette espèce, c'est subordonner leur destinée à la destinée d'ancêtres depuis longtemps disparus et diminuer la somme de liberté et de raison qui commence à exister dans le monde.

Nous voyons ici la conséquence de la théorie naturaliste du langage : non-seulement le développement de la parole est soumis à des lois fatales, mais l'homme est fatalement rivé à la place que lui assigne son langage. Il semble qu'une tendance de notre époque

(1) Voyez la conférence de M. Renan, *Qu'est-ce qu'une nation?* La même pensée a été exprimée par le poète autrichien Grillparzer :

Der Weg der neuen Bildung geht
Von Humanität
Durch Nationalität
Zur Bestialität.

(2) C'est la conclusion à laquelle arrive aussi J. Novicow, dans son livre *la Politique internationale*, p. 68 et suiv. (Alcan, 1886).

soit de s'arrêter de préférence aux côtés par où l'homme ne s'appartient pas : on dirait qu'il s'agit de le faire rentrer dans le sein de ce grand univers dont il a eu tant de peine à se distinguer. Sans vouloir discuter le problème de la liberté humaine, nous pensons qu'il ne faut pas restreindre, comme si elle était trop grande, la part d'initiative que l'homme civilisé a la conscience d'avoir conquise.

Il est heureux que la réalité donne quelques éclatans démentis à la théorie : les faiseurs de systèmes sont avertis de cette manière que leur loi est tenue en échec par quelque autre loi supérieure. Jersey et Guernesey, quoique parlant normand, le pays de Galles, quoique parlant celte, ne demandent pas à se séparer de la Grande-Bretagne. L'Alsace, qui avait conservé son ancien parler germanique, était la plus fidèle et la plus patriote de nos provinces françaises. Il faut observer à ce propos que les patois se maintiennent surtout là où ils sont enveloppés et comme baignés dans une langue étrangère. Quand les Allemands entrèrent en Alsace, ils furent frappés de l'archaïsme du dialecte alsacien, et ils affectèrent d'y voir un signe d'attachement à la patrie allemande. Le fait tenait simplement à ce que l'administration et l'école étaient françaises. Aujourd'hui que les environs de Metz sont soumis à l'Allemagne, le vieux patois lorrain a repris dans les villages avec une nouvelle recrudescence.

Sur les frontières des différentes nations de l'Europe, il a toujours existé des régions mixtes où les mœurs, les habitudes, le langage tenaient à la fois de deux pays. Il y avait là comme des lieux d'élection pour la fusion des races et l'échange des idées. Les populations qui bénéficiaient de cette position intermédiaire comptaient parmi les plus intelligentes et les plus éclairées. A ce système, il semble qu'on veuille substituer celui des séparations tranchées. En passant d'un pays à l'autre, on changera subitement de méridien au moral comme au physique. L'école, au lieu de rester un moyen de rapprochement, est devenue un instrument de combat : la pédagogie moderne a découvert qu'il était impossible, — quelques-uns ont ajouté qu'il était immoral, — d'apprendre deux langues à un enfant. Encore si l'enseignement donné des deux parts était la science inoffensive de l'école d'autrefois ! mais les moyens raffinés d'aiguiser le patriotisme dont notre siècle s'est avisé sont pratiqués des deux parts. Les inconvéniens de toute école close, les dangers de l'école confessionnelle d'autrefois se retrouvent ici avec cette circonstance aggravante que les deux parties se privent par avance des moyens de dissiper leurs préventions et que des deux côtés il se forme, pour nourrir le différend, une littérature de journaux et de livres inintelligibles et inconnus au voisin.

Mais le XIXe siècle ne devait pas seulement voir déclarer cette guerre des langues sur les frontières : elle a éclaté au sein même de certaines nations dont elle complique l'existence et compromet l'unité. Par une ironie du sort, c'est surtout là où régnait la langue allemande que ces difficultés se sont présentées. Peut-être est-ce l'importance qu'elle avait coutume de s'attribuer qui lui a suscité des rivales. Peut-être le plus sûr moyen d'éviter ces conflits est-il de faire allusion le moins possible à un sujet qui ne devrait pas sortir des salles d'étude des universités. Il en est du langage comme de certains organes de notre corps : y trop penser, c'est déjà un signe de malaise.

On peut remarquer que la guerre des langues naît et se développe surtout dans les pays où a régné longtemps une certaine apathie politique : rien n'est plus favorable à ces sortes de compétitions que la somnolence de la vie intellectuelle. Le meilleur préservatif est le mouvement des opinions et l'activité des idées. La révolution française a eu chez nous pour effet d'enlever d'avance toute portée politique à des questions de cet ordre : nous sommes divisés sur des sujets trop sérieux, trop profonds, pour nous grouper selon les données d'une carte linguistique. Il en est de même pour l'Angleterre : ce n'est pas au nom de leur idiome que les Irlandais réclament leur indépendance ; ils renoncent au contraire à leur vieille langue celtique et apprennent l'anglais pour mieux discuter avec leurs adversaires une thèse moderne de droit et de liberté. En Suisse, la différence des langues, loin d'être un dissolvant, est devenue une cause d'émulation et de progrès.

Aussi ne saurait-on assez blâmer les hommes qui, de gaîté de cœur, essaient d'implanter des divisions de cette espèce chez des peuples jusque-là occupés à de plus utiles objets. Quoique voulant éviter les exemples particuliers, je ne peux me dispenser d'en citer un qui fera toucher du doigt ce qu'il y a parfois d'artificiel dans ces débats. Je me souviens d'avoir lu, il y a déjà des années, dans une revue allemande un article intitulé : « La guerre des langues et des races en Belgique, » où l'auteur, devenu depuis député à Berlin, expose comment il s'y est pris pour recruter en Belgique un parti flamand. Jusque-là les rares partisans de la langue flamande se contentaient de réclamer une place au soleil, place que personne ne songeait à leur disputer. Mais cela ne faisait pas le compte du journaliste. Il conseilla l'organisation en parti, la lutte électorale avec la langue pour devise, une guerre en règle jusqu'au triomphe ou jusqu'à l'extinction. Les choses, continua-t-il, n'allèrent pas très bien d'abord, car on se heurtait à un obstacle imprévu. Les Belges se divisaient jusque-là en libéraux et cléri-

caux ; et, voyez la mauvaise chance ! les libéraux étaient généralement ceux qui parlaient français, ceux qui parlaient flamand étaient en plus grand nombre les cléricaux. Il fallut quelque temps pour substituer à l'ancien classement un classement conforme au nouveau programme.

Une fois un débat de ce genre introduit dans un pays, il passe à l'état d'idée fixe. Non-seulement l'école, mais les tribunaux, les lois, la chambre, les actes de l'état civil, l'administration, l'armée en deviennent le théâtre : on demande la séparation jusque dans les monnaies, les timbres-poste, les billets de banque. Il est dans la nature d'une guerre de ce genre de ne pouvoir s'arrêter. Par une justification imprévue de l'apologue d'Ésope, la langue, chose sociable par excellence, se change en une cause permanente de discorde. On a vu, en Belgique, des avocats prononcer, par simple dilettantisme flamingant, leur plaidoirie en flamand, puis redresser en excellent français les erreurs de l'interprète qui traduisait leur harangue aux juges.

La centralisation, vers laquelle tous les états sont plus ou moins entraînés, est en opposition directe avec ce principe, puisqu'elle met tous les membres de la nation en un contact de tous les momens. Quand la conquête enlevait une province à l'empire de Darius, c'est à peine si les autres parties du royaume s'en apercevaient; aujourd'hui, les citoyens d'un État sont reliés entre eux par tant de nerfs et de fibres que l'introduction du principe ethnique porte le trouble dans tous les actes de la vie. Il a le tort de mettre la forme au-dessus du fond, les mots au-dessus de la pensée, et l'enveloppe à la place du contenu. Appliqué à une nation libre, il fait l'impression d'un anachronisme. C'est de la même fabrique d'idées qu'est sorti le mouvement antisémite. Un éminent philologue anglais, M. Sayce, a dit justement : *The cry of nationalities was really a backward step.*

Il semble que, sur ce chapitre, notre époque ait quelque chose à apprendre du temps passé. Les Romains, qui se connaissaient en matière de conquête et de domination, n'ont jamais imposé leur langue. Mais le Gaulois, en apprenant à manier le latin, avait la conscience de monter en dignité. Le sénat romain accordait aux cités de l'Italie le droit de rédiger leurs actes en latin comme un honneur et comme une récompense. Cet ascendant s'est imposé partout, en Italie, en Gaule, en Espagne, en Dacie, excepté quand les légions romaines se sont trouvées en présence du monde grec : tant il est vrai que la langue emprunte sa force et son prix à l'idée qu'on s'en fait et à la culture qu'elle représente.

V.

Encore nouveau, puisqu'il n'a pas cent ans, le principe des nationalités a déjà produit beaucoup de bien et beaucoup de mal ; à la pensée de ce qu'il réserve au monde, on éprouve quelque chose de l'inquiétude que la révolution française, à mesure qu'elle développait ses conséquences, répandait autour d'elle. Par ses attaches naturalistes, le nouveau principe devait attirer les hommes de science. Il satisfait, d'un autre côté, les instincts des masses, en rompant avec les formes traditionnelles et en accordant le dernier mot au nombre. Il présente cet avantage de favoriser le contact entre les différentes classes d'une même population. Il est en outre un stimulant pour les jeunes nationalités, qu'il pousse à étendre et à montrer en pleine lumière leurs aptitudes. Enfin, il peut servir à réparer les injustices de l'histoire, à effacer les anciens abus de la force.

Mais voici maintenant le revers de la médaille : par certains côtés, le principe des nationalités est en opposition avec les idées de liberté proclamées par la révolution française, laquelle ne connaissait que l'homme abstrait, et avait fait profession d'en finir avec les divisions superficielles. Il se produit en un temps où les découvertes de la science, les entreprises de l'industrie appelleraient plutôt le groupement des peuples que leur séparation ; en un temps, où les aspirations des classes laborieuses, non moins que l'affinement de la conscience publique, font paraître les luttes de peuple à peuple chose arriérée et barbare. Tout pays présente une minorité plus ou moins nombreuse qui tient à honneur de surmonter les préjugés imposés par le temps et le lieu : l'accord de ces minorités a constitué jusqu'à présent l'opinion publique en Europe et a été le principal véhicule du progrès. Ces minorités, la théorie des nationalités a pour résultat de les annuler. Est-il nécessaire enfin d'ajouter que ce serait une singulière illusion de voir dans l'identité du langage une promesse d'union et de paix ? Il faudrait avoir oublié que les guerres fratricides sont les plus acharnées et les plus cruelles. Ce n'est pas la différence d'idiome qui a détaché les États-Unis de l'Angleterre, ni qui a failli couper en deux la grande république américaine. L'amitié ou l'antagonisme des peuples a des causes plus effectives et plus profondes.

Telles sont les contradictions que le principe nouveau a jetées dans le monde. Peut-être, après tout, est-ce moins un principe

qu'un mot d'ordre, un cri de ralliement, que les déshérités répètent avec joie, que les habiles exploitent, et que les puissans font tourner au profit de leurs desseins. Ce qui pourrait le faire croire, c'est que pour les victorieux rien n'est aujourd'hui changé à l'ancien état de choses : l'Allemagne unifiée ne renonce pas à ses conquêtes d'autrefois ; elle a même profité de l'occasion pour augmenter le nombre de ses sujets dont l'allemand n'est pas la langue maternelle. Imprudente comme elle est, la France s'est jetée avec empressement dans cet ordre d'idées, sans se rappeler qu'elle a, pendant vingt ans, versé son sang pour la thèse contraire, et sans prévoir que la première application en serait faite sur elle-même.

Il est difficile de dire quel sera le sort de la théorie des nationalités dans l'avenir. Peut-être tombera-t-elle sous les conséquences paradoxales auxquelles elle conduit. En effet, quand une fois l'attention est tournée de ce côté, de nouveaux dialectes se découvrent l'un après l'autre et réclament leur droit à l'existence. Vainement les auteurs du mouvement essaient-ils de protester, disant que tous n'ont pas la même valeur, que quelques particularités de prononciation, quelques développemens de la déclinaison ou de la conjugaison ne constituent pas une langue ; qu'il y faut des traditions, une littérature, des penseurs ; que parmi les espèces d'arbres fruitiers celles-là seules méritent d'être cultivées, dont les fruits nous fournissent un aliment nourrissant et agréable. On a bientôt fait de répondre à l'objection ; des traductions, des chants populaires, originaux ou imités, des journaux, ne tardent pas à former un commencement de littérature. Le dialecte promu au rang de langue officielle est alors obligé à son tour de déclarer que la condition ordinaire des dialectes c'est d'être absorbés ; qu'une certaine variété d'origine ajoute à la force et à la beauté d'un idiome ; que pour toute œuvre nationale il faut de l'union et de l'abnégation...

On ne doit pas regretter que le rêve d'une langue universelle, comme nos pères l'avaient conçu, ne se soit pas réalisé : la pluralité des langues littéraires, c'est la tâche de la civilisation répartie à différens ouvriers. Qui se figurerait Shakspeare autrement qu'en anglais? Qui voudrait que Goethe eût suivi le conseil qui lui fut donné à vingt ans d'aller s'établir à Paris? Les moyens d'expression trouvés par un idiome, si ce ne sont point de purs jeux, ne tardent pas à devenir la propriété de tous. Quand plusieurs littératures se développent l'une en face de l'autre, les partis-pris exclusifs se corrigent plus facilement. Mais s'il est souhaitable qu'il y ait variété et émulation, on ne doit pas désirer que le

moyen soit pris pour le but et que les idiomes deviennent leur propre fin à eux-mêmes. Pour qu'une littérature nouvelle se produise, il faut un certain ensemble de circonstances qui ne se laisse pas créer à volonté. Il est juste d'honorer en tout lieu l'attachement aux ancêtres : mais une langue sans œuvres originales est comme un pays dépourvu de beautés naturelles et privé de souvenirs historiques; à moins de nécessité, nul n'en recherche le voyage. Une trop grande division amènerait l'émiettement. Pour nous rendre compte avec impartialité des conséquences du principe, transportons-le dans le passé. Virgile, étant de Mantoue, aurait dû écrire son *Énéide* en ombrien. Horace, né à Venouse, devait composer ses odes en osque. Assurément, s'ils l'avaient fait, nous serions encore heureux de posséder leurs œuvres : ni l'un ni l'autre dialecte ne manquait d'une certaine culture. Mais peut-on leur en vouloir d'avoir préféré une langue depuis longtemps répandue sur un grand État, déjà maniée par des esprits supérieurs, et de s'être ménagé à eux-mêmes cet accroissement de force que donnent la présence de rivaux et le voisinage de juges compétens ?

Nous citerons pour finir les paroles d'un esprit vraiment moderne, d'un homme qui, vivant au centre d'un pays agité par la guerre des langues, est bien placé pour observer ce que cette lutte a tantôt de juste et tantôt de factice (1) : « Aucune originalité nationale, dit M. Hugo Schuchardt, ne survit, au sens où elle le voudrait; mais aucune ne périt tout à fait, si elle a servi aux fins suprêmes de l'humanité. » Elle entre, en effet, dans ce mélange qui s'appelle la civilisation, et si elle est de haute qualité, elle prend le dessus. Souvent, dans cette lutte, le vainqueur doit se laisser absorber complètement pour assurer sa victoire.

MICHEL BRÉAL.

(1) M. Schuchardt est professeur à l'université de Gratz, en Autriche.

LES

BIOGRAPHES ET LES CRITIQUES

DE REMBRANDT

I. *Original Drawings by Rembrandt,* reproduced in phototype; 200 héliogravures en 4 livraisons in-folio; Berlin, Londres, Paris, 1890-1891. — II. *L'OEuvre gravé de Rembrandt,* avec 1,000 phototypies sans retouches, par le sénateur Dmitri Rovinski, in-folio; Saint-Pétersbourg, 1890. — III. *Rembrandt als Erzieher, von einem Deutschen,* 1 vol. in-8°; Leipzig, 1890. — IV. *Wer ist Rembrandt,* par Max Lautner, 1 vol. in-8°; Breslau, 1891.

Les publications relatives à Rembrandt, de jour en jour plus nombreuses, attestent sa popularité croissante et l'intérêt qu'excitent sa personne et son talent. Elles suffiraient à former une bibliothèque. Parmi celles qui concernent ses œuvres, les unes sont des appréciations critiques; les autres sont des reproductions de ces œuvres elles-mêmes. Les progrès récens de la photographie et ses applications à la gravure ont permis en ces derniers temps d'aborder avec succès la reproduction des tableaux du maître, qui, à raison de leur tonalité et de la part assez large réservée aux ombres dans ses peintures, présentait des difficultés spéciales. Quant à ses eaux-fortes, après les deux ouvrages de Charles Blanc et la belle publication de M. Eugène Dutuit, celle de M. le sénateur Rovinski met sous nos yeux, avec mille phototypies sans retouche, tous les états différens des gravures de l'artiste, d'après les meilleures épreuves des collections publiques ou privées de l'Europe. Enfin les dessins de Rembrandt, dont jusqu'à présent on n'avait eu que des copies

défectueuses ou en nombre assez limité, sont en ce moment l'objet d'un magnifique ouvrage publié sous la direction de M. Fr. Lippmann, le savant conservateur du cabinet de Berlin, avec le concours des amateurs et des critiques qui se sont plus particulièrement occupés de Rembrandt. Bientôt terminé, ce recueil ne comprendra pas moins de deux cents fac-similés de dessins choisis parmi les plus remarquables de ses études ou de ses compositions. Pour un prix relativement modique, ces fac-similés irréprochables éclairent d'un jour nouveau le talent du maître, en même temps qu'ils nous renseignent sur ses procédés d'étude, sur la genèse de quelques-uns de ses tableaux et sur sa vie elle-même. Avec les découvertes incessantes faites par les érudits dans les archives hollandaises, il y a là un ensemble d'informations variées et d'une importance capitale. Nous essaierons aujourd'hui d'apprécier leur valeur respective, en nous attachant de préférence aux plus récens de ces travaux. A raison du bruit qui s'est fait autour d'eux, nous comprendrons dans cette revue deux volumes, édités depuis un an en Allemagne, et qui, pour des motifs différens, ont vivement ému l'opinion chez nos voisins, le dernier surtout, qui en ce moment n'est pas sans y causer quelque scandale.

I.

Les témoignages que les contemporains nous ont laissés sur Rembrandt ne sont ni bien nombreux, ni bien explicites, et pourtant, célèbre de bonne heure, il a été pendant quelques années le peintre le plus en vue de la Hollande. Mais si jusqu'à la fin de sa vie il a conservé quelques admirateurs fervens, il s'est vu, à partir d'une certaine époque, bien délaissé de ses compatriotes. La bizarrerie de son humeur, son peu de souci du qu'en dira-t-on, sa ruine et les mésaventures qui en furent la conséquence, la nouveauté de son talent, peu fait pour plaire aux masses, tout contribuait à augmenter l'obscurité dans laquelle il aimait à vivre, jaloux qu'il était de conserver sa liberté bien plus encore que d'accroître sa réputation. Aussi, même avant sa mort, les fables les plus étranges s'étaient répandues sur son compte et avaient trouvé quelque crédit dans son propre pays.

Les informations des biographes contemporains qui le concernent se rapportent donc, pour la plupart, aux débuts de sa carrière artistique. Dès son extrême jeunesse ses concitoyens étaient fiers de lui. Ce jeune homme, dont la vocation avait été si précoce, leur appartenait bien. Sa famille, comme son premier maître, était de Leyde, et après un séjour de six mois à peine dans

l'atelier de Lastman, à Amsterdam, il était revenu dans sa ville natale, jouissant du recueillement et de la retraite qu'il s'y était assurés « pour y exercer la peinture seul et à sa guise. Il avait si bien réussi dans son art, ainsi que nous l'apprend le bourgmestre Orlers dans sa *Description de Leyde* publiée en 1641 (1), qu'à cette date, cédant aux sollicitations des habitans d'Amsterdam qui professaient un goût extrême pour son talent, il était établi déjà depuis une dizaine d'années dans cette ville, où il était devenu un des peintres les plus renommés de son siècle. » Dans une autre *Description de Leyde*, parue en 1672, Simon van Leeuwen ne fait guère que mentionner Rembrandt, et c'est à Orlers qu'il emprunte, en les écourtant, les indications réunies par ce dernier. Mais nous devons à un étranger, un Allemand fixé en Hollande de 1637 à 1642, des renseignemens plus détaillés et qui ont trait surtout à cette période. Artiste lui-même, Joachim de Sandrart a sans doute connu personnellement son jeune et brillant confrère pendant le temps qu'il a passé à côté de lui à Amsterdam, et, à ce double titre, nous considérons comme très précieux les détails qu'il a consignés sur lui dans son *Academia nobilissimae artis pictoriae* dont le texte allemand paraissait à Nuremberg en 1675 et la traduction latine en 1683. Il est vrai que la naissance de Sandrart et son éducation le mettaient surtout en rapport avec la société lettrée d'Amsterdam, et que ses goûts comme la nature de son talent ne le disposaient guère à comprendre un art aussi en dehors des traditions que celui de Rembrandt. On sent aux jugemens qu'il porte sur lui tous les préjugés d'un académique et d'un *italianisant*, tous ses griefs contre un homme qui, sans s'inquiéter de ce qu'on appelait alors le grand style, a sa manière personnelle de comprendre les sujets consacrés et de les exprimer. Tout en louant l'exécution du maître, son entente de l'harmonie et du clair-obscur, Sandrart ne peut admettre sa prétention « de ne se soumettre qu'à la seule nature et non à d'autres règles. » Il le blâme, comme peintre, « de s'aider si peu des livres, » de ne jamais viser « à la correction d'un contour précis, » de n'avoir que rarement abordé « des sujets tirés de la poésie antique, allégories ou histoires curieuses, » et comme homme, « de se complaire en des relations avec des gens vulgaires et de condition infime. » Après qu'il eut quitté la Hollande, Sandrart évidemment n'a plus été que mal renseigné sur Rembrandt, car il semble avoir ignoré sa ruine; mais ce qu'il nous dit de « son activité infatigable, » de ses élèves, des collections de toutes sortes qu'il amassait, est très exact et

(1) Orlers, *Beschryving der Stad Leyden*, 1641.

constitue le premier fonds d'élémens biographiques un peu sérieux qu'on ait recueillis sur son compte.

Au moment même où Sandrart publiait à Nuremberg son *Académie teutonique*, par une rencontre assez imprévue, un Italien, Francesco Baldinucci (1), confirmait à Florence la plupart des informations de son devancier, en y ajoutant quelques curieux détails. Connu surtout par son grand ouvrage, *Notizie dei Professori del disegno*, Baldinucci nous a laissé sous le titre : *Cominciamento e progresso dell' arte dell' intagliare in rame*, une histoire abrégée de l'art de la gravure, dont la première édition est de 1686. Dans ce livre un peu trop oublié et où l'on ne s'attend guère, à cette date, à voir un Italien parler de Rembrandt avec cette impartialité, à côté d'études sur les anciens maîtres de la gravure, Lucas de Leyde, Albert Dürer et Marc Antoine, se trouvent d'autres notices sur les artistes étrangers que Baldinucci a connus personnellement ou sur lesquels il a pu se renseigner, tels que Callot, Stefano della Bella, Robert Nanteuil parmi les Français; Bloemaert, Goltzius, Sadeler, etc., parmi les Flamands. Celle de ces notices qu'il a consacrée à Rembrandt contient une foule de particularités auxquelles on n'a pas jusqu'ici, croyons-nous, prêté une attention suffisante. Bien qu'il ne soit pas insensible aux qualités du peintre, c'est surtout l'œuvre du graveur qu'il apprécie, avec une sympathie et une intelligence qu'on est étonné de rencontrer chez un critique assurément mal préparé, par son instruction et le milieu où il vit, à goûter un art aussi original que celui du maître hollandais. C'est d'un esprit singulièrement libre et dégagé de tout préjugé qu'il vante cette manière « qu'on ne trouve chez aucun autre et que seul il a possédée, procédant à l'aide de certains traits, de griffonnemens et de hachures irrégulières, obtenant cependant par son travail un clair-obscur profond, d'une grande puissance et d'un goût tout à fait pittoresque, couvrant par places sa planche d'un noir intense, laissant en d'autres endroits jouer le blanc du papier; et suivant le degré de coloration qu'il se proposait de donner aux costumes de ses personnages, à ses premiers plans ou à ses lointains, se contentant parfois d'une ombre très légère, et parfois même d'un simple trait, et rien de plus. » Si équitables et si imprévus que soient ces jugemens sous la plume d'un Italien, les détails biographiques qu'il nous transmet sur Rembrandt ont certainement pour nous encore plus d'intérêt. Ces détails, il les tenait d'un élève du maître, un Danois assez nomade, appelé Bernard Keilh, qui, après avoir appris dans son pays

(1) Voir l'étude sur Baldinucci dans *Oud-Holland;* VIII, 1890.

les élémens de son art, avait fréquenté pendant huit ans, à Amsterdam, l'atelier de Rembrandt et s'était ensuite fixé à Rome où, sous le nom de *Monsu Bernado*, il avait travaillé de 1656 à 1687, année où il était mort après avoir abjuré le protestantisme. Le petit nombre des œuvres de Keilh qui nous ont été conservées donnent l'idée d'un peintre un peu éclectique, subissant successivement les influences les plus diverses; au demeurant, toujours assez médiocre. Mais la façon dont il a parlé de son maître témoigne de l'affection profonde qu'il lui avait conservée.

Outre la date de 1606, donnée par lui, et généralement admise aujourd'hui pour la naissance de Rembrandt, Baldinucci nous apprend que ce dernier était mennonite, ce qui nous explique à la fois ses relations avec les ministres de cette secte religieuse, — comme Alenson et Anslo, dont il fit plusieurs fois le portrait, — et sa manière libérale de comprendre et d'interpréter l'Évangile. Après avoir cité comme une des œuvres les plus célèbres de l'artiste le tableau connu sous le nom de la *Ronde de nuit* et auquel il donne bien plus exactement le titre de *Prise d'armes de la garde civique*, il nous représente l'auteur comme un homme d'un caractère tout particulier, « un humoriste de premier ordre, sans souci de l'opinion, » travailleur infatigable, « si ardent à l'ouvrage que, lorsqu'il était en train de peindre, il n'aurait pas reçu chez lui le plus grand souverain de la terre et l'aurait fait attendre jusqu'à ce qu'il eût terminé sa tâche. » Les détails sur sa manie de collectionneur ne sont pas moins curieux. A en croire l'écrivain, il était tellement impétueux dans ses désirs, que « dans les ventes d'objets d'art, notamment de tableaux ou de dessins de grands maîtres, il faisait dès la première mise à prix une si haute enchère que personne n'avait plus envie de surenchérir après lui. » Enfin, et ce témoignage d'un élève qui l'a pratiqué pendant huit années consécutives est significatif, cet homme qu'on devait par la suite représenter comme un avare, « prêtait très libéralement toutes ses *vieilleries* aux peintres qui en avaient besoin pour leurs tableaux, » donnant ainsi la mesure d'une bonté dont Keilh ne saurait assez le louer, et « qu'il poussait jusqu'à l'extravagance. » Tous ces traits sont caractéristiques; leur précision ne laisse aucune place au doute, et ils s'accordent, du reste, avec les découvertes les plus récentes faites dans les archives.

Chez les autres contemporains de Rembrandt nous trouvons à glaner des appréciations sur ses œuvres et sur son talent, plutôt que des détails sur sa personne, appréciations tantôt bienveillantes et même chaleureusement sympathiques, comme celles de Ph. Angel ou du poète Jeremias Decker; tantôt, au contraire,

absolument hostiles, comme celles d'un assez pauvre écrivain, Andries Pels, qui, tout en accordant quelque talent à Rembrandt, relève avec aigreur ses tendances ultra-réalistes et le tance vertement du choix de ses modèles et de son indépendance absolue en face des principes.

Samuel van Hoogstraten avait été, ainsi que Keilh, élève de Rembrandt et peut-être s'était-il trouvé en même temps que lui dans l'atelier du maître, et pourtant nous ne rencontrons guère dans ses écrits que l'écho des enseignemens qu'il y avait reçus, par exemple, dans les conseils qu'il donne lui-même à ses disciples (1) sur la recherche des expressions vraies et sur les moyens de les obtenir, ainsi que sur les lois de la lumière. On sait que, désireux de les instruire à cet égard, il avait organisé dans le local d'une ancienne brasserie, à Dordrecht, un théâtre où, tour à tour auditeurs ou acteurs, ses élèves s'essayaient, sous les yeux et la critique de leurs camarades, à représenter, en les disposant avec art, des scènes empruntées à la littérature ou à l'histoire. Ils en variaient aussi les conditions d'éclairage de manière à développer chez eux des facultés d'observation nécessaires aux progrès de leur talent.

Houbraken a recueilli sur Rembrandt des informations plus nombreuses et plus précises ; mais aux détails véridiques, transmis par lui, se mêlent déjà ces anecdotes plus ou moins suspectes dont il était d'usage, dès cette époque, d'émailler la biographie des artistes célèbres. Brodant à leur tour sur ce thème commode, Campo-Weyermann, Dargenville, Descamps et les autres, inventent de toutes pièces des fables destinées à l'amusement de leurs lecteurs et, grâce à eux, la légende se substitue peu à peu à la vérité. L'obscurité presque absolue dans laquelle Rembrandt avait passé les dernières années de sa vie était bien faite, il faut en convenir, pour encourager les inventions d'écrivains aussi peu scrupuleux. Ce prodigue, qui n'a jamais connu le prix de l'argent et qui, sans compter, dépensait pour satisfaire ses caprices de collectionneur, nous est dépeint par eux comme un avare, et, à les en croire, cet esprit élevé, cette âme tendre dont nous admirons aujourd'hui les nobles et puissantes créations, ne se serait plu que dans la société des gens les plus vulgaires et de la plus basse condition. Son mariage avec une paysanne de Ransdorp, sa mort simulée, ses voyages à Venise, ses menaces de quitter son pays s'il n'y est pas traité avec plus de considération, menaces qu'il aurait mises à exécution pour aller se fixer en Angleterre, à Hull ou à Yarmouth suivant les uns

(1) *Inleyding tot de Hooge School der Schilderkonst;* Rotterdam, 1678.

et suivant d'autres en Suède, où il aurait terminé son existence au service du roi de ce pays, tels sont les contes ridicules qu'on avait imaginés alors et qui ont eu cours jusque vers le milieu de ce siècle.

Il appartenait à un érudit aujourd'hui un peu ignoré, M. Ed. Kollof, de revenir aux procédés d'une critique plus scrupuleuse et mieux informée. Son travail sur Rembrandt, travail trop peu connu, sans doute parce qu'il a été publié dans un recueil où l'on ne s'attend guère à le trouver (1), dénote déjà une clairvoyance et une sûreté de méthode auxquelles Bürger et Vosmaer, tout en profitant de leur prédécesseur, n'ont peut-être pas suffisamment rendu justice. Avec ces deux derniers auteurs, qui suivaient d'assez près Kollof, les études sur Rembrandt allaient entrer dans une voie nouvelle, bientôt inaugurée par les heureuses recherches de MM. Scheltema, R. Elzevier, Eckhoff et van der Willigen. Stimulant le zèle de ces premiers éclaireurs, Bürger faisait connaître chez nous leurs découvertes, et, avec son enthousiasme chaleureux, il communiquait à ses lecteurs quelque chose de l'admiration passionnée, souvent même un peu exclusive, qu'il ressentait pour le maître. Entre temps, il amassait lui-même les matériaux du grand ouvrage qu'il préparait sur Rembrandt et, comme pour se décider à conclure, il en annonçait à diverses reprises la publication, toujours différée. Mais l'honneur d'écrire le livre que Bürger avait rêvé était réservé à un Hollandais et par le soin pieux qu'il y apporta, par l'étude approfondie de son sujet et de tout ce qui y touche, Vosmaer se montrait à la hauteur de la tâche que s'était proposée son patriotisme (2). Groupant avec art toutes les informations recueillies jusque-là, il y ajoutait ses propres découvertes. Sa connaissance de l'histoire et de la littérature de son pays lui permettait de faire revivre l'artiste dans son milieu natal et de montrer à la fois ce qu'il lui avait dû et ce qui a fait l'originalité et la supériorité de son génie. Si, à bien des égards, le livre de Vosmaer a un peu vieilli, si une foule de documens nouveaux éclairent aujourd'hui des points alors ignorés de la biographie du maître, si n'ayant vu qu'une faible partie de ses œuvres, le critique hollandais manquait aussi un peu de compétence pour apprécier leur exécution, le premier, du moins, il a su retracer avec verve et dans son ensemble toute la carrière artistique de Rembrandt.

(1) *Rembrandt's Leben und Werke, nach neuen Aktenstücken und Gesichtspunkten geschildert*, inséré dans le recueil de Fr. von Raumer : *Historisches Taschenbuch*; Leipzig, 1854, p. 401 et suiv.

(2) *Rembrandt, sa vie et ses œuvres*, par C. Vosmaer. La première édition a paru en 1868; la seconde, considérablement augmentée et remaniée, en 1877.

De ce jour, la cause du grand artiste était gagnée. Même alors qu'il était abandonné dans sa patrie par le gros du public, il y avait cependant toujours compté quelques fidèles parmi les artistes, comme les paysagistes Berchem et Asselyn, et après eux, le premier des peintres de marine de la Hollande, J. van de Cappelle, qui réunissait un grand nombre de tableaux de Rembrandt, se faisait peindre par lui ainsi que sa femme, et accaparait tous ceux de ses dessins qu'il pouvait se procurer. De bonne heure aussi, les eaux-fortes du maître avaient été recherchées des amateurs. En France, même de son vivant, Félibien, l'ami de Poussin, avec une impartialité et une ouverture d'esprit bien rares à cette époque et particulièrement remarquables chez un écrivain élevé dans l'amour du style classique et des Italiens, avait en fort bons termes proclamé le mérite de Rembrandt. De Piles, qui, par son éducation et son entourage, ne semblait pas mieux préparé à le goûter, s'était aussi montré un appréciateur délicat de son talent. Fait prisonnier en Hollande, il avait employé sa captivité à La Haye et au château de Loevenstein à rassembler une riche collection de ses dessins. Ce n'était là d'abord qu'une élite; mais de plus en plus le public était entré dans cet art et la vogue du maître aussi bien que le prix de ses ouvrages allaient toujours en augmentant. En même temps que la facilité plus grande des relations rendait plus accessibles les musées ou les collections particulières qui possèdent ses œuvres, des photographies d'après ses tableaux, des fac-similés de ses eaux-fortes ou de ses dessins permettaient de mieux apprécier la fécondité de son imagination, la souplesse et la puissance de son génie. Il n'est que juste, d'ailleurs, de rappeler ici les pages charmantes de cette belle étude sur les *Maîtres d'autrefois* qui fait époque dans les annales de la critique d'art. Si parfois on y souhaiterait une connaissance un peu plus complète de la vie et de l'œuvre d'un maître dont Fromentin n'avait guère vu que les tableaux du Louvre et ceux de la Hollande, quelle délicatesse d'analyse, en revanche, quelle fine et pénétrante intelligence dans les jugemens portés sur ces chefs-d'œuvre! quelle distinction exquise et quelle grâce dans ce style si nuancé, d'une allure si vive, d'un rythme et d'un tour si personnels!

Au lieu d'épuiser la curiosité, toutes ces études sur Rembrandt n'avaient fait qu'accroître le désir de le connaître de plus près encore. Parmi les critiques qui, depuis dix ans, se sont le mieux acquittés de cette tâche, MM. W. Bode et A. Bredius méritent d'être cités hors de pair. Vosmaer, il faut l'avouer, avait commis d'assez nombreuses erreurs et le sens esthétique n'était pas chez lui à la hauteur de l'érudition. Avec un goût plus sûr et plus exercé,

M. Bode a repris et complété son travail en le rectifiant sur bien des points. Dans ses incessantes pérégrinations à travers l'Europe, il avait pu voir et revoir la presque totalité des tableaux de Rembrandt, et mieux que personne il était à même d'en dresser le catalogue. Le premier, il avait appelé l'attention sur les œuvres de la jeunesse du maître, et il arrivait à lui restituer ainsi toute une série d'ouvrages ignorés jusque-là et dont les attributions autrefois contestées sont aujourd'hui généralement admises. Remaniant la notice qu'il avait d'abord fait paraître dans les *Graphischen Künste* de Vienne, M. Bode nous donnait le remarquable travail inséré dans ses *Études sur l'histoire de la peinture hollandaise* (1) où il caractérisait dans ses traits essentiels le développement progressif de Rembrandt. Depuis, dans ses notices sur les collections publiques ou privées de l'Allemagne, publiées également par les *Graphischen Künste*, M. Bode, passant en revue les œuvres contenues dans ces collections, a porté successivement son attention sur certains points spéciaux de la carrière de l'artiste. Récemment encore dans un journal de Munich (2), il améliorait et complétait son catalogue des tableaux de Rembrandt en tenant compte des observations nouvelles qu'il a pu faire et en indiquant, pour un assez grand nombre de ces peintures, les changemens de possession survenus en ces dernières années.

En même temps, la fondation du recueil périodique hollandais, *Oud-Holland*, dirigé par MM. A. Bredius et de Roever, les deux érudits bien connus, imprimait aux recherches dans les archives un nouvel essor et procurait à la critique d'art une foule de documens précieux, découverts et commentés avec une rare sagacité par les deux directeurs. Grâce à eux, des faits inexpliqués et des lacunes jusque-là persistantes dans la biographie de Rembrandt sont aujourd'hui dévoilés, et cette existence mystérieuse nous a peu à peu livré ses secrets. Je ne saurais assez, pour ma part, dire tout ce que je dois à leur amicale obligeance et les remercier ici de l'aide qu'ils ont prêtée à mes études. Si, après Vosmaer, il m'est devenu possible de retracer la vie de Rembrandt en serrant de plus près la réalité, c'est eux surtout qui m'en ont fourni les moyens.

Après des efforts si consciencieux et si féconds, on ne peut guère espérer que les archives néerlandaises nous réservent désormais des découvertes bien nombreuses, ni bien importantes. De temps à autre, cependant, quelque trouvaille imprévue peut encore grossir

(1) *Studien zur Geschichte der hollaendischen Malerei*, 1 vol. in-8°; Brunswick, 1883.
(2) *Münchner neueste Nachrichten* du 9 juillet 1890.

le fonds déjà si riche des informations dont nous disposons. C'est ainsi que récemment encore, avisé de l'intérêt que présentaient pour moi de pareilles communications, un savant hollandais, M. le docteur J. Worp de Groningue, voulait bien m'offrir la primeur de l'extrait d'une autobiographie inédite de C. Huygens qui nous donne sur les débuts de Rembrandt des lumières inattendues. Écrite probablement de 1629 à 1631, dans ce latin élégant et un peu subtil qu'employaient alors les lettrés, cette autobiographie n'a trait qu'à la jeunesse de Huygens. A propos de son éducation qui avait été très soignée (1), Huygens entre dans le détail des sciences et des arts qui lui ont été enseignés, et il parle des artistes avec lesquels il est entré de bonne heure en relations. Ce qu'il dit de Rembrandt et de son ami Lievens concerne donc aussi la jeunesse de ces deux maîtres. Il nous les montre « encore imberbes et déjà célèbres, » bien que tous deux soient comme de vivans démentis de cette doctrine de l'hérédité à laquelle Huygens ne saurait se ranger et qui, on le voit, n'est pas née d'hier. « De ces deux adolescens, en effet, l'un est fils d'un simple artisan, brodeur en tapisseries, et l'autre d'un meunier, « mais non de la même farine que son père, » ajoute-t-il plaisamment. « Des origines si humbles font paraître leur intelligence et leur talent plus prodigieux encore. Quant à leurs maîtres, ce sont des hommes médiocres, à peine connus, car les modestes ressources de leurs parens ne permettent pas de leur en donner de plus relevés... C'est donc à leur génie seul qu'ils doivent ce qu'ils sont, et je me persuade que, livrés à eux-mêmes, s'il leur avait pris fantaisie de peindre, ils seraient parvenus au même degré de talent auquel on croit, bien à tort, que ces maîtres les ont amenés. Le premier de ces jeunes gens, celui que j'ai dit fils d'un brodeur, se nomme Lievens; l'autre, le fils du meunier, Rembrandt. Tous deux sont encore imberbes et même, à leur visage et à leur tournure, on les croirait plus près de l'enfance que de la jeunesse. » Huygens estime « que Rembrandt l'emporte sur Lievens par l'intelligence et la vivacité des impressions. » A l'inverse de son compagnon qui, « ne concevant rien que de grandiose et de magnifique, se plaît non-seulement à égaler la grandeur naturelle des objets qu'il doit représenter, mais même à la dépasser, Rembrandt, au contraire, à force de talent, même dans les dimensions restreintes qu'il choisit de préférence, atteint une puissance d'expres-

(1) Huygens était grand admirateur de nos poètes, de Corneille en particulier, et il écrivit en tête d'une édition du *Menteur*, publiée par les Elzevier en 1645, deux pièces de vers : l'une en latin, l'autre en français. Corneille, de son côté, après avoir remercié Huygens dans un avertissement placé en tête de cette comédie, lui dédiait *Don Sanche d'Aragon* en 1650.

sion telle qu'on en chercherait en vain l'équivalent dans les compositions les plus vastes de ses confrères. Je n'en veux pas d'autre preuve, dit Huygens, que son tableau de *Judas rapportant au grand-prêtre les pièces d'argent, prix de sa trahison*, et dans cet unique tableau notre auteur, négligeant bien d'autres sujets d'admiration, entend se borner « à la seule figure de Judas hors de lui, se lamentant, implorant son pardon avec son visage horrible à voir, ses cheveux arrachés, ses vêtemens en lambeaux, ses bras tordus, ses mains serrées jusqu'à en saigner, prosterné à genoux, le corps entier abîmé et comme secoué par un atroce désespoir. » Opposant alors cette figure au style et aux élégances de l'antiquité classique, Huygens, par un de ces mouvemens oratoires chers à cette époque, défie les Parrhasius, les Apelle, les maîtres de tous les siècles, d'égaler la puissance d'expression que montre ici « ce Batave, ce meunier, cet adolescent. » Il termine par une apostrophe pleine des plus chaleureux encouragemens pour le jeune artiste « dont il ne peut détacher sa pensée. » Élevé dans le culte de la tradition, Huygens ne saurait cependant l'approuver, pas plus que Lievens, de ce que, bien différens de tant d'autres de leurs confrères qu'entraînait alors un courant général d'émigration vers l'Italie, ils croient tous deux que dans ces années d'étude qu'ils consacrent au travail avec une énergie infatigable « et tout à fait extraordinaire pour leur âge, ils n'ont pas assez de loisirs pour perdre leur temps à un pareil voyage. »

Venant d'un tel homme, et à cette date, le document est significatif. Il confirme ce qu'on savait déjà par Houbraken et par le bourgmestre Orlers, de l'ardeur passionnée que Rembrandt apportait à son travail et de cette précoce réputation à propos de laquelle M. Bredius nous citait aussi, il y a quelques années, le témoignage d'un contemporain, un certain Arent von Buchel, avocat des États d'Utrecht, qui, réunissant des renseignemens sur les peintres de cette époque, parle de « ce fils de meunier dont on commence à faire grand bruit, malgré son jeune âge. » Ce que dit Huygens de l'exécution minutieusement finie de Rembrandt, à ses débuts, n'est pas moins remarquable, pas moins conforme à la réalité. Le caractère de cette exécution nous explique à la fois le succès de l'artiste et les analogies qu'on peut observer entre ses premiers ouvrages et ceux de Gérard Dou qui, à peine moins âgé que lui, était devenu son élève. Nous n'avons pas non plus à nous étonner des relations suivies que Huygens allait bientôt nouer avec Rembrandt qui, dès 1632, faisait le portrait de son frère Maurice et en 1634 celui de l'amiral van Dorp, son beau-frère, et se voyait ensuite chargé de nombreuses commandes pour le prince Frédéric-

Henri, dès la nomination de Constantin au poste de secrétaire des commandemens de ce prince.

Mais là ne s'arrêtent pas les heureuses conséquences qui découlent naturellement du texte découvert par M. Worp (1). En même temps qu'il m'en transmettait la copie, ce dernier me demandait si j'avais connaissance de ce tableau de *Judas*, si vanté par Huygens, et dont la trace était perdue. Par une rencontre assurément fort imprévue, j'avais eu l'occasion de le voir deux jours auparavant, à Paris même, chez M. Haro, qui en est aujourd'hui le possesseur. Au premier aspect le caractère rembranesque de la composition, des types et du clair-obscur m'avait frappé; mais à raison d'une inexpérience encore notoire dans la répartition de la lumière, aussi bien que de certaines gaucheries dans la facture, j'aurais peut-être hésité à attribuer cet ouvrage au maître lui-même, si la figure de Judas n'avait frappé mon attention. Cette figure, je me rappelais l'avoir vue bien des fois en feuilletant l'œuvre de Joris van Vliet, un graveur assez médiocre, mais dont la vie à ce moment s'est trouvée mêlée de près à celle de Rembrandt et à qui nous devons la connaissance de quelques-unes des peintures encore exécutées à Leyde par ce dernier et qui ont maintenant disparu. Gravé par van Vliet en contre-partie et seulement jusqu'à mi-corps, ce Judas porte, avec la date 1634, la mention *Rembrandt inventor*. En me référant au catalogue de Bartsch (2), j'avais lu la note suivante : « Les éditeurs du catalogue de Gersaint racontent au sujet de ce morceau qu'ils ont vu un beau tableau de *Judas rapportant dans le conseil des juifs les trente deniers*, *prix de sa trahison*, et que la tête de Judas y était la même que celle que van Vliet a gravée dans ce tableau. » J'étais donc déjà fixé sur l'attribution, quand le surlendemain la lettre de M. Worp achevait de dissiper tous mes doutes au sujet de l'authenticité de cette peinture, dont les moindres détails s'accordent avec la description que Huygens en a faite, évidemment en présence de l'œuvre elle-même (3). En dépit des maladresses et des incorrections qu'on y remarque, cette œuvre est très caractéristique, et la figure de Judas suffit à expliquer l'admiration qu'elle avait inspirée à Huygens. Mais, sans

(1) L'autobiographie à laquelle sont empruntés ces détails se trouve à la fin d'un des manuscrits de Huygens que possède la Bibliothèque de l'Académie des sciences à Amsterdam. C'est en préparant une édition de tous les poèmes de son célèbre compatriote que M. Worp a découvert cet opuscule.

(2) Cette planche y est classée sous le n° 22, avec le titre : *Homme affligé*.

(3) Le tableau, du reste, a été mentionné dans son *Catalogue raisonné* (n° 90), par Smith, qui ne l'avait pas vu, mais qui le décrit d'après une assez mauvaise gravure qu'un artiste anglais, nommé Dunkarton, en avait faite lorsqu'il se trouvait, en Angleterre, chez I. Fanshawe.

parler de ce personnage, le geste de dégoût du grand-prêtre qui se détourne du traître, sans vouloir le regarder, ni l'entendre, l'indignation de l'un des assistans placé au-dessus de lui, le mépris, la colère ou la curiosité des autres spectateurs, ne sont pas moins saisissans dans cette scène où, comme il devait toujours le faire par la suite, Rembrandt a retracé avec une fidélité absolue le récit de l'Évangile. J'y retrouvais d'ailleurs quelques-uns des accessoires qui composaient déjà le premier fonds des curiosités que le jeune homme commençait à réunir : le manteau brodé du grand prêtre, la cuirasse avec des ornemens dorés, suspendue à une draperie, les livres et le tapis placés à gauche sur une table et dont les intonations assez froides et le faire un peu pénible offrent des analogies marquées avec ceux des tableaux de cette période, le *Changeur* du musée de Berlin, par exemple. L'exécution encore appuyée et assez maladroite, l'éparpillement de la lumière et les exagérations de la mimique s'accordent donc pour cette peinture avec la date de 1628-1629 indiquée par le passage du manuscrit de Huygens qui la concerne.

Avec des détails nouveaux et d'autres qui confirment ou complètent ce que nous savions déjà de la jeunesse de Rembrandt, la découverte de M. Worp, on le voit, nous avait valu par surcroît celle d'une œuvre authentique du maître, sur laquelle, à raison de son caractère encore un peu indécis, on aurait pu longtemps discourir sans arriver jamais à établir avec certitude son authenticité. Un pareil exemple, en tout cas, suffit à prouver l'excellence de cette méthode critique qui, lente en ses allures, ne procède du moins qu'avec sûreté et tirant parti de tous les élémens d'information dont elle dispose, permet de relier entre eux des documens épars, et arrive, par leur groupement naturel, à en former comme une trame continue.

II.

Ce n'est pas d'une telle méthode que se recommande l'étude intitulée : *Rembrandt comme éducateur* (1), qui, publiée sans nom d'auteur, il y a deux ans à peine, compte déjà plus de trente éditions et continue à passionner l'opinion publique en Allemagne. La liste serait longue des brochures suscitées par ce livre, les unes satiriques, — telles que *Höllen-Breughel als Erzieher; Billige Weisheit; Est, est, est; Der Heimlige Kaiser,* etc., — et accentuant, avec des plaisanteries un peu lourdes, quelques-uns des

(1) *Rembrandt als Erzieher, von einem Deutschen;* Leipzig, 1890.

paradoxes de l'écrivain anonyme ; d'autres renchérissant encore sur ses théories. Nous devons à M. Max Bewer, l'auteur d'une de ces dernières (1), le récit fait par lui, d'une visite à Varzin, vers la fin de 1890 et dans lequel il nous rapporte l'entretien qu'il aurait eu à ce propos avec M. de Bismarck lui-même. « C'est un heureux symptôme, lui aurait dit le prince, que *Rembrandt als Erzieher* ait eu un pareil retentissement. Au lit, où j'aime à lire un peu pour m'endormir, cette lecture me tenait éveillé. En tout cas, c'est un livre plein d'idées. » Et comme M. Bewer exprimait l'espoir que cette publication serait le point de départ d'une nouvelle ère littéraire, allemande en son essence, le prince répondit : « Dieu veuille qu'elle produise l'effet que vous en attendez ! J'ai invité l'auteur chez moi et il est venu passer deux jours à Varzin. Il a la timidité d'un enfant et il faut le secouer pour le faire parler ; ce qui est d'autant plus étonnant qu'il écrit à coups de massue. » N'en déplaise à M. de Bismarck, le contraste n'a rien de si étrange, et il n'est point rare de rencontrer des écrivains qui, entièrement dépourvus d'assurance en société, retrouvent en face de leur papier toute la hardiesse qui leur manque dans la conversation. La réserve de l'auteur vis-à-vis d'un personnage tel que M. de Bismarck n'était d'ailleurs que très naturelle chez un homme bien élevé, et de fait, un de mes amis questionné par moi sur M. le docteur Langbehn, — c'est le nom de cet auteur, — me le représente comme un jeune homme du meilleur monde, « archéologue en rupture de ban, esprit très honnête et très indépendant, plein de vie, exprimant ses idées sous une forme souvent prophétique et un peu abstraite, en train de devenir artiste et resté très modeste. » Si la modestie de M. Langbehn a résisté au succès de son livre, un des plus grands qu'ait enregistrés la librairie allemande en ces derniers temps, c'est que cette modestie est, en effet, foncière et de bon aloi.

Il est peut-être instructif de connaître des idées qui ont à ce point remué nos voisins. Le titre du livre, il faut bien l'avouer, frappe tout d'abord par sa bizarrerie. Quelque admiration qu'on ressente pour Rembrandt, on ne s'attend guère à rencontrer chez lui un plan d'éducation. Il serait assez bizarre que ce grand enfant de génie qui n'a jamais su se conduire lui-même pût devenir le guide d'une nation et lui fournir un programme à cet égard. Si l'Allemagne, comme l'affirme notre écrivain, en est encore à chercher ce programme, nous doutons fort qu'elle le trouve dans ce volume, dont, à le bien prendre et malgré son titre, Rembrandt n'est pas le sujet, mais seulement le pré-

(1) *Rembrandt und Bismarck;* Dresde.

texte. Plus d'une fois au cours des thèses nombreuses et souvent assez contradictoires qu'il y soutient, l'auteur le perd de vue. Il ne revient à lui que comme à un engin de guerre commode pour battre en brèche tous ceux qui, parmi les littérateurs ou les savans, ont le don de lui déplaire, et ils sont légion. Ce qu'il dit du maître, ce qu'il en sait, ne dépasse pas de beaucoup ce qu'en peut savoir un homme du monde qui a voyagé, un peu lu, et fréquenté les musées. D'une manière générale, M. Langbehn sent les arts; il en parle avec goût, avec chaleur, non sans distinction, et quant à Rembrandt lui-même, il a bien compris et il met çà et là en lumière, sous une forme piquante, quelques-uns des traits qui caractérisent son originalité; son amour passionné pour son art, qu'il conserva au milieu des plus cruelles épreuves et cette naïveté charmante en face de la nature qui, jusque dans ses plus humbles réalités, lui semblait intéressante, enfin ces contacts directs avec le populaire, qu'on lui a tant reprochés et auxquels il ne se lassait pas de demander le renouvellement de son talent. Mais ces idées, justes d'ailleurs, ne témoignent guère chez M. Langbehn que d'une admiration enthousiaste pour son maître préféré. Bien qu'il le propose incessamment comme exemple, il ne connaît de près ni sa personne, ni son œuvre. Pour le peu qu'il s'avance sur le terrain biographique, il commet des erreurs. Ainsi, quand à propos du goût, aussi malheureux que réel, qu'inspirait à Rembrandt l'antiquité classique, il nous cite, comme preuve de ce goût, les noms donnés par lui à ses enfans, celui de Cornélia, — c'était déjà celui de sa mère, — et celui de Titus, — sous lequel ce dernier fut baptisé en souvenir de Titia, la sœur bien-aimée de Saskia, qui devait être sa marraine et qui mourut trois mois avant la naissance de son neveu. — Le nom même de Rembrandt, que M. Langbehn croit une exception, sans être très répandu, était cependant assez usité en Hollande, du vivant de l'artiste. Mais laissons là ces minces chicanes pour passer à l'examen du fond même du livre.

« Ce n'est plus un mystère, nous dit dès le début l'auteur, que la vie intellectuelle en Allemagne s'achemine, lentement suivant les uns, rapidement suivant d'autres, vers la décadence. De tous côtés la science se spécialise. Dans le domaine de la pensée pure, comme dans celui des lettres, les individualités marquantes font défaut; les arts du dessin, quoique représentés encore par des maîtres distingués, manquent de leur couronnement, la grande peinture n'existant plus; les musiciens se font rares et les dilettantes sont innombrables. L'architecture est l'axe des arts du dessin, comme la philosophie est l'axe de la pensée scientifique; et il est clair comme le jour qu'il n'y a plus en Allemagne ni architecture, ni

philosophie. Dans toutes les directions de l'esprit, les coryphées disparaissent, *les Rois s'en vont*. Après avoir essayé de l'imitation de tous les temps et de tous les peuples dans sa poursuite du style, l'art industriel n'est point parvenu à avoir un style à lui. Partout, sans conteste, règne l'esprit démocratique, niveleur, *atomisant* de ce siècle. La culture de notre époque est purement historique, alexandrine, tournée vers les choses du passé ; elle cherche bien moins à créer des œuvres nouvelles qu'à cataloguer les œuvres anciennes... Goethe qui chez nous est théoriquement en honneur, mais qu'en réalité on méconnaît, Goethe ne pouvait souffrir les gens à lunettes, et l'Allemagne est aujourd'hui pleine de gens qui, au physique comme au moral, portent des lunettes. Quand donc reviendrons-nous au point de vue de Goethe?.. Il est nécessaire pour un peuple d'avoir des axes nettement définis, de savoir où il va ; et l'on se préoccupe surtout chez nous des découvertes dans l'est de l'Afrique, alors qu'il y en aurait de bien autrement importantes à faire en Allemagne... On est saturé d'induction et on a soif de synthèse ; les beaux jours de l'objectivité sont passés et voici de nouveau la subjectivité qui frappe à la porte. »

J'abrège cet exposé d'une situation lamentable dont la cause et le vrai coupable, à en croire M. Langbehn, serait le professeur allemand, « cette maladie nationale de l'Allemagne, » comme il l'appelle. Entre les mains du professeur allemand, l'éducation de la jeunesse n'est qu'une répétition indéfinie du massacre des innocens de Bethléem. Puisqu'il a si mal rempli son office, il doit céder la place à l'artiste. Tel est du moins le rêve de notre moraliste, bien différent, on le voit, de Platon qui voulait, lui, reconduire ce même artiste, avec tous les égards possibles, jusqu'aux confins de sa république. Mais les points de vue ont changé. Pour M. Langbehn, ce dont l'Allemagne a le plus besoin, c'est d'individualisme; c'est l'individualisme qui est le vrai fond du tempérament germanique et sa force. « Il n'y a pas, ajoute-t-il cruellement, de peuple chez lequel on trouve plus de caricatures vivantes ; mais cette excentricité même est une marque de la diversité des individus et de l'action qu'une culture intelligente pourrait exercer sur eux. » C'est donc l'artiste qui, dans ce désarroi général, peut devenir le meilleur guide, car il est, lui surtout, le représentant de l'individualisme et parmi tous les artistes le plus individuel, c'est Rembrandt. On l'estime déjà, mais pas encore à sa valeur. Il est l'idéal vers lequel doit tendre tout l'effort de la culture germanique. Cet homme-là ne rentre dans aucun cadre ; il ne se laisse étendre sur aucun des lits de Procuste de la science. Ni les programmes académiques, ni les formules d'école n'en sauraient fournir la monnaie « comme pour Raphaël

et les autres. » Il reste ce qu'il est, un être irréductible : Rembrandt. Son programme est de n'en avoir aucun et, si c'est là le plus artistique des programmes, peut-être est-il permis d'ajouter timidement qu'au point de vue spécial de l'éducation dont il s'agit, ce programme qui consiste à n'en pas avoir nous paraît manquer un peu de précision. Ce n'est pas, nous dit à ce propos M. Langbehn, qu'il faille imiter la manière de Rembrandt; ce qu'il faut chercher, c'est à s'inspirer des mêmes principes que lui. Rien ne serait plus faux que de faire du Rembrandt, comme autrefois on a fait de l'antiquité; mais dans toutes les directions de la pensée, Rembrandt peut aider, « car il n'est pas d'artiste qui moins que lui ait tenu compte de la tradition, et il n'est pas de peuple qui, plus que les Allemands, aspire au joug de la tradition. Il est donc tout désigné pour être leur libérateur. »

On voit la thèse; si thèse il y a, car au milieu de ces diatribes vertement exprimées, dans une langue pleine de chaleur et de mouvement, on a parfois peine à suivre la pensée de l'auteur. M. Langbehn abuse de la sonorité d'un instrument dont il sait, d'ailleurs, très bien jouer. Sans trop se soucier de l'à-propos de ses digressions, il ne sait résister ni à un mot heureux, ni à une image pittoresque, et mots ou images prennent trop souvent la place des idées, encombrent la marche du discours jusqu'à y faire disparaître toute trace de plan et de composition suivie. On reste abasourdi par la diversité des aperçus qui se succèdent dans ce livre consacré à Rembrandt, et non moins étonné des rapports plus ou moins forcés qui peuvent rapprocher les uns des autres des paragraphes dont je copie ici les titres disparates : Hypnotisme, Zoographie, Acoustique, Darwinisme, Science objective et Science subjective, Spiritisme, Swedenborg et Hamlet, le Professeur allemand, Dubois-Reymond, Conception mécanique du monde, l'Art et la Mode, etc. Comme l'a remarqué plaisamment l'écrivain anonyme de la brochure *Est*, *est*, *est*, qui signe un paysan de la basse Allemagne : « Je dois avouer que, par malheur, je ne suis pas en mesure de suivre l'auteur de *Rembrandt als Erzieher* dans l'examen de toutes ses croyances philosophiques ou de ses considérations scientifiques. Je n'ai pas, à beaucoup près, la moitié du savoir universel de Rembrandt, pour être ainsi à même d'étudier et d'apprécier à fond ses idées au sujet du spécialisme, du système du monde au point de vue organique ou mécanique, des hautes mathématiques, des diverses doctrines philosophiques, des contrastes et des analogies de la poésie et de la philosophie, et de tant d'autres questions qui surgissent à chaque instant dans ce livre. » Et quand à côté de ce désordre des idées on voit à chaque

instant le cliquetis des mots qui les expriment, la profusion d'antithèses telles que : art et politique, l'artiste et le bourgeois, le paysan et l'artiste, le peuple et la noblesse, Luther et Lessing, Lessing et Rembrandt, Rembrandt et Berlin, etc., et les allitérations plus fréquentes encore : *was Walsch ist, falsch ist; Stadt und Staat; Kaiserthum und Christenthum; Propheten und Professoren; Epigonen und Progonen; Musen und Museen*, etc., en vérité, on comprend un peu, tout en faisant ses réserves sur l'orthographe du nom, la qualification de « galimatias » qu'adresse à M. Langbehn un autre de ses détracteurs (1). Tout au moins, dans cette gerbe mal liée, il faut bien reconnaître qu'il entre plus de fleurs parasites et de folles herbes que de bon grain.

A travers ce chaos, cependant, on peut démêler une idée qui persiste et qui, à point nommé, dans les cas embarrassans, sert indifféremment à l'auteur de transition ou de conclusion. Cette idée fixe, à laquelle il ne cesse de revenir, sans en épuiser jamais les divers aspects, c'est la haine de l'esprit prussien, du sous-officier prussien, du professeur prussien. Le Prussien est la cible de M. Langbehn, et pour lui il ne saurait trouver de comparaisons assez blessantes. Ainsi, le Berlinois n'est pas même un barbare ; le barbare est plus près d'un Grec que l'*Alexandrin ;* le barbare est un enfant bien doué, qui peut se développer, devenir un homme ; l'*Alexandrin* est vieillard de naissance. A propos de Berlin, « ce désert où ne poussent que des journaux et des briques, » les anecdotes reviennent en foule à l'esprit de M. Langbehn. Il est heureux de pouvoir rappeler l'antipathie de Goethe pour la capitale de l'empire germanique : « Quiconque me conseille d'y aller est mon ennemi, » disait le Jupiter de Weimar. Il ne tarit pas sur le peu d'intelligence des beaux esprits berlinois à reconnaître le génie et à lui faire accueil, et c'est avec un plaisir évident qu'il cite le propos d'une raffinée comme Caroline Schlegel, après une lecture de *la Cloche* de Schiller : « Nous pensâmes tomber de nos chaises à force de rire. »

Mais entre tous les professeurs berlinois, celui qui excite plus particulièrement la bile de M. Langbehn, c'est M. Dubois-Reymond. A parler franc, celui-là est sa bête noire. Il n'est guère de chapitre où il ne lui assène quelque vigoureux horion en plein visage, ou ne lui envoie, tout au moins, quelque éclaboussure sur sa robe de professeur. A vouloir effacer, à force de gallophobie, l'ancienne origine de sa famille, ce représentant attitré de la science berlinoise a évidemment perdu sa peine. Ces souvenirs lointains sont

(1) *Ueber Rembrandt als Erzieher, von einem Erzieher;* Leipzig, 1891, p. 16.

indélébiles et M. Dubois-Reymond aura beau faire, M. Langbehn continuera à poursuivre en lui l'ancien Français, le descendant des réfugiés de l'édit de Nantes. On conviendra que c'est lui faire payer un peu cher la courtoisie avec laquelle ses ancêtres ont été autrefois accueillis en Prusse.

Si cet ancien Français est si malmené par un de ses compatriotes, nous pouvons à l'avance être édifiés sur le traitement que nous réserve M. Langbehn. Ce n'est pas qu'il parle bien souvent de nous. Il ne s'en occupe guère que pour rappeler, en passant, le mot de César sur cette nation turbulente dont le caractère n'a pas changé depuis bientôt 2,000 ans, ou pour apprécier, d'une façon aussi dédaigneuse que sommaire, l'art parisien qui « oscille entre le demi-monde et le prolétariat, entre le patchouli et les sabots de bois. » Ceci est pour Millet. Quant à Zola, en qui M. Langbehn se plaît à résumer toute notre littérature, il est secoué plus rudement encore. Dans la véhémente péroraison où il associe son nom à celui de Dubois-Reymond, comme ceux des « ennemis typiques » de l'Allemagne, l'auteur de *Rembrandt als Erzieher* n'imagine pas de travestissement plus odieux que de nous les présenter l'un en frac d'académicien, l'autre en correcteur de Goethe, s'enflant si bien que, comme la grenouille, « il en crève. » Une seule fois, l'esprit français a trouvé grâce devant M. Langbehn, et en parlant de la clarté qu'il lui reconnaît, il va jusqu'à conseiller à l'Allemagne, dans l'état de confusion où elle est encore, de jeter à l'occasion un regard de l'autre côté des Vosges. « Le mélange du bon sens allemand et de la clarté française, c'est peut-être sur cette conjoncture que l'on pourrait espérer quelque amélioration entre les rapports des deux peuples. » Il est vrai qu'épuisé par un tel effort d'aménité à notre endroit, l'auteur ajoute aussitôt que cette clarté de l'esprit français résulterait chez nous d'une infiltration d'élémens germaniques dans le Nord et d'élémens grecs dans le Sud.

Malgré cette diversion destinée à faire passer toutes ses malices ou ses invectives contre la société berlinoise, peut-être M. Langbehn eût-il hésité à les hasarder, s'il n'avait eu par devers lui un moyen sûr de se les faire pardonner, en flattant d'autre part les instincts les plus chers de ses compatriotes. Quand il vante ainsi à outrance Rembrandt, quand il le propose comme éducateur au peuple allemand, quand il mêle son nom à une foule de choses dont le maître n'avait cure, il a ses raisons, et, pour imprévues qu'elles soient, elles méritent d'être rapportées. Rembrandt, paraît-il, est par excellence le type de l'artiste allemand. « L'Allemand, — je n'invente pas, je cite, — l'Allemand ne veut en faire

qu'à sa tête, et personne plus que Rembrandt n'a agi ainsi; en ce sens, il doit être considéré « comme le plus Allemand des peintres allemands, et même de tous les artistes allemands. » Peut-être objecterez-vous, comme n'ont pas manqué de le faire mes amis hollandais, qu'en réalité Rembrandt était lui-même Hollandais; qu'à l'époque où il a vécu, alors que l'Allemagne et surtout la Prusse n'existaient guère, la Hollande était grande par sa puissance, sa richesse, sa civilisation, ses artistes, ses hommes d'État, ses héroïques marins et ses généraux. L'auteur le sait comme vous. « Rembrandt était Hollandais de naissance, » il le confesse. Mais ce n'est pas la première fois qu'une pareille anomalie se présente et « il n'y a là, — je continue à citer, — que la constatation remarquable du caractère excentrique des Allemands. Leur artiste le plus national ne leur a appartenu que par l'esprit et non par la politique; comme si l'esprit du peuple allemand avait, pour ainsi dire, débordé en dehors du corps allemand. Mais il ne doit plus en être ainsi; pour le peuple tout entier comme pour les particuliers, esprit et corps doivent désormais être réunis. » Et plus loin, M. Langbehn rappelle, avec un touchant à-propos, les relations anciennes entre la Hollande et la Prusse, les alliances entre la maison d'Orange et celle de Brandebourg. Le nom de Potsdam le comble de joie pour les analogies qu'il lui trouve avec ceux d'Amsterdam, d'Edam et de Schiedam; il s'attendrit sur les substantifs pareils qu'il rencontre dans les deux langues. Quelle douceur ce serait d'associer « la vieille gloire de la Hollande avec la gloire plus récente de l'Allemagne; » de voir les paysans de la mer confondus avec les paysans de terre ferme; d'allier le libéralisme néerlandais au conservantisme prussien! En cherchant bien, il trouve ainsi une foule de traits communs ou d'affectueuses antithèses entre les deux peuples; car là où paraît l'intérêt des Allemands, le sentiment, qui ne peut rien gâter, se met volontiers de la partie. La future a une bonne dot et des colonies; elle a donc toutes les grâces du monde; et alors commence l'épithalame où sont célébrées toutes ses vertus. En attendant que la question des droits se présente, et elle se présentera en son temps, — on l'a bien vu pour le Slesvig, — il faut s'appliquer à bien connaître ce cher pays. Quand le moment sera propice, l'intermédiaire pour le contrat à intervenir est déjà tout désigné; c'est là évidemment un honneur réservé à Herbert de Bismarck. Déjà plus d'une fois, et ce n'est pas sans raison, il a été chargé de missions en Hollande, par son père dont il sera le continuateur (1). Comme lui, « il saura

(1) Le livre de M. Langbehn avait paru avant la disgrâce du prince de Bismarck.

transporter dans la politique quelque chose de la largeur, de la force et de la liberté d'allures que Rembrandt a mises dans son art. »

Cette fois la thèse est claire et les idées ont une suite naturelle; bien aveugle qui ne la verrait pas. Aussi conçoit-on sans peine que M. de Bismarck prise fort cette façon de comprendre la critique d'art. Voilà un genre de littérature qui, entre les mains d'un homme intelligent, n'est point aussi creux qu'il pourrait sembler, et dont à l'occasion on peut tirer parti. Malheureusement, en ce qui touche le prince et les siens, les événemens que l'on sait sont venus, à courte échéance, démentir les prophéties de l'auteur. Mais la suite de cette affaire pourrait être reprise avec d'autres, et pour plus de sûreté, exprimant sur le mode bucolique les espérances de l'avenir, M. Langbehn conseille à ce *caporal schlagueur*, contre lequel il articulait, quelques pages avant, tant de griefs, « de ne pas encore déposer son bâton, mais de l'enguirlander avec les lauriers de l'art et de la paix. » On ne saurait dire mieux, ni en termes plus galans.

III.

Le plus gros de l'émotion causée par *Rembrandt als Erzieher* commençait à se calmer, quand un autre livre sur Rembrandt est venu renouveler, plus bruyamment encore, le tapage fait autour de son nom. *Qui est Rembrandt* (1)? Telle est la question que se pose M. Max Lautner et à laquelle il croit sans doute avoir répondu d'une manière triomphante, car au-dessous de cette interrogation, il ajoute fièrement, en sous-titre : *Fondemens pour une nouvelle histoire de l'art hollandais*. Suivant M. Lautner, tout le monde jusqu'ici s'est trompé sur Rembrandt, sur son talent comme sur son caractère. Au moral, c'était un drôle, et comme artiste un peintre des plus médiocres. Non que M. Lautner refuse son admiration aux chefs-d'œuvre qu'on admire sous le nom de Rembrandt; ce sont, en effet, des chefs-d'œuvre, mais il n'en est pas l'auteur; il a indignement exploité ses élèves, l'un d'eux surtout, Ferdinand Bol. C'est Bol qui a peint la *Leçon d'anatomie*, la *Ronde de nuit*, les *Syndics* et bien d'autres tableaux qui portent la signature de Rembrandt, que des faussaires y ont malhonnêtement apposée, au siècle dernier. M. Lautner a découvert la fraude; il sait bien qu'en la dévoilant, il va froisser toutes les idées reçues. Quoi qu'il lui en coûte, il doit le faire;

(1) *Wer ist Rembrandt? Grundlagen zu einem Neubau der hollaendischen Kunst-Geschichte*, par Max Lautner; Breslau, 1891.

c'est un devoir pour lui de restituer à Bol la gloire que lui a enlevée son maître et de démasquer l'imposteur. Tel est, en résumé, le programme et le but de son livre. Au lendemain du grand succès de *Rembrandt als Erzieher* et de l'apothéose systématique dont le maître y est l'objet, j'avais cru, je l'avoue, que c'était là une de ces plaisanteries auxquelles, de notre temps, tous les grands hommes sont exposés et à l'éclosion desquelles plus d'une fois déjà nous avons assisté. Homère n'a pas existé. A en croire un récent exégète de la littérature italienne, Dante serait un personnage légendaire. Le chancelier Bacon a profité des loisirs que lui laissaient les affaires de l'État, non-seulement pour fonder la méthode expérimentale, mais pour écrire les ouvrages dramatiques dont Shakspeare a jusqu'ici usurpé l'honneur. Enfin chacun sait, d'autre part, que Napoléon et ses généraux ne sont que les personnages symboliques d'un mythe dérivé du cycle solaire, et dont à tous les âges et chez toutes les nations on retrouve l'équivalent. Avec un peu d'esprit, ce sont là des paradoxes qui peuvent un moment amuser la galerie à condition d'être touchés d'une main légère et en quelques pages. Le livre de M. Lautner est épais, il est lourd, et l'esprit en est tout à fait absent.

Et pourtant, ce n'est pas sans quelque émotion que j'ouvrais pour la première fois ce gros volume où, au début, dans une courte préface, l'auteur remercie en fort bons termes le président de la province de Silésie, son excellence M. le conseiller de Seydewitz, de la munificence avec laquelle il a pris à sa charge une partie des frais de la publication, ce qui semblerait déjà offrir quelque garantie de sérieux pour le lecteur. A la fin, les cinq pages de photographies de signatures de Bol, relevées pour la plupart sur des tableaux considérés jusqu'ici comme étant l'œuvre de Rembrandt, m'avaient aussi, je l'avoue, un peu troublé. J'avais d'ailleurs laissé de côté, sans m'y arrêter, deux autres photographies reproduisant, l'une le tableau de Bol bien connu, le *Songe de Jacob* de la galerie de Dresde, l'autre une peinture qui m'avait paru assez insignifiante : un *Salomon offrant un sacrifice*, ainsi que me l'apprenait le titre placé au-dessous de cette composition. C'est cependant cette dernière peinture qui a été à la fois l'occasion du livre de M. Lautner et la cause déterminante de sa vocation comme critique d'art. Voici, en effet, ce que m'apprenaient, peu de temps après, les journaux qui commençaient à s'occuper de son livre (1).

(1) Voir notamment l'article inséré dans la *Norddeutsche Allgemeine Zeitung* du 28 mai 1891, article fait de main de maître et auquel nous empruntons quelques-unes des informations qui suivent.

Il y a cinq ans à peine, M. Lautner allait terminer ses études de droit, quand subitement il renonça à passer ses examens. En même temps qu'une fiancée il avait trouvé chez elle, à Breslau, ce tableau de *Salomon* qu'il attribuait alors à Rembrandt et qu'il cherchait à vendre. L'authenticité, suivant lui, en était incontestable. Un critique d'art de Berlin l'avait certifiée, et on en avait déjà offert, disait-il, plus de 100,000 marks. A Munich, où le précieux tableau était ensuite resté pendant quelque temps, les connaisseurs qui le virent, en assez mauvais état, paraît-il, hésitaient entre les noms de J. de Wet, de L. Bramer, de N. Knupfer ou d'autres maîtres secondaires. M. Lautner s'emportait alors, et là où des interlocuteurs comme le professeur Hauser, expert cependant en pareille matière, ne découvraient que des craquelures, des taches ou des retouches, il voyait lui, et très nettement, à deux ou trois places différentes, « la signature entière de Rembrandt. » Déjà commençait à poindre chez lui cette obsession des signatures qui allait bientôt passer à l'état de monomanie. A quelque temps de là, il continuait encore à voir ces signatures sur le tableau, mais il n'était plus aussi assuré de leur authenticité. Sous celles de Rembrandt, d'autres plus anciennes lui étaient apparues, dénaturées, à demi effacées; c'étaient celles de Bol, et désormais M. Lautner était en possession de la grosse trouvaille qu'il allait s'attacher à démontrer et à répandre.

Tous ceux qui ont un peu pratiqué les vieux tableaux savent combien il est souvent difficile d'y découvrir et d'y lire distinctement les signatures qui peuvent y être inscrites. Que de fois en examinant avec attention les fonds plus ou moins obscurs où d'ordinaire elles sont placées, on croit apercevoir des traces de lettres et de dates où ne se trouvent, en réalité, que des crevasses, des repeints, des traits de couleur plus foncée qui prennent, suivant la position du spectateur, des aspects différens et lui procurent par momens l'illusion des noms que lui suggère son esprit. C'est un mirage pareil dont M. Lautner a été la victime, mais ce n'est pas sur les tableaux eux-mêmes qu'il a opéré. Toute photographie lui est bonne pour son travail; qu'elle soit de Braun ou de Hanfstaengl, qu'elle vienne de Suède ou de Berlin. Les moins réussies sont même les meilleures. En promenant ses regards ou sa loupe sur les épreuves dont il disposait, il y aperçut, avec plus ou moins de peine, mais toujours, les signatures désirées. Parfois la même épreuve en contenait deux, trois, jusqu'à six, et de toutes les dimensions; microscopiques, moyennes ou énormes; et à toutes les places, en haut, en bas, au milieu, dans les fonds, sur les vêtemens des personnages. On comprend que le nom de Bol, étant

très court, se prêtait mieux qu'aucun autre à l'exercice auquel M. Lautner a soumis, à ce propos, les photographies d'après Rembrandt qu'il avait sous la main. Le B, initiale de Bol, a de plus l'avantage de ressembler à l'R, initiale de Rembrandt, et ce B étant trouvé, les deux autres lettres répondent ensuite facilement à son appel. Aussi, en cherchant bien, a-t-il découvert des quantités innombrables de ces signatures; il en a, nous dit-il, des milliers en réserve. Bien entendu, ce sont des photographies sans retouche qui les lui ont fournies. Mais quant aux photographies qu'il en donne lui-même, il avoue ingénument qu'elles sont le résultat d'un travail dont, sans nous divulguer le secret, il se proclame l'inventeur. L'opération paraît des plus simples : les prétendues signatures de Bol étant découvertes, il s'agit de les mettre en évidence, de les isoler, de les dégager de tout ce qui empêche une personne non prévenue de les lire nettement. M. Lautner débarrasse de tout ce qui ne fait pas : Bol les linéamens informes qu'il a recueillis et... le tour est joué. Emporté par son ardeur, il ne s'aperçoit pas, dans les fac-similés qu'il nous donne, de la diversité assez peu concluante de ces signatures qui non-seulement diffèrent entre elles, mais qui diffèrent surtout des signatures habituelles, je veux dire authentiques, de Bol, et nous présentent même quelques B majuscules empruntés à l'alphabet allemand, sans doute pour complaire à l'inventeur du système.

On le voit, le jeu est facile et peut au besoin devenir une ressource pour les jours de pluie à la campagne. Il rappelle en tout cas cet autre passe-temps que Léonard de Vinci recommandait aux peintres et qui consiste à chercher dans les veines du marbre les figures diverses, qu'en aidant un peu à la réalité, ils peuvent y découvrir et y tracer, figures qui, si l'opérateur a quelque talent, sont parfois d'une fantaisie et d'un charme tout à fait piquans. Tel est le procédé qu'avec son inconsciente audace M. Lautner nous présente comme scientifique, comme devant renouveler la critique d'art qui, grâce à lui, va se trouver bien simplifiée. Voir les tableaux n'est même plus nécessaire, et, de fait, n'étant guère sorti de Breslau, il n'en a pas beaucoup vu lui-même, pas plus ceux de Bol que ceux de Rembrandt. Avec ses photographies sous les yeux et les signatures qu'il leur a extorquées, il apprécie et décide. Quant aux documens, l'emploi qu'il en fait n'est pas moins judicieux. Tous ceux qui peuvent se prêter à sa thèse, même en les violentant un peu, reçoivent l'interprétation qui convient; tous les autres sont écartés : ils ont été certainement falsifiés. L'attribution d'un tableau à Rembrandt peut avoir en sa faveur non-seulement l'unanimité de tous ceux qui ont appris à connaître la ma-

nière du maître, mais la tradition constante et les textes les plus formels; rien n'y fait. Si M. Lautner a décidé qu'il serait de Bol, la signature de Bol apparaît au moment voulu, et non pas une signature seule, mais deux, trois, autant qu'il en faut, si le cas est grave, et l'affaire est jugée. Voici les tableaux de la suite de la *Passion,* aujourd'hui à la pinacothèque de Munich. On sait qu'ils ont été commandés et acquis par le prince Frédéric-Henri; on a toute la correspondance échangée entre Huygens et Rembrandt à ce propos; les tableaux sont là avec leurs titres, rien n'y fait. Ces tableaux sont de Bol; les originaux de Rembrandt ont dû être perdus, détruits dans un incendie. Il y a plus fort : tous ceux qui sont allés à Amsterdam et qui aiment les arts ont pu admirer, dans l'hospitalière demeure de M. Six, le portrait de son ancêtre, le bourgmestre Jan Six. Ce portrait n'est jamais sorti de la famille, il est encore accroché à la place où l'avait mis Rembrandt. M. Lautner confesse qu'il ne l'a point vu, et cependant il est certain que ce portrait est de Bol, qu'en cherchant bien on y trouverait sa signature. Il ignore apparemment que dans le journal que tenait Jan Six lui-même, le portrait est mentionné à sa date, en 1654. Mais voici qui est mieux encore. S'il est au monde un tableau qui ait ses titres en règle, et dont l'histoire soit connue dans ses moindres détails, c'est l'œuvre célèbre qu'on appelle *la Ronde de nuit.* Avec une belle et fière signature de Rembrandt, elle porte la date de 1642; on sait, par des enquêtes officielles, la cotisation qu'ont payée les personnages qui y figurent; on sait les noms de ces divers personnages. Un album, resté dans la famille du capitaine F. Banning Cocq, nous en montre une copie faite à l'aquarelle avant 1655; on a des descriptions d'Amsterdam à différentes époques qui permettent de suivre ce tableau, ses mutilations, ses restaurations successives; les renseignemens que, sur la foi de Bernard Keilh, et presque du vivant même de Rembrandt, Baldinucci nous donne à son égard, s'accordent de tout point avec cette masse de documens peu à peu découverts dans les archives. Tout cela est patent, établi par les publications des érudits hollandais, tenu pour certain par les critiques les plus compétens; mais tout cela est non avenu pour M. Lautner, et la plupart de ces documens ont été falsifiés. *La Ronde de nuit* est de Bol, et M. Lautner a fini par dénicher, dans les passementeries de la jupe de la fillette qui porte un coq à la ceinture, un ornement qui, convenablement traité par sa méthode, lui a fourni le résultat attendu, le nom de Bol. Quant à ceux des documens qui n'ont pas été falsifiés, ils concernent, en effet, une peinture de Rembrandt, mais qui, restée au Doelen, pour lequel elle avait été faite, a été détruite. La preuve,

c'est qu'on n'a pu découvrir l'acte relatant le transfert de ce tableau de Rembrandt du Doelen à l'hôtel de ville; cet acte seul serait probant. M. Lautner met au défi qu'on le trouve; tant qu'on ne l'aura pas produit, son siège est fait, *la Ronde de nuit* est de Bol. Or, au moment même où il publiait son livre, M. Dyserinck découvrait et publiait dans le recueil hollandais *de Gids* ce bienheureux acte, assurément bien superflu en la cause, mais qui seul faisait question (1), et voilà toute la prétendue argumentation de M. Lautner qui tombe du même coup. Avant de quitter ce sujet, ajoutons que, jaloux de manifester d'une manière plus éclatante encore son incompétence absolue en matière d'art, M. Lautner affirme que la petite copie de *la Ronde de nuit* qui se trouve à la National Gallery, — copie que tout le monde aujourd'hui sait être de Lundens, — n'est pas une copie, mais une répétition de l'original, et de la même main. Il ne connaît pas d'ailleurs de tableaux de ce Lundens dont M. Werner Dahl de Dusseldorf, qui possède un de ses meilleurs ouvrages, lui cite une quarantaine de peintures (2), notamment les deux que possède la galerie de Dresde, assez voisine de Breslau cependant, mais que M. Lautner ne semble pas avoir jamais vue. A l'entendre, le Rembrandt du Ryksmuseum et le Lundens de la National Gallery, et Dieu sait qu'entre eux la différence est grande, sont tous deux des originaux, et tous deux naturellement de la main de Bol. Il espère ingénument que le directeur de la National Gallery va se rendre à ses raisons et effacer du tableau de cette collection le nom de Rembrandt, qu'il portait jusque-là. Depuis peu de temps, en effet, ce nom a été effacé, non pour lui substituer le nom de Bol, mais celui de ce Lundens qu'ignore complètement M. Lautner.

Après cela, il faut tirer l'échelle et renvoyer l'auteur sur les bancs de l'école de droit, qu'il a eu grand tort de quitter. Peut-être, s'il y était resté plus longtemps, se fût-il montré un peu plus respectueux d'un des axiomes fondamentaux de sa première étude : *Suum cuique*, à chacun son bien, vérité qu'il a complètement perdue de vue dans son travail. En vérité, on est honteux d'entrer dans ces détails et de parler aussi longuement d'un pareil livre. Mais l'accueil qu'il a rencontré dans une trop grande partie de la presse allemande nous y obligeait. L'appareil soi-disant scientifique, le ton tranchant, le sérieux de ces semblans de discussion ont facilement trouvé crédit près de journalistes en quête de copie et près d'un certain nombre de photographes flattés, grâce aux

(1) Nous en avons ici même annoncé, en son temps, la découverte. (Voir *les Tableaux de corporations militaires en Hollande* dans la *Revue* du 15 décembre 1890.)

(2) *Zeitschrift für bildende Kunst*, 1891, p. 246-248.

théories de l'auteur, de se voir transformés en critiques d'art. Ce n'est pas qu'aussitôt après la publication de ce factum, des voix autorisées ne se soient élevées, en Allemagne même, pour en montrer l'outrecuidante ignorance. En même temps que l'article de la *Norddeutsche Zeitung* que nous avons signalé, un autre, tout aussi bien fait, et dû à la plume de M. Janitsch, directeur du musée de Breslau, paraissait dans le journal de cette ville, et ils étaient suivis de près par ceux des *Münchner Nachrichten*, du *Repertorium*, du *Sammler*, etc. Mais c'est des érudits hollandais surtout que sont venues les plus vives et les plus légitimes protestations. Il est dur, en vérité, après avoir passé sa vie dans les archives pour éclaircir peu à peu, à force de patientes recherches, les points restés obscurs dans la vie de Rembrandt, de s'entendre dire par ce critique de hasard qu'on s'est grossièrement trompé et que le grand artiste qui fait la gloire de la Hollande n'était qu'un vil exploiteur et un homme sans talent. Aussi est-ce avec une indignation bien naturelle qu'à diverses reprises M. A. Bredius, — qui, par ses nombreuses et importantes découvertes, a le plus contribué à renouveler l'histoire de la peinture hollandaise, — et à côté de lui deux jeunes savans, MM. E. Moes et C. Hofstede de Groot, qui marchent dignement sur ses traces, ont relevé, comme il fallait, quelques-unes des bévues les plus grossières de ce prétendu réformateur. Peut-être, en discutant sérieusement ses idées, lui ont-ils fait plus d'honneur qu'il n'en méritait. Dans la brochure qu'il lui a consacrée, M. Moes l'appelle un moderne Érostrate. Que M. Moes se rassure, M. Lautner n'a rien détruit et il n'a fait tort qu'à lui-même. Il suffit de lui rappeler la fable du *Serpent et la Lime*, pour qu'il la lise et en fasse son profit; c'est proprement à lui qu'elle s'adresse. Pour nous, il nous plaît, en le quittant, d'affirmer que ce gros livre, qui émeut à ce point nos voisins, n'aurait trouvé chez nous ni éditeur, ni lecteurs. Venant après *Rembrandt als Erzieher*, il nous paraît doublement malencontreux. Cette Hollande, à laquelle M. Langbehn adressait des déclarations si passionnées, et dont il rêvait de faire la conquête... morale, voici qu'à son tour M. Lautner l'offense à la fois dans ses érudits les plus estimés et dans le nom le plus illustre de son histoire, dans ce Rembrandt que, n'en déplaise à M. Lautner, on continuera d'admirer comme le peintre de *la Ronde de nuit* et des *Syndics*.

IV.

M. Lautner a mal pris son temps. S'il avait paru au commencement de notre siècle, son livre aurait eu quelque chance d'être bien

accueilli du public, grâce à l'ignorance complète où l'on était alors au sujet de Rembrandt. Mais après les recherches et les découvertes faites dans les archives, après les études consciencieuses publiées sur le maître dans la patrie même de M. Lautner, ce livre semble un défi à l'opinion. De plus en plus, à notre époque, avec le goût qu'elle suppose, la critique d'art, par la précision qu'il convient d'y apporter, tend à prendre un caractère scientifique. Naguère encore, quand ni la biographie du maître, ni ses œuvres n'étaient connues, il était facile de s'y faire un nom. C'était le temps des appréciations vagues et de ces vues d'ensemble qu'un petit nombre de documens plus ou moins sûrs et de tableaux plus ou moins authentiques suffisaient à justifier. Avec le flot toujours montant des publications relatives à l'histoire de l'art, la critique est devenue plus exigeante et sa tâche plus difficile. Elle suppose une longue préparation, des lectures étendues, des voyages fréquens pour étudier les œuvres dispersées dans les musées ou les collections particulières, des notes détaillées, prises méthodiquement en face de chacune d'elles, avec des indications exactes sur sa technique, sa valeur propre, sur la place qu'elle tient dans les productions de l'auteur et l'intérêt particulier qu'elle peut offrir. Veut-on pénétrer plus avant dans l'étude d'un maître, il convient de rechercher ce que les lieux où il a vécu, ce que la littérature, l'histoire, l'art et les mœurs de son pays et de son temps peuvent nous apprendre sur son caractère, sur son talent, sur son originalité, sur l'influence qu'ont eue sur lui ses devanciers, sur celle qu'à son tour il a exercée sur ses élèves ou ses successeurs. Des relations nouées et suivies avec les directeurs des musées, avec les critiques occupés d'études analogues, avec les érudits qui explorent les archives locales ne sont pas moins nécessaires, et comme les livres ou les documens qu'il importe de connaître sont le plus souvent écrits dans des langues étrangères, il est également utile de comprendre ces langues afin de pouvoir se tenir au courant de toutes les publications sérieuses sur le sujet auquel on s'intéresse.

De toutes ces informations éparses, de toutes ces notes recueillies, il s'agit ensuite de reconstituer un ensemble, en tenant compte des proportions des choses, des concordances que peuvent offrir les détails biographiques et les œuvres, des conséquences qui en découlent, des lacunes que présentent ces documens et des problèmes spéciaux sur lesquels doit plus particulièrement se porter l'attention. Ce n'est qu'à la suite de ces travaux préparatoires qu'on peut espérer soi-même, en étudiant de plus près les textes et les œuvres, éclairer quelques-uns des points restés douteux ou obscurs. Au lieu de se proposer de parti-pris une thèse

aussi notoirement absurde que celle qu'il a choisie, M. Lautner aurait pu, s'il avait eu quelque compétence, faire de son temps un meilleur emploi et rendre à la critique un service signalé, en essayant de démêler non-seulement pour Bol, mais pour tous les autres élèves de Rembrandt, comme G. Flinck, Ph. Koninck, N. Maes, G. van den Eeckout et Aert de Gelder, les différences qui existent entre eux et celles, bien plus profondes, qui les distinguent de leur maître. Pour délicate que soit une telle tâche, elle méritait qu'on s'y essayât. Plus d'une fois, en effet, même sur des tableaux faisant partie de collections choisies et déjà anciennes, il est bien certain que la signature de Rembrandt a été substituée à celle de ses élèves; mais c'est l'insuffisance d'exécution de ceux-ci qui d'habitude pouvait avertir de la fraude. Si, en certains cas, cette fraude apparaissait évidente dès le premier aspect, dans d'autres, au contraire, l'hésitation persistait et un examen prolongé ne faisait qu'augmenter les incertitudes. Au lieu de l'assurance qu'affecte toujours M. Lautner et de ses affirmations dogmatiques, j'ai vu souvent des gens qu'un savoir réel et les études de toute leur vie rendaient les plus propres à décider en des matières si difficiles, s'abstenir, confesser leurs doutes, et en donner, au besoin, des raisons qui témoignaient d'un goût plus sûr et d'une compétence plus réelle que l'aplomb imperturbable des demi-connaisseurs ou des ignorans.

Pour ce qui concerne Rembrandt, après les fables grossières qui, nous l'avons dit, s'étaient répandues sur son compte, ce n'est que lentement et pied à pied qu'il a été possible de rétablir la vérité, en arrachant leurs secrets aux archives contenues dans des dépôts publics alors peu accessibles et très mal classés. Mais rien ne devait rebuter des chercheurs aussi infatigables et aussi sagaces que MM. Bredius et de Roever. Fouillées par eux, les archives notariales, celles des municipalités, celles des paroisses, celles des tribunaux et des diverses corporations nous renseignaient tour à tour sur la famille de Rembrandt, sur sa situation de fortune, sur ses rapports avec ses proches, sur la vie qu'il avait menée à Leyde et sur la durée du séjour qu'il y avait fait. Elles nous apprenaient l'époque précise de son arrivée à Amsterdam, les différens gîtes qu'il y avait occupés. Les registres des ventes nous le montraient achetant, coup sur coup, par lui-même ou par l'intermédiaire de ses élèves, les curiosités de toutes sortes dont il ornait son intérieur; les procès-verbaux des expertises nous indiquaient ceux de ses confrères avec lesquels il avait assisté à des estimations de tableaux ou d'œuvres d'art. Sur les livres de l'état civil on relevait successivement les dates de son mariage, de la naissance de ses

enfans, de la mort de sa femme. Avec les difficultés financières amenées par son insouciance et son incurable prodigalité, commençait une série d'enquêtes et de dépositions qui nous dévoilaient ses goûts, ses habitudes, ses relations, tandis que son inventaire nous avait déjà permis de pénétrer dans son intérieur, en mettant à notre disposition la liste complète de ses richesses. Puis c'étaient des pièces relatives à ses démêlés avec la nourrice de Titus, et parmi elles apparaissait pour la première fois le nom de cette servante qui allait devenir sa compagne et la providence de ses dernières années. Enfin des actes de société intervenus entre celle-ci et Titus et leurs testamens à tous deux nous révélaient leur sollicitude pareille, pour assurer un peu de pain à ce vieil enfant incapable de se conduire et dont la mort suivait de si près celle de tous les siens.

De tous ces documens officiels, trésor amassé par plusieurs générations de chercheurs, se dégage pour nous une suite de dates et de faits positifs auxquels les œuvres du maître ajoutent leur vivant commentaire. Il n'est pas, en effet, d'artiste qui autant que lui se soit montré attentif à nous renseigner sur l'authenticité de ses travaux et sur l'époque de leur production. A part ses dessins, qui dans sa pensée ne devaient pas sortir de ses cartons, il a signé et daté la plus grande partie de ses tableaux et de ses eaux-fortes, et avec les modifications qu'il y apportait successivement, la suite des monogrammes et des signatures usités par lui, leurs formes et leurs orthographes différentes, constituaient elles-mêmes autant de points de repère qui, par analogie, permettaient de conclure pour l'authenticité ou la date d'autres œuvres non signées. A ces indications, en quelque sorte extérieures, se joignent celles bien autrement précieuses que Rembrandt nous a transmises sur sa personne, sur ses proches, sur ses amis. Il n'a guère eu, au début, d'autres modèles que lui-même ou ses parens, et jusqu'à la fin de sa carrière il est resté fidèle à l'habitude contractée alors de se prendre pour sujet d'étude et de nous retracer l'image de tous ceux qui lui étaient chers. Ces images sincères nous initient à sa vie. Elles nous permettent de le voir, de le connaître. Le voici à Cassel, jeune garçon, encore un peu lourdaud et à peine dégrossi, avec son teint vermeil, son air robuste et sa chevelure rebelle; deux ou trois ans après, nous le retrouvons à La Haye; ses traits se sont affinés, sa physionomie charmante respire la franchise, et je ne sais quel éclair de confiance et de génie brille déjà dans ses yeux. Puis c'est le jeune cavalier du Louvre, ardent, frayant avec la bonne société d'Amsterdam; mais déjà son regard plein d'autorité décèle l'observateur perspicace accoutumé à regarder dans les yeux de

ses modèles pour pénétrer leur caractère. D'étape en étape, nous arrivons à la vieillesse, à ce portrait du Louvre, aux paupières épaisses, aux traits tirés, au teint flétri. Négligé dans sa mise, mais toujours vaillant, la palette au poing, il cherche l'oubli de ses épreuves dans son constant labeur et sa chère peinture.

A côté de lui, voici ses parens; sa mère, une bonne vieille, d'aspect vénérable, la Bible sur les genoux; son père, ce brave bourgeois qui se prête aux caprices de travestissement de son enfant chéri et prend des allures martiales sous son déguisement militaire. Plus tard, c'est Saskia dont il multiplie les images peintes et gravées ou qui lui suggère les sujets de ses tableaux. Parmi ces nombreux portraits de personnages de toute condition qui ont sollicité la faveur d'être peints par lui, quelques-uns aussi sont exécutés avec plus d'amour. Ce sont surtout des vieillards près desquels il se plaît à évoquer les souvenirs du passé; ou bien des gens avec qui il a quelque chose à apprendre : des médecins qui lui parlent de leurs études; des ministres ou des rabbins avec lesquels il cherche à s'éclairer sur les sujets religieux qu'il se propose de traiter; des marchands d'objets d'art parmi lesquels il compte de vrais amis, comme Clément de Jonghe, Francen, l'orfèvre Lutma, ou le bon Coppenol, ce calligraphe un peu infatué de son talent, mais qui, pour l'affection constante qu'il a témoignée à notre peintre, a reçu de lui un nom immortel. Si parmi ces amis on ne rencontre guère de littérateurs en vue, voici en revanche des paysagistes comme Berchem, Asselyn et Jan van de Cappelle, vers lesquels un amour pareil de la nature l'a attiré. Tout ce monde si divers revit dans son œuvre, avec l'infinie variété des tempéramens, des poses, des âges, des costumes, des physionomies, et la profondeur inoubliable des expressions.

Les dessins du maître, à leur tour, nous font assister à l'éclosion de ses pensées; à leur première apparition parfois timide et enfantine dans sa gaucherie, parfois magistrale et comme fulgurante. Nous voyons quels sujets l'ont attiré, ceux auxquels il est sans cesse revenu, ne se lassant pas de les remanier, d'en chercher et d'en trouver des acceptions nouvelles. Dessiner, c'est sa manière à lui de tenir son journal intime, car il n'aime guère l'écriture, et à part la Bible, il n'a pas beaucoup pratiqué les livres. C'est la plume ou le crayon à la main qu'il se confesse à nous, qu'il manifeste cette curiosité universelle avec laquelle il s'intéresse à tout dans la nature, tire de tout un enseignement et change à chaque instant d'étude ainsi que de procédés pour traduire sa pensée. En vérité, de tout ce qui touche à son art, il n'a rien négligé. Voyez-le dans ses premières peintures, si minutieusement scrupuleux, s'attachant à reproduire

tout ce qui le frappe, les formes, les couleurs, la lumière. Sa touche est un peu grêle, son exécution très finie, ses tonalités un peu froides. Mais bientôt sa facture a gagné en largeur; les effets comme les compositions ont pris plus d'ampleur, les colorations sont devenues plus pleines et plus savoureuses. Il a renoncé à tout rendre; il choisit dans la réalité, sur un visage comme dans un sujet, les traits qui lui paraissent les plus caractéristiques, les plus expressifs. Il cherche ce qui est le plus simple, le plus humain. Cette gradation, est-il besoin de le dire, ne va pas sans quelques retours en arrière, sans quelques hésitations, car il est très sincère et malgré son savoir, il conserve jusqu'à la fin cette naïveté adorable qui double le prix de son talent. Mais il a trouvé et il perfectionne sans cesse ce merveilleux élément du clair-obscur qui, entre ses mains, acquiert une souplesse et une puissance extraordinaires. Grâce à lui, il peut voiler les détails insignifians, ou ne leur accorder que le degré d'intérêt qu'ils comportent, pour insister sur ce qui est essentiel et mettre en lumière ce qu'il estime le plus touchant, ce qui doit dominer.

C'est ainsi que les documens et les œuvres se réunissent pour nous faire de plus en plus pénétrer cette vie si particulière et ce talent si original; ce cœur bon, aimant et généreux, cette âme à la fois complexe et transparente, cette nature pleine de contradictions, passionnée et faible aux entraînemens. Dans ces légèretés et même dans ces défaillances morales qui parfois confinent à une malhonnêteté inconsciente, on sent l'absence complète de volonté pour tout ce qui n'est pas son travail et son art. Mais pour cet art, au contraire, pour lui réserver tout son temps, pour s'y consacrer tout entier, il est intraitable, et bien qu'accablé d'épreuves de toute sorte, il ne faiblira jamais sur ce point. De tous ces traits épars peu à peu sa figure se dégage et nous apparaît, mystérieuse et confuse encore, mais déjà assez nette pour être perçue. A la fois précise et flottante, comme l'art de Rembrandt lui-même, cette figure semble s'animer sous nos yeux et, en dépit de ses faiblesses, le maître se montre à nous avec des séductions si puissantes qu'il faut se défendre contre elles pour conserver, avec la faculté de le comprendre, le pouvoir de le juger.

ÉMILE MICHEL.

DON CARLOS

DANS LA POÉSIE ET DANS L'HISTOIRE

D'APRÈS UNE PUBLICATION RÉCENTE

Les légendes font la joie des poètes, et la joie des historiens est de détruire les légendes. Le fameux Jean de Launoy, critique intrépide, prit plaisir à démontrer que tel saint, auquel on rendait de grands honneurs, n'avait jamais existé. Un curé de Saint-Eustache disait : « Je lui fais toujours de profondes révérences, de peur qu'il ne m'ôte mon Saint-Eustache. » Ce n'est pas seulement aux saints que s'attaquent les critiques intrépides, ils ont fait également justice de plus d'un héros de théâtre. Si Schiller revenait au monde, il serait désolé d'apprendre que l'histoire de Guillaume Tell est une fable, et il apprendrait avec plus de chagrin encore qu'il ne reste rien de son don Carlos. De toutes les figures qu'il a mises en scène, il n'en est guère de plus attachantes que celle de ce jeune prince, aussi imprudent, aussi inconsidéré que généreux, mêlant les faiblesses d'un cœur trop tendre aux nobles passions d'une grande âme, et à qui un père impitoyable fait expier le double crime d'avoir aimé sa belle-mère et haï l'intolérance et les bourreaux. L'histoire documentaire a prouvé que ce don Carlos n'exista jamais et que le vrai don Carlos lui ressemblait autant qu'un corbeau peut ressembler à un cygne.

La tragique destinée du fils de Philippe II, le mystère dont sa fin avait été enveloppée, la terreur qu'inspirait au monde l'homme blond et froid qui, selon le mot de Granvelle, « savait se taire et dissimuler, mais n'oubliait rien, » l'intérêt qu'avaient les adversaires de « ce démon du midi » à lui imputer un crime de plus, donnèrent naissance à des bruits étranges, qui, après avoir couru de bouche en bouche, furent

propagés dans toute l'Europe par des correspondances particulières. L'historiographe d'Henri IV, Pierre Mathieu, les recueillit dans son histoire de France. Il y raconta que don Carlos, ayant eu des liaisons de sympathie et d'amitié avec les hérétiques, fut déclaré lui-même hérétique par l'inquisition, que, s'étant mis en révolte ouverte contre son père, il fut jeté dans un cachot et étranglé par quatre esclaves. Cette figure n'était pas encore assez romanesque. On insinua que la reine Elisabeth de Valois, promise au prince et que son père épousa à sa place, lui avait inspiré une passion violente. Il n'y avait rien là d'invraisemblable. Elisabeth était belle, charmante, infiniment gracieuse. Aussi bien ne lui avait-elle survécu que peu de mois : il était mort en juillet 1568, elle succomba en octobre à une maladie qui parut singulière. Ces deux morts subites, mystérieuses, qui s'étaient suivies de si près, étaient propres à frapper les imaginations. Comment n'y pas reconnaître la double vengeance d'un père offensé et d'un mari jaloux?

Ce fut Saint-Réal qui se chargea de peindre, à sa façon, le don Carlos amoureux. Il le représenta comme un prince plus aimable, plus charmant que beau, « qui, à la vérité, n'était pas régulièrement bien fait; mais outre qu'il avait le teint admirable, il avait les yeux si pleins de feu et d'esprit et l'air si animé qu'on ne pouvait pas dire qu'il fût désagréable. » A peine eut-il vu la reine, il ressentit « une inquiétude effroyable de savoir comment il était dans son esprit. Quoique, lorsqu'elle le regardait, il lui semblât voir dans ses yeux une langueur secrète et passionnée qu'il n'y trouvait point dans les autres temps, il n'osait croire ce qu'il voyait. » Il sut trouver l'occasion de s'entretenir seul à seul avec elle, « et ils se firent avec une joie incroyable toutes les confidences qu'ils se pouvaient faire. Don Carlos conta à la reine tout ce qui s'était passé dans son cœur depuis la première fois qu'il avait ouï parler d'elle. Elle lui fit à son tour l'histoire de son enfance, avec mille petites particularités, qui occupèrent aussi agréablement leur attention qu'elles auraient paru ennuyeuses à des indifférens. Seulement elle ne s'étendit pas sur ses sentimens avec autant de liberté que le prince avait fait sur les siens; mais la violence qu'il vit qu'elle se faisait pour les cacher lui en dit plus qu'elle n'en taisait. C'était dans ces agréables entretiens que ces illustres personnes passaient le temps qu'elles pouvaient être ensemble. » Le récit continue sur ce ton. Il faut relire la nouvelle historique de Saint-Réal pour savoir quel parti un grand poète peut tirer des plus sots documens et des plus méchans modèles. Les caractères, les situations, l'intrigue et les péripéties de son drame, son artificieuse princesse d'Eboli, le marquis de Posa, Schiller a tout trouvé dans cet insipide et nauséabond roman, et son génie a changé ce plomb vil en or pur.

Ranke entreprit le premier, il y a plus de soixante ans déjà, de dé-

brouiller la légende de don Carlos et d'y démêler le vrai du faux. Mais il ne connaissait pas toutes les pièces du procès. Il faut compter parmi les plus importantes la correspondance diplomatique de Fourquevaulx, ambassadeur de France à Madrid, et celle du baron Adam de Dietrichstein, ambassadeur de la cour impériale de Vienne. L'un recevait une foule d'informations par la reine, qu'il voyait souvent; l'autre entretenait des relations avec les principaux personnages de la cour, sans compter que par son mariage il s'était allié à une grande famille espagnole. Ces deux témoins de grande autorité sont d'accord sur les points essentiels, quoiqu'ils eussent dans cette affaire des intérêts fort opposés. L'ambassadeur de France voyait les avantages que son pays pouvait retirer des malheurs de don Carlos; que le prince vînt à disparaître, on pouvait espérer que la succession passerait à une des filles qu'Élisabeth de Valois avait données à Philippe II. Quand don Carlos eut été arrêté, Fourquevaulx écrivit à Catherine de Médicis : « Dieu vous aime, madame, et il lui plaira de conduire vos saintes intentions à bon port. » Dietrichstein, tout au contraire, fut consterné par l'événement. On rêvait alors à Vienne de marier don Carlos à une de ses cousines, l'archiduchesse Anna, et on attachait une grande importance à ce projet. On ne se consola que lorsqu'après la mort du prince et d'Élisabeth, Philippe II, libre de se remarier une fois encore, se chargea d'épouser lui-même la princesse qu'on avait regardée quelque temps comme la fiancée de son fils. Ce genre d'aventure n'avait rien qui lui déplût.

Désormais le procès est instruit, la lumière est faite, et sans reparler des travaux bien connus de M. Gachard, il suffit pour s'en convaincre de lire avec quelque attention le livre un peu décousu et parfois un peu confus qu'un professeur d'histoire à l'université de Vienne, M. Max Büdinger, vient de publier sur don Carlos (1). Quelque défectueuse qu'en soit la composition, l'auteur est un critique si scrupuleux, il s'est donné tant de peine pour éclaircir les questions controversées, et son argumentation est si rigoureuse, que les plus résistans de ses lecteurs finiront par conclure comme lui.

« Au commencement de leur liaison, écrivait Saint-Réal, l'extrême jeunesse de cette princesse ne lui avait pas permis de cacher à don Carlos l'estime et la pitié qu'elle prit pour lui. Mais le temps l'ayant rendue plus savante, elle avait compris que les témoignages d'amitié qu'elle lui rendait, tout innocens qu'ils étaient, ne laissaient pas d'entretenir son amour. Elle lui représentait en toute occasion les conséquences de cette passion et les malheurs où elle les exposait. » Cette

(1) *Don Carlos' Haft und Tod*, von Max Büdinger, Professor der Geschichte an der Wiener Universität. Wien und Leipzig, 1891.

charmante femme, qui alliait la grâce des Valois à une réputation sans tache, avait à Madrid de grandes occupations et de tous autres soucis que celui d'empêcher don Carlos de la compromettre par ses assiduités.

Comme le remarque M. Büdinger, elle s'appliquait à se conformer de son mieux aux instructions politiques que lui donnait Catherine de Médicis. Philippe II l'autorisait à se mêler quelquefois de ses affaires pour se faire pardonner sa liaison avec la princesse d'Eboli, épouse très peu fidèle de son favori Ruy Gomez. Cette liaison était devenue un secret public, et les Philippe II eux-mêmes sentent le besoin de ménager leur femme quand ils la trahissent. Mais Élisabeth était obligée à beaucoup de circonspection, et elle passait sa vie à recevoir des ordres de son impérieuse mère et à craindre d'offenser son vindicatif et ombrageux mari en les exécutant avec trop de zèle; aussi, nous dit Brantôme, n'ouvrait-elle qu'en tremblant les lettres qui lui venaient de France.

Ce qui ajoutait aux difficultés de sa situation, c'est que Catherine était parvenue à lui persuader qu'elle avait hérité de son grand-père François I[er] une maladie contagieuse, et que si jamais Philippe II venait à s'en douter, elle serait perdue: « Si votre mari le savait, assurez-vous qu'il ne vous verrait jamais. » Catherine croyait-elle réellement à cette prétendue maladie? Il lui convenait d'y croire, c'était pour elle un moyen de tenir sa fille. Cette jeune reine si tracassée cherchait à se procurer de toutes parts des remèdes secrets contre un mal qu'elle n'avait pas, et selon toute apparence, ces remèdes dangereux, qui avaient à plusieurs reprises compromis sa santé, furent aussi la cause de sa mort.

Quels sentimens avait-elle pour son beau-fils? Elle se montra toujours infiniment gracieuse pour lui, et ce fut sans doute un effet de sa bienveillance, de sa mansuétude naturelle; mais ce fut aussi peut-être un système de conduite conforme à la politique que lui avait enseignée sa mère. Pendant les guerres religieuses, Catherine s'appliqua sans cesse à tenir la balance entre les partis, sans se donner. Quand les affaires commencèrent à se gâter entre Philippe II et son fils, Élisabeth se fit un devoir de ne mécontenter ni l'un ni l'autre. Après l'emprisonnement du prince, à la date du 8 février 1568, Fourquevaulx écrivait à Catherine pour lui signaler les heureuses conséquences de l'exhérédation de don Carlos, et il lui vantait la sagesse de sa fille, qui ne donnait en cette occasion aucune marque de joie. « La reine en pleure pour l'amour de tous deux, vu qu'aussi le prince l'aime merveilleusement. » Elle pleura deux jours entiers, après quoi son auguste époux lui ayant signifié que c'était assez pleurer, ses yeux se séchèrent comme par enchantement.

Sa douceur avait conquis le cœur orageux et violent de don Carlos. Plus il sentait croître sa haine pour son père, plus il avait d'attachement pour sa belle-mère. Ayant, comme Philippe II, la fureur de paperasser, il avait rédigé avec un commentaire à l'appui la liste de ses haines et celle de ses amitiés; en tête de la première figurait le nom du roi son père, en tête de la seconde, celui de la reine, dont il disait qu'elle avait toujours été charmante pour lui, *amorevoglissima.* « Quant au prince, écrivait Fourquevaulx, bien qu'il réprouve et méprise communément toutes les actions du roi son père, il fait néanmoins semblant de trouver bon tout ce que la reine votre fille fait et dit, et n'y a personne qui dispose de lui comme elle, et c'est sans artifice ni feinte, car il ne sait feindre ni dissimuler. »

Mais l'affection qu'il lui portait ne ressemblait guère à de l'amour. Après avoir aspiré quelque temps à la main de Marie Stuart, il s'était mis en tête d'épouser sa cousine Anna, dont il avait vu le portrait et dont il se disait éperdument amoureux. Il s'en expliqua plus d'une fois avec la reine. Depuis qu'un jour à Alcala, dans son empressement à courir à un rendez-vous avec la fille d'un concierge, il avait fait une chute dangereuse dans un escalier, il s'était promis de ne plus avoir de rapports avec aucune autre femme que sa cousine. En était-il vraiment amoureux, comme affectait de le croire l'ambassadeur impérial? Ce n'est guère probable; mais il désirait ardemment se marier. Il pensait qu'une fois établi, on le prendrait plus au sérieux, qu'on augmenterait sa dotation, qu'on lui laisserait plus d'indépendance. Il pensait aussi que lorsqu'on a le malheur de vivre sous la coupe d'un père très autoritaire et très gênant, il est bon d'avoir pour beau-père un empereur, qu'on peut dans l'occasion s'en faire un allié utile.

L'histoire documentaire a fait justice du don Carlos amoureux; le don Carlos hérétique, libéral, ennemi juré de l'inquisition, n'a pas trouvé non plus grâce devant elle. Fourquevaulx disait avoir appris d'un seigneur plus instruit « des affaires dudit prince que ceux qui en devisent, » qu'il haïssait mortellement les protestans. Il avait quatorze ans à peine lorsque, au mois de mai 1559, à Valladolid, il avait assisté à un autodafé, comme le représentant de son père qui était alors en Belgique. Après le sermon, il jura sur l'autel de protéger toute sa vie le saint-office et de lui dénoncer les hérétiques. Quelques mois plus tard, il assistait à un second autodafé en compagnie du roi, et on ne voit pas qu'il en ait gardé aucun fâcheux souvenir. Qui pourrait douter de sa dévotion? Il avait écrit son testament en 1564. Il y parle du fameux accident de l'escalier d'Alcala; il s'était fait dans sa chute une plaie à la tête qu'on crut mortelle, et le roi avait déjà donné des ordres pour son enterrement. On pensa communément qu'il avait été sauvé par l'illustre médecin Vésale. Ce

n'était point son avis; il déclare dans son testament qu'il a dû sa guérison à la vertu miraculeuse d'une relique: « A peine eus-je touché le corps de Fray Diego, je me sentis entrer en convalescence; ce fut l'effet de son intercession auprès de Sa Majesté divine; aussi me promis-je, dès lors, de travailler à obtenir sa canonisation. » Son confesseur lui rendait le témoignage qu'il avait toujours été un bon et fervent catholique, et Dietrichstein lui reprochait d'être pieux à l'excès : *Ist gar feintlich gottsforchtig*. Ce qui paraît certain, c'est qu'il avait plus de goût que son père pour les dévotions superstitieuses. Je me souviens d'avoir vu à Madrid, dans une riche collection d'autographes, une lettre écrite de sa main, par laquelle il demandait instamment qu'on lui procurât le prépuce de Jésus-Christ, qui était conservé à Rome; il estimait que la possession de ce prépuce lui rendrait plus facile l'exercice de certaines fonctions naturelles. Heureusement Schiller n'avait pas lu cette lettre.

Faut-il croire du moins que, par bonté d'âme, il ressentît quelque sympathie, quelque pitié pour les Flamands, et qu'il blâmât son père de vouloir étouffer leur rébellion dans le sang? Assurément, il s'intéressait à leurs affaires, et il eût été ravi qu'on le chargeât de les gouverner, de les mettre à la raison. L'Espagne était pour lui un cachot; il grillait d'envie de voyager, de respirer un air plus libre. Les cortès avaient demandé que, si Philippe se rendait en personne dans les Flandres, il confiât la régence à son fils. Don Carlos leur reprocha vertement leur impertinente indiscrétion; pourquoi se mêlaient-elles de ce qui ne les regardait pas? Quand le duc d'Albe eut été nommé lieutenant du roi dans les Pays-Bas, le prince eut avec lui une violente altercation et le menaça de son poignard. Il ne lui en voulait pas d'avoir le cœur dur, il ne pouvait lui pardonner de s'être fait donner une mission qu'il convoitait pour lui-même. Il aspirait à se marier et il aspirait à s'en aller. Que lui importait la liberté des Flamands? Il entendait conquérir la sienne, en mettant des montagnes et des fleuves entre son père et lui.

Quand il aurait eu un autre père, et fût-il entré en possession de cette souveraineté indépendante qu'il rêvait d'acquérir quelque part en Europe, il n'eût jamais été que le plus malheureux des hommes. Qu'était-ce que don Carlos? Un rachitique, un infirme, un être mal venu, incomplet et manqué. Dietrichstein, qui lui voulait pourtant beaucoup de bien, nous le représente avec une bosse au milieu du dos, la poitrine creuse, une épaule plus haute que l'autre, la jambe droite sensiblement plus courte que la gauche, la bouche toujours ouverte, la langue empâtée, la voix faible et grêle. Il avait été sujet dès son enfance à ce genre de fièvres intermittentes qui ont une action fatale sur le cerveau. Ce prince au teint blafard, à qui Fourquevaulx

reprochait d'être « mal composé de personne et de mœurs, » était un prodigieux mangeur. Il se faisait un jeu d'expédier un chapon à lui tout seul et d'avaler jusqu'à vingt livres de fruits. Dietrichstein mandait à sa cour, en 1564, que cet héritier présomptif de l'Espagne et des Indes était aussi déraisonnable en beaucoup de choses qu'un enfant de sept ans, et que, s'il ne réformait pas son régime, sa vie serait courte. Par intervalles, il consentait à se modérer, à ne plus faire qu'un repas par jour ; à la vérité, cet unique repas eût suffi à nourrir à tout le moins trois ou quatre personnes. Au surplus, il avait horreur du vin ; mais il absorbait du matin au soir une quantité énorme d'eau glacée. Qui aurait pu prévoir que ce glouton, toujours négligé dans ses habits, malpropre sur soi, serait transformé un jour en héros de roman et de théâtre ?

Un célèbre professeur de la faculté de médecine de Vienne, M. Théodore Meynert, à qui M. Büdinger a demandé une consultation à ce sujet, n'hésite pas à classer don Carlos parmi les faibles d'esprit. Selon lui, les fièvres intermittentes, la gloutonnerie, la passion de l'eau et la répugnance pour l'alcool sont souvent les symptômes d'une sorte de débilité cérébrale, qui n'a pas nécessairement pour conséquence la confusion, le désordre, le trouble des idées. C'est plutôt une maladie de la volonté, une impuissance à se gouverner, à se maîtriser. Rien n'égale la violence des faibles ; ces âmes désemparées abandonnent leurs voiles à tous les vents d'orage, et il n'y a personne au gouvernail.

Don Carlos fut toujours enclin à la colère, et son irritabilité alla croissant d'année en année. Au commencement du mois de mars 1567, lorsqu'il avait près de vingt deux ans, il administra à l'un de ses chambellans, fils du fidèle gardien de sa jeunesse, le marquis de las Navas, un formidable soufflet, sans qu'on sût pourquoi, et il déclara qu'il exécutait un projet formé depuis plus de six mois. On a trouvé dans les archives de Simancas un papier attestant qu'en 1566 cent réaux furent payés au père de jeunes filles que le prince avait fait fouetter. Dans le même temps, il prit subitement en horreur celui de ses domestiques qui avait la surveillance de sa garde-robe et de ses bijoux, et il l'aurait jeté par la fenêtre si quelques gentilshommes ne s'étaient interposés. Un autre jour, il témoigna au grand-écuyer le désir de rester quelques instans seul à seul avec le cheval favori du roi. Il avait juré au préalable par la tête de son père qu'il ne lui ferait aucun mal, aucune injure ; la pauvre bête ne survécut pas à ce tête à tête. On rapporte qu'auparavant il s'était fait un plaisir de mutiler déjà jusqu'à vingt-trois chevaux.

Qu'il eût l'esprit échauffé ou qu'il fût de sang-froid, ses procédés étaient toujours bizarres. Ayant cru comprendre qu'on retardait indéfi-

niment son mariage parce qu'on le jugeait incapable de le consommer et de donner des héritiers à la couronne d'Espagne, il voulut démontrer qu'on le calomniait. Accompagné de quelques jeunes fous, on le vit en plein jour accoster dans la rue de jolies femmes et dans le nombre des dames de haut parage et les embrasser de force en leur tenant d'étranges propos. Là-dessus, fier de son exploit, il pria le baron de Dietrichstein d'annoncer à l'empereur Maximilien qu'il avait fait ses preuves, qu'en l'épousant, sa cousine Anna serait sûre d'avoir à qui parler.

Quand il eut acquis la conviction qu'on était décidé à ne point le marier et à ne pas le laisser sortir d'Espagne, il résolut de s'enfuir; il s'occupa à cet effet de négocier un emprunt; les archives de Simancas en font foi. Son projet ayant échoué, son exaltation se tourna en fureur, et quoique Philippe II l'ait toujours nié, il pensa sérieusement à assassiner son père. Il s'en ouvrit à des prêtres; il leur signifia que, désirant communier en public et nourrissant une haine mortelle contre quelqu'un, il exigeait, pour sauver son âme, qu'on lui présentât une hostie non consacrée. Antonio Perez disait que lorsqu'il commettait un crime, il ne recherchait d'autre permission que celle de sa propre théologie. Moyennant certaines formalités, la théologie de don Carlos lui permettait d'être à la fois un bon chrétien et un parricide.

Le 13 janvier 1568, le roi Philippe II ordonnait qu'on fît des prières dans toutes les églises et dans tous les couvens de Madrid pour qu'il plût à Dieu de l'inspirer et de le conseiller au sujet d'un grand dessein qu'il avait formé dans le secret de son cœur. Le 19 de ce même mois, à onze heures du soir, après avoir mandé auprès de lui Ruy Gomez, le prieur don Antonio, le duc de Feria et Luis Quijada et leur avoir parlé « comme jamais homme ne parla, » il descendit dans la chambre à coucher de son fils. Don Carlos dormait, le bruit des pas le réveilla en sursaut, et il s'élança hors de son lit en disant : « Qu'est-ce donc? Votre Majesté voudrait-elle me tuer? Tuez-moi ou je me tuerai moi-même. » — « Ce n'est point mon intention, répondit le roi, calmez-vous. » Il y avait grand feu dans la cheminée; le malheureux voulut s'y jeter, on le retint. Il s'empara d'un flambeau, on le lui ôta des mains. Il s'agenouilla devant son père, il s'étendit sur le plancher en répétant : « Tuez-moi donc! » Pendant qu'on verrouillait les fenêtres : « Je ne suis pas fou, Dieu m'en est témoin! s'écriait-il, mais je suis désespéré! » Il disait vrai; mais les désespérés sont aussi dangereux que les fous.

On le mit quelque temps aux fers, après quoi, sans lui faire quitter le palais, on jugea bon de lui assigner un logement plus facile à garder, et il fut transféré dans la tour qui avait servi de prison à François Ier. Il y habita une chambre sans cheminée, aux fenêtres hautes, étroites

et grillées. Ruy Gomez, prince d'Eboli, devenu son geôlier, occupa les pièces attenantes, et par ordre du roi, qui voulut désarmer la médisance et les médisans, il s'y installa avec sa femme. On ne donnait au prisonnier ni couteau ni fourchette; sa nourriture était hachée menu. On lui laissa ses bijoux, mais on lui ôta son argent. Sa grand'mère, reine douairière de Portugal, offrit de venir à Madrid pour l'y soigner comme une mère; Philippe II déclina cette proposition; il déclara que le prince, reconnu désormais impropre à gouverner, n'était plus son successeur.

A quelque temps de là, le plus redoutable ennemi de Philippe II affirmera par une lettre officielle, adressée à l'empereur Maximilien II comme au bourgmestre et au conseil de la ville de Zurich, que le roi d'Espagne a fait arrêter et incarcérer son fils pour le punir de l'intérêt qu'il portait aux Flamands et de l'horreur que lui inspiraient les cruautés du duc d'Albe. Plus tard encore en 1581, il accusera Philippe d'avoir fait périr son fils et sa femme pour pouvoir se marier avec sa nièce Anna. Le prince d'Orange avait le droit de calomnier un homme qui mettait sa tête à prix. Mais il faut convenir que dans cette affaire Philippe II a fait preuve de quelque longanimité. Il avait constaté depuis longtemps que son fils avait l'esprit malade, et il n'entendait pas que son vaste héritage tombât aux mains d'un lunatique. Toutefois, il avait patienté. Instruit de la violente altercation que don Carlos avait eue avec le duc d'Albe, il s'était flatté d'adoucir son humeur par des concessions. Il avait autorisé le conseil d'État et le conseil de guerre à siéger dans l'appartement du prince et sous sa présidence, et il avait porté sa dotation de 60,000 à 100,000 pièces d'or. Don Carlos ne s'était pas laissé toucher par ces faveurs, par ces marques inattendues de tardive indulgence; il avait deux idées fixes : il voulait épouser sa cousine et s'en aller.

On raconte qu'un gentilhomme de Vérone, condamné à périr dans l'autodafé du 8 octobre 1559, reprocha amèrement au roi, en passant devant lui, de laisser brûler un homme de sang noble, et que Philippe II lui répondit : « Le sang noble se purifie dans le feu; si le mien venait à se souiller dans le corps de mon fils, je serais le premier à l'y jeter. » Cette terrible parole fait penser à une des lettres qu'écrivit Pierre le Grand à son fils Alexis, disciple trop docile des fanatiques et des grandes barbes : « J'attendrai encore un peu de temps pour voir si vous voulez vous corriger; sinon, sachez que je vous priverai de la succession comme on retranche un membre inutile. N'imaginez pas que je ne veuille que vous intimider; ne vous reposez pas sur le titre de mon fils unique; si je n'épargne pas ma propre vie pour mon pays et pour le salut de mes peuples, comment pourrais-je vous épargner? »

Le 28 janvier 1568, Ruy Gomez disait à l'ambassadeur de France que,

depuis plus de trois ans, le roi désespérait « que son fils devînt jamais sage et digne de la succession de ses royaumes et états. » On n'avait pu douter de ses intentions, lorsqu'ayant fait venir de Vienne deux de ses neveux, il affecta d'entrer à Madrid en faisant chevaucher à sa droite l'archiduc Rodolphe, alors âgé de onze ans. C'était dire aux Espagnols : « Il sera votre roi. » De l'avis commun, on ne l'avait jamais vu si joyeux que ce jour-là. Mais Philippe II était de la race des ruminans. Il méditait longuement ses moindres projets ; une fois rendue, la sentence était irrévocable. A Lisbonne comme à Vienne, on se plaisait à croire qu'il avait voulu donner une leçon à son fils, qu'il ne tarderait pas à le remettre en liberté ; il avait décidé que don Carlos ne sortirait jamais de sa prison. Il en écrivit à l'empereur. Il lui expliqua que depuis longtemps il jugeait inévitable la cruelle résolution qu'il venait de prendre, qu'il en sentait la gravité et les inconvéniens, mais que le plus grand des malheurs serait de voir l'Espagne gouvernée par un prince incapable de se gouverner lui-même : « J'ai dû satisfaire aux obligations que j'ai envers Dieu et le bien de mes états. »

Il est certain que Philippe II avait des raisons sérieuses de faire enfermer son fils, et il est presque aussi certain qu'il ne l'a pas fait empoisonner dans sa prison. Mais il semblait encourager les soupçons et autoriser la calomnie par l'impénétrable mystère dont il aimait à entourer toutes ses actions. Fourquevaulx écrivait à sa cour qu'il aurait fallu faire bon marché de sa vie pour oser s'introduire auprès de don Carlos, que la reine elle-même n'avait pas d'autres nouvelles du prisonnier que celles que le roi voulait bien lui donner. On savait cependant par ses gardiens qu'on l'avait mis au régime, qu'on le nourrissait de bouillons substantiels, mêlés de graisse de chapon, d'ambre et d'autres fortifians, mais qu'on avait grand'peine à l'empêcher de faire des folies, qu'un jour il avait avalé une de ses bagues, garnie d'un gros diamant.

On apprit aussi qu'il avait résolu de se laisser mourir de faim, mais que son père étant venu le voir, il s'était remis à manger. Extrême en tout, il fit bientôt après, des excès de table. Le 17 juillet, il engloutissait tout un pâté de perdreaux et jusqu'à onze litres d'eau. Selon toute apparence, il s'appliquait à hâter sa fin. Il ne s'habillait plus, se promenait pieds nus dans sa chambre, dont on arrosait le parquet pour tempérer les ardeurs d'un été de Madrid; avant de se coucher, il répandait de la neige dans son lit. Il tomba gravement malade, son mal empira d'heure en heure, et le 24 juillet, après s'être confessé, avoir reçu avec toutes les marques d'une grande dévotion les derniers sacremens et l'extrême-onction, et avoir demandé à Dieu le pardon de ses péchés, il rendit le dernier soupir. Le roi eut à cœur, semble-t-il, de prouver que la mort de ce fils déshérité avait été naturelle. Après

qu'on l'eut embaumé, puis enfermé dans un cercueil de plomb, on exposa son corps dans l'église d'un couvent de dominicaines. Selon le témoignage de Fourquevaulx, qui paraît l'avoir vu de près, la mort n'avait pas altéré ses traits; mais il était très jaune, et il ne lui restait que la peau et les os.

M. Büdinger est le plus scrupuleux des critiques, et en ce qui concerne le caractère et la destinée de don Carlos, on peut considérer comme acquises à l'histoire les principales conclusions de son livre. Mais le portrait qu'il a fait de Philippe II me semble singulièrement flatté. Il le représente comme un père de famille exemplaire, dont le cœur mélancolique et doux détestait, au dire de l'ambassadeur impérial, toutes les mesures de rigueur. Les jugemens des diplomates ne sont pas toujours parole d'Évangile; ils sont tenus d'être prudens et ils se croient quelquefois obligés de mentir.

On peut admettre que Philippe aimait ses filles et sa sœur. Les hommes les plus durs, les hommes de sang eux-mêmes sentent le besoin d'aimer quelqu'un ou quelque chose. Mais j'ai peine à croire à l'exquise sensibilité du sombre personnage dont on disait à Madrid « qu'il n'y avait pas loin de son poignard à son sourire. » Il avait attendu que son fils eût quatorze ans pour lui adresser la parole et lui montrer son visage; les pères tendres n'attendent pas si longtemps. Il est possible que don Carlos fût un incurable; mais a-t-on rien fait pour le guérir? On est tenté de croire que Calderon pensait à lui quand il composa son immortel chef-d'œuvre *la Vida es sueño.* Ne ressemble-t-il pas à don Carlos, ce fils de roi qu'une longue captivité a changé en bête féroce et qui, rendu à la liberté, a soif de tuer son père? Le fils de Philippe II pouvait s'écrier, comme Sigismond : « Le plus grand crime de l'homme est d'être né. »

... El delito mayor
Del hombre es haber nacido.

Non-seulement M. Büdinger prête un cœur sensible à Philippe II, il le regarde comme un grand souverain et comme un vrai sage, beaucoup plus modéré qu'on ne le pense d'ordinaire. Assurément il a raison de croire que ce monarque absolu fut toujours en communion d'âme et d'esprit avec ses sujets, qu'il se fit une règle de consulter et de ménager l'opinion publique. Ce fut un gouvernement représentatif que le sien. Il entra souvent en conversation avec les cortès. Elles avaient conservé, sinon le droit de remontrance, du moins le droit de pétition; elles se permettaient même de lui donner des avertissemens, de lui rappeler ses promesses, de faire appel à sa conscience royale, et il leur répondait dans l'occasion: « Nous tenons votre de-

mande pour juste, notre conseil en délibérera. » Il leur disait quelquefois aussi : « Nous avons déjà donné l'ordre d'exécuter ce que vous désirez. » Les Espagnols de ce temps étaient des partisans aussi résolus que leur roi de l'unité religieuse, et ils caressaient comme lui des rêves de domination universelle. L'événement a démontré tout ce qu'il y avait de chimérique dans leurs ambitions, mais ils étaient amoureux de leur chimère. L'imagination castillane n'a besoin que d'un grain de sable pour bâtir un palais; ce qui lui plaît par-dessus tout, c'est l'esprit de manège combiné avec l'esprit d'entreprise : l'aventure ennoblit l'intrigue, l'intrigue fait fructifier l'aventure. Telle fut la politique de Philippe; il ne l'imposa pas à son peuple, il fut toujours d'accord avec lui.

Mais ce n'était pas un grand roi que ce solennel pédant, cet éternel paperassier, qui, se flattant de gouverner le monde sans sortir de chez lui et sans payer de sa personne, avait la superstition de l'écriture, s'absorbait dans les minuties et prétendait tout régler jusqu'à la manière de vider les vases de nuit à l'Escurial. Il a dû son prestige à sa théâtrale impassibilité; mais dans ses épanchemens intimes avec Vazquez, il se montrait toujours inquiet et dolent. Quelle que fût sa foi dans son auguste mission, ce représentant de Dieu sur la terre sentait bien que ses ressources n'étaient pas proportionnées à ses insatiables désirs. Un homme d'Etat espagnol me disait un jour : « Celui qui a besoin de deux réaux pour vivre et qui n'en a qu'un est moins pauvre qu'un roi qui a besoin de centaines de millions de piastres pour payer ses soldats, pour soudoyer les intrigans et pour corrompre tous les honnêtes gens de l'Europe, et qui souvent ne trouve pas mille écus dans son coffre-fort. » Ce même homme d'État définissait Philippe II « une médiocrité très appliquée qui passa sa vie à chercher la quadrature du cercle. »

C'est bien ainsi que Schiller l'a compris et l'a montré. Son don Carlos n'est pas celui de l'histoire; mais qui oserait dire que son drame n'est qu'un mensonge? Il a su donner un corps de chair et un visage à toutes les idées qui se disputaient les consciences au temps de Philippe II, et d'acte en acte, de scène en scène, il a trouvé des mots pour peindre un siècle et un pays. L'historien documentaire attache tant de prix à l'exactitude minutieuse des faits que, tout occupé du détail, la vérité générale lui échappe quelquefois : c'est la revanche du poète.

G. Valbert.

REVUE LITTÉRAIRE

ALFRED DE VIGNY.

Les Grands Écrivains français. — Alfred de Vigny, par M. Maurice Paléologue. Paris, 1891; Hachette.

M. Maurice Paléologue, à qui nous devions déjà, dans la collection des *Grands écrivains français*, un intéressant *Vauvenargues*, vient de nous donner un élégant *Vigny*, dont on louera les qualités de style, mais dont je ne sais si l'on trouvera que les traits rappellent assez ceux de son modèle. L'occasion n'en est que plus tentante à reparler ici du poète des *Destinées:* et, s'il en fallait une autre raison ou un autre prétexte, on les trouverait aisément dans l'influence discrète ou presque cachée, mais réelle, et chaque jour grandissante d'Alfred de Vigny sur quelques directions de la poésie contemporaine. Il ne fut pas non plus le moindre des « romantiques, » ni surtout le moins original, quand ce ne serait que pour en avoir été le plus « intelligent, » je veux dire: le seul qui ait eu ce que nous appelons des idées générales, et surtout une conception de la vie, raisonnée, personnelle, philosophique. Enfin, je n'apprendrai à aucun de nos lecteurs ni qu'il y a dans notre prose peu de récits d'une beauté plus triste, ou d'une émotion plus pénétrante, que *Laurette*, ni que quelques vers du *Mont des Oliviers*, de

la Colère de Samson, de *la Maison du berger*, ne périront, s'ils doivent périr, qu'avec la langue française; ceux-ci, par exemple, qui sont dans toutes les mémoires :

S'il est vrai qu'au Jardin sacré des Écritures
Le Fils de l'homme ait dit ce qu'on voit rapporté;
Muet, aveugle et sourd aux cris des créatures,
Si le Ciel nous laissa comme un monde avorté;
Le juste opposera le dédain à l'absence,
Et ne répondra plus que par un froid silence
Au silence éternel de la Divinité.

Rappellerai-je encore, dans *la Maison du berger*, cette prosopopée de la Nature à l'Homme?

Je roule avec dédain, sans voir et sans entendre,
A côté des fourmis les populations,
Je ne distingue pas leur terrier de leur cendre,
J'ignore, en les portant, les noms des nations.
On me dit une mère et je suis une tombe,
Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe,
Mon printemps ne sent pas vos adorations.

Lucrèce même n'a rien écrit de plus beau, d'une beauté plus sombre; et Lucrèce n'a pas trouvé l'admirable reprise :

C'est là ce que me dit sa voix triste et superbe,
Et dans mon cœur alors je la hais; et je vois
Notre sang dans son onde, et nos morts sous son herbe,
Nourrissant de leurs sucs la racine des bois...

Mais, avant d'aller plus loin, et au nom même d'une admiration commune, M. Paléologue me permettra de lui faire une petite querelle. Il a consulté, nous dit-il, pour écrire son livre, les « quatre-vingts cahiers manuscrits sur lesquels le poète a consigné, quarante années durant, le journal de sa vie intérieure; » et il en a tiré quelques citations d'un singulier intérêt. Il a également consulté les « *Mémoires* inédits » de Sainte-Beuve, que nous souhaiterons en passant que l'on n'imprime jamais... pour l'honneur même du critique des *Lundis*. A en juger par les extraits qu'en donne, en effet, M. Paléologue, les *Mémoires* de Sainte-Beuve nous ont tout l'air de n'être que le journal de ses rancunes rentrées, son *roman chez la portière;* et, en vérité, la moitié de sa critique y fondrait, si l'on y voyait, comme on les y verrait, les raisons de ses partialités. Puisque ceux-là ne le disent pas, qui s'empor-

tent si fort contre la publication du *Journal des Goncourt*, c'est nous qui l'aurons dit. Mais, dans sa curiosité de l'inédit, M. Paléologue n'a-t-il pas négligé de recourir aux « imprimés? » C'est ce que j'ose un peu regretter. Ni la critique ni l'histoire n'achèveront jamais leur œuvre, si nous affectons ainsi de nous ignorer les uns les autres, et, au lieu de continuer ceux qui nous ont précédés, en les contredisant au besoin, si nous ne nous soucions que de les recommencer.

M. Émile Faguet, par exemple, a consacré jadis à Vigny l'un des meilleurs chapitres de ses *Études littéraires sur le XIXe siècle;* et je ne puis pas croire que M. Paléologue l'ignore, ou qu'il ne l'ait pas lu; mais je ne vois pas qu'il l'ait cité seulement. N'a-t-il pas lu non plus l'article qu'écrivait ici même, il y a déjà plus de vingt ans, à l'occasion du *Journal d'un poète*, M. Émile Montégut? Ce qui est certain, c'est qu'il a oublié d'en profiter pour caractériser quelques parties du talent de Vigny, qui font défaut au portrait qu'il nous en a tracé. Tout original qu'il soit, Vigny n'est cependant pas sans ancêtres littéraires ni surtout sans prédécesseurs : on est toujours « le fils de quelqu'un, » et l'originalité ne consiste point à être « l'enfant de personne. » S'il y a donc du Millevoye dans Lamartine, je veux dire dans les *Méditations*, et aussi du Parny, voire du Chênedollé ; s'il y a du Jean-Baptiste Rousseau et du Lebrun dans les *Odes et Ballades;* « il y a un peu de Watteau dans Vigny, davantage de Boucher, et beaucoup de Fragonard, » et voilà qui le rattache à la pure tradition du XVIIIe siècle.

> Est-ce la volupté qui, pour ses doux mystères,
> Furtive, a rallumé ces lampes solitaires?
> . . . .
> Quand la lune apparaît, quand ses gerbes d'argent,
> Font pâlir les lueurs du feu rose et changeant;
> Les deux clartés à l'œil offrent partout leurs pièges
> Caressent mollement le velours bleu des sièges,
> La soyeuse ottomane où le livre est encor,
> La pendule mobile entre deux vases d'or,
> La Madone d'argent, sous deux roses cachée,
> Et sur un lit d'azur une beauté couchée...

Il manque ici une touche au Vigny de M. Paléologue ; et peut-être qu'il n'a pas trouvé le moyen de la poser, mais elle manque, et la ressemblance ne laisse pas d'en être altérée. Que ne l'a-t-il donc mise à l'endroit où il célèbre en Vigny « le sens profond de la volupté physique? »

Né en 1797, élevé par un père quelque peu « philosophe, » Vigny est bien du XVIIIe siècle ; et avant, non pas d'en étaler, — ce n'était pas sa manière, — mais d'en nourrir l'incrédulité dans son cœur, il en a

fait passer dans ses premiers vers jusqu'à ces périphrases qu'il reprochera plus tard dans son *Journal* à notre tragédie classique :

Dolorida n'a plus que ce voile incertain,
Le premier que revêt le pudique matin,
Et le dernier rempart que dans sa nuit folâtre
L'Amour ose enlever d'une main idolâtre...

Ce n'est pas même à Racine ici que l'on songe, et aux deux vers :

Belle sans ornement, dans le simple appareil
D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil ;

c'est à Léonard, à Colardeau, à Gentil-Bernard, à tous ces poètes galans dont le style s'aiguisait comme d'une pointe de polissonnerie. Lisez encore, dans un autre genre, et goûtez, si vous le pouvez, ces quatre vers du *Bal :*

Le signal est donné, l'archet frémit encore,
Élancez-vous, liez ces pas nouveaux,
Que l'Anglais inventa, nœuds chers à Terpsichore,
Qui d'une molle chaîne imitent les anneaux.

Est-ce que Sainte-Beuve se moquait du monde, lorsqu'en 1864 il louait encore « la grâce aimable, » la « souplesse, » et « l'inspiration » de ces vers ?

L'influence des contemporains n'est pas moins sensible dans l'œuvre du poète de *Moïse* et d'*Eloa*.

Ainsi dans les forêts de la Louisiane
Bercé sous les bambous et la longue liane,
Ayant rompu l'œuf d'or par le soleil mûri
Sort de son lit de fleurs l'éclatant colibri ;
Une verte émeraude a couronné sa tête,
Des ailes sur son dos la pourpre est déjà prête,
La cuirasse d'azur garnit son jeune cœur,
Pour les luttes de l'air l'oiseau part en vainqueur...

Est-ce que ces vers encore, — pour lesquels, au surplus, je ne partage pas l'admiration du même Sainte-Beuve, — existeraient seulement si la prose de Chateaubriand, celle de Bernardin de Saint-Pierre, celle de Buffon, — ou de l'abbé Bexon, — ne les avait précédés? Et le *Moïse* de Vigny, s'il « personnifie, comme nous le dit M. Paléologue, la solitude de l'âme dans le génie, » la mélancolie de la toute-puissance, ou « la fatigue de la supériorité, » est-ce que Mme de Staël, dans sa *Corinne*, aux environs de 1807, n'avait pas exprimé quelque chose de cela? Vigny avait dix ans alors. Mais cette idée encore qui revient si souvent

et sous tant de formes dans son *Journal :* « Je sens sur ma tête le poids d'une condamnation que je subis toujours, ô Seigneur! mais ignorant la faute et le procès, je subis ma prison! » il faut donc que j'aie bien mal lu les *Soirées de Saint-Pétersbourg* si ce n'est pas là que Vigny l'a puisée! Joseph de Maistre, Mme de Staël, Chateaubriand, — ajoutons-y Walter Scott, — voilà les maîtres de Vigny, comme aussi bien de toute la jeunesse de son temps. Pour surprendre l'admiration de ses contemporains, comme Vigny l'allait faire, il faut que, dans ce qu'on leur donne, ils retrouvent toujours quelque chose de connu, ou, comme l'on dit, de « déjà vu; » et c'est ce que signifiait l'ancienne maxime: que pour être soi-même vraiment original il faut commencer par avoir imité.

N'appuyons pas sur ces observations... Aussi bien ne touchent-elles que les premières pages du livre de M. Paléologue, et je dirai tout à l'heure quelques mots des dernières. Essayons cependant, d'après lui, de préciser la nature et la portée du talent de Vigny.

C'est par l'exécution qu'il pèche; et son inspiration, souvent très haute, ou presque toujours, manque presque toujours aussi d'haleine, de largeur, de continuité surtout: nul n'est plus vite essoufflé que Vigny. Dirons-nous là-dessus, avec M. Paléologue, « qu'en un temps où l'on faisait un si grave abus des effets littéraires il a été le seul à s'apercevoir de cette grande vérité: que la littérature diminue ce qu'elle semble parer; *que tout travail de style est en un sens une profanation de la pensée;* et que les plus belles pages de la légende morale de l'humanité demeureront à jamais inédites? » J'ai quelque peine à le croire; et, pour parler franchement, je n'en ai guère moins à comprendre ces mystiques formules. Non, en vérité, si, pour penser, on se sert de mots; si même on ne pense qu'au moyen des mots; si le langage enfin est la condition même de la pensée, je ne conçois pas comment « le travail du style » en pourrait être « la profanation. » Qu'est-ce que l'*idée*, d'ailleurs, a de plus sacré que le *mot?* Et quel est ce bruit qu'on essaie de répandre que, pour un Dante qui a écrit sa *Divine Comédie* ou un Milton son *Paradis*, ils seraient dix, ils seraient vingt, ils seraient trente qui s'en sont abstenus, par dédain ou par humilité? Ne changeons pas ainsi les vrais noms des choses. Sachons que les Milton et les Dante obéissent, en écrivant, au plus impérieux des besoins, comme les Corrège et les Titien en peignant. Ne persuadons pas aux amateurs qu'ils auraient sur le poète cette « supériorité » de ne pas écrire. Et pour Vigny, plus difficile envers lui-même, et, en un certain sens, plus « artiste » que Lamartine, que Victor Hugo, que Musset, plus délicat, plus « sincère » peut-être, disons tout simplement qu'il n'a pas eu tous les dons qu'ils avaient, et ne parlons pas, si l'on veut, « d'impuissance; » ou du moins parlons-en, mais pour

l'expliquer elle-même par des raisons qui soient dignes du *Mont des Oliviers*, de *Moïse* et d'*Eloa*.

Si donc Vigny a peu produit, et s'il a laissé dans ses papiers tant de projets de poèmes qu'il n'a pas eu le courage ou la force de réaliser, c'est que le problème de la poésie, — qu'on me pardonne pour une fois ce rapprochement de mots ! — n'était pas le même pour lui que pour ses rivaux de gloire et de popularité. Non que la poésie philosophique, une certaine poésie philosophique, n'existât peut-être avant lui dans notre langue, mais *les Méditations* de Lamartine, quand on y songe, était-ce bien de la « philosophie ? » et les *Discours sur l'homme*, de Voltaire, était-ce de la « poésie ? » Vigny, lui, a essayé, s'est proposé de traduire en images colorées et mouvantes, vraiment « poétiques, » des idées « philosophiques » rigoureusement définies, et vraiment dignes de ce nom. Ou plutôt, le philosophe, et, comme on dit de nos jours, le « penseur » attendait en lui, que l'inspiration eût apporté au « poète » les symboles qui seraient seuls capables de donner à sa pensée la clarté, ou, pour ainsi parler, la visibilité que celle-ci leur rendrait en profondeur de signification et en étendue de portée. Qu'il lui soit d'ailleurs arrivé quelquefois de choisir assez mal, on le sait assez, par exemple dans *Stello*, quand il a pris Chatterton, Gilbert et André Chénier pour « symboles » de la condition du poète et de la misère de sa destinée ; mais la question n'est pas là. Il a mieux choisi dans *Laurette*, sinon dans *la Canne de jonc* ou dans la *Veillée de Vincennes*, que je viens de relire, et que décidément je n'aime point. Mais quand il a tout à fait bien choisi, ou trouvé, comme dans *la Mort du loup*, dans *la Colère de Samson*, dans *la Maison du berger*, alors, c'est le cas de citer le vers de Virgile, et son inspiration s'élève autant au-dessus de celle de ses contemporains,

Quantum lenta solent inter viburna cupressi,

qu'au-dessus des viornes flexibles la cime aiguë du noir cyprès.

De semblables trouvailles ne pouvaient être que rares ; — et on le conçoit aisément. Plus en effet nos idées s'élèvent, et plus elles se détachent de terre ; plus elles s'épurent, et moins il y en a de traductions plastiques ; ou encore, plus elles se subtilisent, et moins elles ont de corps. Vigny l'a noté lui-même ingénieusement quelque part : « Les hommes du plus grand génie, lisons-nous dans son *Journal*, ne sont guère que ceux qui ont eu dans l'expression les plus justes comparaisons. Pauvres faibles que nous sommes, *perdus par le torrent des pensées et nous accrochant à toutes les branches* pour prendre quelques points dans le vide qui nous enveloppe ! » Il paraîtra peut-être assez curieux de retrouver la même observation sous la plume de Bossuet, dans son

Sixième avertissement aux protestans. « Toutes les comparaisons tirées des choses humaines, y dit-il, sont les effets comme nécessaires de l'effort que fait notre esprit, lorsque prenant son vol vers le ciel, *et retombant par son propre poids dans la matière d'où il veut sortir, il se prend, comme à des branches*, à ce qu'elle a de plus élevé et de moins impur pour s'empêcher d'y être tout à fait replongé. » C'est précisément ce qui est arrivé à Vigny. Son œuvre, dans son ensemble, a souffert de cette « matérialisation » de la pensée qui semble être une des conditions nécessaires de la poésie; car comment serait-on poète sans mouvemens ou sans images? Dans son effort vers les hauteurs, il les a quelquefois atteintes, pour ne pas dire qu'il s'y est perdu, et c'est alors qu'il écrivait : « Ma pensée n'est-elle pas assez belle par elle-même pour se passer du secours des mots et de l'harmonie des sons. » Il eût pu écrire aussi bien qu'il n'avait point pensé ce jour-là, mais rêvé seulement. Il retombait quelquefois de tout son poids jusqu'à terre. Et quelquefois, enfin, dans la rapidité de sa chute, se retenant « comme à des branches » à ce que la nature et l'humanité ont de « plus élevé » et de « moins impur, » c'est alors qu'il écrivait ses chefs-d'œuvre.

Quelle était donc sa philosophie? Personne aujourd'hui ne l'ignore, et M. Paléologue, dans le meilleur chapitre de son livre, l'a définie après M. Faguet, avec et par des traits qui ne manquent ni de sûreté, ni de force, ni même de profondeur. S'il y eut jamais un pessimiste, c'est Vigny; M. Paléologue a raison de le dire; et son pessimisme est peut-être « le plus désespéré qui se soit encore traduit dans notre littérature morale. » Je dis : peut-être, et je songe, en le disant, à Pascal, dont le *Journal d'un poète* rappelle plus d'une fois les *Pensées*. Qu'est-ce, en effet, que cette « pensée » de Vigny? « Bonaparte aimait la puissance et visait à la toute-puissance : c'était fort bien fait, car elle est un fait et un fait incontestable, facile à prouver, tandis que la beauté d'une œuvre de génie peut toujours se nier. » N'est-ce pas celle de Pascal : « Cela est admirable : on ne veut pas que j'honore un homme vêtu de brocatelle, et suivi de sept ou huit laquais ! Eh quoi ! il me fera donner les étrivières, si je ne le salue. Cet habit est une force. » A moins qu'on n'aime mieux en rapprocher celle-ci : « Nos rois... n'ont pas l'habit seulement, ils ont la force. Il faudrait avoir une raison bien épurée pour regarder comme un autre homme le grand seigneur, dans son superbe sérail environné de quarante mille janissaires. » Pascal dit encore : « Toute notre dignité consiste en la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever, non de l'espace et de la durée, que nous ne saurions remplir. Travaillons donc à bien penser : voilà le fondement de la morale. » Et je lis dans le *Journal* de Vigny : « Consolons-nous de tout par la pensée que nous jouissons de notre pensée même, et que cette jouissance, rien ne peut nous la ravir... » Mais j'y trouve encore cette pensée, que l'on ne saurait

trop remettre sous les yeux de ceux qui ne le savent pas assez : « La religion du Christ est une religion de désespoir, puisqu'il désespère de la vie et n'espère qu'en l'éternité. »

C'est vainement que l'on chercherait dans le tempérament ou dans la vie de Vigny les causes de son pessimisme. Il était, à la vérité, peu favorisé du côté de la fortune, et il s'en est plaint amèrement dans son *Journal*, — plus amèrement qu'on ne le voudrait. « Naître sans fortune est le plus grand des maux; » et encore : « Mon père resta seul avec peu de fortune : malheur dont rien ne tire quand on est honnête homme! » C'est faire beaucoup de cas de l'argent. Le gouvernement de la Restauration, dont il avait la petite vanité de se croire l'un des soutiens, lui fit attendre aussi neuf ans ses galons de capitaine; et j'en conçois son dépit. Mais... il était noble, quoique depuis moins longtemps qu'il ne se plaisait à l'imaginer, et de moins haute origine. Mais... « du plus loin qu'on l'apercevait, nous dit Lamartine, on le remarquait à l'élégance aristocratique de son allure, à la noblesse sans affectation de ses attitudes, au goût et au style de sa toilette. » Mais... tout jeune encore, à vingt-cinq ans, il était célèbre, et c'est à peine si *les Méditations* avaient été mieux accueillies qu'*Éloa*. Mais... Qu'ajouterons-nous de plus? Que les blessures de l'amour-propre ou celles mêmes de la passion trahie, que la douleur physique et la souffrance morale peuvent rendre un homme difficile à vivre, chagrin, mélancolique, misanthrope, insociable : elles ne le rendent pas pessimiste. Le pessimisme prend sa source plus haut : dans la souffrance « métaphysique, » si je puis ainsi dire; dans la conscience que nous avons de la misère de l'humanité; dans la sourde angoisse qu'entretient au fond d'un cœur l'énigme de la destinée, le pourquoi de la mort, le pourquoi de la vie; — et peut-être, j'ose le dire, dans le besoin que nous en avons pour ne pas tomber aux jouissances de l'épicurisme vulgaire... Tel fut le pessimisme d'Alfred de Vigny.

N'ai-je pas d'ailleurs assez souvent essayé de le montrer ici même : que, s'ils n'ont pas pour objet de nous faire abdiquer notre sens propre aux mains de la religion, tous les argumens que l'on va répétant contre le pessimisme ne servent que d'un masque à couvrir notre attache aux plaisirs de la vie? Mais ce que je tiens à faire observer une fois de plus, c'est que, dans les âmes un peu hautes, la puissance d'aimer s'engendre de l'excès même du pessimisme; et Vigny en est l'un des plus nobles exemples qu'il y ait. Du sentiment de la commune misère de l'homme, celui de l'égalité se dégage d'abord, — de l'égalité devant la souffrance, de l'égalité dans la mort, — et du sentiment de l'égalité, naissent à leur tour ceux de la justice et de la pitié : « Il m'est arrivé de passer des jours et des nuits, écrit Vigny dans son *Journal*, à me tourmenter extrêmement de ce que devaient souffrir les personnes qui ne m'étaient

nullement intimes et que je n'aimais pas particulièrement. Mais un instinct involontaire me forçait à leur faire du bien sans le leur laisser connaître. *C'était l'enthousiasme de la pitié, la passion de la bonté que je sentais en mon cœur.* » C'est pourquoi, si *les Destinées* n'ont peut-être pas toujours la correction un peu mièvre parfois, trop étudiée, trop cherchée, l'élégance de contours, le charme subtil et concentré de *la Dryade*, d'*Éloa*, — de *Dolorida*, si l'on veut, — la pitié qui s'y déborde pour se répandre « sur tous les prisonniers de cette terre, » — encore une expression à rapprocher du « petit cachot » de Pascal, — n'en font pas moins d'elles l'œuvre vraiment caractéristique du talent d'Alfred de Vigny. Et son histoire est celle de tous les pessimistes, ou du moins je n'en connais pas un qui n'ait fini comme lui, par trouver, selon l'heureuse expression de M. Paléologue, « dans l'abdication de tout espoir et de toute joie un principe secret de renaissance et de suprême enchantement... » Je voudrais cependant que ces termes fussent un peu moins vagues...

C'est ici qu'à la place de M. Paléologue, et pour achever le portrait, j'aurais mis ce qu'il n'a point dit de *Grandeur et servitude militaire*. Un seul mot, en passant, sur ces trois récits, « qui demeureront... pour témoigner du degré de perfection où fut porté, dans ce siècle, l'art des *Novellieri* français, » c'est trop, en un certain sens, mais en un autre ce n'est pas assez. *La Veillée de Vincennes*, avec de jolis détails, et quelques-uns même d'exquis, est d'ailleurs, et en dépit de beaucoup de prétentions qui percent, une « Nouvelle » presque aussi mal composée que possible. Marie-Antoinette, Vigny et son ami, Timoléon d'Arc..., avec sa maîtresse, Pierrette, Sedaine, un vieux soldat, Mme de Lamballe, la séance de musique de chambre, l'explosion de la poudrière, tout cela fait ensemble un mélange où l'auteur s'est lui-même embrouillé. *La Canne de jonc* perd également la moitié de sa valeur, pour être mal montée, si j'ose hasarder ce méchant jeu de mots. *Laurette* seule mérite ce qu'en dit M. Paléologue. Mais c'est l'idée du livre qu'il eût fallu mettre en lumière; et je n'en sache pas où l'on pût mieux voir comment une certaine conception de l'honneur, ou plutôt, tranchons le mot, et disons : comment l'orgueil a sauvé Vigny de lui-même; épuré son pessimisme de ce que nos intérêts lésés, nos affections trahies ou notre vie manquée, risquent parfois d'y mêler d'aigreur et d'égoïsme; et dirigé sa pensée dans ce que j'appellerai les voies de la méditation active. Je ne dis rien des quelques pages où il a éloquemment réfuté la paradoxe de Joseph de Maistre sur la guerre. Mais est-ce que cette autre page, au moins, ne valait pas la peine d'être rappelée? « Dans le naufrage universel des croyances, j'ai cru apercevoir un point qui m'a paru solide... Je l'ai approché, j'en ai fait le tour, j'ai vu sous lui et au-dessus de lui, j'y ai posé la main,

je l'ai trouvé assez fort pour servir d'appui dans la tourmente, et j'ai été rassuré... Cette foi, qui me semble rester à tous encore et régner en souveraine dans les armées, c'est l'honneur... Une vitalité indéfinissable anime cette vertu bizarre, qui se tient debout au milieu de tous nos vices... C'est une vertu tout humaine que l'on peut croire née de la terre, sans palme céleste après la mort, c'est la vertu de la vie. » Avons-nous tort de croire que ce panégyrique de « la vertu de la vie, » en achevant de nous expliquer le pessimisme d'Alfred de Vigny, eût achevé aussi de mettre son portrait en place ? Si le pessimisme est dangereux, il ne l'est que pour ceux qui ne l'entendent pas, et, ne l'entendant pas, ne savent pas non plus en dégager ce qu'il contient en lui d'encouragement à l'action.

Que M. Paléologue ne m'en veuille donc point, si je dis que, cette page, j'eusse mieux aimé la relire dans son livre que d'y retrouver la chronique des amours du poète avec Mme Dorval, ou l'histoire encore de sa réception à l'Académie française. La faute en est à Vigny, je le sais ; et sa candidature ou ses candidatures, ses visites, sa réception, Baour-Lormian, Royer-Collard, dans « sa robe de chambre, » avec « la serviette au col du *Légataire universel,* » M. Molé lui-même, occupent trop de pages du *Journal du poète.* Sainte-Beuve est survenu là-dessus, dont l'article « célèbre » lui fait à vrai dire moins d'honneur encore qu'à Vigny. Lorsqu'on veut attaquer ses anciens amis, et, pour des « histoires de femmes, » quand on veut leur reprendre les éloges dont on les avait autrefois accablés, on le fait à visage découvert, on n'attend point qu'ils soient morts, et, poète ou écrivain soi-même, on le fait surtout sans trahir la cause de la littérature et de la poésie. Mais, que nous importent à nous, aujourd'hui, ces vieilles histoires, et faut-il qu'elles fassent à jamais partie de la biographie d'un grand poète ? Je ne me rappelle pas en avoir trouvé trace dans l'article de M. Faguet. Je n'y en ai point trouvé non plus de Mme Dorval ; et à ce propos, comment M. Paléologue n'a-t-il point vu que, de chercher dans le malheureux dénoûment des amours de Vigny les causes de son pessimisme, c'était faire bien pis que de les attribuer, — comme il a fait un peu bien délibérément celles du pessimisme de Byron ou de Chateaubriand, — à leur simple égoïsme ? Au temps de *Moïse* et d'*Éloa* je ne sache point que Vigny connût Mme Dorval, et puis... quand en finirons-nous de composer l'histoire des « grands écrivains de la France » avec le récit de leurs petitesses ?

Aussi ne reprocherai-je point à M. Paléologue d'avoir ou rejeté tout à fait dans l'ombre, ou à peine indiqué quelques côtés tout à fait déplaisans du caractère de Vigny. Sa morgue, cette hauteur d'estime où il était de lui-même, cette « réserve polie des manières du grand monde » qui n'est souvent qu'une forme du dédain, et ce qu'il semble

bien que son abord eût d'hostile, tout cela, que l'on retrouve à chaque ligne de son *Journal*, ou que l'on entrevoit à travers le poète, M. Paléologue ne nous en a rien dit, et, tout pesé, je crois qu'il a bien fait. Mais voici peut-être une question plus intéressante, qu'il n'a pas même posée, bien loin de la traiter, et cependant qu'il faudrait que l'on eût résolue, je ne dis pas pour parler de Vigny seulement, je dis de l'écrivain, grand ou petit, quel qu'il soit, dont on veut écrire soi-même.

C'est celle de savoir si de l'œuvre d'un poète ou d'un romancier nous avons le droit d'extraire, en quelque sorte, ce que nous en aimons ou ce que nous y trouvons de supérieur; s'il nous est permis d'oublier dans quel fatras souvent quelques rares inspirations sont pour ainsi dire étouffées; et dessinant ou peignant un « portrait littéraire, » si nous n'y ferons entrer que ce qui loue notre modèle et rien de ce qui pourrait nuire à la fausse ressemblance que nous en donnons ainsi. Figurez-vous donc un Barbier, en qui l'on déciderait de ne voir que l'auteur des *Iambes* et au besoin d'*il Pianto;* un Bernardin de Saint-Pierre, en qui l'on ne nous montrerait que l'auteur de *Paul et Virginie;* un Prévost encore, dont on ne retiendrait que l'unique *Manon Lescaut.* Ce serait faire tort aux Voltaire, aux Chateaubriand, aux Victor Hugo de ce qu'il y a de puissance dans leur fécondité même. Une « réussite » ne prouve rien, pas plus en art qu'ailleurs. On n'est pas un grand général pour avoir gagné une bataille, si l'on n'en a jamais gagné qu'une. On n'est pas non plus un grand poète pour s'être élevé si haut, une fois en sa vie, que l'on n'a plus pu se retrouver ni se recommencer soi-même. Mettons deux, trois, mettons dix fois : il semblera toujours naturel que la valeur d'un écrivain se détermine par rapport à la totalité de son œuvre, dont les parties médiocres compteront comme les bonnes, serviront souvent à les expliquer, et n'en changeront pas la qualité, sans doute, mais ne laisseront de modifier notre jugement sur l'homme. S'il n'y a rien de plus banal, il n'y a rien de plus oublié. Et Alfred de Vigny, — qui est l'auteur du *Bal*, s'il est celui de *la Colère de Samson,* l'auteur des *Amans de Montmorency,* s'il est celui de *la Maison du berger,* — est justement l'un de ceux à l'occasion de qui la question se pose.

Entre plusieurs moyens qu'il y a de la décider, selon les cas, il n'en est guère de plus loyal, ni de plus sûr que de considérer la nature, l'étendue, la profondeur enfin de l'influence exercée. C'est précisément par là que Vigny se relève. Je ne parle pas seulement de l'influence que ses exemples ont eue sur ses contemporains, « les romantiques » de la première heure, et de la seconde aussi : Lamartine même, Hugo, Musset. Si *Cinq-Mars* a suivi les romans de Walter Scott, il a précédé tous les romans prétendus « historiques » de l'école, et je ne sais pas

si *Dolorida* est « bien supérieure aux Andalouses de romance chantées plus tard par Alfred de Musset, » — j'ose même en douter, — mais je sais que les Espagnoles de Musset nous viennent d'elle. Pareillement, si la transposition en est adroite et heureuse, du mode antique sur le mode moderne et parisien, l'*Idylle* d'Alfred de Musset est inspirée de *la Dryade.*

Ida, j'adore Ida, la légère bacchante,
Ses cheveux noirs, mêlés de grappes et d'acanthes
Sur le tigre, attachés par une griffe d'or,
Roulent abandonnés ; sa bouche rit encor
En chantant Évohé ; sa démarche chancelle,
Ses pieds nus, ses genoux que la robe décèle,
S'élancent, et son œil, de feux étincelant,
Brille comme Phœbus sous ce signe brûlant.

La Dryade est datée de 1815 ; et Sainte-Beuve prétend là-dessus que Vigny l'aurait antidatée pour écarter de lui le reproche d'avoir imité Chénier, dont la première édition ne parut qu'en 1819. Marie-Joseph communiquait volontiers les papiers de son frère, et l'on sait que Millevoye ne s'était pas fait faute de s'en inspirer. Mais *Éloa* n'appartient certainement qu'à Vigny, et il est bien difficile de croire qu'en écrivant *la Chute d'un ange*, Lamartine ne s'en soit pas souvenu. M. Paléologue m'a paru croire aussi qu'on retrouverait quelques traces d'une influence de Vigny dans quelques parties de *Jocelyn*. Enfin, pour Victor Hugo, n'est-ce pas l'une des idées les plus chères à l'auteur de *Chatterton* qu'il a reprise, pour l'amplifier de toute la splendeur de sa rhétorique, dans la pièce des *Rayons et les Ombres* intitulée *Fonction du poète*, ou, plus tard, dans *les Mages?* Cela ne l'a pas empêché, dans son *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, d'oublier que Vigny avait été l'un des témoins de son mariage, et, dans un article enthousiaste qu'il avait écrit jadis sur *Éloa*, de remplacer *Éloa* par *le Paradis perdu*, et Vigny par Milton.

Mais, très réelle sur ses contemporains d'âge et de réputation, l'influence de Vigny a été bien plus considérable encore sur un Victor de Laprade ou sur un Charles Baudelaire, sur M. Leconte de Lisle et sur M. Sully Prudhomme...

Supposez donc qu'au lieu d'habiter dans une âme noble, et un peu dédaigneuse de complaire à la foule, le pessimisme de Vigny soit tombé dans une âme inférieure, désireuse ou avide à tout prix d'étonner ou de scandaliser, c'est la graine des *Fleurs du Mal*, si je puis ainsi dire, jetée dans le terrain le plus propre à la voir s'épanouir.

Lorsque, par un décret des puissances suprêmes,
Le poète apparaît en ce monde ennuyé,
Sa mère, épouvantée et pleine de blasphèmes,
Crispe ses poings vers Dieu qui la prend en pitié.

Qu'est-ce que cette pièce autrefois célèbre, qu'aux environs de 1866 de jeunes hommes hurlaient avec enthousiasme dans les cafés du quartier latin, sinon la transcription de l'idée de *Stello* dans une langue violente ou forcenée, dont on aurait choisi scrupuleusement tous les mots, pour leur faire déshonorer ce qu'ils exprimeraient? Et ce sujet encore, que nous trouvons inscrit au *Journal d'un poète*, qui l'eût mieux traité que l'auteur d'*Une martyre ?* « Un Christ dans une alcôve. Rêve d'une femme qui l'entend lui reprocher les plaisirs qu'elle a goûtés avec son amant devant la croix. Elle souffre et se sent percer les mains en expiation toutes les nuits. » Vigny et Sainte-Beuve sont deux des maîtres de Baudelaire : le Sainte-Beuve « carabin » et le Vigny mystique « en qui, comme le dit M. Paléologue, la pensée de la volupté s'associait presque toujours à celle de la damnation. » Je ne nie pas d'ailleurs que Baudelaire, de son propre fonds, ait ajouté beaucoup aux leçons de ses maîtres.

Si Sainte-Beuve et Vigny sont deux des maîtres de Baudelaire, Vigny encore et Gautier sont deux de ceux de M. Leconte de Lisle. Je sais les différences, et que, par exemple, à son tour, c'est l'auteur des *Poèmes antiques* et des *Poèmes barbares* qui a fait comprendre, à Gautier même, le prix que pouvait avoir, en poésie, la réalisation de la beauté pure. Plus d'une fois, ici même, j'ai loué aussi dans ses vers une largeur, une franchise, une netteté d'exécution, — un choix de marbres et de gemmes, si je puis ainsi parler, — une précision de dessin et une intensité de couleurs qui manquent trop souvent à Vigny. Mais je retrouve l'auteur de *la Dryade*, celui de *Symétha*, de *la Fille de Jephté*, même du *Bain d'une dame romaine*, dans celui des *Poèmes antiques*. Et dans des vers comme ceux-ci :

Dieu triste, Dieu jaloux qui dérobes ta face,
Dieu qui mentais, disant que ton œuvre était bon,
Mon souffle, ô pétrisseur de l'antique limon,
Un jour redressera ta victime vivace.
Tu lui diras : « Adore; » elle répondra : « Non! »

n'est-ce pas aussi la philosophie de l'auteur du *Mont des Oliviers* qu'on retrouve? sa tranquille et hautaine incrédulité? son stoïcisme aussi? et, — avec quelque chose enfin de moins vibrant et de moins communicatif, — son pessimisme?

Je pourrais poursuivre ; et jusque chez nos *symbolistes* contemporains, je n'aurais pas de peine à montrer l'influence de Vigny. « Le rêve est aussi cher au penseur que tout ce qu'on aime dans le monde réel, écrivait-il, et plus redoutable que tout ce qu'on y craint. » Et ailleurs encore, dans son *Journal intime*, M. Paléologue a relevé ce passage inédit : « Mon âme tourmentée se repose sur des idées

revêtues de formes mystiques... Ame jetée aux vents comme Françoise de Rimini. Ton âme, ô Francesca, montait tenant entre tes bras l'âme bien-aimée de Paolo : mon âme est pareille à toi ! » Aussi nul en son temps n'a-t-il eu plus que lui le sens du mystère et celui du symbole. *Mystère*, c'est le titre qu'il a donné lui-même à son *Déluge*, à son *Eloa;* et pour des symboles, je ne crois pas qu'il y en ait beaucoup de plus beaux que cette même *Eloa*, que *la Maison du berger*, que *la Colère de Samson*. Peut-être seulement sont-ils trop clairs ou trop transparens pour nos symbolistes actuels ; et M. Henri de Régnier ou M. Francis Vielé-Griffin croiront sans doute que je plaisante si je dis que je ne leur souhaite que d'en réaliser de semblables. Je leur reconnais aussi le droit d'y faire entrer tout ce que, depuis un demi-siècle, le pessimisme a pris de conscience de lui-même ; le rêve, de fluidité, si je puis ainsi dire, ou d'inconsistance nouvelle ; et, le vers français enfin de souplesse.

En conclurons-nous maintenant, avec M. Paléologue, que « Vigny n'appartient pas seulement à notre littérature nationale ; qu'il a sa place marquée dans l'histoire générale des esprits, dans la lignée des Lucrèce, des Dante et des Goethe, dans l'élite des grands inspirés ? » Oh ! que voilà de bien grands noms peut-être ; et que M. Faguet a mieux dit quand, après avoir analysé la philosophie de Vigny, il ajoutait, tout simplement : « C'est le plus grand artiste du siècle qui *pouvait* naître d'un esprit ainsi fait. » Vigny, qui n'ignorait pas lui-même combien l'exécution était inférieure chez lui à la conception, n'en eût pas, je crois, demandé davantage. Il en a même demandé moins, dans ses derniers vers, qu'il écrivait six mois à peine avant sa mort :

Jeune postérité d'un vivant qui vous aime,
Mes traits dans vos regards ne sont pas effacés.
Je peux en ce miroir me connaître moi-même,
Juge toujours nouveau de nos travaux passés !
Flot d'amis renaissans ! Puissent mes destinées
Vous amener à moi, de dix en dix années,
Attentifs à mon œuvre, — et pour moi c'est assez.

C'est une satisfaction que n'ont point refusée à son ombre les deux ou trois générations qui sont, depuis lui, venues à la vie publique, et nous espérons que celles qui viendront ne la lui refuseront pas davantage.

F. BRUNETIÈRE.

REVUE DRAMATIQUE

Comédie-Française: *la Mégère apprivoisée* (*Taming of the Shrew*), comédie en quatre actes, d'après Shakspeare, par M. Paul Delair. — Reprise d'*Œdipe-Roi*.

La Mégère apprivoisée nous apprend : d'abord, qu'un mari peut toujours venir à bout de la pire des femmes ; ensuite, que la plus aimable des jeunes filles, à peine mariée, va peut-être se changer en pécore. De ces deux leçons, l'une fait grand plaisir; l'autre un peu de peine.

Il était une fois à Padoue, aux beaux siècles de l'Italie, un bon vieillard nommé Batista. Il avait deux filles, très différentes d'humeur : Bianca, douce autant que jolie, et la belle Catarina, plus méchante encore que belle, querelleuse, emportée, grande bailleuse d'injures et même de soufflets. Craignant le tête-à-tête avec elle, le père a juré de ne marier la colombe qu'une fois défait de la pie-grièche. Auprès de Bianca s'est déjà glissé, déguisé en maître de luth, le gentil Cambio. Mais qui voudra jamais de la mégère? — Un hardi seigneur de Vérone, Petruccio. Insolences, bourrades, rien ne le rebute. N'a-t-il pas entendu mugir la tempête sur mer et dans les combats le canon? Qu'est-ce que le courroux d'une femme? l'éclat d'une châtaigne sous la cendre. « Cateau, lui dit-il d'emblée, je t'ai vue; tu m'as plu ; je te veux, je t'aurai. Je suis né tout exprès pour te mater. » Et il la matera. Elle crie, il rugit ; elle brise, il extermine ; elle invective, il lui clôt la bouche d'une riposte ou d'un baiser. Le dimanche fixé pour la noce, il vient, le fiancé, mais en retard d'une demi-journée, et dans un accoutrement de carnaval, suivi de son valet fait comme lui ! C'est en tel équipage qu'il conduit son Euménide à l'autel. Et là, quelle cérémonie ! Il sacre, il tempête, gourme le sacristain, renverse le prêtre et le piétine, demande alors du vin pour se rafraîchir, et prenant la belle par le cou, lui plante sur les lèvres un tel baiser que tous les échos de l'église en claquent. Vous n'êtes pas au bout, ma mie. Le cortège à peine revenu au logis, deux chevaux sont prêts : l'un pour le valet, l'autre pour le maître et sa dame. Et la voilà, vêtue encore de sa robe de noce, galopant en croupe, la nuit, par

la pluie et le vent. Le cheval bronche; elle roule dans la boue du fossé. On arrive enfin au château. « Quoi donc! gronde Petruccio. Personne pour nous recevoir! Holà, drôles, coquins!» On accourt, on s'empresse, on s'excuse. Le cuisinier sert le souper: « Il ne vaut rien. Cateau! je vous défends de manger. Cateau! je vous défends de dormir. Fi! ce lit est fait comme un lit d'auberge! (et les draps et les oreillers de voler en l'air). Mon amour, vous reposerez sur cette chaise. » A demi morte d'inanition et de sommeil, vaincue par ses propres armes, massacrée avec son humeur à elle, Catarina se laisse tomber et s'endort. Elle se réveillera plus qu'aux trois quarts matée. Quelques épreuves de plus : un plat ou deux soustraits à sa faim, une parure refusée à sa coquetterie, et la voilà soumise. Sa fureur, avant de s'éteindre, jettera quelques éclairs encore, mais les derniers; de cette âme de colère le bourreau par tendresse a fait une âme de douceur et d'amour.

Cependant qu'est-il arrivé de Bianca, l'autre sœur, et de son jouvenceau? Comme Juliette et Roméo, ils se sont mariés en secret, les aimables enfans. Le père, tout à la joie de retrouver sa Catarina domptée, pardonne aux amoureux. Voici tout le monde réuni, excepté la douce Bianca. « Où donc est-elle? demande son mari. Qu'un valet me l'aille chercher. » Et bientôt le valet de revenir assez penaud. Bianca refuse de paraître. A la fin pourtant elle arrive, mais récalcitrante, revêche à son tour, et la comédie n'a d'autre dénoûment que cette vicissitude.

Voilà la pièce. Ainsi contée, comme elle est représentée, elle n'est plus de Shakspeare, mais d'après et selon lui. Il est entendu, et je crois avec raison, que nous ne pouvons nous plier aux comédies de Shakspeare. Il s'agit de les plier à nous, et sans les fausser. Deux poètes déjà y avaient réussi. Après MM. Dorchain et Legendre, en prose cette fois, M. Paul Delair vient d'y réussir avec non moins d'éclat. Beaucoup retrancher, ajouter un peu, condenser le tout, voilà le secret d'une bonne adaptation shakspearienne. Celle-ci est parfaite; plus libre que tout autre et plus fidèle pourtant, sinon à la lettre, du moins à l'esprit de l'original. M. Delair a déblayé le terrain, simplifié l'intrigue, retranché les épisodes et les figures parasites, pour mettre en lumière le fond et les principaux personnages. Il a purgé aussi la comédie, non pas de la farce, mais de la grossièreté et de l'ordure. Il a même introduit en quelques scènes une note sentimentale plus à lui qu'à Shakspeare, un peu de rémission et de détente pour couper le bruit des querelles et des coups. C'est ainsi que l'auteur a ménagé au clairon de M. Coquelin deux ou trois effets de douceur. Deux fois, au troisième et au quatrième acte, il attendrit la férocité du personnage, il en tempère le comique éclatant, et sous la violence, fait sourire l'amour.

Mais ce que M. Delair a le mieux rendu, c'est l'entrain, la verve

folle, la bouffonnerie poussée au grandiose, je dirais presque à l'héroïsme, la vie qui bouillonne dans cette comédie toute retentissante d'injures et de horions, cette folle émulation de colère et cette furieuse enchère de méchanceté et de haine dont la tendresse et la paix seront le prix. M. Delair a traduit tout cela dans la meilleure langue qu'on puisse parler au théâtre, dans un style savoureux, tour à tour pittoresque et poétique, un style qui court et qui brille, qui chante et qui rit. Si ce n'est pas là traduire un grand poète, c'est au moins le comprendre et lui ressembler.

Il y a dans *la Mégère apprivoisée* deux ou trois scènes d'une beauté singulière et qui plus que les autres font penser. La première est celle de l'enlèvement de Catarina par Petruccio. Le couple est revenu de l'église, vous savez après quel scandale : elle, tremblante encore de honte et de rage au bras de ce capitan de la foire, gouailleur et cynique. Il annonce à tous son dessein d'emmener sa femme non pas demain ni ce soir, mais à l'instant même. Étonnement de Catarina, suivi de refus, de cris et de fureur. Lui pourtant marche vers elle, la saisit à plein corps et la traînant à sa suite, fendant la foule qui veut lui barrer le passage : « Quant à ma bonne Cateau, s'écrie-t-il d'une voix tonnante, elle viendra avec moi... Je veux être maître de ce qui m'appartient. Elle est mes biens, mes bijoux, ma maison et mes ustensiles de ménage, mon champ, ma grange, mon cheval, mon bœuf, mon âne, mon toute chose : la voici, la touche qui l'osera... Grumio, tire ton épée, nous sommes entourés de voleurs ; secours ta maîtresse, si tu es un homme. Ne crains pas, ma douce fillette ; ils ne te toucheront pas, Cateau ; je te protégerai contre un million d'assaillans (1). » *Mon bœuf*, et surtout *mon âne*, est un peu vif ; mais que *mon toute chose* est beau ! Allez entendre M. Coquelin sonner cette fanfare, et peut-être entendrez-vous passer le souffle quasi héroïque dont j'ai parlé plus haut. Dans cette saisie, dans cette mainmise à la fois amoureuse et brutale de l'époux sur l'épousée, vous sentirez derrière la fantaisie comique un fond d'immuable vérité, la loi naturelle et sociale de la force, de l'autorité virile, non moins nécessaire que la tendresse à la durée comme à la perfection de l'amour. Singulière unanimité des grands hommes, fût-ce des plus divers ! N'y a-t-il pas déjà du Molière là dedans ? du Molière romantique, enflammé, du Molière avec un panache, mais du Molière enfin ? Arnolphe, un jour, ne dira pas autre chose ; il le dira moins haut et sans faire le matamore, mais aussi nettement, et dans son sermon à Agnès, ne reconnaîtrez-vous pas, éteint et refroidi, réduit en leçon bourgeoise, le lyrisme truculent de Petruccio ? Tant il est vrai qu'à de certains momens le génie, fût-ce le génie de Shak-

(1) Traduction de M. É. Montégut.

speare, n'est plus, selon le mot d'un maître critique, que du bon sens exalté.

Mais ce que ni Molière ni aucun autre que Shakspeare ne pouvait peindre, c'est le revirement et le désarmement de cette âme de femme; après une si opiniâtre défense, c'est un si mol abandon. Petruccio et Catarina viennent enfin d'échanger le baiser de paix; enlacés, ils vont sous les charmilles, et voici le soir : « Mon amour, dit Petruccio, regarde à l'horizon monter la lune, rouge de pudeur, comme une nouvelle épousée. » Et Catarina de rire d'abord. « La lune, dites-vous, et qui monte; mais c'est le soleil qui descend. — Quoi! serai-je encore et toujours contredit? Par le fils de ma mère, c'est la lune. — Soit, mon doux seigneur, je veux aussi que ce soit la lune, ou, s'il vous plaît, une torche, une chandelle. — Non, tu mens à présent, c'est le soleil béni. » Catarina, alors, avec une explosion de joie : « Gloire à Dieu! et que ce ne soit plus le soleil ou que ce le soit encore, il n'importe. Désormais, bien-aimé, je ne veux plus voir que par tes yeux. » Le fameux mouvement d'Hamlet : « Doute des étoiles, du soleil... » n'est pas plus spontané, plus touchant que cet oubli de soi-même, cette abdication, cette remise aveugle des sens, de la raison, de l'être tout entier à la merci de l'amour.

Une légère critique avant de finir. La plus belle scène de la comédie originale, en tout cas la plus profonde (mon Dieu! préservez-moi d'écrire la plus suggestive!), c'est la dernière. Il a paru que M. Delair l'avait un peu écourtée et rétrécie. Shakspeare lui donne plus d'ampleur, il y jette à la fois des couleurs plus vives et de plus fines ombres. Sous les colonnades italiennes, je regrette le festin, cet autre *Banquet*, où l'on parle aussi de l'amour. Dans Shakspeare, trois couples y viennent s'asseoir : les deux sœurs d'abord avec leurs maris, puis un prétendant éconduit de Bianca, certain Hortensio, qui, de dépit, a pris une autre femme. Repas nuptial, s'il en fût, où figurent trois variétés d'hymen : mariages d'amour, de raison et de folie. A la fin du souper, les dames se retirent et les maris demeurent à deviser. On plaint Petruccio, le mari de la mégère. Mais lui, gageant cent écus que sa femme est de toutes les trois la plus docile, ses amis tiennent le pari. Bianca, rappelée la première, refuse de venir; ainsi fait la femme d'Hortensio. Catarina, au contraire, accourt en hâte. Alors quel adorable discours sur ces lèvres enfin souriantes, quelle grâce modeste et dans la pénitence et dans le conseil! Quel délicieux retour de la femme à l'éternel féminin, qui n'est que soumission et tendresse! « Allez, dit Catarina à ses compagnes; allez, papillons téméraires et impuissans, mon âme a été aussi fière que les vôtres, mon cœur aussi hautain que les vôtres... Mais maintenant je vois que nos lances sont des roseaux, que notre force n'est que faiblesse, et faiblesse hors de toute comparaison, et que ce que nous semblons être le plus, c'est ce

que nous sommes le moins en réalité. » Il ne fallait ici rien sacrifier; ni surtout remplacer par cette banale formule : « Me voici, monseigneur, ordonne à ta servante, » l'adorable trait de la fin et ce geste délicieux, d'une grâce, d'une obéissance antique : « Abaissez donc votre morgue, car elle ne sert à rien, et étreignez de vos mains les pieds de vos époux; s'il plaît au mien, voici ma main toute prête à lui donner, pour peu que cela lui semble agréable, cette marque d'obéissance. »

Bianca cependant ne répond rien; son silence nous inquiète et notre inquiétude fait justement la philosophie et la beauté de ce dénoûment. Quoi donc! le règne du mal n'a-t-il cessé dans une âme que pour arriver dans une autre? De ces deux unions, l'une exquise, l'autre terrible, l'autre seulement va-t-elle être heureuse? Shakspeare nous laisse dans ce doute mélancolique. Il a douté de lui-même et trahi, pour une fois, ceux qu'ailleurs il favorise. Douceur, poésie, jeunesse, mystère, il n'a paré l'amour ici de ses grâces coutumières que pour l'en dépouiller aussitôt. Si les promesses d'un tel hymen peuvent tromper, si le front de Bianca déjà se fronce de colère, ô poète, alors tout avenir d'amour est menteur; Juliette et Roméo se seraient peut-être éveillés de leur rêve; vous avez eu raison de les faire mourir.

Cette éclatante comédie est jouée avec éclat. Mlle Marsy, dans le rôle de Catarina, a remporté une victoire décisive. Elle y est, c'est le cas de le dire, furieusement belle, d'une beauté de Gorgone, et de Giorgione aussi. Je lui sais gré surtout d'ennoblir la colère et d'avoir la fureur patricienne. Avec tout l'emportement qu'on pouvait attendre d'elle, la jeune artiste a fait preuve, à la fin, d'une douceur inespérée et charmante. Voilà Mlle Croizette remplacée et peut-être dépassée.

Quant à M. Coquelin, il est ici plus que jamais le maître du comique, et le maître tout-puissant. Sa voix (je dirais presque ses voix, il en a tant!) est faite pour lancer aux quatre coins du monde (hélas! même du Nouveau-Monde!) les leçons éternelles et le rire retentissant. Admirable de fantaisie extérieure, excentrique même, et de vérité profonde, il rassemble en lui toute la lumière et toute la force de l'œuvre pour nous les renvoyer.

Les autres rôles sont excellemment tenus : M. Coquelin frère, en valet picaresque, est majestueux et pitoyable tour à tour. M. Coquelin fils ne fait que passer, le temps de dire bonsoir à son père et à son oncle. M. Georges Berr joue très aimablement l'amoureux de Mlle Muller, plus aimable encore. Décors et costumes donnent la plus exquise « sensation d'Italie » et voilà la Comédie relevée de ses mésaventures vaudevillesques.

Elle a pris d'autres revanches : *le Jeu de l'Amour et du Hasard* avec Mlle Bartet, une Silvia sans manière ni grimace, moins affectée et plus émue que ses devancières, au moins celles qu'il nous fut donné d'entendre. *Œdipe* aussi a reparu, pour le plus grand triomphe de M. Mounet-Sully.

Au lieu d'examiner pourquoi *Mon oncle Barbassou* valait mieux ici, naguère, qu'au Gymnase aujourd'hui ; plutôt que de conter menu (ce serait très, très menu), pourquoi *Monsieur l'abbé* n'est peut-être pas « une des perles de l'écrin Meilhac, » si nous parlions d'*Œdipe?* Avant de le revoir, nous avons ouï la première conférence de M. Brunetière, à l'Odéon, sur l'histoire du Théâtre-Français. Notre éminent collaborateur y a défini la tragédie de Corneille avec tant d'autorité et de certitude, que du coup, ou par contre-coup, la pièce de Sophocle nous est apparue éclairée par réfraction, et d'un jour nouveau.

M. Brunetière a dit d'abord que la tragédie française, de romanesque et pour ainsi dire aventurière, était devenue avec Corneille essentiellement tragique. En d'autres termes, l'action, et par conséquent l'intérêt, placée jusque-là en dehors des âmes, a été reportée au dedans. Il est certain que les péripéties du *Cid*, par exemple, sont purement morales :

> Rodrigue dans mon cœur combat encor mon père.
> Il l'attaque, il le presse, il cède, il se défend,
> Tantôt fort, tantôt faible et tantôt triomphant.

Voilà tout le sujet. Et voici la matière, essentiellement dissemblable, d'*Œdipe :* Œdipe est-il le fils et le meurtrier de son père Laïus, l'époux de Jocaste, sa mère ? Pour Chimène, la seule question est celle-ci : que voudra-t-elle ? Pour Œdipe, on se demande : saura-t-il ? Dans l'un et l'autre cas, l'événement est loin de jouer le même rôle. Les crimes d'Œdipe une fois reconnus, le drame est fini ; le comte mort au contraire, la tragédie ne fait que commencer. Ici, le fait matériel est le point de départ ; là-bas, le point d'arrivée. En ce sens on peut définir *Œdipe-Roi*, non pas une tragédie, mais un mélodrame, le plus sublime de tous ; incomparable chef-d'œuvre, mais, j'ose à peine l'écrire, chef-d'œuvre surtout d'intrigue. Des faits, d'abord inconnus, puis vaguement soupçonnés, vraisemblables ensuite et prouvés enfin jusqu'à l'évidence, telle est cette intrigue. On sait avec quel art elle est conduite et comme filée, quel génie a ménagé les étapes et les points de repère sur le terrible chemin qui nous mène de l'ignorance, par le doute, à la certitude.

Faits monstrueux, gros de conséquences atroces ; mais des faits seulement, pas même des crimes, et nous apercevons ici la seconde différence entre le drame grec et la tragédie française. L'une est libre ; l'autre fatal. Rodrigue et Chimène sont maîtres des événemens ; ils les créent eux-mêmes. Œdipe en est esclave et victime. Et par là, au moins, le drame de Sophocle, assez inopinément, je l'avoue, se rapproche, autant que s'en écarte notre tragédie, du drame romantique. Il y a moins loin d'*Œdipe-Roi* que du *Cid* à *Hernani*. Rappelez-vous la tirade citée par M. Brunetière :

Tu me crois peut-être
Un homme comme sont tous les autres, un être
Intelligent, qui court droit au but qu'il rêva.
Détrompe-toi : je suis une force qui va,
Agent aveugle et sourd de mystères funèbres,
Une âme de malheur faite avec des ténèbres;
Où vais-je ? Je ne sais. Mais je me sens poussé
D'un souffle impétueux, d'un destin insensé.
Je descends, je descends et jamais ne m'arrête.

Rien de plus contraire à Corneille, mais de plus voisin de Sophocle. Ne croit-on pas retrouver ici le héros grec, et sinon son langage, au moins sa nature et sa destinée ?

Ailleurs encore, dans cet *Œdipe* où tout se rencontre, j'ai cru surprendre un pressentiment d'avenir romantique. Œdipe vient d'apprendre qu'il n'est pas né de Polybe, le feu roi de Corinthe, et d'abord cette révélation l'épouvante. Mais de son angoisse accrue une pensée d'orgueil ne tarde pas à le distraire. S'il ne fut qu'un enfant du hasard, abandonné par mépris et recueilli par pitié, ce qu'il est aujourd'hui, il le doit donc à lui seul. Il s'est fait lui-même et s'est fait roi. Nouvelle illusion qui pour un instant le flatte et le console. Rêvant au passé pour ne pas voir l'avenir, il s'assied ; derrière lui, les vierges thébaines chantent le Cithéron, les rochers et les bois où naquit, d'un dieu peut-être et de quelque nymphe surprise, celui qui devait régner. Là encore ne vous semble-t-il pas reconnaître un trait de l'idéal romantique : le héros fils de ses œuvres et la poésie des naissances obscures ?

En résumé, l'extériorité de l'action et l'absence de la liberté, voilà les deux caractères essentiels d'*Œdipe-Roi*, aussi contraires que possible à ceux de notre tragédie classique. Aujourd'hui le théâtre (j'entends le seul digne de ce nom) continue sur un point les traditions du XVIIe siècle ; sur l'autre, il menace de les trahir. S'il vit surtout et de plus en plus d'observation intérieure, s'il se préoccupe moins des faits que des âmes, il est en train, sous prétexte d'atavisme, de suggestion et autres théories nouvelles, de revenir à la fatalité. Au lieu d'être religieuse, elle sera scientifique; mais il n'y aura que le nom de changé. L'art ne saurait manquer d'y perdre beaucoup d'intérêt psychologique, encore plus de valeur morale. Au fond, la tragédie du XVIIe siècle, moins plastique, sans doute, que la tragédie grecque, n'est peut-être plus belle encore que pour avoir proclamé, défendu et glorifié les deux grands principes de la conscience humaine : le libre arbitre et la responsabilité.

Un dernier mot : la musique de Membrée m'a paru plus que jamais expressive, étroitement adaptée au drame. Elle est noble et triste ainsi qu'il convient. J'aime surtout pour sa couleur agreste et sa mélancolie, la symphonie qui accompagne les strophes des jeunes filles.

CAMILLE BELLAIGUE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 novembre.

Tout a l'air de devenir assez sérieux avec la saison d'hiver en France. Ce n'est plus pour notre monde ministériel et parlementaire le moment de se reposer ou de perdre le temps en diversions oiseuses ou de faire de la politique avec des illusions, des fantaisies et des ardeurs factices.

On l'a déjà dit souvent, c'est vrai plus que jamais aujourd'hui : nous entrons, à ce qu'il semble, dans une ère de difficultés et d'affaires épineuses, où il faut autre chose que des déclamations, et où ceux qui représentent, qui gouvernent la France ont à mesurer leurs actions et leurs paroles, à déployer tout ce qu'ils pourront avoir de raison pratique, de fermeté et de prudence. Depuis longtemps on s'est trop laissé aller à tout entreprendre à la fois sans prévoyance et sans suite, à toucher à tout par besoin d'agitation, par entraînement ou par plaisir, et on en subit aujourd'hui les conséquences par les embarras et les confusions qui s'accumulent, dont il faut pourtant se tirer. On s'est trop complu à jouer avec des problèmes obscurs et irritans, qu'on n'était pas sûr de pouvoir résoudre, même avec de la bonne volonté, qu'on a peut-être compliqués et envenimés par une impatience de popularité, — et ces problèmes, on les retrouve aujourd'hui devant soi, pressans, impérieux, redoutables. On ne peut plus les éluder, ils passent avant tout, ils pèsent sur le repos public. Non, en vérité, ce n'est pas le moment de s'amuser à de vaines disputes, à des débats de fantaisie sur les rapports de l'Église et de l'État, à des interpellations, ou même à des crises ministérielles; ce n'est plus trop l'heure de « faire de la politique, » — de la politique d'amateurs, — comme le dit le programme récent et un peu suranné d'un parti d'anciens ministres qui cherchent l'occasion de le redevenir. Il y a bien assez à faire d'aller au positif, au plus pressé, à toutes ces questions qui se multiplient, qui sont désormais la plus grave obsession des gouverne-

mens et des parlemens. L'important est de savoir ce qu'on va faire de la fortune de la France avec cette transformation économique qui se prépare, ce que deviendra le travail national avec ces grèves qui éclatent parfois avec violence, comme la dernière grève du nord, qui sont une menace pour la paix, pour la sécurité du pays. Là, on ne peut s'y tromper, est le sérieux des choses au moment présent.

Ce qu'il y a de grave, en effet, dans cette revision des tarifs, qui est une vraie révolution, et dont la discussion vient de se rouvrir au sénat, c'est qu'elle engage tout : les intérêts, les traditions, les idées, les relations de la France, même les droits des pouvoirs publics. On l'a vu déjà dans les débats qui se sont déroulés cet été au Palais-Bourbon. On vient de le voir encore une fois au Luxembourg, dans cette discussion nouvelle où le grand problème économique a reparu dans toute son ampleur, dans toute sa gravité, et où la politique de libéralisme commercial a été défendue avec une lucidité et une force singulières d'éloquence par M. Challemel-Lacour, par M. Jules Simon, par M. Tirard; mais au sénat comme à la chambre des députés, au Luxembourg encore plus peut-être qu'au Palais-Bourbon, la cause était entendue d'avance. *Roma locuta est!* comme l'a dit M. Challemel-Lacour. Le protectionnisme, représenté par la commission, par M. Jules Ferry, avait son succès assuré. Une fois de plus on a fait jouer les chiffres, ces malheureux chiffres avec lesquels on prouve tout et on ne prouve rien. Les protectionnistes d'aujourd'hui n'ont pas certes prouvé que trente années d'une liberté commerciale des plus modérées avaient ruiné la France, qu'elles avaient réduit à la détresse et à l'impuissance cette nation qui, depuis ses malheurs, a suffi à de colossales dépenses, qui a trouvé dans une épargne toujours renouvelée des ressources presque inépuisables, et n'a pas cessé de faire une belle figure dans le monde par le génie et la fécondité de ses industries. Cela, ils ne l'ont pas prouvé, ils n'avaient pas besoin de le prouver. Ils avaient pour eux le courant, un mouvement momentané d'opinion, et ils sont en train d'en abuser. Ils triomphent au sénat comme à la chambre, c'est évident. Ils feront prévaloir leurs chiffres, leurs combinaisons de tarifs, leur système. Or c'est ici justement que s'élève une question nouvelle et que commence l'inconnu. Quel est le caractère réel et quels seront les effets de cette révolution qui s'accomplit, qui transforme du tout au tout les conditions du travail national ?

Nul certes ne peut le dire. Il y a cependant un fait sensible, c'est que cette révolution a dès ce moment une signification particulièrement frappante et qu'elle porte en elle-même des conséquences qui peuvent être singulièrement périlleuses. D'abord c'est un signe étrange de la marche des choses. Qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, c'est une défaite évidente des idées libérales que la France a représen-

tées jusqu'ici. A travers toutes ses révolutions la France n'a cessé de s'inspirer de ces idées, d'y revenir après toutes ses crises, de les faire pénétrer dans ses institutions, dans ses lois, jusque dans ses relations de commerce. Il ne s'agit pas de libre échange, comme on le dit si souvent : le libre échange n'a jamais existé ! Ce qu'il y a eu réellement depuis trois quarts de siècle, c'est un travail incessant, avoué même par les hommes les plus sages de la restauration, pour faire tomber par degrés les prohibitions, pour atténuer les excès de protection à mesure que notre industrie grandissait. Les traités de 1860 n'ont été qu'un pas de plus, un pas plus décisif, si l'on veut, dans cette voie. C'est ce qui s'est longtemps appelé le progrès. Étrange progrès que celui qui s'accomplit aujourd'hui ! Il se réalise à rebours, il nous ramène en arrière. C'est là le caractère moral de cette prétendue réforme. Il y a un autre fait qui n'est pas moins dangereux par ses conséquences possibles, sinon certaines, c'est que la politique nouvelle, en diminuant ou en resserrant nos relations commerciales, risque de préparer ou d'aggraver l'isolement de la France. Les protectionnistes d'ailleurs ne redoutent pas ce danger : ils le traitent un peu dédaigneusement ou le bravent assez lestement. Ils vont même plus loin : comme s'ils craignaient de voir leur œuvre affaiblie, ils prennent leurs précautions en limitant, en annulant entre les mains du gouvernement un droit que la constitution consacre, qui est une nécessité d'un ordre supérieur, le droit de négocier des traités de commerce.

Plus de traités de commerce, c'est le mot de la campagne ! Or ici, c'est la politique nationale tout entière qui est atteinte dans un de ses moyens d'action les plus efficaces, et c'est l'erreur du gouvernement d'avoir plus qu'à demi livré une prérogative qui pourrait lui être un jour ou l'autre si précieuse. Il y a enfin un fait qu'on n'a pas pu ne pas prévoir, qui est la conséquence presque inévitable des excès de protection, c'est le renchérissement dans la vie intérieure. De sorte que tout se réunit pour faire de cette révolution d'économie publique qui va être votée, une expérience au moins inquiétante. C'est une grande et sérieuse aventure de plus, dans un moment où le monde tout entier du travail est ébranlé, menacé de bien autres crises par les fermentations ouvrières grandissantes.

Certainement les grèves sont toujours un événement désastreux pour le travail national, pour les chefs d'industrie, pour les ouvriers eux-mêmes. Ce qui donne un caractère nouveau et particulièrement grave à celle qui a éclaté récemment dans les bassins du Pas-de-Calais, c'est qu'elle ressemble à un essai de mobilisation de l'armée ouvrière; c'est une guerre préméditée, méthodique, qui a son organisation, ses chefs, ses mots d'ordre. On ne peut pas dire qu'elle soit née de circonstances exceptionnelles ni qu'elle ait été bien spontanée. Les

chefs, les syndicats qui l'ont décidée, comme s'ils voulaient dégager leur responsabilité, ont eu la fantaisie d'organiser une sorte de plébiscite. Ils ont appelé les ouvriers à voter, et le vote a été au moins curieux. Il s'est trouvé que sur plus de 30,000 ouvriers 10,000 se sont abstenus, 7,000 ont voté contre toute suspension de travail; 13,000, dont 3,000 enfans, ont voté la grève. Après ce plébiscite, déjà significatif, des délégués se sont réunis et le même phénomène s'est reproduit : il y a eu 48 voix pour la grève, 46 voix pour la continuation du travail. L'enthousiasme pour la grève était visiblement médiocre. Les meneurs n'avaient pas moins leur blanc-seing, et, agissant de puissance à puissance, ils ont signifié au comité qui représente les sociétés houillères une sorte d'ultimatum des revendications ouvrières, le programme de la grève, qui se résume en quelques points : répartition plus équitable des salaires avec fixation d'une moyenne, réduction des heures de travail, réorganisation des caisses de secours, obligation pour les compagnies de reprendre les ouvriers affiliés aux syndicats et congédiés. Les sociétés houillères ont répondu que ce que les ouvriers réclamaient pour les salaires et pour les heures de travail était déjà un fait acquis, que les caisses de secours étaient l'objet d'une loi soumise au parlement, que si les ouvriers étaient libres de travailler ou de ne pas travailler, les compagnies devaient à leur tour garder leur liberté dans le choix de ceux qu'elles employaient.

Voilà les faits! Et c'est là-dessus que la rupture a éclaté, qu'on n'a pas craint de jeter dans la rue ou dans les campagnes de 30,000 à 40,000 ouvriers livrés à toutes les excitations, en organisant une sorte de terreur contre ceux qui voulaient travailler, d'exposer une population tout entière aux misères qui sont la suite cruelle des longs chômages. C'est sur ces faits qu'on a interpellé le gouvernement en le pressant d'intervenir, en le menaçant, en lui laissant entrevoir le danger des collisions, des répressions, le renouvellement possible de la scène sanglante de Fourmies! M. Basly a parlé pour les mineurs du Pas-de-Calais, et il a été aidé par M. Clémenceau, et M. Clémenceau a eu pour auxiliaire M. de Mun lui-même.

Eh bien! que faire alors? que demande-t-on au ministère? que peuvent le gouvernement et le parlement? s'agit-il de témoigner des sympathies pour les populations laborieuses, d'alléger leurs souffrances, de relever leur condition? On n'est occupé qu'à cela depuis quelques années, et on peut dire qu'entre tous les partis il y a une émulation de zèle. On a fait, on ne cesse de faire des lois de protection, d'humanité, d'équité sociale. On a fait cette loi des syndicats qui, par une malheureuse combinaison, reconstitue les corporations sans garanties; on a fait ou on fait des lois sur les accidens du travail, sur le régime des manufactures, sur les délégués mineurs. On prépare une loi sur les retraites, sans oublier les caisses de secours; mais il est bien clair

qu'on ne peut pas accepter pour l'État cette mission étrange de se substituer à tout, même d'exproprier des compagnies dans l'intérêt des ouvriers. On ne peut pas permettre que le droit de grève devienne un droit d'oppression, laisser mettre en doute la liberté du travail. C'est justement la position que M. le président du conseil a prise avec une raison aussi clairvoyante que ferme. Il n'a pas parlé seulement en vieil ingénieur expérimenté dans les affaires de l'industrie, familier avec les habitudes, les besoins, les vœux des ouvriers; il a parlé en homme de gouvernement voyant de plus haut ces problèmes. S'il a paru disposé à accepter toutes les réformes possibles, s'il est même allé fort loin, il n'a point hésité à revendiquer pour le gouvernement le droit et le devoir de faire respecter la liberté du travail, de maintenir l'ordre quoi qu'il dût en coûter. Il a justement maintenu son droit, il n'a pas refusé pour cela de se prêter à des essais de conciliation, et par le fait on a fini par où on aurait dû peut-être commencer, en suggérant entre patrons et ouvriers un arbitrage qui est à l'œuvre en ce moment. Il en sera ce qui en sera, probablement la paix, — au moins une paix momentanée!

Au fond, il n'y a pas à s'y tromper. S'il n'y avait qu'à concilier les ouvriers et les compagnies houillères du Pas-de-Calais, ce ne serait sans doute pas difficile; ce qui complique tout, c'est cette guerre organisée par les inspirateurs des nouveaux syndicats contre toute une constitution de la propriété et de l'industrie, soutenue, les chefs ne le cachent pas, avec des secours cosmopolites. Là est le danger : il est pour les ouvriers eux-mêmes dont les intérêts disparaissent dans ces mouvemens indéfinis; il est aussi et surtout pour le travail national, pour la puissance industrielle du pays, pour la paix et la sécurité de la France.

On vit certes depuis assez longtemps avec cette idée que les affaires de l'Europe sont étrangement nouées et enchevêtrées, qu'elles ne seront pas de sitôt dénouées ou éclaircies, et qu'en attendant on doit être préparé à tout. C'est la condition créée par la fatalité des événemens! On a déjà passé par tant de surprises et de péripéties nées de l'incertitude des choses, qu'on finit par s'y accoutumer; on s'y fait à la rigueur, du mieux qu'on peut, non cependant sans être toujours aux aguets, non sans garder une certaine promptitude à s'émouvoir de tout, d'une entrevue, d'un voyage princier ou ministériel, d'une manifestation, d'un discours. C'est un singulier état d'opinion qu'un rien tranquillise, qu'un rien peut ébranler. Que faut-il quelquefois? Tout dernièrement, on l'a vu, un faux bruit parti de Vienne, attribuant à l'empereur François-Joseph des paroles inquiétantes, a suffi pour remuer les marchés financiers du continent, semer pendant quelques heures la panique. Le fait est, que l'empereur n'avait rien dit, ou n'avait pas dit ce qu'on lui prêtait, et le faux bruit a passé comme

bien d'autres, prouvant seulement une fois de plus qu'il y a d'habiles roués de Bourse pour tout exploiter, et des naïfs pour tout croire. En réalité, la situation de l'Europe, telle qu'elle a été fixée par les derniers incidens de politique générale, reste ce qu'elle est, incertaine sans doute,— plus que jamais garantie néanmoins par un certain équilibre de forces, surtout par la crainte de déchaîner des conflits dont nul ne voudrait prendre la responsabilité. Cette situation européenne, dans son ensemble, dans ses apparences, n'a été modifiée ni par les derniers discours de lord Salisbury ou de M. di Rudini, ni par les explications plus récentes que M. de Kalnoky vient à son tour de donner aux délégations austro-hongroises, ni par le rapide séjour que le chancelier de Russie, M. de Giers, vient de faire à Paris. On pourrait peut-être dire, au contraire, que tout cela s'accorde assez et que l'impression qui s'en dégage est plutôt bonne pour la prolongation de la trêve à l'abri de laquelle l'Europe se repose.

Rien assurément de plus simple et de plus caractéristique à la fois que ce voyage de M. de Giers à Paris, suivant de si près la visite à Monza et suivi d'une courte halte à Berlin. M. de Giers est un homme discret et expéditif qui, sans négliger le soin de sa santé, fait beaucoup de chemin en peu de jours. En venant à Paris, il a eu la chance de s'y rencontrer avec les grands-ducs Wladimir et Alexis dont la présence parmi nous date déjà de quelques jours, de sorte que la Russie a été un instant représentée par les parens les plus proches du tsar et par l'agent le plus direct, le plus élevé de sa politique. Toutes ces visites russes ont eu de plus cet intérêt que tout s'est passé sans bruit, sans ostentation, sans apparence de cérémonie officielle. Les grands-ducs, assurés d'un bon accueil, ont trouvé ce qu'ils désiraient le plus peut-être, la liberté, le droit de prendre leur plaisir à Paris. Ils n'ont point été gênés, ils ont eu tout au plus les honneurs d'une chasse présidentielle! Le chancelier, à son tour, a été traité selon ses vœux, en simple voyageur de distinction. Si peu qu'il soit resté, il a eu bien entendu le temps d'être fêté à l'Élysée et au quai d'Orsay. Il a eu ses entrevues particulières avec le chef de l'État, avec le président du conseil comme avec le ministre des affaires étrangères, et peu d'instans encore avant son départ, il s'est fait un devoir d'aller prendre congé de M. le président de la République ; mais, l'intention est sensible, tout a été maintenu dans la mesure d'une réception simple et cordiale, presque intime. M. Carnot et M. Ribot ont visiblement eu le soin de limiter leurs invitations dans les dîners qu'ils ont offerts au ministre russe, afin d'éviter toute apparence de solennité officielle. Ce n'est point évidemment ce qui peut diminuer l'importance du voyage de M. de Giers à Paris. On s'est étudié, il est vrai, à chercher toute sorte d'atténuations ou de diversions ; on s'est plu à expliquer comment par un pur hasard, par un enchaînement de petits faits imprévus, M. de

Giers s'était trouvé conduit là où il ne voulait pas aller, sans attacher d'ailleurs à ses promenades improvisées les conséquences qu'on pourrait imaginer.

Voilà qui est sûr! M. de Giers ne songeait pas à mal. Il n'était allé en Italie, à Pallanza, que pour rétablir sa santé, pour jouir de ses vacances d'automne, pendant que le tsar allait célébrer ses noces d'argent à Livadia. C'est ce séjour au bord des lacs italiens qui a tout perdu! Le naïf chancelier de l'empereur Alexandre III s'est laissé prendre dans les filets de ce puissant diplomate qui s'appelle M. di Rudini, et il n'a pas pu se défendre d'aller rendre visite à son voisin, le roi Humbert, à Monza. Dès qu'il était allé à Monza et qu'il s'était entretenu des affaires du temps avec M. di Rudini, il s'est aperçu qu'il ne pouvait plus se dispenser d'aller en France, — en passant par Wiesbaden, où il est retourné un instant. Puis, le voyage à Paris une fois décidé, pour corriger cette dangereuse témérité de jeunesse, il ne pouvait plus faire autrement que de passer par Berlin avant de rentrer à Saint-Pétersbourg. Par exemple, Vienne n'était point sur son chemin, il s'est contenté de Berlin! Et c'est ainsi que ce malheureux chancelier s'est trouvé entraîné à des courses qui n'étaient point dans son programme; il a été la déplorable victime d'une série de petites circonstances qui ont contrarié ses villégiatures. Sans cela, il n'aurait évidemment pas songé à aller en France, un pays où M. Paul Lafargue, un socialiste cosmopolite, vient d'être élu député, et où l'on ne sait jamais si on trouvera un ministre à qui parler! Bref, on l'a dit, on a voulu le faire croire, ce ne serait qu'un voyage de hasard qui n'aurait rien de politique. L'explication est peut-être ingénieuse, plus vaine encore qu'ingénieuse. Ce qui est bien clair, c'est qu'il y a sûrement bien des gens en Europe qui auraient volontiers arrêté M. de Giers sur le chemin de Paris, et qui, faute d'avoir pu l'arrêter, ne demanderaient pas mieux que de laisser croire qu'il est venu pour rien, par passe-temps. Pour ceux qui voient les choses dans leur simplicité, le voyage de M. de Giers est un acte parfaitement réfléchi et délibérément accompli. Si le chancelier de Russie n'avait eu rien à faire, rien à voir à Paris, il se serait certainement épargné la peine d'une longue course: il n'avait pas besoin de faire tant de chemin pour expliquer que le déjeuner de Monza n'avait été qu'un déjeuner courtoisement offert, courtoisement accepté. Si un personnage aussi grave, aussi mesuré, a cru devoir venir jusqu'ici, c'est qu'il a eu manifestement ses raisons, une intention, et si on ne croyait pas entrevoir quelque intention sérieuse dans cette visite de trois jours, on ne se donnerait pas tant de mal pour en atténuer la portée ou donner le change à l'opinion européenne.

Qu'y a-t-il de plus maintenant dans ce voyage de M. de Giers, dans ces entrevues du ministre russe avec M. le président de la république,

avec les chefs de notre ministère? Est-ce à dire qu'il y ait tant de mystères à découvrir ou à soupçonner, qu'il y ait eu des conventions secrètes, des traités nouveaux, des arrangemens précis, des combinaisons profondes? C'est l'affaire des nouvellistes qui savent tout ou de M. Laur qui veut tout savoir, qui s'est montré déjà impatient d'interroger M. le ministre des affaires étrangères, assez disposé, paraît-il, à remplir le premier de ses devoirs, à garder le silence. Au fond, on n'a pas besoin d'aller chercher si loin, de se perdre dans les conjectures et d'en savoir plus que les gouvernemens ne veulent ou ne peuvent en dire. Il y a des momens où les protocoles et les traités ne sont qu'un détail presque secondaire. Par elle-même, la visite de M. de Giers a son importance, parce qu'elle est la suite et la confirmation de Cronstadt, la démonstration évidente d'un système d'entente entre deux puissances rapprochées par des intérêts communs; elle est la continuation d'une politique, et cette politique a toute sa signification par les changemens qu'elle a déjà décidés dans les affaires de l'Europe, par la situation nouvelle qu'elle a créée. Cette situation était certainement connue lorsqu'il y a quelques semaines lord Salisbury et le marquis di Rudini exprimaient leur opinion sur l'état du continent; elle était encore plus connue lorsque tout récemment le comte Kalnoky a eu à s'expliquer à Vienne devant les délégations inaugurées par l'empereur. Ni les uns ni les autres n'y ont vu une menace pour la paix, quoique les uns et les autres aient pu y voir un contrepoids de l'alliance à laquelle ils se rattachent.

Par le fait, entre ce qu'ont dit les premiers ministres de l'Angleterre et de l'Italie, ce que vient de déclarer hier encore M. de Caprivi lui-même, et ce qu'a dit il y a quelques jours le comte Kalnoky, la différence n'est pas bien sensible. Peut-être l'empereur François-Joseph, dans le discours par lequel il a ouvert les délégations, et M. de Kalnoky, dans ses explications, ont-ils laissé entrevoir un peu plus de réserve. Dans le fond, le souverain autrichien et son chancelier ont parlé, en hommes suffisamment rassurés, des relations générales de l'Europe, des dispositions pacifiques de toutes les puissances. M. de Kalnoky n'a point hésité à déclarer qu'il ne voyait pour le moment aucune grande question politique d'où pût naître la guerre, qu'aucune grande puissance ne nourrissait une pensée d'agression à l'égard de son voisin, qu'il n'y avait par conséquent, « à l'heure présente, » aucune crainte à avoir pour la paix. Après cela, le chancelier de Vienne, sans répondre à toutes les questions qui lui ont été adressées, s'est hâté bien entendu de célébrer le renouvellement de la triple alliance comme l'événement le plus favorable à la paix. Quant à la visite de l'escadre française à Cronstadt et à l'entente franco-russe, il en a parlé un peu légèrement et dans tous les cas, de façon à ne pas se compromettre. En fin de compte, M. de Kalnoky, en parais-

sant parler de tout avec confiance, n'a pas laissé d'être un peu énigmatique et même embarrassé sur quelques points. Il n'a été surtout rien moins que clair, rien moins que précis au sujet de l'Orient, où l'Autriche a certainement plus que toute autre puissance des difficultés de politique, parce qu'elle a de ce côté ses ambitions, ses intérêts, ses entraînemens, ses points vulnérables.

Chose à remarquer! M. de Kalnoky, en distribuant les bonnes paroles ou les censures aux jeunes États des Balkans, prétend que « l'objet de la politique autrichienne en Orient est d'assurer à tous ces Etats leur libre développement dans les limites des dispositions du traité de Berlin. » Rien, certes, de plus net, de plus correct en théorie. Quel est cependant celui de ces États des Balkans auquel la politique autrichienne réserve ses complaisances, ses encouragemens et ses faveurs? C'est en vérité celui qui, depuis des années, s'est mis en dehors du traité de Berlin, dont le régime extra-diplomatique et révolutionnaire n'a cessé de provoquer les protestations de la Russie, et reste un trouble en Orient, une difficulté entre les cabinets de l'Europe : c'est la Bulgarie! M. de Kalnoky est plein d'indulgence pour la Bulgarie. Il ne lui promet pas, par exemple, de la secourir, de faire de son prince Ferdinand un prince légal, reconnu par l'Europe : il craindrait de « relever une question périlleuse » et d'aller au-devant d'un échec. Il engage du moins la petite principauté à ne pas se décourager, à tenir ferme, à attendre les événemens; il la flatte même, il trouve sa « situation bonne, » — et, par une curieuse coïncidence, M. de Kalnoky choisit, pour parler ainsi, le moment où la Bulgarie semble livrée à une sorte de terreur intérieure organisée par le ministre dictateur, M. Stamboulof : de sorte que les préférences avouées de la politique autrichienne sont pour un État dont l'existence est une violation du traité de Berlin, un défi pour la Russie et un assez triste spécimen d'anarchie intérieure. C'est là précisément le point vif, c'est par là que ces affaires bulgares ont un intérêt européen, et ce n'est peut-être pas sans raison qu'un des membres des délégations austro-hongroises, M. de Czernatony, a dit que si la guerre devait éclater, elle éclaterait à la frontière orientale plutôt qu'à la frontière occidentale de l'empire. M. de Kalnoky signalait récemment comme un des dangers du temps la contradiction saisissante entre ce désir de paix qui se manifeste partout et les armemens croissans. Que dit-il de cette autre contradiction entre la prétention qu'a la triple alliance d'être la première gardienne de la paix et l'obstination à entretenir en Orient un foyer où peut toujours s'allumer la guerre?

C'est l'affaire des grandes puissances de se tirer de leurs contradictions, de résoudre les questions de politique générale qui les divisent, de régler leurs intérêts, leurs alliances, d'où dépend la paix de l'Europe, la paix de tout le monde. Après cela, tous les pays, grands ou

petits, depuis la Norvège jusqu'à l'Espagne et au Portugal, ont certainement aussi leurs affaires, leurs différends intérieurs, leurs crises parlementaires ou ministérielles, leurs troubles économiques comme leurs embarras extérieurs.

Depuis quelque temps déjà, on le sentait, tout se préparait au-delà des Pyrénées, sinon pour un changement de politique, du moins pour un remaniement ministériel. Le ministre de la marine, l'amiral Béranger, s'était d'abord retiré, obsédé et irrité des attaques passionnées dont il était l'objet ; mais ce n'était qu'un incident personnel, le prélude insignifiant de la vraie crise qui vient d'éclater à Madrid et qui n'a, d'ailleurs, duré qu'un instant. Quel est le caractère réel de cette crise nouvelle dans les affaires espagnoles? Le parlement n'était pas réuni. Le parti conservateur, qui a la majorité dans les cortès, ne paraissait pas menacé dans son intégrité, et le chef du parti, M. Canovas del Castillo, gardait toute son autorité. Il n'est point douteux cependant que, depuis quelques mois, une sorte de désaccord existait dans le conseil. M. Canovas del Castillo s'efforçait de renouer alliance avec ce qu'on appelle le parti réformiste et avec son chef, M. Romero Robledo, un ancien conservateur dissident qui a passé un peu dans tous les camps. Le ministre de l'intérieur, M. Francisco Silvela, homme habile, conservateur aux idées libérales, paraissait peu disposé à s'associer aux vues et aux combinaisons du président du conseil, à se faire l'allié de M. Romero Robledo. D'un autre côté, sont survenues des difficultés financières, économiques, commerciales, compliquées d'une crise de la banque, qui n'ont pas simplifié la situation et n'ont pas laissé de créer de graves embarras au gouvernement. Le dissentiment a dû s'accentuer et le moment est venu où il fallait en finir. M. Silvela était décidé à se retirer plutôt que de suivre le président du conseil dans l'évolution qu'il méditait. Le ministre de la justice, M. Villaverde, a proposé une démission collective pour rendre leur liberté à la reine et au chef du ministère. C'est ce qui a été fait, et M. Canovas del Castillo, demeuré libre, gardant la confiance de la reine, a reconstitué aussitôt son cabinet comme il l'entendait. Il a gardé quelques-uns de ses collègues, le duc de Tetuan, le général Azcarraga. Il n'a pas mis M. Romero Robledo au ministère de l'intérieur, ce qui eût paru trop désobligeant pour M. Silvela; il l'a mis au ministère d'outre-mer qui a aujourd'hui son importance, et il a placé au ministère de l'intérieur M. Elduayen, un conservateur habile et conciliant. Il aurait voulu, à ce qu'il semble, appeler au ministère des finances, à la place de M. Cos-Gayon, qui n'a pas été heureux, un ancien libéral allié de M. Sagasta, M. Camacho. M. Camacho n'a pas cru pouvoir accepter, et le nouveau ministre des finances est M. Concha Castaneda, un sénateur plus expérimenté peut-être que connu.

En un mot, M. Canovas del Castillo a refait son ministère avec la

pensée de ne pas changer de politique. A la vérité, c'est un remaniement, ce n'est pas un changement de direction, et M. Canovas del Castillo a certes assez de talent, assez d'autorité pour faire tout ce qui sera possible. On ne peut cependant se dissimuler que les ministères ne se fortifient pas en se modifiant, que de plus la retraite de M. Silvela, sans être une menace immédiate pour le cabinet reconstitué, est tout au moins l'attestation visible d'une dissidence dans le parti conservateur. Cette petite crise, assez bénigne en apparence, facilement dénouée, elle a cela de grave et de particulier qu'elle se produit dans un moment où les difficultés les plus sérieuses, les plus pressantes sont peut-être moins dans la politique que dans les affaires financières et économiques. Depuis quelque temps, en effet, la Banque d'Espagne est elle-même dans un véritable état de crise par suite de ses opérations avec le trésor, de ses excès d'émissions, de l'insuffisance de ses réserves métalliques, d'une série de perturbations sur le marché. D'un autre côté, l'Espagne touche à l'expiration définitive de ses traités de commerce et l'incertitude qui en résulte a déjà son influence sur les affaires, sur les intérêts commerciaux et industriels. Tout cela se mêlant, se combinant, crée une situation qui n'est certes rien moins qu'aisée et où l'habile chef du ministère reconstitué n'aura pas trop de toute son autorité, de toute sa prévoyance, de toute sa résolution pour adoucir la crise que traverse l'Espagne.

Les révolutions ont leur destin, surtout dans le nouveau monde. On ne sait jamais ce qu'elles deviendront, où elles conduiront. Évidemment la révolution qui a fait du vaste empire brésilien une république n'a pas été heureuse jusqu'ici. On peut dire que la crise qui a décidé il y a deux ans cette hasardeuse transformation n'a pas cessé un seul instant, et ce n'est pas fini, puisqu'en quelques jours le Brésil est passé d'une pseudo-légalité au régime militaire, d'une dictature à une autre dictature par une sédition nouvelle. Les coups d'État s'enchaînent! Au premier moment, il y a trois semaines, lorsque le président Deodoro da Fonseca s'est décidé, sans plus de façon, à dissoudre militairement le congrès et à suspendre toutes les libertés, il a paru avoir réussi. On a pu le croire, d'autant plus que dans le silence de l'état de siège on ne pouvait plus savoir ce qui en était. La vérité cependant n'a pas tardé à se faire jour, les mécontentemens et la résistance ont commencé à se manifester un peu de toutes parts. Une véritable insurrection a éclaté dans l'immense province de Rio-Grande do Sul, qui confine à l'Uruguay. Elle s'est rapidement propagée et elle est restée bientôt à peu près maîtresse de la région du Sud, tandis que dans le Nord l'agitation gagnait les provinces de Para, de Saint-Paul. Tout faisait prévoir un vaste mouvement provincial. D'un autre côté, à Rio-de-Janeiro même, l'adhésion au coup d'État restait fort douteuse. On s'était soumis par habitude ou par crainte. L'armée, qui était le seul

appui du dictateur, paraissait elle-même ébranlée et peu sûre. La marine particulièrement, et ses chefs, ne cachaient pas leurs sentimens d'hostilité contre le nouveau régime. Il y avait, en un mot, tous les élémens d'une révolution nouvelle. Qu'est-il arrivé? La marine a fait, sans plus attendre, son pronunciamiento, avec l'appui d'une partie de la population de Rio, et sans rencontrer une résistance bien sérieuse dans l'armée de terre. On s'est fort peu battu. Devant cette manifestation, le général Deodoro da Fonseca n'a trouvé rien de mieux que d'abdiquer le pouvoir, et on s'est hâté de lui donner pour successeur le vice-président de la république, le général Floriano Peixoto. La dictature de M. Deodoro da Fonseca avait duré dix-huit jours : elle a disparu sans éclat, ne laissant d'autre souvenir que celui d'un coup d'État, qui n'était peut-être qu'une affaire financière.

Comment tout cela va-t-il finir, maintenant? Sans doute, le nouveau président, le général Floriano Peixoto s'est hâté de rappeler le congrès, de lever l'état de siège, de rétablir toutes les libertés supprimées, et à la nouvelle de ces événemens, l'insurrection de Rio-Grande do Sul paraît avoir déposé les armes. C'est une chance de moins de guerre civile. Peut-être cependant serait-ce une singulière illusion de croire que tout est fini, que cette intervention nouvelle de la force pour rétablir une légalité bien équivoque elle-même, suffit pour assurer un ordre régulier et une longue paix au Brésil.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

Le grand mouvement de réaction qui s'est produit au cours de novembre sur les places européennes et a sévi principalement sur les fonds d'États internationaux, a été le triomphe passager d'un parti puissant de baissiers qui, à Berlin, à Paris même et à Londres, guettait depuis quelque temps l'occasion d'un coup sérieux, et l'a trouvée dans les circonstances où était lancé le dernier emprunt russe.

Qu'on se reporte un instant à la situation des marchés au commencement d'octobre. La rente française valait 96 francs, les 4 pour 100 russes or 96 à 97 francs, l'emprunt d'Orient 72, le rouble 215;

l'Italien se tenait au-dessus de 90 francs, l'Extérieure se négociait entre 72 et 73 francs. Pour ne citer que ces exemples, les fonds d'États étaient presque tous cotés au niveau le plus élevé qui eût été atteint ou conservé depuis plusieurs mois.

Or, les symptômes peu rassurans surgissaient de partout. Non que la tranquillité de l'Europe parût menacée; l'accord franco-russe était au contraire une nouvelle garantie de paix, et l'opinion publique, en tous pays, sauf en Allemagne peut-être, l'interprétait comme telle. Mais la récolte avait été insuffisante dans toute l'Europe, mauvaise dans quelques pays, très mauvaise en Russie; on évaluait à des sommes énormes le montant des achats de céréales à effectuer en Amérique. La Russie édictait une interdiction d'exportation des seigles, étendue bientôt à d'autres céréales et aux pommes de terre. Argent serré, besoins considérables de capitaux, afflux moins importans aux caisses d'épargne, peut-être des excédens notables de retraits sur les dépôts, voilà ce que l'on prévoyait dès le commencement d'octobre pour la saison d'hiver.

Il y a plus. Une question du change surgissait en Italie et surtout en Espagne, et les cours de la rente extérieure, depuis longtemps immobiles, alors que la situation financière s'aggravait de plus en plus et que les cortès venaient de voter une loi qui semblait vouer la monarchie à la plaie du papier-monnaie, étaient tout à coup sérieusement menacés.

C'est au milieu de ces dispositions fâcheuses que le syndicat de l'emprunt russe 3 pour 100 entreprit de placer ce fonds à 79 3/4 pour 100, c'est-à-dire à un taux que ne légitimait pas assez le cours des fonds 4 pour 100. L'émission réussit dans une certaine mesure; mais on déclara un succès extraordinaire, une souscription sept fois couverte, et la baisse très brusque, presque immédiate des cours, en parut d'autant plus étrange.

Les premiers coups, partis de Berlin, portèrent complètement effet; ce fut comme une traînée de poudre. Le 4 pour 100 russe 1880 et le consolidé, l'emprunt nouveau, l'emprunt d'Orient, le rouble, l'Italien, l'Extérieure, les valeurs turques, le cuivre et le Rio-Tinto, les actions et obligations des chemins de fer espagnols, tout fut entraîné.

Il était difficile que la rente fût indemne dans cette violente tourmente. On observa que les achats de la Caisse des dépôts et consignations se réduisaient de décade en décade, et cette découverte encouragea quelques vendeurs. De 95 francs, le 3 pour 100 fut précipité jusqu'à 93.35.

C'est le 16 courant qu'ont été vus à peu près les plus bas cours, le rouble à 190 francs, l'emprunt d'Orient à 58, le 4 pour 100 1880 à 88, le Consolidé à 88, l'emprunt russe 3 pour 100 à 74 et même 73, l'Exté-

rieure à 62, le Hongrois et l'Italien aux environs de 87, le Turc à 16.65, l'Unifiée à 467.50, les Tabacs ottomans à 320, la Banque de Paris à 660, le Crédit foncier à 1,160, le Suez à 2,640.

Le coup d'État du maréchal Fonseca à Rio-de-Janeiro avait en même temps fait tomber de plus de dix unités les fonds brésiliens; 4 1/2 et 4 pour 100 se tenaient au-dessous de 50.

Il y avait une exagération manifeste dans cette réaction générale qui prenait des allures de panique. Ni la grève du Pas-de-Calais ni les informations alarmistes sur la disette en Russie ne pouvaient justifier une pareille dépréciation. Il suffisait du premier retour offensif des acheteurs pour déterminer un revirement complet.

Dès le 16, ce revirement se dessina et presque tout aujourd'hui a repris une bonne partie de ce qui avait été perdu dans la tempête. Divers incidens intérieurs et extérieurs ont facilité le rétablissement de cours meilleurs sur toute la ligne. Le voyage de M. de Giers à Paris a donné une force nouvelle à l'interprétation pacifique de l'entente franco-russe. M. di Rudini a prononcé un grand discours aussi pacifique et optimiste que celui du marquis de Salisbury au banquet du lord-maire. L'empereur d'Autriche a ensuite parlé de la paix, puis le comte Kalnoky et enfin le chancelier allemand, M. de Caprivi, dont les déclarations ont été interprétées comme une des manifestations les plus significatives pour la tranquillité de l'Europe.

A un autre point de vue, quelques-uns des principaux sujets d'inquiétude ont encore disparu. La Banque d'Angleterre a élevé le taux de son escompte à 4 pour 100, mais rien ne fait prévoir qu'elle soit obligée d'aller plus loin, et par conséquent il n'y a plus à redouter ni le taux de 6 pour 100, ni même celui de 5 pour 100.

En Espagne, une crise ministérielle partielle a enlevé le portefeuille des finances à M. Cos-Gayon et porté M. Camacho au poste de gouverneur de la Banque d'Espagne. Au Brésil, une émeute a éclaté contre la dictature du maréchal Fonseca, et celui-ci s'est retiré laissant le pouvoir au vice-président. La spéculation profite de la chute du nouveau Balmaceda pour faire regagner dix à douze points aux rentes brésiliennes. Il en a été reperdu quatre ou cinq immédiatement; aujourd'hui ces fonds sont cotés 59 et 63 environ.

A mesure que le moment de la liquidation se rapprochait, l'attitude du marché s'est raffermie.

Le syndicat et le gouvernement russe ont racheté une forte partie de l'emprunt 3 pour 100 et de plus libéré complètement les titres achetés, en sorte qu'aujourd'hui plus de 650,000 titres sont libérés, sur un million de titres existans. Le gouvernement étant acheteur d'une partie du solde non libéré, les vendeurs à découvert de ce dernier fonds se sont trouvés pris. Ils ne peuvent livrer ce qui n'existe plus et sont

obligés de payer un déport qui s'est élevé, à Berlin et à Paris, à 2 francs par 3 francs de rente.

Le parlement italien a repris ses séances. L'exposé financier que doit faire M. Luzzatti, le mardi 1er décembre, ne saurait manquer de présenter un grand intérêt après le discours, si plein de promesses, de M. di Rudini. L'équilibre doit être obtenu, pour l'exercice 1893, au moyen de très fortes réductions de dépenses et de quelques remaniemens de taxes. Dès la première séance de la chambre, des projets de loi établissant pour 15 millions de surtaxes aux impôts existans ont été présentés. Le change a atteint 3 pour 100 et se tient à 2 1/2 pour 100 environ.

M. Camacho a pris le gouvernement de la Banque d'Espagne. Son premier soin sera de négocier, soit une avance, soit une acquisition de 20 à 30 millions d'or pour le renforcement de l'encaisse métallique. Il devra aussi élever le taux des avances sur titres, et négocier une réduction du portefeuille de la Banque en fonds d'États. Le gouvernement, d'autre part, s'efforcera de réaliser de sérieuses économies; on lui prête l'intention d'émettre en décembre un emprunt intérieur de 250 millions en rente amortissable 4 pour 100. Tout est encore en projet, et le change se maintient à 13.75 pour 100.

L'agio de l'or est à 26 pour 100 dans le Portugal. Le gouvernement de Lisbonne a déjà fait annoncer que le prochain coupon de la rente 3 pour 100 du Portugal serait intégralement payé; il n'est que trop à craindre que ce résultat ne soit dû à de simples expédiens.

Le Hongrois 4 pour 100, aussi longtemps que la situation générale reste pacifique, n'a aucune raison de baisser. Les budgets de l'Autriche et de la Hongrie sont solidement établis, des conversions de divers fonds 5 pour 100 seront effectuées lorsque l'état des marchés le permettra, et le gouvernement pourra songer ensuite au règlement de la *valuta*, c'est-à-dire au rétablissement du régime des paiemens en espèces.

Les titres de nos établissemens de crédit ont subi les mêmes vicissitudes que les fonds étrangers. Le Crédit foncier, après avoir reculé à 1,155, s'est relevé à 1,215, la Banque de Paris est de nouveau à 700, puis 690, après 660, le Crédit lyonnais à 770 après 750. Les ventes, soit du portefeuille, soit de la spéculation, sont motivées par la crainte que ces établissemens n'aient trop de fonds immobilisés dans des placemens espagnols, portugais, brésiliens. L'appréciation est exagérée, au moins pour les plus importans de nos établissemens.

Le Comptoir national d'escompte a été, plus que tous les autres, l'objet de soupçons de ce genre, et des offres l'ont fait reculer un jour à 490. Il a repris ensuite à 520, et c'est à ce niveau qu'il se négocie depuis plusieurs jours. D'après le bilan publié il y a peu de jours, les intérêts du Comptoir national dans les affaires portugaises ne dépasseraient pas, participation et avances, 2,700,000 francs.

La Banque de France est toujours très ferme à 4,560 francs. La discussion du projet de loi portant renouvellement du privilège viendra à l'ordre du jour après l'achèvement de la discussion du budget. Il n'y a rien de fondé dans de prétendues négociations engagées entre cet établissement et le gouvernement russe pour la cession à ce dernier d'une partie de l'encaisse argent.

Dans la journée du samedi 28, deux banques du second ordre, la Banque d'escompte et le Crédit mobilier, ont baissé très brusquement l'une de 400 à 375, l'autre de 205 à 160. Une assemblée tenue dans la matinée par les actionnaires de la compagnie des houillères de Dombrowa et qui aurait été défavorable à M. de Soubeyran, serait la cause ou le prétexte invoqué pour la baisse de la Banque d'escompte. Les embarras et la baisse du Crédit mobilier seraient attribués à des engagemens excessifs dans l'affaire de Porto-Rico, et à de fortes divergences de vues dans le conseil.

La Société générale est toujours aussi immobile à 472.50, la Banque des pays autrichiens, sans affaires à 417.50, la Banque ottomane hésitante à 525. Le Comptoir d'escompte ancien et le Crédit industriel n'ont subi de fluctuations que sous l'influence des péripéties diverses de l'affaire des métaux. L'adjudication des usines de la société reste fixée au 2 décembre.

Parmi les valeurs industrielles, le Suez, le Nord et le Lyon ont eu surtout de grandes fluctuations de cours. Le premier s'est rapproché d'abord de 2,600, mais a repris vivement à 2,700. Le Nord est à 1,765 après 1,740, le Lyon à 1,450 après 1,415. Les Omnibus ont monté de 20 francs à 1,060. L'assemblée du 26 a ratifié la nomination de M. Boulanger, sénateur, comme membre du conseil d'administration, et le lendemain les administrateurs ont porté à la présidence du conseil leur nouveau collègue.

Les recettes des Voitures depuis le commencement de l'année dépassent d'environ 1,250,000 francs celles de l'année dernière à la même époque (17,963,000 francs contre 16,715,000).

Le Gaz parisien, le Gaz central, les Docks de Marseille, les Magasins généraux, la Compagnie transatlantique, les Chargeurs réunis, se sont négociés sans variations sensibles.

Le Nord de l'Espagne s'est relevé de 215 à 235 et le Saragosse de 205 à 225, les Andalous de 310 à 350. Il s'est produit sur les prix des obligations de ces trois compagnies une amélioration considérable relativement aux cours cotés au milieu du mois: la plus-value varie de 20 francs pour les obligations de première hypothèque, à 30, 40 et 45 francs pour celles des séries inférieures.

Le directeur-gérant : CH. BULOZ.

